N° 619 35e Année. Tome CLXXI 1er Avril 1924

MERCVRE
DE
FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

ANDRÉ BAILLON

PAR FIL SPÉCIAL

Carnet d'un Secrétaire de Rédaction

C'est l'histoire plaisante



de " votre " journal

Un volume 6 fr. 75

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE D'UNE MARIE, préface de Ch. Vildrac

Un volume in-16 broché.................. 7 fr.

EN SABOTS

Un volume in-16, broché.................. 6,75

LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie

21, rue Hautefeuille, 21 — PARIS (VIe)

N° au Registre du Commerce : Seine 100.412

Réimpression : — 11e à 20e éditions.

ROBERT DE LA VAISSIÈRE

ANTHOLOGIE POÉTIQUE

DU XXe SIÈCLE (1900-1923)

Notes Biographiques et Extraits des œuvres de 80 poètes contemporains.

Edition revue et augmentée ornée de NEUF portraits hors texte

2 volumes in-16, ensemble. .. .. **14** f

On pourrait dire que cette Anthologie continue et complè
la remarquable Anthologie que MM. Van BEVER et LEA
TAUD avaient consacré à la Poésie symbolique sous le ti
« Poètes d'Aujourd'hui ».

C'est véritablement l'HISTOIRE POÉTIQUE D'UNE GÉN
RATION qui commence à 1900 pour se poursuivre jusqu
fin 1923.

On lira avec beaucoup de plaisir ces citations bien choisies et les cour
notices biographiques qui les accompagnent.

Robert KEMP (*La Liberté*).

Il y avait une lacune à combler et Robert de la Vaissière s'est acquitté
ce soin avec beaucoup de sagacité et une impartialité assez rare en pare
circonstance.

Bonsoir, 23 juillet 1923.

Le choix de M. de la Vaissière nous donne un ensemble très suffisant d
poésie contemporaine.

Robert de SOUZA (*L'Eclaireur de Nice*).

N.-B. — Il reste quelques exemplaires sur vergé pur fil du 1er tirage à **40**
et quelques exemplaires ordinaires du 1re tirage reliés en un seul
volume, 1/2 chagrin à coins. **28**

LES PRESSES FRANÇAISES

10 *bis*, Rue de Chateaudun, PARIS-9e

Téléph. Trudaine : 44-20. R. C. Seine 28.651 Compte Chèque Postal : 516.51

Vient de paraître :

A. MONTAUDRY

FENÊTRE OUVERTE
MAINS JOINTES

— *POÈMES* —

1 vol. in-16 jésus........................... **6 fr. 75**

Fenêtre ouverte sur quelques radieuses visions de la nature.

Mains jointes dans le recueillement de la vie finissante.

Vient de paraître :

J. DE CLOSMADEUC

LORSQUE SCHAHRAZADE
EUT FINI DE CONTE

Fantaisie-Ballet en deux tableaux

représentée à Aix-en-Provence, le 7 Juin 1922

Un petit volume in-16 raisin, tiré sur papier d'Arches............... **5**

RAPPEL

Miodrac Ibrovac, Docteur ès Lettres. — ***JOSÉ-MARIA DE HEREDIA,*** vie, son œuvre, les sources des *Trophées*.

Deux volumes in-8 de XII-646 pages et de VIII-198 pages, comprenant nombreux inédits et 14 planches hors-texte.

Tirage sur pur fil Lafuma à 100 ex. numérotés, *broché en 3 volumes*.. **60**

Tirage sur vélin alfa bouffant, *broché en 2 volumes*............... **40**

NOTICE SPÉCIALE SUR DEMANDE

René Galland, Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble. **Georges Mered** Les Cinquante premières années (1828-1878). 1 vol. in-8 de XVI-432 pages. **3**

Du même Auteur, **George Meredith and British Criticism.** A survey of temporary reviews, destined to illustrate the growth and phases of Meredith's, from 1851 to 1909. 1 vol. in-8 de XII-120 pages........................ **18**

AU TEMPS DU POINTILLISME

—

La bonne nouvelle s'est répandue. On a inventé la meilleure façon de peindre, la seule, l'unique ! Auparavant on peignait au hasard, sans tenir compte de la science, sans consulter Chevreul et Rood. La loi des complémentaires est trouvée, définie, promulguée, usitée ! Quoi d'étonnant ! Au Quartier Latin ne vient-on pas de découvrir l'harmonie du vers ? La légende wagnérienne est vivace ! La légende naturaliste n'a encore que peu d'incroyants ! La nouvelle peinture s'est manifestée dans un humble baraquement de bois aux Tuileries ; les Indépendants y florissent. Un écusson aux couleurs de la ville de Paris orne les portes. Seurat y débute et Signac. Degas, installant une exposition au-dessus de la Maison Dorée, dans un appartement que les locataires tardent d'occuper, a ouvert les bras au groupe nouveau. Les tentatives esquissées dans la baraque en bois où Seurat a déjà exposé sa lumineuse *Baignade* aboutissent. Voici, à la cimaise de la rue Le Peletier, *la Grande Jatte*. La formule neuve d'une transcription de la vie moderne se démontre aux silhouettes de ces badauds du dimanche, stylisés, hiératisés. Ils sont modelés sur la toile par de menus points colorés, des tons pressés, juxtaposés, orchestrés. Une lumière les baigne à qui ce pointillisme donne des vibrations nombreuses, répercutées. Ils sont solides, concrets, en même temps lumineux. Autour de cette

page maîtresse, un éparpillement de tableautins, notes rapides, poussées tout de même. L'ensemble donne l'impression d'une œuvre qui s'établit fortement, d'une technique sûre et personnelle, calme et forte. Un tempérament s'accuse. Signac, à côté de Seurat, pavoise de claire lumière des coins de Paris, des *Seines* : on y sent une fougue refrénée, une force bien conduite. C'est une phalange qui se forme. Elle fait des recrues. Un de ses adeptes est déjà glorieux. Le vieux Camille Pissarro s'est converti à la foi nouvelle. Il emprunte aux jeunes leur méthode. C'est pour eux un incontestable triomphe. A méthode inédite il faut un titre d'école, un nom de groupe : le boulevard distrait a dit le confettisme ; des critiques, le pointillisme. Seurat et Signac tiennent à maintenir le contact avec les maîtres qu'ils ont admirés, qu'ils admirent, dont ils relèvent. En cette admirable période si brève et si riche de 1886 et quelques années suivantes, les chercheurs, les trouveurs sont plus épris de vérité qu'ambitieux. C'est une minute du temps, où l'on a trouvé assez de vérité originale pour n'être pas tenté d'amplifier ses mérites. On cite ses origines. Les démarqueurs se distinguent à leurs courses dans les journaux pour annoncer à grand fracas leurs trouvailles. Les vrais chefs de file sont plus modestes. C'est un vocable modeste que choisissent Seurat et Signac. Ils s'intitulent néo-impressionnistes. Le boulevard abrège immédiatement et dit : « Les Néos. »

Les Indépendants vont rouvrir. Le baraquement des Tuileries a été démonté. Le bon Dubois-Pillet, fondateur des Indépendants, a bien fait de se placer sous l'égide de la ville de Paris. La Ville, touchée de cette attention, prête un pavillon du Cours la Reine, qui lui sert de resserre pour ses achats d'art et de matériel. Ce n'est pas que Dubois-Pillet, pour ses visites de solliciteur, ait revêtu son bel uniforme de capitaine de la garde républicaine, orné d'aiguillettes et d'un beau plumet. Aussitôt que le service est fini, Dubois-Pillet se hâte de passer le veston et de nouer négli-

gemment une lavallière. Mais enfin, peut-être cela ne nuit pas à son prestige à la Ville que de commander une compagnie de gardes républicains. Les monographies citent, comme premier président des Indépendants, M. Valton. Ici la lettre trompe ; l'esprit, c'était Dubois-Pillet. C'est lui la main qui prend Valton comme gant.

Et pourquoi? pourquoi cet anonyme? Dubois-Pillet craint d'être gêné par sa personnalité militaire. A dessein, il préfère que ce ne soit pas un impressionniste qui préside en nom au groupe dont les néo-impressionnistes sont l'essentiel, la vigueur. Ils sont peu nombreux. L'installation d'une exposition, même local prêté, est coûteuse. Dubois-Pillet veut diviser les frais ! Entre qui ? Il invente de réunir ceux dont le talent s'affirme d'une formule si nouvelle qu'aucun jury ne les reconnaîtrait pour siens et d'y ajouter ceux qui s'expriment d'une formule si ancienne, d'un faire si dénué d'intérêt que tous les jurys les dédaigneraient. Il coagule les isolés, les méconnus, les dédaignés. Il ouvre avec une salle éblouissante où sont accrochés les Seurat et les Signac, lui-même et de nouveaux adeptes. A droite et à gauche, il groupe des amateurs bons, mauvais, pires. Son assortiment est complet.

Du groupe des baraquements lui viennent Seurat, Signac, un impressionniste, Angrand, qui ne pointille pas, mais s'est affirmé par de larges paysages de Seine. Si Camille Pissarro n'expose pas, son fils Lucien est là, avec de claires natures-mortes. A l'arrivée des envois, Signac a été intéressé par un tableau : un brave prolo, en corps de chemise, lavant ses mains piquées, ses bras noueux dans une admirable terrine verte. L'auteur maigriot, barbe broussailleuse, masque camard, fiévreux, énergique, vêtu sur la chemise d'un paletot et d'un cache-nez, l'a frappé par son apparence de volonté et de force. Voici Luce admis dans la grande salle, et, pénétré par l'évangile nouveau, il pointillise.

Dans la salle d'à côté, deux jeunes gens exposent. C'est un peu vignette ce qu'ils font, un peu mondain, un peu

maniéré, d'exécution mince! L'un d'eux, Henry Cross, paraît exercer une influence sur l'autre, Leroy Saint-Aubert. Cross, venu là comme tous les cotisants, regarde les Seurat et les Signac, admire, comprend. L'année suivante, il pointillera. La critique parle toujours de confettis. Qu'importe : voici un groupe fondé. Seurat, Signac, Dubois-Pillet, Angrand, Lucien Pissarro, Luce, Cross. La Pléiade n'avait pas plus d'étoiles. Dubois-Pillet, esprit plein de ressources, songe à associer la musique à la peinture. Il n'en est pas encore à chercher le quatuor qui exécuterait des œuvres de jeunes musiciens aussi audacieux dans leur art que les pointillistes picturalement. Il se borne à demander une musique militaire. Pas celle de son corps, de la garde républicaine. On ne sait jamais. Son colonel est homme à aimer Bonnat et Comerre. Que dirait-il s'il passait par là, s'il y venait exprès et voyait ses musiciens jeter de l'harmonie au pied des *Poseuses* de Seurat, trois idoles nues juxtaposées dans un clair atelier, qui n'est même pas un atrium. Le colonel énoncerait peut-être devant le capitaine Dubois-Pillet telles opinions que le peintre Dubois-Pillet ne pourrait laisser couler sans objurgation. Alors, ce sont de braves lignards qui viennent et s'époumonnent à jouer une fantaisie sur Nabucco de Verdi et les oiseaux, polka, devant les *Poseuses* de Seurat.

Et la presse! négligente ou hostile : Confettisme! paysage en chambre! Maboulisme! sauf la revue symboliste, la *Vogue*, sauf la *Vie Moderne* de Lébre, esprit sinon supérieur, au moins très libre et narquois vis-à-vis des opinions reçues, occultiste à ses heures et réaliste à l'accoutumée. Lébre a acheté la *Vie Moderne*. Il sait que, dans le temps de sa splendeur, elle a exposé Monet, Éva Gonzalès, qu'elle a publié *l'Eve Future* de Villiers de l'Isle-Adam, alors que les abonnés du *Gaulois* menaçaient Arthur Meyer de se désabonner et que Meyer interrompait volontiers la publication. Lébre accueillit les écrivains symbolistes qui voulaient vanter les *néos*, Paul Adam, moi-

même. *La Vogue* réunit en une plaquette les articles de Fénéon sur les expositions des impressionnistes.

§

Il y a toujours un journal-fanal, qui allume et déçoit les grandes espérances, qui apparaît tour à tour en clarté et en ombre, comme un phare tournant. Son côté de clarté est dans sa proclamation de tendances. Son côté d'ombre dans l'accueil. Il déclare n'être étranger à aucun mouvement nouveau. Mais il leur mesure parcimonieusement la place pour s'énoncer et se défendre, ou c'est lui qui prend la parole pour les novateurs et les abrège singulièrement.

Le *Cri du peuple*, le *Cri*, très sensitif à cause de la sensibilité de Séverine à toute misère sociale, exerçait quelque action sur la jeunesse esthétique et surtout lui plaisait. Il était nimbé de la gloire de Vallès, dont on oubliait l'incompréhensif et haineux article sur Baudelaire pour ce qu'il restait autour de son nom de rouge reflet de la commune agonisante. Vallès, le bachelier, le réfractaire et l'insurgé, est de ceux qui plaisent à la jeunesse, à l'heure des crémeries, des lectures dans les allées du Luxembourg, des pensions maigrement payées, des caprices inassouvis devant l'étal de jouissance de Paris, des chambres étroites et froides aux sixièmes de la rive gauche. Il y avait aussi la séduction de Séverine, belle, élégante, gracieuse, avec sa large face trouée de beaux yeux gris, un air de Muse correcte et coquette, habillée avec beaucoup de goût pour mieux prêcher l'anarchie de cette voix émouvante autant que celle des grandes tragédiennes et de cette rhétorique égale à celle des grands orateurs.

Le *Cri* aimait les lettres et les arts, mais en parlait peu, étant journal politique. Il avait simplifié en resserrant les questions esthétiques ou pittoresques en une colonne quotidienne souvent prise à l'art par la vie anecdotique et confiée à Tru; Tru, abréviation de Trublot, Trublot étant Paul Alexis.

Alexis était un gros corps à la fois bohème et notarial. Son admiration véhémente pour Zola s'accompagnait d'une certaine bienveillance générale d'homme gras pour tout ce qui n'était pas symboliste. Mais encore il espérait bien que l'aménité de sa parole et le bien fondé de ses dires ramèneraient les symbolistes, qu'il rencontrait dans les cafés de soir et de nuit, au giron naturaliste et à la clarté française qu'il voulait provençale et éclatante de soleil. Alexis, après des vers baudelairiens, issus du Baudelaire de la *Charogne*, vainement paroxystes d'ailleurs et de timbre mou, avait donné des nouvelles ingénieuses. Campé au plus haut de la butte Montmartre, il y rêvassait, ajournant, devant les besognes quotidiennes, les deux remarquables romans : *Madame Meuriot* et *Vallobra*, dont il légitima sa carrière littéraire. Il était alors l'auteur de *la fin de Lucie Pellegrin*, étude de saphisme montmartrois, enlevée dans la manière cruelle, sobrement et fortement, mais sans beauté d'écriture. Doux, paternel, aimable, sa joie était de convier des amis lorsqu'un colis familial venu d'Aix apportait à son logis des victuailles du Midi. Le soir, il allait, à l'imprimerie du *Cri*, corriger les épreuves de son Tru et rentrait à l'aube, rencontrant toujours plus noctambule que lui : le maître du noctambulisme étant alors Raoul Gineste que seule la fermeture de la dernière boîte de nuit contraignait à remonter pédestrement du boulevard ou du faubourg Montmartre à son logis des Buttes Chaumont, embelli de nombreux et authentiques Monticelli.

Paul Alexis, convié à une chronique quotidienne et familière, en quête d'un pseudonyme, s'était arrêté à Trublot de Pot-Bouille, dont la grasse trivialité de tombeur de bonnes le charmait par sa carrure. Il défendait les *Néos*, apportait un soin particulier à rendre compte des Indépendants. Il ouvrait les colonnes du *Cri* à Signac, qui publia une manière de manifeste du groupe, sous la signature Néo (ce fut, je crois, le premier écrit de Signac). Il résultait de tout cela que les entrées de Séverine au vernissage des In-

dépendants se passaient avec tout l'éclat du passage de Sarah Bernhardt au vernissage du Salon des Artistes Français, parmi un sillage nombreux de peintres et une petite haie d'écrivains.

§

Il y avait du monde le jour du vernissage. Après cinq heures, les peintres et la critique, les poètes, les romanciers : Geffroy, Adam, Ajalbert, Fenéon, Saunier, Lecomte comme Seurat ou Signac aboutissaient triomphalement à la terrasse du Weber et les grandes espérances alternaient de s'élever parmi les apéritifs. La clôture de la session était terminée par un banquet. Il y en eut au Palais-Royal, gais, démocratiques, nauséabonds. A l'un de ces banquets, je me trouve assis à côté d'Henry Cross. Le bon sculpteur et verrier Henry Cros s'était ému de se trouver un homonyme et m'en avait parlé : le connaissez-vous Henry Cros. — Oui, c'est un de mes vieux amis. En effet cette similitude de nom et de prénom le trouble. Il pense que, puisqu'il expose depuis vingt ans, vous pourriez prendre un pseudonyme. « Je ne peux pas, dit Cross, j'ai déjà pris un pseudonyme; je m'appelle Delacroix, on ne peut pourtant pas faire de la peinture, et signer Delacroix. » Autre banquet. Dubois-Pillet, mécontent de la chère distribuée par les restaurants du Palais Royal et d'ailleurs, désireux de faire grand, a cherché et trouvé un buffetier qui servira le banquet dans le pavillon même d'exposition, au Cours la Reine. Le soir sera frais ! Qu'importe. Il y aura des braseros ! Et nous voici réunis par petites tables, les heureux, les bien placés, tout auprès des braseros. Et tout de suite l'un de remettre son paletot, l'autre son chapeau, l'autre d'éternuer. Le coryza se déchaîne. Chacun dîne emmitouflé, le chapeau mou enfoncé sur les oreilles. Les nez et les mains rougissent. Un peintre, Mazel, qui avait apporté une sorte de burnous rayé, pour, la veille du vernissage, retoucher quelque figure historique du passé égyptien, appa-

raît le capuchon rabattu sur la tête, pharaonique ou sphinxial, et fournit un élément aux plaisanteries.

Plus tard, au banquet des Indépendants, après le café et les toasts abrégés par l'indiscipline des auditeurs, on chantait la chansonnette. Le douanier Rousseau était induit à pousser les couplets sur la mutualité et ses admirateurs lui jouaient le tour d'attacher un coin de son veston avec une serviette tressée à une autre, de sorte que, lorsqu'il s'avançait, il entraînait nappe et vaisselle sous une averse de boulettes de pain. Mais ce soir de froid aigu, on ne chanta pas, et à la dernière bouchée, après le strict déploiement obligatoire d'éloquence, on s'enfuit en hâte vers des retraites plus chaudes.

§

C'était Camille Pissarro qui avait découvert Rousseau. Quand c'était l'époque des Indépendants, Pissarro arrivait d'Eragny, joli village du Vexin, quelques jours avant le vernissage. Des rendez-vous de cinq heures étaient donnés au café où Camille Pissarro demandait régulièrement un grog ordinaire froid, remplissait son verre d'eau et laissait intact le carafon d'eau-de-vie. C'était sa façon élégante et onéreuse de demander un verre d'eau que les cafés ne tarifaient point et d'ainsi payer sa place. Ses journées de Paris se passaient à peindre de sa fenêtre en attendant l'heure de cette réunion. Il était incapable de placer deux rendez-vous dans la même après-midi. Quand il arrivait aux Indépendants, il regardait obligeamment les navets des cotisants. Il prisait par-dessus tout la naïveté. A toute évocation de dessins de maîtres, de subtilités japonaises, il tirait de sa poche de petits carnets où son dernier fils, Paul-Emile, âgé de quatre ans, avait griffonné ses amusements... « Que c'est naïf... voilà ! ce n'est pas encore déformé ! » C'est en cherchant la naïveté, la bonhomie de la fraîcheur, parmi l'inexpérience des cotisants qu'il avait découvert Rousseau. Il y avait là d'autres types particuliers chez qui la peinture était

l'expression directe de sentimentalités bizarres. Une Madame Urban, qui avait, dit-on, dansé, très sympathique à tout le groupe, peignait volontiers les incidents de la vie et cela faisait parfois douze toiles avec des personnages enlevés sur un fond d'œufs sur le plat. Tout n'était d'ailleurs pas mauvais parmi ces peintures d'amateurs. Des intérieurs et des portraits de M_me Berat-Blanc japonisaient assez joliment ; on trouvait de petits paysages d'amateurs doués, sinon savants.

§

Degas appelait Seurat le notaire. C'est qu'il le voyait surtout à des jours pompeux, ouvertures d'exposition, séances de comité où Seurat se rendait scrupuleusement, vêtu de noir et coiffé du haut de forme. Seurat d'ailleurs revêtait volontiers la tenue la plus bourgeoise pour se rendre de son atelier, alors au dernier étage d'une maison de l'Avenue de Clichy, au logis familial Boulevard Magenta. Si parfois il s'arrêtait à la Nouvelle Athènes où souvent Degas stationnait dans une sorte de verrière affectionnée par les artistes, c'était presque toujours tiré à quatre épingles que Seurat s'offrait aux regards de Degas. Admettant le talent de Seurat, Degas en semblait méconnaître le frémissement, l'inquiétude et la curiosité. Seurat, lorsqu'il abandonnait le travail pour aller déjeuner, était plus pittoresquement coiffé d'un caloquet de feutre et d'un costume plus bigarré. De haute stature, les cheveux bouclant sur la nuque, le profil légèrement massif des rois assyriens, beau garçon, svelte et fort, il haïssait le négligé et le picaresque. Néanmoins, ce que Degas avait entrevu nettement et ce qu'il exprimait mal ou du moins plaisamment, et la plaisanterie n'était guère à sa place, c'était l'esprit d'ordre et de méthode de Seurat. Seurat concevait des projets à long terme et les exécutait. Il avait résolu de se refuser pour trois ans le luxe de la couleur. Il sut s'y contraindre et accumuler les dessins. Une année sur deux, il s'accordait d'aller à la mer

pour la peindre (voyage à Honfleur, Gravelines), l'autre année, il s'enfermait à Paris et tentait une grande toile. L'effort dans son atelier du sixième, trop ensoleillé, était si grand, que l'automne le trouvait amaigri, mais le tableau était terminé, prêt pour les Indépendants. Mais ce tableau fini, il fallait l'encadrer. Seurat dédaignait la parure du cadre doré, à ses yeux un galon de foire autour de la couleur. Le cadre blanc à grosses rayures qu'il avait d'abord adopté lui répugna vite. C'était une barrière mise autour du tableau, un interrupteur. Cela n'isolait pas, mais rompait, déchirait d'un coup sec l'accord des harmoniques qui continuaient dans les fonds et dans les coins le thème harmonique du motif principal. Il essaya de parer à l'inconvénient en ornant la toile d'une bordure répétant en taches ordonnées les sonorités du tableau, puis il peignit son cadre et, cela fait, il le jugeait insuffisant. Mais que faire? En somme il détachait une partie du grand tout, il le coupait arbitrairement. Il en souffrait, étant en son essence profondément logique, et les nécessités d'art primant pour lui toutes vérités de métier. Mais quoi! un tableau est un tableau! Mais c'est aussi un pan de nature et Seurat ressentait profondément devant les conventions du tableau quelques-unes des angoisses qui troublaient Mallarmé devant la structure du livre et sa succession de pages, peu d'accord avec le décousu des poèmes et imposant une chaîne solide à des arabesques sans lien.

§

Seurat était-il très lettré ? Il s'absorbait trop dans son art pour lire beaucoup, peignant tout le jour, et le soir allant dessiner au music-hall ou au cirque. La mort le surprit, entièrement préoccupé de la nuit parisienne, et de ses éclairages. Il se ralliait à la théorie de Whistler (Ten o'clock) que le domaine du peintre commence quand le jour finit et que les lampes s'allument.

Signac, plus jeune à côté de cette fougue silencieuse,

méthodique, intérieure de Seurat était toute ardeur, toute impétuosité, tout enthousiasme devant la diversité des motifs. Il avait commencé à peindre et à notifier son talent, à l'âge où d'autres moisissent sur les bancs du collège. Sa première admiration avait été à Guillaumin. Il adopta les théories de Seurat, dont ses dons éclatants de peintre le faisaient l'émule, et il mena à bonne fin, il orchestra, il finit ses toiles pointillées, avec une verve obstinée, une puissance de luminosité, une vibrante faculté d'improvisation, endiguée par la volonté la plus ferme et la plus patiente. Heureusement (pour la diversité de l'œuvre), de même que Seurat ne pointillait pas toujours les petites études de la boîte à pouce, Signac se réservait le droit à l'aquarelle, pour résumer de quelques taches vivement juxtaposées toute l'allure et la couleur d'un paysage. Il avait aussi des dessins où il massait des paraphes significatifs. Il allait à la mer, il peignait les fortifs, les gazomètres, quelques grands tableaux de moindre format que ceux de Seurat. Il canotait sur la Seine, il ramait où carguait la voile sur l'Océan, il lisait beaucoup, il était bibliophile très ardent ; très combatif, peignant sans cesse.

Comme tous les vrais trouveurs, Seurat donnait volontiers les sources de ses théories et de leur application, non seulement les quelques livres de science lus et assimilés, mais les tableaux de maîtres. Il se rattachait à Renoir (le Renoir du portrait de Mme Charpentier : taches en virgules). Il trouvait du pointillisme dans Murillo, au Louvre. Il n'avait pas vu les Vermeer de Delft de la collection Six. Il les eût cités.

Il était un peu inquiet du point de contact que sa technique picturale avait avec la technique vers libriste. Là on pouvait leur donner quelques explications. Il eût voulu savoir s'il n'y avait rien de pareil dans l'harmonie wagnérienne. Il était plus difficile d'établir un rapport. Son évolution eût été sans doute assez diverse, car tout en étant certain que le *point* était sa vérité, il se pouvait qu'il doutât

parfois en sa conscience que ce fût sa vérité dernière.

§

En surplus de Rood, de Chevreul, de Charles Henry, Seurat qui, très fixé, n'aurait pas bougé d'un accord de tons devant n'importe quelle démonstration, mais était curieux de tout texte théorique et potassait aussi bien Charles Blanc que le Roret, Seurat était inquiet de ce qu'on appelait le papier de Gauguin. Il en possédait une copie, car Gauguin ne mettait pas la vérité sous le boisseau; c'était un extrait de texte oriental sur la coloration du tapis qui contenait des vérités sur les gradations des harmonies, mais, selon Seurat, n'embrassait pas toute la technique. Seurat avait du goût pour Gauguin dont il admirait le faire défini, l'accent de sculpteur, la belle forme des paysannes ou des bestiaux dont ses paysages étaient animés. L'éloignement, les voyages, la vie séparaient les impressionnistes ; il était rare de voir dans les périodes de 1886 ou 87 tout le groupe réuni. Degas ne bougeait guère, il fallait aller le trouver à l'atelier ou causant avec Zandomeneghi et Bartholomé à la Nouvelle Athènes. Il y eut un essai de dîner collectif, lors de l'exposition de la rue Le Peletier que Degas avait ouverte à Seurat, à Signac, et parallèlement à Odilon Redon et à Serret, un petit vieux peintre, sec et maigriot, dont les dessins rehaussés montraient de gracieux groupes d'enfants au jardin des Tuileries, des bancs-volières de joli aspect.

Le dîner devait avoir lieu au lac Saint-Fargeau. C'est, je crois, Gauguin qui fixa l'endroit. Cela pouvait être gai et bon; c'était l'été. Il y aurait au lac des dîners de noces, un fond de musique vague, romances ou quadrilles, estompés par les grands arbres, car c'était vaste. On invita de jeunes critiques; j'en fus. Sans idée de pompe, ni de cortège triomphal, on convint d'arriver tous ensemble au Lac, et pour cela de partir tous ensemble. C'était Camille Pissarro qui avait ainsi voulu tenir tout son monde en main.

Un petit omnibus partait des Arts et Métiers pour gravir la hauteur de Belleville. L'impériale s'en fleurit d'impressionnistes. Pissarro, Guillaumin, Gauguin, Seurat, Signac, Lucien Pissarro étaient là. Différents des banquets des Indépendants, celui-ci se passa en fête quasi-vénitienne. On dîna dans les jardins. Des guirlandes de cantaloups lumineux unissaient les branches. Au long de notre table passaient des couples, jeunes filles en robes blanches ou roses, calicots calamistrés. Un endimanchement parait les choses. C'étaient des modèles de Degas, de Renoir, de Raffaelli qui nous frôlaient. Il y avait, dans les musiques lointaines et les baisers proches, une atmosphère de jeunesse. Des feux de Bengale roses créaient des aurores dans les bosquets et cela faisait un joli fond aux rêves de gloire des peintres.

§

Une lettre de Van Gogh dit à cette époque : « Le petit boulevard est tout à Seurat ». Ce mécontentement s'exprimait avec quelque vérité. La première offensive dirigée contre le pointillisme en 1888 n'avait pas triomphé. Le *Cloisonnisme* déclanché par Emile Bernard avait surpris et séduit, mais sans ébranler les fidèles du pointillisme. Le Cloisonnisme s'épanouissait à l'ombre de Gauguin, toujours en quête d'une formule qui joignît ces deux mérites à ses yeux absolument nécessaires : d'être excellente et d'être inédite. Mais il demeurait derrière le rideau. En scène, écrivant, parlant, prêchant, discutant, il y avait Emile Bernard. Il peignait aussi et avec talent. Schuffenecker montrait une indulgence amicale envers ce groupe comme envers tous les groupes impressionnistes. Il y avait aussi Van Gogh, plus notoire sous le nom de Vincent et Anquetin déjà très érudit, très souple, très peintre, très inquiet sous des apparences de tranquille certitude. Tous venaient de l'impressionnisme, notamment Anquetin dont les paysages normands ne manquaient point de similitudes, parfois non évitées avec de belles pages de Pissarro.

Que voulait le Cloisonnisme ? Tout ! et notamment syn-

thétiser. Donner la ligne essentielle des objets et leur couleur, fixer le ton général sans s'occuper des nuances secondaires dont on résumait les vibrations et pénétrer le ton local par le ton général. Aussi les visiteurs de la première exposition cloisonniste furent-ils au moins quelques-uns à s'étonner que des gigots suspendus à des crocs de boucherie de l'avenue de Clichy, notés à jour tombant, fussent bleus. Ils s'étonnèrent aussi qu'un champ peint sous le grand soleil, et donc tout doré, fût non pas couvert d'une onduleuse moisson, mais sigillé de touffes régulières; c'est que les gerbes étaient synthétisées. Ce tableau important pour l'histoire du cloisonnisme et des variations du goût pictural chez de bons artistes, j'eus l'occasion de le revoir. Le hasard des ventes l'avait amené chez un tapissier de la rue de Maubeuge qui, ébloui par son beau ton d'or chantant, l'avait placé en vitrine entre les bras d'un fauteuil bouton d'or, dont les creux et les rosettes avaient paru s'apparier à merveille, à ce négociant aux touffes synthétiques et au terrain jaune du tableau.

Van Gogh avait son vendeur. Cela ne s'étendait pas au groupe. Cela lui était particulier et familial. Son frère, employé chez Goupil, boulevard Montmartre, avait été autorisé à essayer de vendre quelques toiles d'expression nouvelle. A côté des Toulmouche et des Detaille, plus haut, car ces messieurs tenaient le meilleur et son réduit d'art était un peu relégué. Van Gogh, frère du peintre, montrait ses Renoir, ses Pissarro et timidement ses Vincent. Il était blanc, blond et si mélancolique qu'il semblait tendre les toiles comme des sébiles. Sa certitude profonde de la valeur de la nouvelle peinture s'énonçait sans relief, donc sans grand succès. Il n'avait pas le don du boniment. Ce vendeur était un excellent critique; il dialoguait avec les peintres et les écrivains en dilettante averti. Mais il n'avait pas le bagout nécessaire pour entraîner vers les impressionnistes une clientèle qui révérait une étagère de petites idoles médiocres et même pires.

§

Le groupe pointilliste eût été en état de faire la meilleure figure à l'Exposition universelle de 1889, mais il n'y fut pas convié, pas plus que les cloisonnistes. Les officiels se donnèrent de grands airs d'éclectisme en tolérant un petit peu de Raffaelli, deux tout petits Monet et des Pissarro du format le plus restreint. Au moins parurent-ils tels, car on les jucha à des voussures où seules les lorgnettes pouvaient les apercevoir.

L'Universelle de 1900 devait fournir à l'impressionnisme, en tous ses rameaux, une éclatante revanche. Du moins eûmes-nous la joie de voir la jalousie des officiels mise en échec, au moins sur un point spécial.

Zandomeneghi, l'ami, l'élève, le famulus de Degas était Italien d'origine. La section italienne avait été préparée par un jury sans trop d'exclusivité d'esprit qui avait accroché, à côté des officiels d'outre-mont, des peintres à techniques particulières comme Morelli et Cremona. Le jury invita Zando qui s'en donna à cœur joie. Sept toiles, un quart de salle : à côté de femmes aux tubs, vues d'un œil à la fois amoureux et malveillant, de jolies cousettes brunes un peu camuses que, pour s'excuser de les avoir représentées jeunes et fraîches, le bon Zando adossait à de cruels papiers à larges rayures; au milieu, en contraste, il y avait un très bon portrait de jolie femme, une revanche de Zando qui avait, au fond, et malgré son terrible Mentor, le goût du gracieux. Il s'avouait dans cette toile. C'était un portrait composite. Zando se défendait d'avoir eu un modèle. Tout peintre, disait-il, a sa Joconde, son type de beauté construite d'éléments divers fournis par la réalité, qu'il synthétise en une figure à la fois imaginaire et réelle qu'il perçoit nettement. Sur un fond gradué du bleu au violet, il avait peint sa Joconde. Il avait montré là ce que son tempérament eût pu donner et ce que l'esthétique et la vénération de son maître lui ont ôté. Ce fut un des succès de l'Exposi-

tion, et le petit boulevard, comme disait Van Gogh, ne manqua pas de le proclamer en maints articles que lurent, les uns après les autres, les camarades, public choisi, mais peu nombreux. C'était un très bon peintre que Zandomeneghi, mais la pléiade impressionniste était si riche qu'on ne rend pas une justice suffisante à leurs artistes de second plan dont les mérites seront un jour reconnus.

§

Le groupe des *néos*, complet vers 1889 ne tarda pas à éprouver des pertes cruelles. Ce fut d'abord Seurat, enlevé à trente-deux ans par la diphtérie, laissant son *Chahut* et son *Cirque*, dans un état, à son gré, encore imparfait.

Dubois-Pillet mourut à la même époque. Il venait de réaliser son rêve. Capitaine de la Garde Républicaine, il pouvait devenir commandant de gendarmerie. Il le devint. Il ambitionnait d'être nommé dans un département peu connu des peintres, d'en noter la découverte. Il souhaitait l'Aveyron ou un point des Cévennes. Il obtint Le Puy. Les malfaiteurs devaient à l'art de laisser des loisirs à Dubois-Pillet. Il énumérait les terres rouges, les villages juchés près des pics, les rues de dentellières; il y avait de quoi approvisionner de visions originales les Indépendants pour de longues années. Il mourut quelques mois après sa nomination de commandant et un très bref séjour au Puy. Il est bon de réveiller son souvenir, car il est plus que tout autre en ce moment ennuagé d'oubli. A Paris, il avait son atelier 19, Quai Saint-Michel dans la maison où le rez-de-chaussée de Vanier s'était ouvert pour les Symbolistes et surtout les Décadents. Vanier n'était pas féru du symbolisme; les décadents l'attiraient davantage, — mais ceci est une autre histoire, comme dit le conteur d'Orient.

§

Le pointillisme repose sur une réalité scientifique. Pourquoi n'a-t-il pas conquis le monde, au moins le monde pictural? Pourquoi sa puissance de relief, de modelé, la lumineuse

clarté de ses images n'ont-ils point fourni une belle époque de décoration murale ?

Pour la seconde question, la réponse est simple. C'est la même qui explique pourquoi le premier ban de l'impressionnisme n'a pas donné une belle période décorative. Les Bureaux, les Bureaux toujours les mêmes, toujours tardigrades, quand ils agissent par routine, qui se trompent de façon plus imprévue, mais non moins complète, quand ils suivent les goûts personnels de leurs chefs, sous-chefs, commis.

La première est plus délicate à résoudre, à moins qu'on n'admette cet axiome : « Il n'y a pas d'esthétique scientifique utile à l'art. » On n'aurait pas le droit de dire que l'esthétique scientifique est une erreur ; moins encore de proclamer qu'elle est mal faite, moins encore de la déclarer embryonnaire. En réalité, elle n'opère pas, ou pour le moins, les artistes ne savent pas s'en servir, c'est donc qu'il y manque quelque chose ou qu'il y a quelque inconciliabilité.

D'ailleurs, si Paul Signac s'y est conformé, qu'a t-il ajouté aux intentions de Seurat et à ses premières idées propres sur la matière ? Evidemment la souplesse de la main s'est accrue chez Signac, sa vision toujours plus expérimentée lui a ouvert des décors nouveaux, la notation des lignes s'améliore plus complète toujours et plus habile. Pur développement d'artiste ! Si les pointillistes avaient suivi une loi de développement scientifique, d'où viendraient les différences entre eux ? Pourquoi le bouquet de tons de Cross est-il plus flou et plus maniéré que celui de Signac, plus juste, plus fort, mieux résonnant d'harmonie réelle ?

L'art c'est l'expression du tempérament et du don servi, par une dextérité suffisante, innée et développée. Un peintre peut exister qui n'a fait que peu d'études. Les études les plus suivies ne font pas un peintre.

Les Néos croyaient fonder la peinture nouvelle. Ils ont pratiqué avec éclat une peinture nouvelle. La chaîne de Delacroix à Chasseriau, à Renoir, a été reprise à Seurat.

Seurat et Signac font partie du Louvre idéal, et ces deux présences, c'est beaucoup pour un petit groupe. Leur influence a été grande. Ils ont eu pour héritiers de leurs tendances méthodiques les cubistes plus dupes qu'eux de l'allure scientifiques parce qu'ils ont cru davantage à l'abstraction en matière plastique. Seurat et Signac n'ont jamais lâché la nature. Leur vingt ans, leur trente ans, leur maturité ne se seraient pas satisfaits de viande creuse, d'ombres sur le mur, de lignes de craie sur le tableau noir. Ils furent *néos*, c'était leur droit, c'était leur devoir d'affirmer leur originalité. Ils demeurent impressionnistes, et se trouvent ainsi en une belle et juste place sur la magnifique route que Signac a jalonnée dans son beau livre : *De Delacroix au Néo-Impressionnisme.*

GUSTAVE KAHN.

LES JEUX OLYMPIQUES

CE QU'ILS ÉTAIENT. CE QU'ILS SONT

—

Non loin de la côte ouest du Péloponèse, entre l'Alphée et la Néda, s'étendaient les plaines heureuses de l'Elide. En instituant les jeux olympiques, le plus célèbre des rois éléens, Iphitos, avait déterminé le sort de son royaume. Terre fortunée où, tous les quatre ans, la Grèce entière se donnait rendez-vous et qu'elle regardait, pour cette raison, comme sacrée. La guerre n'en troublait jamais le repos. Les armées n'y devaient point séjourner ; les plaines y étaient fertiles et peuplées. L'équité des juges y était proverbiale. Un sénat de quatre-vingt-dix membres donnait au pays peu de lois, toutes sages.

Les trois Théocles ou grands prêtres d'Olympie, désignés par le sort, ce qui équivalait à un choix divin, restaient quatre années en fonctions et multipliaient les sacrifices sur les dix autels consacrés à Zeus.

« Les Dieux, disait Pindare, sont amis des jeux. » Ils l'étaient, en effet, car ils y présidaient et la religion sanctifiait alors les gestes des athlètes. Chaque cité envoyait sa « théorie » pour prendre part aux sacrifices et aux solennités religieuses qui ouvraient et clôturaient les jeux.

Ceux-ci, périodiques comme les fêtes des Dieux, étaient, les uns locaux, propres aux cités qui les avaient institués, les autres nationaux, appartenant à la nation tout entière. Au nombre de quatre, ces derniers étaient soit bisannuels, comme les jeux isthmiques donnés près de Corinthe, en l'honneur de Poseidon et les jeux de

Némée, près d'Argos, soit séparés par un délai de quatre années comme ceux qu'on célébrait à Delphes, en l'honneur d'Apollon et à Olympie, en l'honneur de Zeus.

Les jeux olympiques furent les plus célèbres et persistèrent jusqu'en 394, année de leur suppression par Théodose. Ils avaient commencé à être célébrés en 776 avant J.-C. Leur retour périodique servit même de règle à la chronologie. On inscrivait sur le registre public des Eléens le nom de celui qui remportait le prix à la course du stade. Cet usage continua jusqu'aux derniers temps, de sorte que chaque olympiade était indiquée par le nom d'un athlète vainqueur.

L'espèce de trève de Dieu qui régnait en Grèce pendant tout le temps nécessaire pour la célébration des jeux, et pour le voyage d'aller et de retour, durait un mois. Comme, chaque année, était célébré un des quatre grands jeux nationaux, il se trouvait que la trève était annuelle.

Nul ne se risquait, en la rompant, à encourir la colère des Dieux. Des hérauts parcouraient à l'avance le pays, proclamant les dates du mois sacré. Un grand concours de peuple se dirigeait alors vers Olympie, Delphes, Argos, ou Corinthe. Les rois se faisaient suivre de présents que les prêtres enfermaient dans les sanctuaires dont certains appelés « trésors » recélaient d'immenses richesses. Dans celui de Corinthe on pouvait voir les présents de Gygès et de Crésus.

Le peuple campait sur les bords de l'Alphée ; une foire s'ouvrait le long et à l'extérieur du peribole qui circonscrivait l'emplacement même des jeux.

Les missions archéologiques allemandes ont déblayé l'enceinte d'Olympie et une grande partie des édifices qu'elle entourait. Elle mesure 200 mètres de longueur et 175 de largeur. Au nord, elle s'adosse au mont Kronos ; à l'ouest s'élevait une palestre ; au nord-ouest, ombragé d'arbres, s'étendait le Prytaneion où se donnaient les

banquets ; au sud brillait le Bouleuterion, temple qui abritait la statue de Zeus et dans lequel avaient lieu les sacrifices. A l'est de l'enceinte, l'hippodrome et le stade s'adossaient, séparés par un talus creusé en gradins sur ses deux faces. L'une regardait l'hippodrome et l'autre le stade. Quarante mille spectateurs pouvaient y trouver place. L'hippodrome, long de 608 mètres, large de 320, avait une grande piste de 1.538 mètres pour les courses de vitesse et une plus petite, de 1.153 mètres, pour les courses de fond. Leur largeur était suffisante pour permettre à plusieurs chars de participer ensemble à la même épreuve. Aux jeux de 462, on vit jusqu'à 41 quadriges se présenter au départ et prendre part à une course. Un seul, celui que conduisait Arkesilas, de Cyrène, termina le parcours, — douze fois le circuit de 1.153 mètres soit 13.836 mètres, — et ne fut pas mis en pièces pendant la compétition.

Le stade était un quadrilatère de 212 mètres de long, large de 30 en sa partie moyenne, de 28 seulement aux extrémités. Les lignes de départ et d'arrivée étaient marquées sur la piste par des dalles blanches. Une distance de 192 mètres, représentant la longueur d'un stade, — ou six cents pieds olympiques, — séparait exactement la ligne du départ de celle de l'arrivée.

Les jeux duraient sept jours. Le premier et le dernier étaient consacrés aux cérémonies religieuses et aux réjouissances. Dix magistrats, les Hellanodices, ou juges des Hellènes, en avaient la surveillance. Ils étaient assistés d'Homophylaques ou conservateurs des règlements, chargés de veiller à la régularité des épreuves. Des mastigophores, armés du fouet, et des alytes, dirigés par les alytarques, faisaient régner le bon ordre dans la foule des spectateurs.

Le Xe jour de la lune correspondait au premier jour des jeux. Des sacrifices à Zeus avaient lieu et le soir des libations et une cérémonie funèbre réunissaient les prê-

tres au tombeau de Pelops et au cénotaphe d'Achille. Dans la journée, les Hellanodices recevaient le serment par lequel les athlètes s'engageaient à ne pas user de manœuvres déloyales ou de fraude pour remporter la palme. A leur tour, les Hellanodices juraient, en présence des Théocles, de ne point se laisser corrompre.

Les concurrents étaient classés en athlètes lourds qui combattaient au pancrace, au pugilat ou à la lutte, et en athlètes légers qui se mesuraient dans les courses, les sauts et les lancements. L'épreuve du pentathle réunissait les uns et les autres.

Le XIe jour de la lune, seconde journée des jeux, les compétitions athlétiques avaient lieu. Elles s'ouvraient par les courses, les unes de vitesse comme la course du stade (192 mètres), les autres de demi-fond, comme le diaule (double stade, 384 mètres), enfin certaines de fond, comme le dolique qui se courait sur une longueur de douze stades (2.304 mètres).

Les noms de quelques coureurs illustres sont parvenus jusqu'à nous. Ladas, de Lacédémone, triompha trois fois à Olympie et sa statue fut sculptée par Myron. Lasthène, le Thébain, battit un cheval entre Chéronée et Thèbes. Polymestor, chevrier de Milet, forçait les lièvres à la course. Philoniden, courrier d'Alexandre le Grand, allait en quinze heures de Sicyone à Elis (230 kilomètres). Euchidas, de Platée, fit 192 kilomètres en un jour pour aller de Platée à Delphes chercher le feu sacré nécessaire aux sacrifices. A peine de retour, il expira de fatigue.

Le XIIe jour de la lune, au moment où elle brille en son plein, correspondait à la troisième journée. Les athlètes inscrits pour le pentathle se mesuraient.

Ce concours fut inauguré à Olympie dans la 18e Olympiade (708). Une dizaine de documents anciens, dont une épigramme de Simonide, énumèrent, comme parties composant le pentathle : le saut, la course, le disque, le javelot et la lutte. Cinq ou six autres textes omettent le

javelot et le remplacent par le pugilat. Deux autres mentionnent le pugilat et omettent le saut. Ceux-ci sont de basse époque et ne méritent point crédit.

La liste donnée par Simonide et d'autres bons auteurs a sa confirmation dans ce qui nous est raconté de quelques concours en particulier. C'est ainsi que Tisaménos, d'Elide, avant d'être vaincu à la lutte par Hiéronymos d'Andros, avait triomphé dans les épreuves du saut et de la course. Antomède de Philionte, chanté par Bacchylide, avait lancé le disque et le javelot et avait succombé à la lutte. L'ordre dans lequel avaient lieu les cinq exercices du pentathle nous est inconnue. Mais nous savons que la lutte terminait toujours le pentathle.

Ce genre d'exercice formait les hommes les plus beaux et son entraînement était considéré comme le plus favorable à la santé. Celui qui y triomphait était un athlète aux aptitudes multiples, ce que nous appelons aujourd'hui un « athlète complet ».

Le XIIIe jour de la lune, quatrième jour des jeux, avaient lieu les compétitions de la lutte, du pugilat et du pancrace. Ces épreuves étaient précédées d'un tirage au sort. Lucien nous apprend qu'il avait lieu par le moyen de jetons placés dans une urne d'argent. Chaque athlète prenait un de ces jetons. La même lettre était répétée sur un couple de ces jetons. Les athlètes qui avaient tiré les mêmes lettres luttaient ensemble pour les éliminatoires.

Pour être proclamé vainqueur, à la lutte, il fallait avoir terrassé trois fois son adversaire. Le pugilat ressemblait fort à notre boxe anglaise. Il était pratiqué suivant les règles établies par Onomastos, de Smyrne, vainqueur de la 23e Olympiade (688 av. J.-C.).

Les pugilistes enveloppaient leurs poings de lanières de cuir qui furent même renforcées de métal, formant une sorte de gaîne, — le ceste, — qui meurtrissait et déchirait les chairs de la façon la plus cruelle.

Les boxeurs, on le voit, ont de lointains ancêtres. Il n'est rien de nouveau sous le vieux soleil qui nous éclaire. J'en atteste la description du combat de Pollux et d'Amycus faite par Théocrite et que traduisit jadis Sabbathier, professeur au collège de Châlons-sur-Marne, auquel nous devons un livre remarquable publié en 177 sous ce titre : *Des exercices du corps chez les anciens, pour servir à l'éducation de la jeunesse.*

Les deux combattants n'eurent pas plutôt armé leurs mains, en les couvrant de cestes qui s'attachaient par de longues courroies autour de leurs bras, qu'ils s'avancèrent au milieu de l'assemblée, ne respirant que le meurtre et le carnage. Ils employèrent leurs premiers efforts à faire en sorte de tourner le dos au soleil, mais ton adresse, généreux Pollux, gagne cet avantage sur ton adversaire, dont le visage reste entièrement exposé aux rayons de cet astre. Amycus, qu'irrite une pareille situation, marche à son ennemi, les bras levés pour le frapper, mais le fils de Tyndare le prévient et lui décharge un coup de poing sur le haut de la joue. Ce coup redouble la colère d'Amycus. Les Brébyces, d'une part, animent leur roi par leurs cris. D'un autre côté, les Héros, compagnons de Pollux,ne cessent de l'encourager dans la crainte où ils sont qu'ayant si peu de terrain, il ne soit vaincu et accablé sous le poids énorme d'un antagoniste tel qu'Amycus.

Cependant le fils de Jupiter attaque à droite et à gauche ; il le frappe alternativement des deux poings et, par là, ralentit l'impétuosité du fils de Neptune, quelque excessive que soit sa fureur. Etourdi de tant de coups, il s'arrête ; il crache le sang. Les spectateurs poussent de grands cris, lui voyant la bouche et les joues déchirées par d'horribles plaies, et le visage tellement enflé qu'à peine lui aperçoit-on les yeux. Pollux augmente le trouble de son ennemi, en l'obligeant de se tenir en garde contre une infinité de coups qu'il feint de lui porter ; le voyant embarrassé, il le frappe avec tant de violence au-dessus du nez, entre les deux sourcils, qu'il lui enlève la peau du front et lui met l'os à découvert.

Amycus, cruellement blessé, tombe à la renverse, sur l'herbe. Mais il se relève, peu de temps après,et le combat recommence avec plus d'acharnement. Ils se chargent de nouveau de grands coups de ceste. Le roi de Brébycie en veut surtout à la poitrine

et à la nuque de son adversaire, mais l'invincible Pollux continue à lui faire au visage d'affreuses blessures. Amycus, épuisé par la sueur qui ruisselle sur son corps, s'affaiblit peu à peu ; ses chairs s'affaissent ; ses genoux ploient ; sa taille paraît rapetissée. Pollux, au contraire, acquiert de nouvelles forces en combattant et ses couleurs n'en ont que plus d'éclat et de vivacité. Amycus, voulant faire un dernier effort, saisit de sa main gauche celle de Pollux dont il esquive le coup en se courbant obliquement et, levant le bras droit, en fait une terrible décharge sur son adversaire. Et certainement il l'eût blessé dangereusement. Mais celui-ci, dérobant adroitement sa tête au coup qui le menaçait et qui lui tombe sur l'épaule, frappe si durement Amycus à la tempe gauche que le ceste, pénétrant jusqu'au vif, y fait une large plaie d'où il coule un torrent de sang noirâtre. En même temps, il lui pousse contre la bouche son poing gauche et lui fait craquer toutes les dents. Il continue sans relâche à lui meurtrir le visage par des coups répétés, jusqu'à ce que son redoutable ennemi, les mâchoires brisées et n'en pouvant plus, tombe par terre presque sans connaissance et tendant ses deux mains à son vainqueur, sur le point de mourir, avoue sa défaite.

Le pancrace était une combinaison de la lutte et du pugilat. C'était l'épreuve la plus dure qui se puisse imaginer. En l'an 212, le nom de Kapros, d'Elis, fut inscrit au palmarès des jeux olympiques, comme ayant triomphé à la fois à la lutte et au pancrace. C'était là une prouesse exceptionnelle. Les vrais lutteurs n'étaient généralement pas aptes à l'épreuve du pancrace.

Le XIVe jour de la lune, qui était le cinquième des jeux, était consacré aux compétitions entre adolescents. Les épreuves principales étaient la course du simple stade, la lutte et le pugilat.

Le XVe jour de la lune avaient lieu les courses de chevaux et de chars dans l'hippodrome. Des quadriges attelés d'étalons de six ans ou de juments de cinq ans couraient sur douze circuits de la petite piste ; des biges, attelés de deux chevaux adultes, couraient sur six circuits ; enfin des chars légers attelés de deux poulains couraient sur une distance d'environ trois kilomètres.

Il existait aussi des courses de chevaux montés. Un seul tour effectué sur le grand circuit était accompli par les concurrents. Il s'agissait d'une épreuve de vitesse. Chose curieuse, il n'était point tenu compte des poids. Bien plus, un cheval qui avait désarçonné son cavalier et terminait seul l'épreuve, dans le peloton, était classé. Ce fut le cas de la jument Aura qui, à Olympie, se débarrassa de son cavalier, Pheidolas, de Corinthe, et arriva première, en tête du lot des concurrents.

Le XVIe jour de la lune, dernier jour des jeux, étaient proclamés les noms des vainqueurs. Des sacrifices étaient offerts aux Dieux. Des cortèges religieux déroulaient leurs théories autour des temples et jusque sur le stade. Un festin réunissait enfin au Prytaneion les vainqueurs, les grands personnages et les invités de marque. Après quoi, les sanctuaires étaient fermés jusqu'aux jeux suivants ; la foule se dispersait et chacun regagnait son village ou sa cité et portait aux quatre coins de la Grèce la renommée des vainqueurs.

Quelques noms sont parvenus jusqu'à nous. Phayllos, de Crotone, franchit 56 pieds (environ 17 mètres) en sautant. Il s'agissait sans doute d'un saut fait au tremplin ou d'un triple saut. Le même Phayllos lançait le disque à 95 pieds (29 mètres). La distance nous paraît aujourd'hui fort réduite. Mais le disque employé par les athlètes était beaucoup plus grand et plus pesant que celui que manient les discoboles actuels. La statuaire en témoigne. Le lutteur Milon, de Crotone, remporta six palmes aux jeux olympiques et six autres aux jeux Pythiens. Chilon, Polydamas, de Thessalie, Théagène, de Tharos, Glaucus, fis de Charistie, célèbre pugiliste que Démosthène cite dans son discours «sur la Couronne», Diagoras, de Rhodes, qui brilla aux jeux Isthmiques, Néméens et Olympiques, Epharmoste, d'Oponte, Thessalos, Pteodon, Terpsias, Eritime et Xenophon, de Corinthe, furent d'illustres athlètes que leurs cités comblè-

rent d'honneurs et dont les noms furent sur les lèvres de tous les Hellènes. C'était un insigne honneur de vaincre sur le stade, pour le vainqueur lui-même et aussi pour la cité qui lui avait donné le jour.

A côté de la *palestrique* proprement dite, une place spéciale doit être réservée, dans les grands jeux de la Grèce, à l'*orchestrique*. Les fêtes s'accompagnaient de défilés et de chœurs. Un de ces ballets sacrés, le dithyrambe, devint, plus tard, la tragédie grecque. Les poésies les plus populaires étaient celles qui célébraient les vainqueurs. L'athlète victorieux avait le plaisir le plus profond et le plus noble qu'il soit donné à l'homme d'éprouver, celui de se sentir beau et glorieux, élevé au-dessus du vulgaire, porté jusque dans les hauteurs et le rayonnement de l'Olympe par le souvenir des héros nationaux, par la commémoration des ancêtres et par l'éloge de la patrie. La victoire de l'athlète était un triomphe public ; le poète y associait la cité et ses divins protecteurs.

L'orchestrique formait l'homme par le chœur. Elle lui enseignait l'art des belles attitudes et des gestes harmonieux. Elle faisait de lui un acteur spontané qui portait la fierté, le sérieux, la dignité simple du citoyen dans les évolutions du figurant et dans la mimique du danseur.

A certains moments, un spectateur illustre détournait de l'arène les yeux du public et devenait lui-même l'objet du spectacle. C'est au stade que Thémistocle fit ses plus belles harangues, que Pindare, Archiloque et Sominide déclamèrent leurs plus célèbres poèmes, que Platon, Dion Chrysostome et vingt autres lurent leurs plus belles pages, qu'Echion exposa ses Tableaux et qu'Œnopidès, de Chios, commenta ses tables astronomiques.

Dans les banquets des philities (sociétés d'amis), aux jeux Delphiens, après le repas, on faisait des libations et l'on chantait le pœan en l'honneur d'Apollon. Puis

venait la fête proprement dite: la déclamation mimée, la récitation lyrique au son de la cithare et de la flûte, un solo suivi d'un refrain comme la chanson d'Harmodius et d'Aristogiton, un duo chanté et dansé : *la Rencontre de Bacchus et d'Ariane.*

L'orchestrique intervenait dans toutes les circonstances, dans les fêtes privées et dans les solennités publiques. C'est elle qui a donné à la sculpture ses poses, ses mouvements, ses draperies, ses groupes : la frise du Parthénon a pour motif le défilé des Panathénées.

Les quatre grands jeux subsistèrent souverainement jusqu'à la mort d'Alexandre. Vers cette époque, Alexandrie, Antioche, Pergame prétendaient avoir leurs jeux et y convier, non seulement la Grèce, mais l'Asie.

Puis Rome s'implanta dans les vieilles cités helléniques. Il fallut plaire d'abord au conquérant pour adoucir sa dureté. On célébra les jeux en les plaçant sous l'invocation non plus de Zeus ou d'Apollon, mais de l'Auguste. Le programme des concours est changé. La palestrique est reléguée au second plan. L'orchestrique prend de plus en plus d'importance. Les courses de chars tendent à emplir le programme. Viendront bientôt les combats de gladiateurs et de bêtes et les égorgements. Toute fête était alors sans joie quand le sang n'y coulait pas. La corruption des juges était monnaie courante. A Olympie, Néron, encore adolescent, prend part à une course de quadriges et tombe de son char. Il n'en est pas moins proclamé vainqueur par des Hellanodices, auxquels il a fait tenir 250.000 drachmes (que, d'ailleurs, Galba leur fit restituer). Au IIe siècle de notre ère, les jeux de Corinthe étaient calqués sur ceux du Colisée. Ni ceux d'Olympie, ni ceux de Delphes, ni ceux de Némée ne rappelaient en rien les fêtes de la belle époque hellénistique. Théodose les abolit en 394 lorsque le légat impérial lui demanda de rendre l'édit par lequel devait être autorisée la célébration des jeux.

§

Un soir du mois de novembre 1892, dans l'amphithéâtre de la vieille Sorbonne où pâlirent jadis tant de candidats acharnés à déchiffrer des textes latins ou grecs, Georges Bourdon conférenciait sur les sports dans l'antiquité ; J. Jusserand, aujourd'hui ambassadeur à Washington, sur les sports du moyen âge, et Pierre de Courbertin sur les sports modernes. L'*Union des sports athlétiques* célébrait sa fête annuelle sous la présidence du Grand-Duc Vladimir.

C'est là que Pierre de Courbertin émit pour la première fois, en public, l'idée du rétablissement des jeux olympiques.

Pour soustraire les sports à une vogue éphémère, pour leur permettre de remplir le rôle éducatif qu'ils sont capables de jouer dans le monde, il fallait assurer leur longévité. C'est dans ce but que Pierre de Courbertin eut l'ingénieuse idée d'internationaliser, en quelque sorte, les grandes réunions sportives. Par là il leur assurait un brevet de longue vie. En effet, que l'idée sportive se ralentisse ou s'éteigne, dans un pays ou sur un point, elle se rallume dans un autre et, l'émulation aidant, elle se réveille et ne risque point, grâce à ce subterfuge, de s'éteindre. Il faudrait pour disparaître tout à fait, ce qui est invraisemblable, qu'elle se ralentît partout à la fois.

L'idée du rétablissement des jeux olympiques surprit quelque peu. Mais ainsi qu'il arrive quand un projet fécond est conçu, il germa lentement, prit figure d'idée maîtresse, et, lorsqu'en 1894, le 16 juin, le premier congrès international s'ouvrit dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne, cette fois, sous la présidence du baron de Courcel, nombreux furent les délégués étrangers qui donnèrent leur adhésion à l'idée de célébrer désormais tous les quatre ans, et tour à tour dans les différents pays, des jeux olympiques comprenant toutes les

formes d'exercices en usage dans le monde civilisé. Un comité international permanent fut créé pour veiller aux destins de l'institution. Lors de la séance d'ouverture du Congrès de 1894 qui dura une huitaine de jours, le baron de Courcel fit un magnifique discours ; Jean Aicard lut un poème et, sous la direction de Fauré, des choristes et des harpistes de l'Opéra exécutèrent l'hymne à Apollon, récemment découvert dans les ruines de Delphes, orchestré par Saint-Saëns et que Théodore Reinach commenta savamment.

Pierre de Courbertin fut nommé par acclamation président du premier comité olympique. Cette assemblée, fortifiée et agrandie, groupe aujourd'hui les représentants de quarante-deux nations. Cette élite internationale continue à être présidée par le même homme que le premier jour. Le comité se recrute lui-même et choisit ses membres, dans chaque pays, en dehors des délégués des fédérations sportives, de manière à être absolument indépendant et à sauvegarder complètement sa liberté de jugement. N'appartenant à aucune fédération, les membres du comité sont en dehors des rivalités, des querelles d'écoles et des oppositions d'intérêts. C'est, à vrai dire, une réunion d'ambassadeurs, — non de délégués, — dépositaires de l'idée olympique.

En 1897, dans l'Hôtel de Ville du Havre, sous la Présidence d'honneur de Félix Faure, alors Président de la République, se tint un autre congrès olympique. Cette assemblée, chargée d'étudier et de fixer les rapports des exercices physiques avec la morale et l'hygiène, entendit d'émouvantes paroles prononcées par Gabriel Bonvalot, le Père Didon et le Rev. Laffau, délégué des headmasters d'Angleterre.

Les premiers jeux olympiques eurent lieu en 1896. Le congrès de 1894 les avait attribués naturellement à la Grèce. A l'encontre du roi Georges et de l'immense majorité de la population favorable à l'initiative du

congrès, le premier ministre d'alors, Tricoupis, était nettement opposé à la renaissance des jeux olympiques. Il décida qu'ils n'auraient pas lieu. Ils eurent lieu, mais seulement parce que, entre temps, Tricoupis fut renversé et remplacé par Delyannis.

La seconde réunion olympique eut lieu à Paris, en 1900. Un Tricoupis français y fit obstinément obstacle et il ne dépendit point de lui que l'échec des jeux ne fût complet.

Ils eurent lieu, pour la troisième fois, à Saint-Louis. Chicago s'était inscrite après Paris et avait fait des préparatifs grandioses. Mais le centenaire de la Louisiane qui devait être célébré en 1904 entraîna le désistement de Chicago en faveur de Saint-Louis.

En 1908, Londres fut choisie ; en 1912, Stockholm. En 1916, les jeux n'eurent pas lieu. Berlin devait offrir l'hospitalité aux athlètes internationaux. La septième réunion eut lieu à Anvers en 1920. La huitième aura lieu pour la seconde fois, à Paris, en 1924.

Des jeux spéciaux, contemporains des jeux olympiques ressuscités, ont été fondés dans les pays du nord. Ils concernent les sports d'hiver. Ces réunions ont lieu tous les deux ans, au mois de février, alternativement à Stockholm et à Kristiania.

La Suède et la Norvège se sont élevées violemment, au dernier congrès olympique réuni à Lausanne, en 1921, contre le projet du Comité international de comprendre les sports d'hiver dans le programme des jeux olympiques. Cette revendication a déterminé les organisateurs des jeux de 1924 à considérer la grande manifestation de Chamonix, en janvier et février, comme simplement organisée « à l'occasion de la huitième olympiade », et, officiellement, en marge de cette olympiade. En réalité, la première manifestation organisée par le Comité olympique français n'a donc pas fait partie intégrante des jeux de 1924. Il s'agissait d'une compétition officieuse

qui ne devait pas donner aux vainqueurs le titre de champions olympiques.

Le programme général des jeux olympiques est fort étendu. En voici l'essentiel et l'indication des dates auxquelles auront lieu les compétitions :

I. — JEUX.
- a) *Football Rugby* (du 3 au 19 mai).
- b) *Football association* (du 15 mai au 9 juin).
- c) *Lawn-tennis* (du 13 au 20 juillet).

II. — SPORTS ATHLÉTIQUES. *Courses et concours* (du 5 au 13 juillet).

III. — CYCLISME (du 23 au 27 juillet).

IV. — GYMNASTIQUE (du 17 au 23 juillet).

V. — POIDS ET HALTÈRES (du 21 au 24 juillet).

VI. — SPORTS DE COMBAT.
- a) *Escrime* (du 28 juin au 8 juillet).
- b) *Lutte gréco-romaine* (6 au 9 juillet).
- c) *Lutte libre* (10 au 13 juillet).
- d) *Boxe* (15 au 20 juillet).
- e) *Tir à la cible* (21 au 29 juin).
- f) *Tir aux armes de chasse* (21 au 29 juin).

VII. — SPORTS NAUTIQUES.
- a) *Aviron* (10, 12, 14 juillet).
- b) *Natation* (13 au 20 juillet).
- c) *Yachting* (20 au 27 juillet).

VIII. — SPORTS ÉQUESTRES (21 au 27 juillet).
Concours de polo (19 juin au 4 juillet).

IX. — SPORTS COMBINÉS.
- a) *Pentathlon classique* (12 au 17 juillet)
- b) *Pentathlon moderne* (12 au 17 juillet).

X. — SPORTS NATIONAUX.
- a) *Boxe française et canne* (20 juillet).
- b) *Pelote basque* (21 au 24 juillet).
- c) *Canot canadien* (12 au 14 juillet).

XI. — DÉMONSTRATIONS DE JEUX POPULAIRES (du 17 au 23 juillet).

Les compétitions pour les sports d'hiver ont eu lieu à Chamonix où des travaux importants avaient été exécutés. Ils comprenaient une patinoire de 36.000 mètres carrés, une piste de patinage de 400 mètres de tour avec

tribunes et gradins pour 6.000 spectateurs, une piste de bobsleigh de 1.444 mètres de long avec dix-huit virages.

Mais la huitième olympiade proprement dite commence en mai par le rugby, puis par le football. Ce dernier sport est assuré d'un grand succès. Il sera, avec l'athlétisme (5 au 13 juillet), l'épreuve essentielle des jeux de Paris de 1924. Le rugby et le football auront lieu à Colombes où l'on édifie un stade monumental qui sera inauguré par ces réunions importantes. Les exercices équestres auront lieu à Saint-Cloud et sur le terrain de polo de Bagatelle, ceux de tir se dérouleront à Versailles et à Châlons. L'escrime aura ses réunions au cirque de Paris ; l'athlétisme à Colombes ; la lutte au cirque de Paris, l'aviron dans le bassin d'Argenteuil; les jeux populaires et la pelote basque seront groupés également à Colombes.

On dit que plus de 5.000 athlètes seront inscrits et le nombre des spectateurs qui se préparent à venir à Paris est extrêmement élevé. On parle de 200.000 étrangers. Où logeront-ils ?

Les frais considérables occasionnés par le déplacement des équipes d'athlètes sont supportés par les différentes nations inscrites pour participer aux jeux.

Souhaitons que la huitième olympiade soit brillamment célébrée. Redoutons que les concurrents européens ne soient, une fois de plus, submergés par le flot de l'athlétisme américain.

A l'occasion de ces jeux, les différences profondes qui séparent les races, au point de vue physiologique, vont éclater, une fois de plus, à tous les yeux. Sous l'influence des climats, des habitudes, des circonstances historiques et économiques, il s'est créé des différences dans le sens musculaire et dans l'orientation nerveuse de chaque peuple. Elles ont fini par se perpétuer héréditairement, en s'accusant davantage à chaque génération, de façon à imprimer des caractères spéciaux aux manifestations

dynamiques. La structure du corps humain finit par se ressentir, à la longue, de l'influence des milieux. Elle varie d'une race à l'autre et joue un rôle qui n'est pas négligeable dans toutes les réalisations motrices. Il n'est pas besoin d'une analyse approfondie pour constater les différences énormes de tempérament, la dissemblance des phénomènes de réaction et d'expression corporelles, enfin, les variations de dynamisme qui séparent, par exemple, un athlète italien d'un athlète néo-zélandais. L'irritabilité des organes moteurs comporte des degrés divers et sa mise en jeu introduit des nuances dans la forme et le dynamisme des gestes. Un Anglais ne se meut pas et ne combat pas comme un Français, un Américain comme un Portugais, un Belge comme un Italien. L'élan, le mouvement, tous les gestes sont subordonnés à l'intensité et à la spontanéité des réactions nerveuses. Chaque peuple se livre à des manifestations motrices caractéristiques.

DOCTEUR MAURICE BOIGEY
Médecin-chef de l'Ecole de Joinville.

LA DAME DE LA « SAINTE-ALICE »

Pour Alphonse Gasnier-Duparc.

I

... C'est aux « Trois-Mousses », l'auberge que tenaient alors mes parents sur les bords ensablés du Légué, que s'écoulèrent pour moi les débuts d'une si longue guerre.... Après ça... Après ça, j'ai fait comme les autres, parbleu!... Voyez mon bras, voyez ma main percluse. — Regardez ce poignet : j'en ai pris moi aussi pour mon grade, n'est-ce pas ?...

C'est aux « Trois-Mousses » que j'ai, pour la première fois, ouvert un œil très clair sur la beauté du genre humain, *hommes* et *femmes*, et que j'ai, peut-être un peu tôt pour mon âge, compris qu'à quelques rares exceptions près, on pourrait, sans commettre bien grosse injustice, noyer tout ça dans la même tasse.

Donc, c'était pendant la guerre, aux « Trois-Mousses », et j'étais encore un méchant gamin.

Rude époque, où plus d'un voilier, à son retour des îles de la Manche, toucha notre petit port après maints accidents, le pont criblé de ferraille, ses mâts rompus et sa toile en lambeaux....

Au long du jour, sans hâte, s'appuyant d'un bâton noueux, sculpté près du champ de bataille, défilaient sur la route des soldats permissionnaires. Courbés sous le poids des musettes, vêtus d'un uniforme bleu tournant au gris et qu'on eût dit encore couvert de la boue des tranchées, ils s'arrê-

taient chez nous boire la bolée, avec quelque camarade de misère, avant de poursuivre leur chemin vers un lointain village. Ils parlaient de là-bas, du front, montrant des souvenirs, balles, briquets, fusées d'obus, dont ils avaient les poches pleines, — et vous pensez si j'ouvrais les oreilles, en servant cidre et rhum dans la salle enfumée...

Mais le soir, le débit n'appartenait qu'aux marins, pêcheurs des alentours ou matelots des patrouilleurs qui surveillaient les périscopes boches, du Sillon de Talbert au Fréhel, et surtout aux Anglais, de grands diables toujours un peu éméchés, qui entraient en roulant leurs épaules et, posant leur jolie monnaie sonnante sur la table, commandaient, en mastiquant leur chique, un liquide qu'ils appelaient « vaang ».

Ils buvaient, et alors ils causaient, quelquefois en assez mauvais français, et chacun racontait ses aventures.



Je me rappelle surtout celles de Jimmy Mouton, un Jersiais, moitié Anglais, moitié Français, je crois, qui figurait à ce moment sur le rôle du ketch *Mispah*, de Saint-Hélier, torpillé par la suite au large de Start-Point, en revenant de Plymouth, — une affaire dans laquelle Jimmy laissa d'ailleurs sa peau.

Et, un soir que le vent chagrin poussait contre nos vitres, sans relâche, une pluie fine, impalpable, qui glaçait le cœur et les os, Jimmy Mouton, pour nous divertir, se mit à narrer de la sorte, entre autre choses, son retour d'un long voyage dans les mers du Sud :

— Au bout de trois mois d'une interminable navigation, au cours de laquelle nous n'aperçûmes pas une voile ni la fumée la plus ténue d'un vapeur, on arriva un jour en face des îles Scilly, que l'on appelle en français les Sorlingues. Nous reconnûmes enfin, plus à l'Est, à l'autre bord de la mer d'Irlande, le haut phare tout blanc des Longships et la pointe aride du Lands End. Ce fut peu d'instants après que

la vigie signala une épave, par tribord, et tout le monde grimpa sur le pont.

Le corps flottant qu'on avait désigné dansait au loin sur une mer houleuse. Il avait assez l'aspect d'un petit radeau. Pour s'en approcher quelque peu, le capitaine Grouville fit modifier la course de notre trois-mâts barque, la *Sainte-Alice*. Puis, braquant sa longue-vue, il se mit à inspecter l'horizon avec soin.

Nous étions tous accoudés au bastingage, les yeux fixés sur le mystérieux objet qui retenait notre attention, avec cette curiosité enfantine qu'éprouvent les marins pour toute chose, si insignifiante soit-elle, qui vient distraire pour eux une heure trop souvent monotone. Et, nous retournant parfois vers le capitaine, nous attendions qu'il nous fixât, d'un mot, sur la nature de ce qu'il s'efforçait de distinguer là-bas :

— La deuxième chaloupe à la mer ! ordonna-t-il soudain.

En même temps, il m'intima, d'un geste, d'avoir à prendre place dans l'embarcation.

Avec Jean Kerhuon, Yves Madec, Mike Mullins et Dick Hobbart, qui, ce soir même, se trouve précisément parmi nous, pour me contredire si je mens ou pour me rafraîchir au besoin la mémoire, je ramai dans la direction de l'épave.

Et voici ce que nous aperçûmes enfin, de plus en plus distinctement, à mesure que nous progressions : sur quelques madriers, grossièrement assemblés, à demi couverts d'eau, car une courte lame inondait constamment cet instable refuge, une femme se tenait agenouillée, presque accroupie. Un homme, dont la tête reposait sur ses genoux, se trouvait étendu en avant d'elle. Elle appuyait ses deux mains sur ses épaules, comme pour le tenir, le disputer plus longtemps à l'avidité des flots. Leur immobilité, à tous deux, était ce qui vous impressionnait surtout. Pas un signe, pas un appel.

— Deux statues !... fit, avec un malaise évident, Mike Mullins, toujours un peu superstitieux.

—Drôles de statues, vraiment! ricana Madec... Ma parole, vous y voyez clair... Eh bien, on va les réveiller!

Alors, lâchant son aviron, et plaçant en cornet sa main devant sa bouche, à pleins poumons, il lança dans le vent qui nous fouettait la face :

— *Raft ahoy!... Raft ahoy!...*

Une vingtaine de brasses nous séparaient du radeau.

Comme si elle n'avait pas eu conscience du secours que nous allions lui porter, la femme ne tourna même pas la tête. Toujours courbée vers son compagnon d'infortune, elle semblait seulement le contempler dans une dévotion muette. On nagea quelques mètres de plus.

Là-dessus, enflant à mon tour la voix, je criai, aussi nettement que je pus :

— *Who are you?...*

Et puis, à tout hasard, je répétai en français :

— Hé! là-bas... Qui êtes-vous?...

Et une figure toute blanche, avec deux immenses yeux pochés de noir, se retourna vers nous et ouvrit, sous une tignasse blonde et coiffée à la chien, laissant à découvert son cou hâlé, une bouche rouge comme une plaie et qui ne proféra aucun son. Cette femme était presque nue, — rien que son linge de corps détrempé qui plaquait sur sa peau.

Lorsque nous fûmes près à les toucher, nous constatâmes avec horreur qu'ils étaient l'un et l'autre enchaînés. L'homme, — il était habillé, lui, — l'homme portait au front une large blessure et ne donnait plus signe de vie.

La mer était si agitée que le radeau, qui sautait comme un bouchon, menaçait à chaque coup de défoncer notre chaloupe ou de la faire chavirer. Aussi ne nous tenions-nous à proximité de l'épave qu'avec les plus extrêmes précautions.

— Qui êtes-vous?... Qui êtes-vous, tous les deux? demanda encore quelqu'un des nôtres.

Alors l'inconnue répondit, dans un souffle :

— Le capitaine Lynch, du *Blackburn*, et sa femme.

Et puis, elle retomba dans sa stupeur et parut indifférente à tout.

On constata très vite qu'il serait impossible de les libérer ici même de leurs chaînes qui étaient assujetties avec une diabolique adresse. Nous prîmes le radeau à la remorque, nous rejoignîmes lentement la *Sainte-Alice*.

Il nous fallut un bon quart d'heure pour délivrer les naufragés des fers qui les retenaient au radeau comme des forçats à leur galère. Cela fait, on les hissa sur le pont du trois-mâts, d'abord le blessé ou le mort, — on ne savait pas trop, — la femme ensuite.

*

Or, la femme, un instant évanouie, devait seule reprendre ses sens. L'autre n'était plus qu'un cadavre que, sur un signe du second, nous enveloppâmes d'une toile pour le descendre dans l'entrepont et le dissimuler ainsi aux yeux de sa compagne.

Elle était Anglaise. Elle était jeune. Non point grande et fortement charpentée, plutôt petite, au contraire, mais musclée, bien en chair, — une fausse maigre, — un fait qui explique, sans doute, sa résistance à sa longue exposition sur les flots. Et elle revint à elle avec une remarquable vitalité.

Ce qu'elle nous dit, après qu'on l'eût mensongèrement tranquillisée sur le sort du malheureux défunt, nous remplit d'une stupeur profonde.

Son mari, que nous avions recueilli avec elle, commandait un grand cargo de huit mille tonnes, le *Blackburn*, de la *Liverpool West Shipping Company*. Partis de Belfast pour le Chili, ils descendaient la mer d'Irlande et venaient de doubler Carnsore Point, quand ils essuyèrent deux coups de canon, dont l'un abattait une des manches à vent de la chambre de chauffe, et dont l'autre, fracassant un canot sur ses bossoirs, tuait deux hommes occupés à repeindre cette embarcation : un sous-marin allemand leur enjoignait de la sorte d'avoir à stopper aussitôt.

Ici, Jimmy Mouton suspendit son récit pour ouvrir une parenthèse :

— Nous revenions du bout du monde, exactement des antipodes, ne l'oubliez pas, et nous étions depuis trois mois sans le moindre contact avec la civilisation; nous ignorions tout de la guerre.

C'est ainsi que nous apprîmes cet événement qui nous parut à peine croyable.

La naufragée nous eut bientôt mis au courant. Et je crois bien qu'à tous, la mer, jusqu'alors si douce et si familière, nous sembla posséder, désormais, un visage nouveau et malhonnête, qu'on n'avait plus aucun plaisir à regarder en face : nous commencions de soupçonner qu'elle allait, dorénavant, se faire la perfide complice de la méchanceté de l'homme et nous tendre partout quelque piège...

« Une fois que le cargo eut stoppé, nous expliqua-t-elle ensuite, le second du sous-marin, suivi de quatre hommes armés jusqu'aux dents, avait monté l'échelle du navire de commerce, et l'on comprit qu'il voulait placer des bombes dans la cale.

«Les Anglais eurent le tort d'esquisser quelque résistance. Le capitaine Lynch, pour protester, s'était porté, le poing tendu, vers l'officier allemand qui se tenait, goguenard et amusé, auprès de la coupée. Une détonation retentit et Lynch roula inanimé sur le pont. »

De rage, en voyant son mari blessé, la pauvre femme avait alors poussé par-dessus bord le lieutenant du sous-marin. Les Allemands se jetèrent aussitôt sur elle et la lancèrent comme un colis sur la coque huileuse et glissante du submersible.

Son mari y fut transporté après elle. On ordonna à l'équipage du navire marchand de quitter le cargo dans les cinq minutes ; plusieurs explosions se firent entendre coup sur coup, et le beau bateau, sur lequel elle avait longtemps vécu, piqua du nez dans les eaux profondes et disparut ensuite.

On voyait s'éloigner lentement, une à une, les chaloupes où les matelots s'étaient entassés, pressant contre eux, dans des sacs, ce qu'ils avaient, en hâte, pu sauver de leurs effets personnels. Et puis, sa besogne ainsi terminée, l'« U. Boat » plongea prudemment à son tour.



Trois jours durant, continua-t-elle encore, elle fut, avec son mari, prisonnière des Allemands.

Le commandant du sous-marin cherchait un châtiment, et il le voulait féroce : il trouva.

Mais ici, sa voix, un instant hésitante, se fit plus hachée, presque rauque. Elle parla parce qu'il y a des circonstances *où l'on dit tout.*

Et voici ce qu'elle nous expliqua : le commandant du sous-marin, l'ayant d'abord interrogée, la cravacha, la souffleta, lui couvrit le front, les yeux, — oui, les yeux, ses yeux, — la bouche, sa bouche à elle, de crachats gluants que, par plaisir, il étalait ensuite avec ses doigts, — en riant. Puis, à coups de bottes, aidé des autres officiers, il la poussa en avant, jusqu'au poste de l'équipage. Et là, en sa présence, il la livra à tour de rôle à chacun de ses hommes.

Elle nous dit *tout,* tout ce qu'elle eut à subir. Cela faisait mal à entendre. Elle était plus indignée que pudique. La pudeur n'existait pas devant sa rage. Devant un pareil forfait, il n'y avait plus de commune pudeur. Elle nous dit tout, avec des mots qu'elle s'étonnait, sans doute, de connaître, avec le terme exact, très vil, abject, qui fleurit sur la bouche des gredins et des filles, le terme entendu malgré soi, une fois, par hasard, et qu'on relègue à son insu, honteusement, très loin, au fond de sa mémoire, et qu'on croit avoir oublié pour toujours... Ce langage brûlant, emprunté à l'enfer, ces mots crus, très infâmes, et qui faisaient tableau, cette ordure, ce dialecte du vice, de la dépravation, voilà ce qu'il fallait pour rendre saisissante, palpable, égale à sa révolte, l'opprobre infligé à son être, à sa chair. Elle ne se recon-

naissait pas amoindrie par l'insulte qui retombait lourdement sur ses persécuteurs, *sur les hommes* après tout, oui, sur *l'homme*, voilà ce que nous sentions.

Et loin de nous montrer surpris de ce qu'elle avait, sans pâlir, pu se confesser ainsi devant nous, devant des hommes, nous tous qui l'écoutions, muets d'horreur, accablés de dégoût, nous nous trouvions, malgré nous, misérables et tout à fait confus.. Et, tête basse comme des coupables devant cette femelle blessée par les nôtres, en somme, — des mâles comme nous, — atteints dans notre sexe, nous subissions la honte de n'être que des hommes.

Elle nous dit tout, tout ce qu'elle souffrit aux mains de l'équipage.

Elle se tut.

Nous soufflâmes un peu...

Alors, derrière nous, une voix, — ricanait-elle ?.. était-elle au contraire altérée par l'émotion ?.. une voix, celle de notre capitaine, — c'était bien ça, c'est ce que nous reconnûmes, — la voix de notre capitaine qui s'était jusque-là tenu quelque peu à l'écart, — une voix prononça, et son intonation bien bizarre et l'étrangeté de la question évidemment si déplacée qu'elle posa n'échappèrent à personne :

— *Combien d'hommes ?*

La femme se retourna pour répondre :

— Ils étaient vingt, au moins.

— Bon ! (... Il avait dit « Bon » !)

— Et, poursuivit-il encore, combien de fois, chacun, le premier jour ?..

— Oh ! dear... ne questionnez donc pas ainsi...

— Et.. que faisait Harry ?..

— Il pleurait doucement et se mordait les poings.

Nous nous regardâmes, interdits.

Et la voix, — et ce fut à ce moment que quelques-uns d'entre nous commencèrent à douter sérieusement de la santé mentale de notre capitaine, — la voix demanda encore :

— Combien de jours ça dura-t-il ?

— Trois jours complets.

— A vingt par jour, cela fait donc soixante.

— O Johnnie, croyez-moi, je n'ai point songé à compter.

— Et... que faisait Harry ?

— Il pleurait doucement, je l'ai dit. Et puis, enfin, il ne pleura plus.

— Après cela ?

— Après cela, le sous-marin reparut à la surface et, avec du bois d'épaves, le commandant fit construire pour nous un radeau sur lequel, nous ayant enchaînés tous les deux pour nous défendre ainsi d'abréger nos misères, on nous abandonna.

De ce moment, elle ne pouvait évaluer combien de temps avait duré leur supplice.

A peine avait-elle fini de parler, qu'un long éclat de rire retentit sur la *Sainte-Alice*. Nous nous retournâmes, pris d'un pénible malaise. Mais alors, nous comprîmes.

C'était le capitaine Grouville qui, jetant sa casquette tout en haut de la mâture, s'était mis à danser la gigue, joyeusement, en faisant des signes de croix. Il avait toujours été bon catholique romain.

Un frisson nous saisit tous.

Il semblait clair que notre pauvre patron, devant cette preuve inattendue de l'abjecte cruauté allemande, était devenu subitement fou... Et, à l'heure actuelle, en effet, il reste enfermé pour la vie dans un cabanon.

Nous dûmes le lier comme un saucisson et le descendre dans sa cabine. Et Sidney Green, le second, assuma le commandement du navire.

II

La dame, elle, se remettait à vue d'œil. En sorte qu'elle recouvra son équilibre physique et moral avec une rapidité bien faite pour nous réjouir, n'eussent été les tristes cir-

constances que vous savez, et pour nous émerveiller tous.

Elle se promenait sur le pont, les cheveux abrités sous une casquette « cycliste » dont on l'avait coiffée ; un veston d'homme un peu flottant sur ses épaules tombantes et ses reins souples, — elle était sans embonpoint, je crois vous l'avoir dit, — soulignait à l'excès sa poitrine, qu'il recouvrait à cru ; et elle allait, avec un air amusant et « canaille », — son costume, sans doute, qui voulait ça, — enfonçant ses deux mains dans les poches d'un pantalon trop étroit, emprunté du vestiaire du mousse, trop étroit et qui semblait dangereusement prêt à craquer sous la masse en saillie et assez provocante qui dodelinait de gauche à droite, avec ses hanches, quand elle marchait.

On avait étendu le capitaine Lynch dans un réduit transformé en chambre mortuaire. On avait, usant de beaucoup de ménagements, laissé connaître enfin la vérité à sa veuve.

Elle ne parut pas trop surprise de ce coup.

On lui dit qu'elle aurait tout loisir de prendre place à ses côtés, pour veiller pieusement le défunt. Mais cette offre ne lui agréa point. Il y en a qui n'aiment pas à voir la Mort de trop près et qui, loin de chérir dans le regret un passé désormais vain, se tournent plus courageusement vers l'avenir.

Alors, le cadavre restait là, forcément un peu négligé, en attendant qu'on arrivât à Falmouth, ce qu'empêchait un calme plat.

Pas le moindre souffle de vent. A tel point que, trois jours de suite, entraînés par le flot qui se rue dans la Manche pour en descendre après, perdant en quelques heures ce que le courant nous avait laissé gagner avec la marée précédente, on resta aux alentours du cap Lizard et dans les parages de la baie du Mount sans pouvoir le moindrement progresser vers Black Head et Falmouth.

A côté, à quelques mètres, dans la cabine du capitaine Grouville, se faisait entendre sans répit un tapage assourdissant. De ses deux poings, en rythme, il battait gaillar-

dement le tambour sur sa porte : — Rat ! tat, tat... Rat ! tat, tat .. et, comme un forcené, il chantait à tue-tête les airs les plus guerriers.

Elle s'approcha de moi et dit :

— *He's quite settled now...* Il est clair qu'il a tout à fait son compte à présent.

— Il est absolument fêlé, j'en ai peur.

— *Well ! Well!..* fit-elle en s'éloignant.

— Un si brave homme !.. ajoutai-je alors avec chagrin.

Elle eut un vague geste des bras et des épaules, un geste de commande et d'indifférence polie, comme pour dire : « — Bien dommage, en vérité, mais qu'y puis-je ?.. » Sur quoi, elle s'éloigna encore.

— Attendez, Madame, attendez donc !

— Hein ?... Qu'y a-t-il ?

— Vous connaissez le capitaine ?

— ... le connaître, moi ?... Pourquoi ça ?...

— L'autre jour, quand il a posé la question... la question sur la chose... la chose un peu choquante... vous savez le... « nombre de fois » ?... vous avez dit « Johnnie » — et Johnnie, *c'est son nom.*

Elle me regarda, mystérieuse, ses lèvres closes, et puis, gamine, assez impertinente, parut esquisser un sourire ; et je crus un instant pouvoir conclure qu'elle avait surtout un caractère très gai, un peu léger, un peu superficiel, sans profondeur, mais aussi sans malice, incapable d'arrière-pensée et dépourvu de noirceur d'aucune sorte.

— *Well !...* Et bien, — j'ai dit « Johnnie » comme j'aurais dit « George », ou « Archie », — ou « Jack »... Comprenez-vous? Compris, Nosey Parker (1) ?... Bien compris?

— Compris, fis-je en riant, c'est tout à fait compris. Mais Nosey Parker, sachez-le, ne fut jamais mon nom à moi.

— Heureuse de l'apprendre.

(1) Nosey Parker. Un surnom fréquemment appliqué aux curieux : « Celui qui fourre son nez partout », se mêle de ce qui ne le regarde pas.

— Encore un mot, pourtant, encore un mot, Madame...

Or elle s'impatientait. Ses sourcils se froncèrent :

— Quoi ?... Qu'y a-t-il donc ?... Que voulez-vous de plus? fit-elle avec humeur.

— J'ai compris, bien compris... Oui, mais... il a dit « Harry », en parlant du défunt. — Connaissait-il votre mari ?

— Ah ! vous êtes insatiable.

Et, sur ce, elle tourna les talons en sifflant.

*

Dès lors, tout à mes réflexions, incapable de divertir mes pensées de la soudaine crise de folie de notre capitaine, je songeais tristement à cette absurde fin de carrière d'un marin qui, si souvent, avait contemplé la mort en face, sans sourciller, et je tentais de m'expliquer la chose.

Il est possible, en somme, supposais-je, que le spectacle de ce couple sous les chaînes, abandonné sur un radeau,— une abomination bien digne des temps de l'ancienne piraterie, — ces horreurs infligées à une faible femme, et, surtout, l'annonce si brutale d'une guerre formidable, dont il put sur l'instant sentir la sauvagerie, peser les conséquences, aient ébranlé ses facultés.

Il dut, n'est-il pas vrai ?... reprit encore Jimmy, saisir d'un coup, et sans préparation, le terrible caractère de cette lutte de races, de l'interminable conflit qui venait d'éclater, sans pouvoir, comme la plupart des « terriens » et des neutres, comme ceux qui ne voyaient, ne risquaient rien, trouver le secret de s'endurcir au point de devenir presque indifférent à tant d'atrocités dont on lit de fort loin le récit, — et ce choc fut sans doute très dur pour sa raison.

A ces mots, comme quelqu'un avait souri en disant à Jimmy :

— Tout de même, il devait avoir la « boussole » un peu détraquée, votre capitaine ?

— Non, répliqua le matelot, la tête était bonne.

Son seul point faible était là, indiqua-t-il : trop de cœur, trop de bonté pour notre époque. C'était un véritable marin et un brave homme.

... Et puis, reprit lentement Jimmy, les hasards de la mer sont grands, et le monde est petit, bien petit.

Le lendemain, comme on s'apprêtait enfin à mouiller dans la baie de Falmouth, Mrs Lynch s'approcha de moi en souriant un peu, faisant cambrer ses reins, et elle me dit que c'était bien insupportable, en vérité, de débarquer avec un costume aussi peu décent, aussi peu approprié à son sexe et à sa dignité, elle qui était, après tout, *la dame de la Sainte-Alice*.

Elle s'arrêta pour jouir de ma surprise.

Un instant, je la regardai sans comprendre.

Alors, elle me conta, en clignant de l'œil — et pourquoi se serait-elle tue plus longtemps : il fallait bien qu'elle confessât la chose aux autorités du port, tout à l'heure, en descendant à terre,— elle me conta que son vrai nom était Grouville, Edna Grouville, de Jersey, — et qu'elle avait quitté le capitaine, que nous avions toujours cru garçon, pour courir le monde avec Lynch.

— Ah ! lâchai-je, assez interloqué tout de même, je comprends maintenant ce « combien de fois ?» et je comprends aussi pourquoi, la voix un peu mouillée, vous avez répondu à notre malheureux skipper en l'appelant « Johnnie », « cher Johnnie »...

« Combien de fois ? » Il voulait connaître *combien de fois ?*... Vous rappelez-vous ces mots où l'on ne savait trop s'il fallait démêler quelque folie naissante, une blague un peu féroce, impitoyable, une curiosité sans doute un peu sadique — ou la sombre torture intérieure, l'écho verbal d'une douleur lentement couvée dans la solitude d'un cœur trahi, tout l'amour, enfin, — qu'il vous portait, peut-être ? Vous rappelez-vous cela, ce « combien de fois »... ?

Mais elle ne comprit pas le sens amer, trop amer de ces paroles.

Et, croyant à une question indiscrète et frivole, que je ne me sentais pourtant pas en goût de lui poser, elle pirouetta sur ses talons, un peu coquette, toujours « irresponsable »,— un privilège de la très jolie femme qu'elle était, après tout. Et puis, elle sourit, malicieuse, pour montrer ses dents, qu'elle avait régulières et bien nacrées, très blanches, en bordure de ses lèvres si rouges — et elle rêva :

— Combien de fois ?... Ah !... Ah !...

Et, là-dessus, riant aux éclats :

— Beaucoup plus fréquemment, peut-être, qu'il ne s'en est jamais douté.

On entendait, en bas, dans sa cabine où on le tenait sans cesse enfermé, le pauvre bougre qui tambourinait encore la même marche sur sa porte et qui chantait.

ANDRÉ SAVIGNON.

RÊVERIE D'UN SOIR MARIN

A l'horizon s'épand le suaire des brumes
Errantes aux confins de la mer et des cieux.
Cœurs, où tant de désirs en cendres se consument,
N'évoquez point les rocs que cernent les écumes,
Ni les sanglots, ni les soupirs, ni les adieux !

La pureté du soir veut son temple en nos âmes
Sans rien, geste ou propos, d'ironique ou d'amer.
Les étoiles, les flots glissants, les rais de flammes,
Sans caresse perfide, à l'envi nous proclament
La louange du ciel, la vertu de la mer.

Ils nous disent la paix, la foi, la patience,
Le prix de la pensée et le labeur du flot,
Car, vers l'ordre des cieux, où notre esprit s'élance,
Ce n'est la nuit, ni le repos, ni le silence,
Mais toujours la rumeur et les hymnes de l'eau.

Ils magnifient notre œuvre et donnent l'harmonie
Et le sens du symbole à tous nos chants humains.
Aux gouffres de l'azur éveillant un génie,
Ils sacrent la tendresse où l'âme communie
Et vêtent d'éternel l'inconnu des chemins.

La nuit d'astres qui verse en nous ses clartés blondes
Et l'indulgent oubli des saisons et du lieu,
Incline la pensée au bercement des ondes.
Appuyés aux palais de ces nuits, à leurs mondes,
Par besoin d'adorer nous montons jusqu'à Dieu.

Plaine qui n'a bosquets ni moissons ni vendange,
Où nul arbre n'étend l'ombre de ses rameaux,
Nous évoquons sur ta face le vol de l'Ange
Et, d'un esprit plus grave où mûrit la louange,
Celui, porteur de ciel, qui marchait sur les flots.

Si la beauté parfaite aux oraisons convie,
Si l'esprit pur aspire aux éternels séjours,
D'une âme un peu hautaine et jamais asservie,
Près du flux et reflux, image de la vie,
Avons-nous épuisé le délice des jours ?...

Mais quel faix de douleur en de tels soirs réside
A savoir que tout fuit, se transforme et se perd
Comme au souffle du vent l'éclat d'un ciel limpide,
Et que, peine ou bonheur, d'un cours lent ou rapide,
Nos jours vont à la mort comme un fleuve à la mer.

Il n'est lien blessant qui nous attache aux grèves.
Déchus des paradis, sur la terre exilés,
Quand, prémices des poèmes, les voix s'élèvent,
De nos désirs, de nos regrets et de nos rêves
Nous peuplons le flot vaste et les cieux étoilés.

Si doux sonnants que soient ces chants, et si vibrantes
Aux fins d'un jour d'été les paroles de feu,
Laissons-les s'apaiser comme lueurs mourantes,
Ou passer dans l'éclat des étoiles filantes,
Dût le cœur des élus saigner d'un noble aveu.

Les bois, les îles d'or, la lune aux tons de givre,
Une voile immobile entre le ciel et l'eau,
Les vagues déroulant leurs verts anneaux de guivre
Disent, quand la beauté d'angoisses nous délivre,
La grâce d'un sourire ou le prix d'un sanglot.

Des nuits seront en charme à celle-ci pareilles,
Où régneront la paix, la clarté, la splendeur,
Où la terre et le ciel déploieront leurs merveilles ;
Mais sentirons-nous mieux qu'en ces fécondes veilles
Notre faiblesse, notre orgueil, notre grandeur ?

La mer est sans rivage et le ciel sans frontière.
Les heures, les esprits demeurent en suspens.
Il n'est escadre ici, bal ni fête princière,
Mais des loisirs voulus, faits d'ombre et de lumière,
Nous mesurent le prix et la fuite du temps.

Un cimetière dort sur la colline ombreuse
Que berce en oraison l'onde au pas régulier.
Au repos de la terre où la tombe se creuse
Nous mêlons, si tel chant vaut une gloire heureuse,
Le désir de survivre et l'espoir du laurier.

Beaux soirs marins qui nous exaltent, nous accablent
Et dont la mort s'attarde au miroir de nos yeux,
Vous nous versez, pareils à des vins délectables,
Et tandis que le flot chante et fleurit les sables,
Les voluptés du cœur, de la mer et des cieux.

A.-P. GARNIER.

LA NOUVELLE LÉGION ÉTRANGÈRE

—

Je ne connaissais la Légion, au moment où j'y suis arrivé, après la guerre, que par sa traditionnelle réputation de valeur militaire et de discipline, que par les officiers et les littérateurs qui avaient écrit son histoire, esquissé sa psychologie, ou dépeint ses mœurs : historiques du Général Grisot, de Roger de Beauvoir, la *Légion en Espagne* du capitaine Azan, les nouvelles d'Isabelle Eberhardt et l'étrange livre où Georges d'Esparbès s'était surtout fait l'écho sensible de récits et de souvenirs d'officiers et le révélateur de traditions auxquelles l'éloignement commençait peut-être à donner la séduisante et troublante patine des légendes.

Aussi m'attendais-je, sur la foi des conteurs et des artistes, à une phalange étrange, originale et mystérieuse, outil de guerre très spécial, à la fois brutal et sensible, à une institution unique : « Prieuré de l'énergie », « Trappe ardente et profane », où l'on n'entrait, en général, qu'après avoir beaucoup vécu — bien ou mal — et où se coudoyaient, dans une promiscuité singulière, et se partageaient les souffrances et les labeurs d'une vie errante : des déracinés, des désemparés, des détraqués, des déçus, des nostalgiques, des désespérés, des bannis de la politique, des forcenés de l'action, des aventuriers, des civilisés insociables, à l'âme de nomade, refluant d'instinct vers les déserts ancestraux ; où s'emmêlaient, se pénétraient, se confondaient les déchets de toutes les classes sociales, de toutes les races, des échantillons de toutes les vertus et

de tous les vices, et, enfin, représentées par des victimes, des criminels ou des impuissants, toutes « les formes de l'action et de l'inaction » ; d'où étaient absentes enfin, ou noyées dans la masse et dans l'incapacité absolue de la marquer de son sceau, la jeunesse ardente et tumultueuse, déçue dans ses passions de collège, de liberté, de joies neuves, et la jeunesse malheureuse, passivement craintive et résignée, dont les labeurs s'enfermaient dans les lourds travaux de la terre et de l'usine.

Je m'attendais, encore, à trouver une troupe mûre, originale, unique, quasi-aristocratique d'esprit, d'allure, de tendances, de manières, de mesures, de traditions, où des soldats, supérieurs à leur tâche quotidienne, savaient tout faire : combattre, laver, repasser, fabriquer, lancer des ponts, dire la messe, jouer la comédie et composer des vers ; où des raffinements et des « dilettantismes désenchantés » frôlaient des états d'âme « frustes et à demi sauvages » ; où la coquetterie et la propreté raffinée de l'ajustement s'adornaient de tatouages étranges et de bracelets ciselés.

Je croyais savoir, enfin, depuis d'Esparbès, que cette troupe ardente et « fouettée de passions » se mourait de ses vices, et de ses qualités, dans l'air lourdement confiné et malsain des casernes et des camps, dans l'atmosphère excitante des cités et que, de ci de là, son énergie douloureusement comprimée éclatait en crimes, en égarements et en scandales déconcertants.

Je me plaisais encore à évoquer les rudes et pittoresques silhouettes des Officiers de cette Légion d'avant-guerre : volontaires français ou étrangers, traînant parfois un passé mystérieux et troublant, — plus souvent poussés par le goût du risque, l'amour de l'aventure, l'attrait d'un commandement difficile, délicat, la *passion du bled* : impérieuse passion qui prend le soldat comme la mer prend le marin, en déroulant les mêmes séductions faites d'immensité vide et de rêve ; — poussés encore par-

fois par le besoin d'exotisme : tels que ces officiers émules des Farrère, des Loti, des Drouin, des Psichari, etc., qui, au contact des civilisations millénaires et somnolentes, en subissent intellectuellement, moralement et physiquement la profonde influence et se découvrent l'âme des pays où ils vivent : qu'il s'agisse des charmes profonds, raffinés, voluptueux et intimes des cités musulmanes ou de ceux, plus légers, plus mobiles, plus fantasques et plus fébriles, des contrées de l'Extrême-Orient.

§

Au lieu de cette phalange solide et fière, rompue à toutes les fatigues, figée dans ses vertus et dans ses vices, cristallisée dans sa tradition, son esprit de corps, sa réputation de bravoure ; au lieu de cette troupe de vétérans âprement et diversement mûris ou pourris par la vie et chevronnés par la guerre, je me trouvai en présence de légionnaires au menton à peine duveté. Sauf, de ci, de là, embusqués aux cuisines, aux « popotes » d'officiers, dans les magasins, dans les bureaux, dans les ateliers, à la coopérative, au cercle, au foyer du soldat, etc., quelques vétérans silencieux, énigmatiques et peu reluisants, cette troupe légendaire m'apparaissait surtout composée d'adolescents, d'éphèbes minces, parfois équivoques et inquiétants, dont la majorité avaient les cheveux blonds et les yeux clairs...

. . . .

Toutes les races, la presque totalité des nations sont représentées dans un régiment de Légion : je cite, par ordre d'importance :

Allemands	52,00 0/0
Bulgares	7,15 0/0
Français	4,53 0/0
Autrichiens	4,26 0/0
Russes	4,07 0/0
Belges	3,85 0/0

Suisses	3,69 0/0
Hongrois	2,55 0/0
Turcs	2,47 0/0
Danois	1,90 0/0
Polonais	1,68 0/0
Marocains	1,68 0/0
Italiens	1,57 0/0
Espagnols	1,41 0/0
Luxembourgeois	0,88 0/0
Grecs	0,88 0/0
Alsaciens	0,61 0/0
Tchèques	0,61 0/0
Algériens	0,61 0/0

Il faut y ajouter les peuples qui ne sont représentés que par quelques individus : Roumains, Serbes, Tunisiens, Hollandais, Anglais, Yougo-Slaves, Albanais, Américains, Argentins, Arméniens, Portugais, Suédois, un Chinois, un Égyptien, un Japonais.

C'est la race allemande — dont la proportion, indiquée ci-dessus, doit être majorée de celle attribuée à bon nombre d'Autrichiens, de Suisses, de Belges, de Luxembourgeois et d'Alsaciens, — qui donne à la Légion actuelle son esprit, son allure, ses qualités et ses défauts. Au bataillon, la proportion des Austro-Allemands dépasse 67 0/0 de l'effectif total.

Les Français, au nombre de douze à treize par compagnie, en moyenne, sont généralement assez âgés. C'est ainsi que, sur les quinze Français d'une compagnie, un seul a moins de vingt-cinq ans, onze ont dépassé trente ans.

Le quart des légionnaires avoue moins de vingt ans et 64 0/0, environ, accusent moins de 25 ans ! Beaucoup, d'ailleurs, n'ont pu s'engager qu'en dissimulant leur âge véritable. Les visages de seize ans ne sont pas rares !

§

Toutes les professions : sont représentées à la légion :

ouvriers en fer, — journaliers, — chauffeurs, — manœuvres, — cultivateurs, — maçons, — ouvriers en bois, — cochers, — boulangers, — mineurs, — monteurs, — bouchers, — cuisiniers, — jardiniers, — briquetiers, — charbonniers, — électriciens, — tourneurs, — imprimeurs, — mouleurs, — tailleurs, — mécaniciens, — dentistes, — coiffeurs, — ouvriers en porcelaine, — horlogers, — dessinateurs, — peintres, — droguistes, — valets de chambre, — bar-men, — garçons de café, — garçons épiciers, — commerçants, — employés des postes, — comptables, — fonctionnaires, — employés de commerce, — matelots, — — aviateurs, — sous-officiers, — officiers, — greffiers de justice ! etc., etc.

Mais, là encore, combien de mensonges ou d'exagérations ! Bien peu méritent pleinement la qualification professionnelle qu'ils s'attribuent.

Si nous essayons de grouper ces activités si diverses, les professions manuelles (ouvriers, petits métiers) englobent 73 0/0 de l'effectif ; les cultivateurs 6,6 0/0 ; les employés, fonctionnaires, étudiants, artistes, 12,9 0/0.

En définitive, la nouvelle Légion apparaît comme composée principalement d'Allemands très jeunes, issus du peuple et, pour la plupart, apprentis, manœuvres ou ouvriers.

§

Du double point de vue physique et psychologique, le nouveau légionnaire est, avant tout, un adolescent. Sa mentalité, ou plutôt les troubles généraux de sa mentalité sont ceux de tous les adolescents, sous toutes les latitudes.

L'adolescence dure ce que dure la croissance ; c'est à peine si cette dernière se termine vers la vingtième année. (La stature n'est même définitivement fixée que vers la vingt-cinquième année !)

Or, beaucoup de nos recrues (un quart de l'effecti

total de nos unités) se sont engagées bien avant la vingtième année ; c'est là, précisément, l'âge où, chez un adolescent normal, l'esprit se libère et s'émancipe, où la volonté et la personnalité s'affirment, où la vie psychique se manifeste par d'inévitables crises morales que l'influence familiale, l'hygiéniste et l'éducateur ont bien du mal à atténuer, à diriger, à canaliser. Crises morales qui rendent en général l'adolescence, sensible à toutes les influences du milieu, prompte à l'imitation, prête à toutes les suggestions, à tous les entraînements, dans le mal comme dans le bien.

Ces crises se caractérisent par une instabilité mentale et intellectuelle qui marche de pair avec des transformations organiques profondes et une croissance intense, irrégulière et asymétrique.

C'est en particulier, dit en substance M. Mendousse, l'âge où le jeune homme éprouve comme une irritation sourde du fait d'être astreint à séjourner au foyer familial ; s'il appartient à une famille humble, il souffre parfois douloureusement de se sentir plus ou moins à la charge de ses parents. Son amour propre, son orgueil se cabrent à cette pensée.

A cette époque de la vie humaine, la personnalité morale bouillonne comme la personnalité organique. Les vieux instincts ataviques qui sommeillent au fond de nous tous, instincts que l'enfant ignore et que l'adulte qui a fixé ses tendances ne comprend généralement plus : le besoin de *migration* (nostalgie des demeures étrangères, des horizons lointains) et le *goût* de la *vie militaire*, s'éveillent fougueusement, alternant même parfois chez le même individu avec les tendances les plus avancées et les plus contradictoires de l'esprit humain, les plus nuageuses, les moins comprises : socialisme, anarchisme, individualisme outrancier, bolchevisme, etc., etc.

Aussi le légionnaire adolescent peut-il souvent se comparer au jeune voyou qui s'embrigade dans

une bande d'apaches, au jeune homme qui se fait prêtre ou entre au monastère sous l'influence d'une crise de mysticisme ou à la suite d'un chagrin d'amour; au collégien qui envoie promener parents, professeurs, livres et examens pour se faire marin et courir les aventures ; au fils de famille qui, avant de jouir égoïstement des rentes paternelles, met son intelligence et son enthousiasme au service des grandes causes humanitaires et des formules sociales les plus hardies ; au jeune artiste qui s'épuise en efforts laborieux et souvent vains pour créer une forme d'art nouvelle, etc., etc.

Cette sensibilité affective n'est que la conséquence de modifications physiologiques internes intenses : accroissement de la stature, augmentation des sécrétions glandulaires, accélération générale des fonctions, etc. Elle est, en quelque sorte, la résonance psychique de phénomènes physiques.

Et l'on conçoit que ces phénomènes physiques soient, d'autre part, profondément influencés eux-mêmes par le caractère de la nutrition à cette époque particulièrement critique de la vie de l'individu. Chez l'adolescent, il n'y a pas loin du déséquilibre nutritif au déséquilibre moral ; plus encore que pour l'adulte, sa valeur mentale est sous la dépendance de son intestin et de son estomac. Son cœur est véritablement au ventre, et soigner son ventre constitue le meilleur moyen de soigner son cœur, son moral et sa vertu !

§

Mais, si la crise morale de l'adolescence est un événement en quelque sorte général, normal, fatal, que prévoient et qu'attendent l'éducateur et la famille, celle de notre légionnaire a été, en outre, particulièrement aggravée, que dis-je ? exaspérée par une croissance physique pénible, par une nutrition insuffisante, par des émotions trop vives, engendrées par les bouleversements de la vie sociale et économique.

Ces jeunes gens, en effet, pour la grosse majorité, n'appartiennent pas aux classes riches ou simplement aisées ; ils ont vécu la période critique de leur jeunesse en Allemagne ou dans l'Europe centrale. Ils y ont souffert de privations multiples. Leur puberté, c'est-à-dire cette période de l'existence humaine où l'organisme a le plus besoin de repos, de nourriture, où l'individu doit faire l'objet d'une surveillance discrète et attentive, a coïncidé pour eux avec la période la plus pénible de la guerre. Aussi, les jeunes légionnaires se sont-ils bien souvent présentés aux bureaux de recrutement dans un réel état de délabrement physique.

Enfin tous, ou presque tous, ont été les témoins émus et les victimes directes ou indirectes de la guerre. Assez nombreux sont ceux qui y prirent part, qui portent des cicatrices de blessures, qui dissimulent une croix de fer dans leur portefeuille ou sur leur poitrine. Combien, après avoir été soldats de la guerre, et avant d'être soldats à la Légion, furent, en outre, soldats de l'émeute, enrégimentés par la misère !

Combien portent dans leur cœur une part de l'immense misère anonyme de toute une époque, de toute une génération ! Combien ont encore, dans leurs yeux trop jeunes, les visions de détresse de tout un peuple qui cherche douloureusement, et peut-être vainement, à retrouver, par la démocratie, son équilibre et sa prospérité !

Le fait, pour notre recrue, de s'être engagée à la Légion peut donc et doit donc surtout nous apparaître comme une des manifestations possibles, normales même, de la crise psychique que traverse son adolescence, crise aggravée par la détresse morale d'une époque et la misère physique d'une génération.

§

Chez notre jeune Allemand, cette crise psychique a été plus particulièrement influencée par trois facteurs princi-

paux dont l'importance respective n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était avant la guerre : un facteur de race (manque de volonté), un facteur moral (chagrin, faute, crime, etc.), un facteur social (misère, chômage, idées politiques, etc.). Ce facteur de race, on n'en a pas assez parlé ; on l'a peut-être même méconnu. Et, cependant, il existe ; il est puissant, il est profond, il a été même avoué par l'un des hommes les plus éminents et les plus représentatifs de l'Allemagne : par Walter Rathenau.

L'Allemand est sentimental, discipliné, organisateur. Il a besoin de cadres, de soumission ordonnée. Ces qualités (ou ces défauts, comme on voudra) se traduisent par une floraison de génies et de talents qui illustrent ou caractérisent la poésie allemande, la musique allemande et, surtout, la mécanisation allemande.

Mais l'Allemand n'a ni volonté, ni aptitude créatrice, ni génie de la forme, ni caractère national proprement dit, ni unité morale. « Il a confondu l'organisation scientifique, industrielle, administrative, avec la civilisation : affinement moral et intellectuel des âmes (1). » C'est un pèlerin, un rêveur, et aussi un chercheur, un réalisateur. Le peuple allemand constitue un « syndicat d'intérêts ». C'était, avant la guerre, une « communauté économique, autocratique et cuirassée » où « la discipline remplaçait la volonté » (2).

Ce peuple a besoin d'une âme, d'une force morale ou matérielle qui le « féconde » et l'oblige, en quelque sorte, à développer ses virtualités. L'organisation prussienne avec les Bismarck et les Hohenzollern a représenté jusqu'ici cette force et cette âme ; elle tente âprement à l'heure actuelle, avec ses Stinnes, ses Ludendorff, sa clique pangermanique, de reprendre le sceptre moral que notre victoire lui a arraché et l'on ne saurait prévoir encore

(1) Reynaud : *Influence allemande en France* : XVIIIe et XIXe siècles.
(2) Walter Rathenau.

qui triomphera définitivement : ou d'elle, ou de la démocratie.

Ceux d'entre nous qui ont vécu en terre allemande les mois d'armistice ont senti qu'à ces Rhénans, à ces Palatins, il fallait, sinon un cadre de pensée, du moins un cadre d'action et de vie et que, tout simplement, il valait mieux pour eux-mêmes, pour nous et pour le monde, que ce fût le cadre français que le cadre prussien !

Cela, les Allemands le sentent obscurément, confusément, mais néanmoins profondément. Ils vont vers les forces fécondantes,— d'où qu'elles viennent,— qu'ils sentent, ou discernent chez les peuples qui, ayant franchi un stade qu'ils n'ont pas encore atteint, ont cessé d'être une race brutale pour s'élever au rang de nation spirituelle, douée d'unité morale, capable de puissance volontaire, libre, créatrice. Et, c'est même cet instinct qui constitue la seule raison que nous ayons de croire, chez eux, au triomphe et à l'avènement définitif d'une démocratie organisatrice.

Que ce sentiment se généralise au point de leur faire désirer l'amitié de la France, sa direction, sa collaboration, voilà qui n'est pas près de se réaliser ! Mais, que cela pousse d'ores et déjà des individus, sous l'influence de motifs moraux ou sociaux, à rechercher cette amitié et cette direction, voilà qui est certain.

La Légion le prouve.

C'est que la France est nationalisée, volontaire, créatrice de « formes ». C'est le pays de l'action libre. On ne saurait concevoir la possibilité d'une Légion allemande où s'enrôleraient des Français. Une Légion française où s'enrôlent des Allemands apparaît, au contraire, comme une nécessité pour ces jeunes hommes, chez lesquels aucun indice d'activité morale ne témoigne qu'ils aient fait une violence quelconque, en s'engageant, à une conception d'honneur national, et qui, par contre, éprouvent obscurément le besoin de se soumettre à une volonté exté-

rieure créatrice d'action nouvelle, excitatrice d'efforts nouveaux, animatrice de leurs tendances incohérentes et confuses.

Et comme il est, dès lors, naturel que cette Légion apparaisse plus recherchée, plus désirée, par les jeunes gens au lendemain d'une guerre qui a bouleversé chez ce peuple toutes les institutions conventionnelles, arbitraires ou simplement mécaniques qui en assuraient la cohésion factice ; toutes les autorités, — princes, chefs militaires, ingénieurs, gros industriels, banquiers, etc. — qui lui donnaient les règlements, les disciplines, l'encadrement, dont il ne saurait se passer : tellement sont innés son amour de l'obéissance et de la loi, sa crainte des responsabilités et son ignorance, son incompréhension du libre arbitre !

Tel est cet instinct de race dont nous devons tenir compte quand nous étudions la psychologie du jeune légionnaire allemand actuel. Il peut nous donner des indications précieuses sur la manière de l'accueillir, de le guider, de le traiter, de l'utiliser, de le commander. Il nous fixe sur sa mentalité générale et sur les mobiles profonds, primordiaux, ataviques, qui ont inspiré, — consciemment ou non, — sa décision de servir à la Légion. Il est à la base du facteur social et du facteur moral ; il constitue, avec eux, la raison profonde des engagements d'Allemands quel que soit leur âge, mais il favorise singulièrement les décisions « provisoires » des adolescents.

§

Depuis la guerre, les trois facteurs, — facteur de race, facteur moral, facteur social, — agissent donc sur l'âme d'une jeunesse désemparée, privée de ses activités traditionnelles organisées et disciplinées. Ce sont bien toujours les mêmes, mais leur valeur a changé, leur action respective sur l'âme adolescente n'est plus ce qu'elle était avant la guerre.

Ce ne sont plus exclusivement, ou presque, des criminels, des mystérieux, des aventuriers, des insociables, des passionnés, — en un mot des déséquilibrés moraux, — qui viennent chercher, dans les rangs de la Légion, l'activité, la sécurité ou l'oubli. Ce ne sont pas des hommes qui viennent y achever leur vie, douloureusement ou criminellement commencée. Ce sont des jeunes gens sans passé qui entrent dans la vie pour la vivre selon leurs rêves, selon leurs tendances mentales ou selon les nécessités sociales. Et il arrive qu'ils ont choisi, pour y entrer, la porte qui était jadis réservée à ceux qui voulaient en sortir !

N'est-ce pas le général de Négrier qui, s'adressant à ses légionnaires, au Tonkin, leur disait : « Vous êtes soldats pour mourir, je vous envoie où l'on meurt ! »

Des deux grands facteurs, réellement variables, qui entraînent les engagements à la Légion, ce n'est plus le facteur moral qui prédomine, c'est le facteur social, dont l'influence était faible avant la guerre, mais auquel la tourmente européenne et ses conséquences actuelles ont donné une ampleur inattendue. On peut donc dire qu'il caractérise la mentalité actuelle de la nouvelle Légion.

Le jeune légionnaire, en effet, n'est pas seulement un inachevé physique et un inachevé psychique, il est encore un inachevé professionnel. La guerre a interrompu dans tous les pays belligérants, et particulièrement en Allemagne, l'évolution professionnelle normale des adolescents qui, à la sortie des écoles, venaient de choisir une carrière, un métier.

Quand elle fut terminée, les enfants-apprentis avaient vieilli de cinq ans sans être devenus des ouvriers et le chômage sévissait durement. Éprouvés par les privations, sans aptitudes précises, incertains du lendemain, privés de disciplines, surexcités par la crise de croissance, beaucoup de ceux qui ne pouvaient compter, pour vivre, que sur eux-mêmes, pensèrent à la Légion où ils constituent

le gros contingent des « inachevés professionnels», — pseudo-ouvriers, pseudo-comptables, pseudo-techniciens, pseudo-commerçants, etc., — sans capacités réelles et confirmées.

Ce sont, en quelque sorte, des déchets humains qui, après avoir vécu en marge de la lutte et y avoir même participé, soit dans l'armée régulière, soit dans les rangs de l'émeute, vivent maintenant en marge de la paix, prêts à accepter toute besogne, toute occupation qui leur donnera du pain sans trop froisser leur rêve d'adolescent !

Pleins de bonne volonté, dévoués, fidèles, généralement sobres et honnêtes, ils possèdent les qualités et les défauts qui constituent la mentalité moyenne du peuple allemand. Ils vont d'instinct vers les emplois et font de bons ordonnances, de bons muletiers, de bons plantons, de bons mitrailleurs et aussi des spécialistes suffisants pour nos besoins peu raffinés.

Telle est, sommairement esquissée, la physionomie de la « nouvelle Légion ».

Il y a donc une nouvelle Légion ?

Eh oui ! Du moins pour l'instant. Ou, si l'on veut, c'est une autre légion qui s'élabore et s'organise.

Le grand drame européen, — là comme dans toutes les manifestations de la vie humaine : politiques, morales, sociales, économiques, — aura eu sa répercussion profonde, fatale.

§

Nous avons vu que la Légion était devenue subitement le refuge d'une jeunesse troublée, désemparée, affamée ; d'une adolescence surtout allemande, éperdue et sans guides ; d'une adolescence sensible par sa nature même à toutes les influences du milieu, sensible à l'exemple, prompte à l'initiation, prête à toutes les suggestions, à tous les entraînements, dans le mal comme dans le bien.

Quels artisans vont savoir transformer cette pâte essentiellement malléable et faire de l'inconsistant engagé d'aujourd'hui le mercenaire endurci de demain ?

On sent qu'une tâche est née pour ces officiers nouveaux. Elle ne sera plus toute de répression impitoyable, de règle inflexible, de dureté systématique à l'égard des vices irrémédiables. Elle sera, tout au contraire, faite en grande partie d'observations attentives et patientes, de conseils, de sollicitude, d'encouragements, d'exemples, de préservations, de discipline souple et ferme, puisant sa force et son efficacité dans la plasticité même de l'âme de nos nouvelles recrues.

En a-t-on assez parlé de ce rôle de l'officier éducateur, lorsqu'il s'est agi de mieux préparer le cœur et l'âme de nos recrues françaises au grand devoir qui les attendait ! Mais qui eût pu prévoir qu'un jour viendrait où la Légion, recevant dans ses rangs grossis des adolescents sans passé, comparables à de jeunes engagés français,— les caractères essentiels de l'âme adolescente sont les mêmes dans tous les pays,— se verrait obligée de se faire, à son tour, éducatrice ?

La légende et la littérature avides de pittoresque étrange et rare souffriront peut-être de cette évolution banale ; la morale et le prestige de la France ne pourront qu'y gagner.

Cependant, ce jour est arrivé, et, par un hasard heureux, au moment où se produisait à la Légion cet afflux de jeunes engagés allemands, — afflux qui allait, au moins pendant quelques années, transformer le caractère de son recrutement, — à ce moment même, des nécessités d'encadrement allaient obliger le commandement à faire appel à l'officier de France, à l'officier de la métropole, à l'officier qui n'avait jamais eu à instruire et à diriger, avant et pendant la guerre, d'autres soldats que les « poilus » fournis par la jeunesse française !

Et cela même fut excellent !

Surpris par leur désignation, jetés brusquement dans la vie coloniale, un peu étourdis d'avoir traversé les mers et de se trouver tout d'un coup, et sans préparation morale, au fond d'un pays nouveau ; un peu inquiets d'une affectation rapide qui allait les mettre en contact, brusquement, avec une troupe de réputation légendaire, les jeunes officiers désignés pour encadrer le bataillon,— et cela n'avait pas peu contribué à accroître leur perplexité et leur angoisse,—avaient été accueillis dans leur nouvelle unité par ceux qui, servant depuis longtemps dans les « régiments étrangers », leur tenaient à peu près ce langage :

— Vous arrivez de France. Vous apportez des méthodes de commandement et une mentalité acquises dans un régiment de la métropole. Quelle que puisse être votre valeur, vous êtes, pour le moment, des incompétents et la compétence ne s'acquiert pas en un jour. L'officier a besoin de vivre longtemps dans l'ambiance de la Légion pour obtenir des résultats en rapport avec ses qualités de chef...

Parler ainsi, c'était oublier que les recrues allemandes qui étaient là, réunies sous les armes, n'avaient aucun passé, n'en connaissaient aucun, n'étaient imprégnées d'aucune tradition, et s'offraient à toutes les expériences ! C'était méconnaître que les nouveaux officiers n'avaient pas à se former dans « leur ambiance » puisqu'elle était inexistante. Tout au contraire, c'étaient les nouveaux légionnaires qui devaient trouver dans ces chefs,— comme eux nouvellement débarqués,— les instructeurs, les éducateurs et les guides les plus aptes à les comprendre et à les former.

Il aurait fallu dire :

— Vous arrivez de France. Ces jeunes recrues arrivent d'Allemagne. Vous apportez des méthodes de commandement et une mentalité acquises dans un régiment de la métropole. Pour former ces nouveaux éléments, ces mé-

thodes seront les meilleures. Appliquez-les, et vous ne tarderez pas à obtenir des résultats en rapport avec vos qualités de commandement.

Dans un bataillon où ces idées furent mises en pratique, il se produisit, à la vérité, des hésitations, des tâtonnements, des surprises, — dues, surtout (il faut bien le dire), à la présence de quelques vieux légionnaires troublés dans leurs habitudes, et aussi, à la morne et déconcertante apparence physique et morale des nouvelles recrues ! Quelques jeunes commandants d'unité paraissaient désespérés et semblaient faire chorus avec les anciens dont les sarcasmes n'épargnaient guère les jeunes :

— Ça des légionnaires ? Allons donc !

Des gosses, des sauterelles, des bolchevistes !

J'ai entendu un officier dire :

— Rien à faire, rien à espérer : ils sont trop jeunes, ils sont trop faibles, leur moral est peu brillant, les refus d'obéissance se multiplient à l'égard des gradés anciens. Anciens et jeunes ne peuvent se sentir. Il y aura du déchet !

C'était l'hiver, — le premier hiver que nous passions en terre d'Afrique; nous vivions en pleine montagne, et presque en pleine forêt... Froid, pluie, vent, neige ! Quelle désillusion ! Ce fut réellement une époque critique, une époque de « spleen ».

— Oui : c'est trop pareil à l'Allemagne, ici, — et il a raison le vieux légionnaire au visage tanné qui me dit cela.

Nos recrues allemandes avaient dans les yeux, dans l'imagination, un autre Maroc ; un autre Maroc qui existe, qu'ils verront, sans nul doute, mais qu'ils n'ont pas encore vu.

Elles imaginaient une existence pleine de mouvement, d'imprévu, d'aventures ; elles étaient venues pour vivre « chez les sauvages », et il n'y a pas d'aventures, à peine

de mouvement, et si peu de sauvages ! Parfois, au retour d'une marche en plaine, ils frôlent un douar sordide aux tentes noires, guenilleuses et malodorantes, qu'entourent des chiens hargneux et d'où, méfiants et hostiles, émergent des visages ridés de vieilles sorcières. Et c'est tout.

Elles avaient rêvé de couleurs, de soleil, de palmiers, de déserts... Et que trouvent-elles ici ? Quels spectacles les accueillent, quelles sensations les émeuvent dès leur premier contact avec ce pays nouveau ? Du déjà vu, du déjà senti, du déjà souffert, peut-être ! Toute une douloureuse réplique de ce qu'elles connaissent, de ce qu'elles avaient peut-être oublié ! Un camp, un camp militaire, pareil à tous les camps, avec ses baraquements, ses rues bosselées de galets, sa discipline, ses corvées et son corps de garde, son cimetière, ses chiens errants, ses immondices et ses odeurs.

Et puis, la pluie qui filtre à travers le carton bitumé des toitures et les planches disjointes des baraques Adrian; le froid, le vent hargneux, flagellant et glacé, les longues et pénibles corvées de bois dans la forêt neigeuse, par les longs jours d'hiver, tristes, opaques, bouchés.

Des montagnes de schistes ou de grès délités, roses et ruiniformes comme les grès de la Hardt ou de la Forêt Noire ; des chênes verts et des cèdres, sombres et tristes comme les sapins natals ; des scieries grinçantes parmi des cascades ; des fumerolles de charbonniers filtrant, légères et bleues, à travers les branches ; des troupeaux innombrables auxquels il ne manque, au soir tombant, quand ils rentrent à la casbah, que les clochettes mélancoliques... mais les clochettes tintent au fond des cœurs nostalgiques.

Et, alors, chaque soir, après le travail, à l'heure crépusculaire et méditative, la même inquiétude, la même tristesse vague et sans cause, la même angoisse évocatrice et lourde, qui peut-être les étreignait là-bas, émeut

inconsciemment leur âme et fait filtrer en elle la douce et familière clarté des souvenirs.

Des légionnaires danois écrivirent chez eux des lettres désespérées qu'un journal publia et qui émurent l'opinion. Et, cependant, leur lettre collective ne contenait pas une ligne qu'on n'eût pu trouver dans une lettre écrite, dans des circonstances analogues, par de jeunes engagés français ! Ils ne se plaignaient que des conditions matérielles : « Nous sommes mal soignés, mal logés, mal couchés, mal nourris... et nous allons chercher du bois à huit kilomètres... »

Ces plaintes, — sauf celles relatives à la nourriture, — contenaient effectivement une bonne part de vérité. Il ne pouvait en être autrement dans un camp fort peuplé, très éloigné de tout centre important, dont l'accès par piste, en hiver, était forcément pénible. Il y tombait de la neige, il y pleuvait, il y faisait froid et nos Danois n'avaient pas pour se protéger de bonnes habitations scandinaves, bien calfeutrées, bien chauffées ; ils vivaient dans de branlantes et vétustes baraques Adrian dont les chaleurs de l'été passé avaient désagrégé les toitures en carton bitumé. Par surcroît, les châlits de l'Intendance étaient bas et peu solides ; les matelas, un peu vieux ; le tabac, rare et cher ; le vin, souvent aigre. Et certains médicaments manquaient à l'infirmerie !

D'autres légionnaires, — Allemands, Danois, Roumains surtout, — se plaignirent amèrement, dans la presse de leur pays, d'avoir été dupes d'un contrat dont les termes ne leur avaient pas été traduits par des agents recruteurs trop zélés. Des Russes prétendirent qu'ils n'étaient venus à la Légion que pour travailler, etc., etc.

Par contre, tel autre légionnaire, un Allemand, écrivait au Directeur de la « Maison hospitalière pour les ouvriers sans travail et sans asile » de Paris une lettre dont voici un extrait :

« Après un voyage assez fatigant et où nous avions

employé beaucoup de locomotions différentes, mais surtout nos propres jambes, nous avons atteint la ville de Meknès... Nous sommes tenus dans une discipline très sévère, mais l'adjudant-chef est aussi un homme extrêmement juste ; quand on se conduit en homme, on est aussi considéré comme un homme et traité comme tel... Nous couchons dans des tentes que nous devons monter nous-mêmes avec les toiles et piquets que nous portons sur notre paquetage. La place n'est pas bien grande, mais avec un peu de bonne volonté on arrive quand même à dormir la nuit. »

Quelques tentatives de désertion échouèrent ; l'une se termina tragiquement par la mort des quatre fugitifs.

Quelques déserteurs de l'année précédente, qui avaient séjourné chez les insoumis de la montagne, rentrèrent au camp dans un tel état de délabrement physique et moral qu'ils impressionnèrent vivement les recrues. Le commandement redoubla d'attention et de sollicitude ; l'ordinaire fut encore amélioré. Entreprises et dirigées par le service des Renseignements, des battues au sanglier fréquentes et fructueuses permirent de faire profiter les unités de suppléments appréciés. Des divertissements furent organisés.

Quelques sous-officiers ne dissimulèrent pas leur étonnement : — On s'occupe trop de ces gosses ! — répétaient-ils, hantés par le souvenir du vieux légionnaire. Celui-ci, en effet, n'aimait pas qu'on s'occupât trop de lui, — sauf pour la nourriture. Il n'aimait ni à se confier ni à se découvrir. Il était de tradition pour l'officier d'être bon avec rudesse, juste avec dureté, d'user d'une discipline en quelque sorte automatique dont les sanctions s'inspiraient d'un inflexible barème et s'adressaient moins à un homme qu'à une faute et à un matricule anonyme.

Aussi les sous-officiers ne comprirent-ils pas tout de suite l'esprit des nouvelles méthodes dont l'emploi s'im-

posait à leurs chefs. Ils s'étonnaient de ces séances sportives où les officiers jouaient avec leurs hommes ; ils ne comprenaient rien à tant de sollicitude pour la vie morale, intellectuelle et matérielle du Légionnaire ; ils redoutaient ces conversations, ces conseils, ces appels fréquents à l'amour-propre, au sentiment, à la raison, etc., etc., moyens dont se seraient moqués les « vieux » ou qu'ils auraient même habilement exploités, les attribuant à la faiblesse ou à la naïveté ! Ils ne sentaient pas le besoin que ces adolescents avaient de se manifester, de se faire connaître, d'être connus, de briller par quelque qualité, sensibles qu'ils étaient à tout ce qui mettait en jeu leur personnalité, à tout ce qui faisait dériver leur vitalité vers une activité bienfaisante.

Les beaux jours revinrent, le printemps marocain ramena son déluge de fleurs. La fête du régiment fut célébrée avec entrain, la vie reprit dans tous les postes, et sous la tente dressée le long des pistes ou au bord des oueds dont les crues hivernales avaient détruit les ponts, les esprits rentrèrent dans l'ordre. Toute révolte cessa contre la méthode toute de patience et de bienveillance, instaurée par les officiers venus de la métropole. Peu à peu les cadres subalternes s'étaient laissé convaincre et, bien dirigés, étaient devenus les meilleurs collaborateurs du commandement.

Parmi les légionnaires, quelques anciens, également, furent d'un bon exemple. Mais ils n'étaient pas nombreux. Dans l'ensemble, ils ne firent que contrarier l'action des gradés... Peu à peu, d'ailleurs, ils disparurent, « rapatriés ». Les chefs d'unité s'en félicitèrent et l'unité morale du bataillon fut loin d'en être troublée !

Dans l'espace de quelques mois, l'opinion des officiers avait complètement évolué, comme le prouvent les extraits ci-après de documents officiels ou de lettres privées.

— Je n'ai plus que trois anciens légionnaires ; en rai-

son de la médiocre valeur de cet élément, je ne regrette pas sa disparition. (Capitaine G...)

— Les anciens légionnaires sont devenus presque indésirables. Pour ma part, je préfère qu'ils s'en aillent... (Sergent R..., Allemand, ancien).

— Les 24 octobre 1919 et 1920 ont rendu à la vie civile les vieux, les bons vieux. Je dis les « bons vieux », parce que (je dois le dire) ceux qui sont restés et surtout ceux qui sont revenus, ayant déjà acquis une retraite, sont des sujets à caution et qui, dans leur façon de vivre, sont loin de prêcher le bon exemple aux jeunes. Mais pour celui qui a connu les « bons vieux », c'est avec une légitime fierté qu'il en cause et c'est sincèrement qu'il les regrette. (Sergent C..., Français, ancien.)

— *Wenig habe ich gesehen; die aber, die ich gesehen habe, kann man nicht als Vorbild Jungen hinstellen,..* (Sergent K..., Allemand, jeune.)

— Il ne reste à la Compagnie que très peu d'anciens soldats. J'ai hâte de les voir disparaître ; ce furent de mauvais soldats, ivrognes, vicieux. Ils ne peuvent être que d'un exemple pernicieux pour les jeunes légionnaires ... La légion actuelle ne ressemble pas à l'ancienne... nos nouveaux légionnaires sont jeunes, sans tares caractérisées ou indélébiles, sans vices fixés ; ils sont venus poussés par le besoin ; le contact des anciens ne peut que leur nuire. Ceux des anciens qui avaient quelque valeur sont devenus des gradés ; ce sont, en général, d'excellents auxiliaires ; encore faut-il les surveiller de près au point de vue de la boisson... (Capitaine M...)

On aurait donc tort de faire intervenir les vieux légionnaires dans la formation des recrues sous prétexte qu'ils sont détenteurs de l'esprit de corps et des traditions de l'ancienne Légion : anciens et recrues n'ont rien de commun, rien de comparable ; ils ne peuvent se comprendre. Il y a, entre eux, des différences physiques et psychiques si profondes, qu'aucune mesure, qu'aucune fusion ne

saurait les atténuer. Cela, d'ailleurs, n'est même pas désirable. Les recrues d'aujourd'hui arrivent avec un enthousiasme prêt à se changer en pessimisme, avec des impulsions prêtes à se transformer en abattements mornes ou en incurables tristesses, avec des flambées d'énergie qu'il faut peu de chose pour faire dériver dans la paresse ou le vice, etc.. Elles ont une invincible tendance à se laisser conduire, guider, conseiller. Ces guides ne sauraient être ces quelques anciens, pour la plupart douteux et tarés, qui restent ?

Si l'on met de côté les formules politiques extrêmes que le jeune ouvrier puise au cabaret, et que le jeune légionnaire pouvait tenir d'une propagande bolchevique sournoisement organisée, il n'y a rien que l'adolescent s'assimile avec plus de zèle, de hâte, d'avidité même, que la bizarrerie d'attitude, le cynisme affiché, le vice étalé, tous défauts familiers aux quelques anciens qui subsistaient encore au bataillon.

Aussi faut-il, — à la lettre, — défendre, protéger l'âme et le cœur des recrues contre cette influence dissolvante et éminemment contagieuse. Les anciens en sont incapables. Par contre sont éminemment propres à cette tâche les officiers d'élite venus de France et sans préjugés, comme sans traditions !

§

Ainsi donc, c'est en appliquant à la Légion étrangère des méthodes normales de commandement, des méthodes humaines, inspirées par les meilleurs de nos grands éducateurs militaires et que le Maréchal Lyautey, — lui qui a écrit le *Rôle social de l'officier*, — n'eût pas désavouées; que des officiers de la métropole, qui n'avaient formé jusque-là que des recrues françaises, ont su faire d'un bataillon de jeunes étrangers une superbe troupe de guerre.

Le but était atteint. Aussi lorsque les esprits chagrins,

regrettant les unités anciennes, manifestèrent leur incrédulité, il n'y eut qu'à leur répondre :

— Voici les résultats. Ils sont écrits sur ces croix de bois disséminées sur les flancs de l'Atlas ;ils sont écrits sur les murs de ces blancs fortins qui jalonnent les routes du Sud, la vallée de la Moulouya, et l'âpre pays des Marmoucha ; ils sont écrits au long de ces pistes sans fin dont le lacis prolonge jusqu'au désert les antiques routes que les légions de Rome n'avaient pas osé pousser au delà de Volubilis et de la plaine de Meknès !

Et comme il était noble, pour nous tous, de pouvoir répondre à l'infâme campagne de dénigrement menée en Allemagne contre la Légion :

— Nos officiers français, des tortionnaires ? des brutes? La Légion,un enfer ? — Allons donc ! Rien de tout cela. Mais ces officiers ont mieux compris, Allemagne, l'âme de tes enfants que toi-même. Et, s'ils se sont fait aimer de quelques-uns, de beaucoup d'entre eux ; si tes fils sont prêts aujourd'hui, demain, à verser leur sang pour un pays qui n'est pas le leur... c'est peut-être parce qu'ils y ont,consciemment ou non,reconnu une grandeur que tu ignores, une beauté qui t'échappe... et, peut-être aussi, parce qu'il a su proposer à leur âme ardente un sacrifice que tu n'as pas su leur offrir !

JACQUES LAUZIÈRE.

LA DÉCHÉANCE DU KHALIFAT OTTOMAN

—

Aux premiers jours de décembre dernier, trois journaux de Constantinople, apparentés à l'opposition, le *Tanin*, le *Tehvid* et l'*Ikdam*, publiaient la lettre suivante :

Londres, 18 Sloane Street, S. W. 1
le 24 novembre 1923.

A S. E. le Ghazi Ismet Pacha, Premier Ministre de Turquie,

Excellence,

1. Amis constants de la Turquie nouvelle, animés d'une entière sympathie pour ses aspirations de membre indépendant des libres nations du monde, nous désirons, avec votre permission, attirer l'attention de la grande Assemblée Nationale sur les effets fort alarmants que la position précaire faite aujourd'hui au Khalife-Imâm (1) exerce parmi les vastes populations relevant de la communion Sounni (2). Nous avons remarqué avec regret que l'Islam, en tant que grande force morale et cohésive, est en train de perdre de son poids et de son influence auprès d'une section importante des populations sounies, du fait de la diminution apportée à la dignité et au prestige du Khalife. Notre intention n'est pas de citer des faits particuliers, mais l'absolue exactitude de l'argument ne saurait être contredite.

2. Dans le rite sounni, point n'est besoin de le souligner, la direction spirituelle forme le lien qui unit les adeptes de l'Islam en une grande congrégation. Toutes les fois que des attaques lancées du dehors ont mis le Khalifat en péril, les sentiments des

(1) Les Khalifes, ou successeurs légitimes du Prophète, étant ses vicaires en matières temporelles et religieuses, prenaient aussi le titre d'Imans, l'Exemplaire dont l'exemple devrait être imité.

(2) « Ceux du Sentier », c'est-à-dire ceux qui suivent les préceptes du Prophète ; les sounnis représentent une des deux grandes sectes de l'Islam, l'autre étant formée des *Shiah*. Consultez à ce sujet : Syed Ameer Ali : *The Spirit of Islam*, 2e éd., ch. VIII.

Musulmans se sont trouvés violemment agités et les Mahométans des Indes donnèrent leur sympathie et leur aide à la nation turque, persuadés qu'ils étaient qu'en combattant pour leur indépendance, les Turcs combattaient aussi pour préserver l'intégrité des institutions qui symbolisent la solidarité musulmane. Au cours de ces temps d'épreuves, nous avons plaidé avec fermeté la cause turque. Une organisation anglo-musulmanne s'est, dès la guerre turco-italienne en Tripolitaine et Cyrénaïque, consacrée avec énergie à la tâche d'alléger les souffrances et la détresse indicibles du peuple turc. C'est pourquoi nous nous flattons que Votre Excellence prêtera courtoisement l'oreille à nos observations et suggestions touchant une question à laquelle nous prenons, en commun avec tous les autres Musulmans, le plus profond intérêt.

3. Qu'on n'impute pas un seul instant à nos remarques l'intention de suggérer que les pouvoirs des représentants du peuple turc soient, en quelque degré, restreints. Ce que respectueusement nous vous représentons, c'est que la direction religieuse du monde sounni soit maintenue intacte, conformément aux *Shari-gyat*. Dans notre opinion, toute diminution de prestige chez le Khalife, ou l'élimination du Khalifat en tant que facteur religieux du corps politique turc, équivaudrait à la désintégration de l'Islam et à sa disparition comme force morale dans le monde, éventualité que, nous en sommes certains, ni la grande Assemblée Nationale, ni S. E. le Président Ghazi Moustafa Kemal Pacha ne sauraient envisager avec indifférence.

4. Dans notre opinion, le Khalife-Imam symbolise l'unité du rite sounni, et la circonstance que le Khalife est un membre du peuple turc, et un descendant du fondateur de la nation turque, confère à la Turquie une position prééminante au sein des nations de l'Islam.

5. Quatre siècles durant, ce fut le principe cardinal de l'*Ahl-i-Sounat*, et c'est, croyons-nous, là-dessus qu'est basée l'*imaa-i-oummat*, que le Khalife, le Vice-Régent du Prophète, est l'imam de la congrégation sounnie, et qu'entre lui et l'assemblée générale des fidèles, il y a un lien qui unit les *Ahl-i-sounnat*. L'élément mystique ne peut être déraciné des esprits musulmans sans qu'on jette la discorde dans le monde de l'Islam.

6. Point n'est besoin de rappeler à Votre Excellence que même

lorsque le Khalife-Imam fut dépouillé de sapuissance temporelle, les plus grands d'entre les rois et les chefs ont sollicité et obtenu de lui l'investiture, afin de légaliser leur titre à gouverner (1).

Si l'islamisme doit garder sa place dans le monde comme une grande force morale, la position et la dignité du Khalife, en aucun cas, ne devraient être inférieures à la condition du Pontife de l'Eglise romaine.

7. Pour ces raisons,

Nous, en notre qualité de vrais amis de la Turquie, nous adjurons respectueusement la grande Assemblée Nationale et ses chefs illustres et prévoyants de reconnaître l'imminente nécessité de maintenir la solidarité morale et religieuse de l'Islam, en plaçant le Khalife sur un pied qui commanderait la confiance et l'estime des nations musulmanes, et conférerait par là à la Turquie une force et une dignité uniques.

AGA KHAN.

AMEER ALI.

Ce message-manifeste n'avait pas plutôt paru dans les trois gazettes stamboulines que Ghazi Ismet, d'accord avec Kemal, convoquait d'urgence en comité secret la Grande Assemblée Nationale. Fulminant contre l'Aga Khan et Mr Ameer Ali, il prétendit qu'avant que la lettre de ces agents de l'Angleterre lui eût été remise par la poste, il avait eu la surprise de la lire dans les organes de l'opposition. Cette circonstance l'avertit tout de suite que les ennemis de la jeune République turque s'entendaient pour ourdir un ténébreux complot ; qu'ils cherchaient à exploiter le mécontentement créé par certaines décisions de la Grande Assemblée pour essayer de renverser le nouveau régime et restaurer l'ancien avec le Sultan Khalife. Les trois directeurs de journaux, qui avaient publié le document subversif qui devait déchaîner une guerre civile, étaient sûrement les complices des signataires anglo-indiens.

(1) *Ib.*, p. 130, et p. 134 : « Quoique dépouillé de toute sa puissance temporelle, le prestige temporel du Khalifat était si grand, et la conviction de sa nécessité comme facteur dans la vie du peuple, si profondément enracinée dans les sentiments religieux du monde sounni, qu'à deux reprises après la chute de Bagdad, les Souverains musulmans de l'Inde reçurent leur investiture des mains des Khalifes Albassides. »

Traduits devant un Tribunal extraordinaire, un « Tribunal de l'Indépendance », armé de pleins pouvoirs pour étouffer sommairement toutes velléités contre-révolutionnaires, les traîtres assis sur la sellette seraient démasqués, et la pleine clarté serait projetée sur la conjuration qui menaçait la République. Mais il fallait agir promptement, sévir avec rigueur. La Grande Assemblée Nationale y consentit et Hussein Djahid Bey, Velid Bey, Ahmed Djevded Bey, les deux premiers unionistes, le dernier appartenant à l'Opposition, et tous trois respectivement directeurs-propriétaires du *Tanin*, du *Tehvid* et de *l'Ikdam*, se voyaient arrêtés, en même temps que le « Tribunal de l'Indépendance », délégué par Angora, s'installait au Palais Foundoukli. Ce fut en vain toutefois que les magistrats inquisiteurs tendirent aux conjurés présumés les pièges d'un interrogatoire républicain et arbitraire : questionnés séparément, les beys journalistes protestèrent de leur patriotisme et de leur bonne foi. Comment leur était parvenue la lettre qu'on leur reprochait d'avoir insérée dans leurs feuilles, — du reste sans commentaires — ? mais par la poste, et en l'imprimant en bonne place, ils n'obéissaient qu'à l'instinct des diurnales politiques, toujours à l'affût de nouvelles toutes chaudes à servir à leurs lecteurs. Les efforts combinés des policiers et des juges n'aboutirent à rien, sinon à produire l'enveloppe qui avait contenu la lettre, objet de ce procès de haute trahison, transmise par le directeur du *Tanin* à son confrère du *Tehvïd-i-Efkiar*, avec cette mention : prière de retourner. Faute de preuves, le réquisitoire du procureur Vassif Bey fut tempéré, et le 2 janvier 1924, dans l'après-midi, le *Tribunal de l'Indépendance* acquittait, en leur conférant même un certificat de civisme, les journalistes incriminés.

Pour l'instant, cette affaire, au sujet de laquelle Angora avait fait beaucoup de bruit pour rien, en resta là.

§

Si les preuves manquent, il faut reconnaître que les pré-

somptions abondaient d'une machination politique inspirée ou tout au moins encouragée par l'Angleterre. La lettre de l'Aga Khan et de Mr Ameer Ali était, certainement, une amorce, sinon un boute-feu. Les grands moyens adoptés par Ismet Pacha en ont brusquement coupé le développement, et c'est regrettable, car, jamais sans doute on ne connaîtra exactement quel plan les deux bons apôtres avaient en vue.

Au cours du procès, Ihvan Bey, président du Tribunal de l'Indépendance, cherchant à mettre en cause l'Angleterre, se donna beaucoup de mal, assure-t-on, pour se faire indiquer la résidence de l'Aga Khan. C'était un ignare que ce président qui ne songeait pas à consulter *Who is Who ?* Il y eût appris que

AGA KHAN. AGA SULTAN MAHOMED SHAH, G. C. I. E : 1902 ; G. C. S. I : 1911 ; K. C. I. E. : 1898 ; LLD. hon Cambr. ; né en 1875 ; étoile en brillants de Gibraltar en 1900 ; ordre en brillants de la couronne Royale de Prusse, a beaucoup voyagé, compte de nombreux adeptes en Afrique Orientale, en Asie Centrale, aux Indes ; chef des Ismaéliens musulmans ; assista au Couronnement de S. M. B. en 1902, en qualité d'hôte de la nation ; promu au rang et à la condition de chef de première classe, avec droit à un salut de 11 salves de canon, en reconnaissance de loyauxservices rendus durant la Guerre Européenne [1914-18]. Ouvrages publiés : *India in Transition-sports* : golf, bicyclette, automobile, voyages. Adresse : Aga Hall, Bombay ; club : Marlborough.

Ismet Pacha, qui rencontra l'Aga Khan à Lausanne, lors des marchandages de paix, était sans doute au courant de la carrière du personnage. Aga Khan, au reste, a de qui tenir. Son grand-père, Aga Khan Ier, né en Perse en 1800, était gouverneur de la province de Kerman quand, ayant encouru la disgrâce d'Ali Fethi Shah, il s'enfuit et se réfugia en territoire britannique. C'était à l'époque de la première campagne afghane: il rendit aux Anglais de « loyaux services » qu'il renouvela durant la campagne de Sind ;

dès lors, liant sa destinée à celle de ses nouveaux maîtres, il fut précieux à Napier en l'aidant à pacifier les tribus de la frontière N. O. E. (1) Elles appartenaient pour la plupart à la secte des Ismaéliens (2) et Aga Khan prétendait descendre en ligne directe d'un de leurs imams, Ali, par la femme de celui-ci, Fatime. Hussein, fils d'Ali, ayant épousé la fille d'un des rois de Perse, bien avant l'Hégire, faisait remonter sa généalogie à la maison royale de Perse, aux temps les plus reculés, presque préhistoriques.

Les Khalifes Fatimites, qui avaient régné en Egypte, étaient de ses ancêtres. Vraies ou fausses, ses prétentions en imposèrent aux tribus ismaéliennes qui reconnurent son autorité. Et les Anglais s'en trouvèrent si aises qu'il consa-

(1) Sir Mancherjee Merwanjee Bhownaggree : art. *Aga Khan*, in *the Encyclopædia Britannica*, 11e éd., t. Ier. L'auteur renvoie pour les détails à la monographie de Naoroji. M. Dumasia : *A brief history of the Aga Khan* (*1903*)

(2) « Les Ismaéliens quelquefois appelés Sabiyoun (Seveners) [parce qu'ils ne reconnaissent que 7 Imans — (1) Ali, (2) Hassan, (3) Hussein, (4) Ali II, (5) Mohamed al Bâkir, (6) Jabar-as-Sâdik (le vrai) et (7) Ismaïl (note 2)] tirent leur nom d'Ismaïl, un des fils de Jabar-as-Sâdik qui précéda son père au tombeau. Ils tiennent qu'à la mort de l'Imam Jabar-as-Sadyk, l'imamat échut au fils d'Ismail Mohammed (surnommé *Al-Maktoum*, le caché ou le non-révélé) et non au fils de Jafar, Moussa-al-Kazim, comme le croient les Isna-Asharias et les autres musulmans en général. » *Syed Ameer Ali* : *The Spirit of Islam*, 2e éd., London 1922, p. 323. « Les Hodjas Ismaéliens de Zanzibar sont des Hindous convertis à l'Islamisme, et ils conservent encore des coutumes quelque peu curieuses, qui rappellent leur foi première. Ainsi, dans la plupart des cas, l'un des noms que portent leurs enfants est d'origine hindoue et l'autre d'origine musulmane ; ils ne se rendent pas à leurs mosquée pour leurs prières ou leurs affaires de religion, mais se réunisssent à leur *Jama-Khana*, ou *Maison de la Communauté*, pour leurs dévotions et leurs cérémonies. Ils ne regardent pas le pèlerinage de la Mecque comme une obligation et, pour leur édification spirituelle, ils ne se réfèrent guère au Koran. Les préceptes des Hodjas Ismaéliens sont censés être quelque peu singuliers et ils tournent autour de la croyance qu'Ismaïl fut le septième vrai Khalife, après la mort du Prophète, ils voient en outre que, depuis la mort du fils d'Ismaïl, l'Imam ou Khalife de l'Islam, quoique vivant, demeure caché ou non révélé jusqu'au dernier jour de l'existence de la terre. Cette dernière doctrine, relative à l'apparition du « Mahdi » aux jours derniers, ressemble à celle que suivent les musulmans de la secte Shia.

La population Hodja de Zanzibar se divise en deux branches distinctes : celle des Ismaéliens, et une autre connue sous le nom de Ithnasheri Hodjas. Les Ismaéliens comptent 2500 membres et les Ithnasheri 1500 environ ; semblables par la race et les mœurs, ils diffèrent par la religion, la secte des Ithnasheri adhérant strictement aux préceptes Koraniques et faisant ses dévotions dans les mosquées musulmanes. » Major F. B. Pearce : *Zanzibar, the Island Metropolis of Eastern Africa*, p. 255-6.

crèrent cet ascendant, quand l'Aga Khan se fixa définitivement à Bombay, en le reconnaissant comme chef de la secte ismaélienne des sujets britanniques musulmans avec le titre d'Hautesse et la jouissance d'une pension royale, titre et pension qu'il transmit à son fils Aga Khan II, lequel continuant sa tradition en fut récompensé des Anglais par la décoration de Chevalier de l'Ordre de l'Empire des Indes et un siège au Conseil Législatif de Bombay ; à sa mort, en 1885, l'actuel Aga Khan III, son fils, hérita de la tradition et des titres. Sa mère lui fit donner non seulement l'éducation religieuse et orientale qu'exigeait son état de chef des Ismaéliens, mais une solide éducation européenne [anglaise]. Suivant l'exemple de son grand'père, il s'en fut en Afghanistan, au Khorassan, en Perse, en Arabie, en Asie Centrale, en Afrique Orientale, au Zanzibar (1), en Syrie (2), au Maroc, recevoir les hommages de ses adeptes,

(1) « La communauté la plus nombreuse (de Zanzibar) est celle des Hodjas Ismaéliens *dont le chef spirituel est ce personnage bien connu l'Aga Khan, ou pour lui donner tous ses titres, Sa Hautesse Sir Sultan Mahomed Shah Aga Khan. Grâce surtout à l'influence de ce chef, les hodjas Ismaéliens de Zanzibar font de la loyauté au Raj Anglais un culte véritable et ne manquent jamais d'inculquer ce sentiment dans l'esprit de leurs petits.* » Major F. B. Pearce : *Zanzibar*, London, F. Fisher Unwin Ltd.

(2) Pour ce qui est de l'influence de l'Aga Khan en Syrie, on trouve dans Barrès [*Enquête aux Pays du Levant*, Paris 1923, t. I.] les détails suivants : Mouzroum Bakla Aga Khan, de Bombay, adoré sous le nom de Mohamed Khan et le titre de « Propriétaire du Temps » chez les Ismaéliens de Qadmous et de Khawabi, « dit et ses fidèles croient que tous les êtres vivent d'après son existence et que tout se passe dans le monde d'après sa volonté et ses signes. Sa position lui est échue par héritage de ses aïeux. Il se prétend l'enseigneur, et quand il n'y aura plus de sa famille, alors ce sera la fin du monde... On le dit intelligent, très éloquent, généreux. Il donne beaucoup d'aumônes à n'importe qui, musulman, chrétien, juif. Chez lui, il y a parfois jusqu'à deux mille personnes qui mangent à ses frais... (p. 257). Ceux qui lui sont attachés sont rares, mais plus rares encore sont ceux qui l'ont vu (p. 2 8)... A Qadmous comme à Khawabi, les Ismaéliens croient que de la famille d'Ali doit surgir celui qu'ils appellent le propriétaire du Temps et qui instruira le monde. La différence, c'est qu'autour de Qadmous, ceux des Ismaéliens qu'on appelle Suendanes croient que le Propriétaire du Temps est pour l'instant caché, tandis qu'autour de Khawabi les Hédjaounes croient que le Propriétaire du Temps existe et qu'au moment où il meurt, son fils hérite de son pouvoir. D'après les Hedjaounes, aujourd'hui, le Propriétaire du Temps, c'est Mohamed Shah ; les Suendanes le nient, alors ils se méprisent les uns les autres et il ne peut pas y avoir de mariage entre eux... » (p. 266) Les Hedjaounes envoient chaque année à Aga Khan « une caisse cachetée de plusieurs sceaux, en marquant bien le nom de chaque

régler leurs différends et contribuer à leur progrès soit par des avances de fonds, soit par des conseils. A l'issue de cette tournée, en 1897, la Reine Victoria lui conféra le grade de Chevalier Commandeur de l'Empire Indien.

Ismet Pacha et la grande Assemblée Nationale d'Angora étaient donc justifiés en suspectant les intentions de cet « ami constant ». On ne peut être à la fois l'ami des Turcs et celui des Anglais. C'est une fausse position et l'Aga Khan l'éprouva pendant la dernière guerre. Naturellement, cet ardent champion du Khalife-Imam s'était réjoui alors que l'appel au *djehad* (1) fût resté sans réponse ; il s'était réjoui de l'échec du panislamisme qu'il traitait de « bobard » :

Cette vaine théorie, publiait-il, caressée par Abdul Hamid pour obtenir l'unité politique chez des nationalités aussi disséminées et dissemblables était aussi futile que le serait le rêve du Pape de Rome de rassembler les Catholiques du monde entier sous un souverain temporel commun... La religion est devenue de plus en plus une force spirituelle, dans le monde moderne, et de

personne avec sa cotisation, en même temps le nom de ceux qui ont refusé de payer, pour qu'ils soient rayés:... Celui qui ne paierait pas serait rejeté partout. On ne lui permet pas de se marier. On ne parle pas avec lui » (267) « Celui qui paie de l'argent, lorsqu'il meurt, ne devient pas une bête..., le mort, s'il a fidèlement payé à Mohammed Shah, redeviendra un homme. » (268) Aga Khan prélève le cinquième de cette prébende. « La députation qui lui apporte à Bombay la part qui lui revient a rarement l'honneur de le contempler. Presque toujours, paraît-il, l'entretien a lieu à travers un paravent. » (272). Dans Aker Zeit, village des environs de Khawabi, « les Ismaéliens possèdent le portrait de leur dieu indien... Ils le mettent sur la table quand ils se réunissent chez le cheikh Nasser et qu'ils prient » (258). « L'un d'eux, poursuit Barrès, me présente le Dieu, dans un cadre de bois peint en rose. Diable ! c'est bien lui, c'est mon Aga Khan, du Ritz. Un personnage posé de face, en pied, impassible et débonnaire, la figure très ronde, très pleine, régulière, avec une forte moustache bien cirée et horizontale, coiffé d'une toque persane, vêtu d'un grand manteau de satin noir doublé de blanc, que retiennent sur les épaules d'énormes nœuds de rubans avec des pendeloques, et qui porte en sautoir un grand cordon de je ne sais quel ordre et au cou une large chaîne où pendent de nombreuses décorations. Dans ce personnage hiératisé, je reconnais à n'en pas douter un honorable familier des plaisirs les plus élégants de Paris Nous le connaissons tous, le Dieu... On le croise dans les salons de Paris et sur les plages d'été. Il habite au Ritz. C'est un habitué de Deauville... Mohammed Shah, c'est bien l'Aga Khan que nous connaissons à Paris, à Deauville, aux courses, dans le Midi. »

(1) La Guerre Sainte.

moins en moins une force temporelle... Le panislamisme politique reposait sur du sable et ne pouvait durer. Il est un juste et légitime panislamisme auquel tout croyant musulman adhère, et c'est la théorie de la fraternité et de l'unité spirituelles des enfants du Prophète. C'est un élément profond, éternel, de la culture persane-arabe, cette grande famille de civilisation que j'ai appelée islamique. Elle prêche la charité et la bonne volonté envers nos frères les croyants, de la Volga à Singapour. Elle se traduit par l'intérêt durable qu'elle prend à la littérature de l'Islam, à ses arts magnifiques, son adorable architecture, sa ravissante poésie, — par un retour à notre foi première, pure et simple, à son enseignement par la persuasion et la dialectique, à la manifestation d'un pouvoir spirituel dans les vies individuelles, à une bienfaisante activité au profit de l'humanité. Ce mouvement spirituel, naturel et digne, fait non seulement du Maître et de sa Doctrine, mais aussi de ses Enfants de toutes classes, un objet d'affection pour le Turc ou l'Afghan, pour l'Indien ou l'Egyptien. Une famine, un incendie dévorant dans le quartier musulman de Khashgar, ou de Sarajevo, provoquerait immédiatement la sympathie, et l'aide matérielle des Mahométans de Delhi ou du Caire. La véritable unité spirituelle et culturelle de l'Islam va croissant, car, pour le disciple du Prophète, c'est la base de la vie de l'âme (1).

Ce n'était point par idéalisme que l'Aga Khan entendait substituer, au panislamisme agressif, un panislamisme à l'eau de rose ; c'était pour faire le jeu de ses patrons, comme le trahit cette exhortation :

C'est à nous (musulmans) à suivre la politique morale sincère en son désintéressement et conservatrice des nations qui fera, de la libre Confédération Asiatique de demain, un des grands dominions *de cette union libre dont la Grande-Bretagne est l'âme et le Roi-Empereur le chef bien-aimé* (2).

Après cela, le moyen de ne pas être pris de soupçons, et de ne pas flairer un piège dans la lettre de l'Aga Khan ; son co-signataire, le Right honorable Syed Ameer Ali, était animé d'intentions moins perfides et platoniques. Bien que lui aussi chargé d'honneurs anglo-indiens (P.C. LLD.

(1) Aga Khan : *India in Transition*, Londres, 1918, pp. 156-7.
(2) *Ib.*, p. 161.

D.L. C.I.E, et comme l'Aga Khan loyal serviteur de l'Empire, M. Ameer Ali, membre du Comité Judiciaire du Conseil Privé de S. M. B., est un croyant plein de zèle pour la cause de l'Islam ; il a commenté la doctrine du Prophète en plusieurs ouvrages écrits en anglais et dans un esprit de propagande religieuse ; dans *The Spirit of Islam*, dont il a publié une seconde édition, en 1922 (1), il a même exposé (ch. X) assez clairement la question du Khalifat.

La vie spirituelle que le Prophète avait infusée dans son peuple ne s'est pas éteinte avec lui. Dès le début, ce fut un article de foi qu'il était présent en esprit avec les fidèles, dans leurs prières, et que ses successeurs dans son ministère étaient ses représentants. La présence de l'Esprit du Maître durant les dévotions établit l'harmonie entre l'âme humaine et l'Essence Divine. Parmi toutes les rivalités des dynasties et les luttes des schismes, cette conception mystique de la présence spirituelle du Prophète aux prières a imprimé à la Foi une force qu'on ne saurait sous-estimer.

Les deux grandes sectes, en quoi l'Islam se scinda de bonne heure, sont d'accord pour reconnaître que l'efficacité religieuse des rites et obligations prescrits par la loi (Shariat) dépend de l'existence du vice roi et vicaire du Prophète lequel est, à ce titre, le Chef religieux de la Foi et des Fidèles.

Ayant décrit la succession plus ou moins agitée des divers Imams-Khalifes, Mr. Ameer Ali en arrive au Khalifat de Constantinople. L'Ottoman Selim I[er] envahit l'Egypte, en 1517.

En ce temps-là, au Caire, le Khalife qui tenait la fonction de vice-roi du Prophète portait le nom pontifical d'Al-Moutawakil, Alâ-Allah (« Heureux dans la grâce de Dieu »). D'après les annales sounnies, il perçut que Selim était le seul Musulman capable de combiner dans sa propre personne le double rôle de Khalife et d'Imam, de restaurer en théorie et en fait le Khalifat de l'Islam, et de remplir effectivement les obligations attachées à cette charge. En conséquence, par un acte formel, il transféra en 1517 le Khalifat au Conquérant Ottoman et, en présence de ses fonction-

(1) Christopher édit., London, 22 Berner Street, W. 1. On lira cet ouvrage avec profit dans les circonstances présentes.

naires et dignitaires, « fit le *Baï'at* sur la main du Sultan ». Dans la même année, Selim, reçut l'hommage du Chérif de la Mecque, Mohammed Aboul-Barakat, descendant d'Ali, qui lui fit offrir par son fils Abou Noumi les clefs de la Mecque sur un plateau d'argent, et fit serment par la même procuration. La réunion dans la personne de Selim du droit Abbaside par désignation et par *Baï'at* (1), et l'adhésion du représentant de la Maison du Prophète, qui avait alors la garde des Villes Saintes, parachevèrent le titre du Sultan au Khalifat « tout comme l'adhésion d'Ali (le Khalife) avait complété le titre des trois premiers Khalifes ». Les prières solennelles qu'on offrit à la Mecque et à Médine avec les Koutbas d'usage consacrèrent définitivement le droit de Selim. Désormais Constantinople, le siège de son gouvernement, devint le *Dar oul Khalifat*, et commença à être appelée « Islambol », la « Cité de l'Islam ». Bientôt les chefs des Etats sounnis envoyèrent des Ambassadeurs porter leurs hommages à la Cour de Selim et à celle de Soliman le Magnifique, son fils; et ainsi, selon les Sounis, le Khalifat devint l'apanage de la Maison d'Othmans qui l'a exercé durant quatre siècles sans contestation ni dispute.

§

Elle vient d'en être frustrée par la faute de l'Aga Khan et de Mr. Syed Ameer Ali. Une petite cause, leur lettre, a produit de gros effets : la déchéance et l'expulsion du Khalife-Imam. Les Turcs républicains d'Angora ont renvoyé ce Pontife, un an après que l'Angleterre les eût débarrassés du Sultan-Khalife. Le Padichah Ottoman avait deux têtes, comme naguère certains aigles infidèles et impériaux, l'une temporelle, l'autre spirituelle. Les Turcs avaient déjà tranché la première, en supprimant Ou'ahad-et-Din VI, qui s'était laissé circonvenir par des influences étangères, surtout anglaises ; de crainte que l'autre tête ne se laissât « bourrer le crâne » par ces mêmes influences, ils viennent de la trancher aussi, — constitutionnellement parlant. L'amputation n'a rien de surprenant, si l'on se souvient que les hommes de la Grande Assemblée Nationale ont été longtemps à l'école des Bolcheviks, et l'on comprend qu'ils

(1) Ou élection nominale.

n'aient fait aucun cas des remarques et réflexions de l'Aga Khan et de Mr. Ali Ameer. En déracinant le Khalifat, ils ont voulu déraciner un foyer d'intrigues, et s'ils n'ont pas tenu plus de compte des sentiments religieux des Musulmans, c'est que l'expérience de la grande guerre leur a prouvé qu'ils ne pouvaient eux-mêmes compter ni sur la sympathie effective, ni sur l'assistance matérielle de leurs coreligionnaires. L'Aga Khan l'a dit : la religion devient de plus en plus une force spirituelle. Sous cette dernière forme, les Turcs estiment qu'elle ne présente pour eux aucun intérêt, dans un monde où seules dominent les réalités politiques. Tout le reste, c'est de la sentimentalité et de la rhétorique. Et quel que soit le retentissement causé par le geste si vif d'Angora, il est certain que l'abjuration des dirigeants turcs a porté un coup assez rude à l'Islam.

AURIANT.

LES ORIGINES D'ANDRÉ CHÉNIER

—

Il a été de mode d'expliquer la formation du talent par les influences de races et la vertu d'un heureux atavisme. Le cas d'André Chénier, né d'un Français et d'une mère Grecque, était trop caractéristique, trop beau, pour qu'on ne songeât pas à l'utiliser suivant les besoins de la thèse. Pouvait-on faire moins que de l'étayer d'un exemple aussi illustre. Le malheur est que l'ascendance hellénique de l'auteur de la *Jeune Captive* n'a jamais été démontrée. Il eût été peut-être prudent de commencer par là avant de le citer comme un exemple probant de l'influence raciale sur la formation de l'esprit. On ne paraissait guère se douter que la thèse reposait sur un roman.

Car il est prouvé qu'André Chénier n'avait pas une seule goutte de sang grec dans les veines, si tant est qu'on doive tenir pour fausse la théorie de l'abbé Espaignolle qui fait des Méridionaux un peuple de Doriens. Toutefois, s'il n'était pas Grec par sa mère, la Levantine Santi Llomaca, comme on ne cesse de le répéter, il le fut par l'inspiration et le sens de la beauté classique. Ne sont-ils pas d'un poète de la vieille Hellade ces vers au rythme si pur, si harmonieux :

O coteaux d'Erymanthe ; ô vallons ; ô bocages !
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leurs robes de lin !
. . . .
O visage divin ; ô fêtes, ô chansons !
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.

A mon arrivée à Constantinople, on me montra la maison où il naquit, l'église de Saint-Pierre où il fut baptisé, les dalles funéraires gravées d'inscriptions latines sous lesquelles reposent les membres de sa famille maternelle. Je sus par la suite que les archives du couvent des Dominicains qui desservent cette église renferment le secret de ses origines. Sur la foi de ses biographes, je croyais, comme tout le monde, qu'il était né d'une mère grecque et d'un père, consul général de France à Constantinople.

L'erreur allait se dissiper au premier examen que je fis des documents qui se rapportent à la vie de sa famille. Autorisé en 1894 par le père Marengo, supérieur du couvent, à explorer les archives, j'eus lieu de m'apercevoir que le père du poète n'avait jamais été consul én Turquie et que sa mère était issue d'une famille latine ou franque, comme on dit là-bas.

C'est dans le han de Saint-Pierre attenant à la dite église que demeurait la famille Chénier. On montre la pièce voûtée où le poète vit le jour le 20 octobre 1762. Deux fenêtres l'éclairent qui donnent vue sur la Corne d'Or au delà de laquelle se développe le panorama de Stamboul. Bâti comme une forteresse, avec une porte massive et des fenêtres grillées, le han de Saint-Pierre est encore en parfait état de conservation. Au dix-huitième siècle, il servait d'entrepôt en même temps que de logement aux négociants de la *nation*, suivant l'expression usitée alors. Ils y trouvaient un asile sûr pour leurs personnes et leurs marchandises. Sur l'une des façades se détache l'écusson fleurdelysé de la maison de France et les armes de Saint-Priest encadrées d'une fastueuse rocaille. L'immeuble est demeuré la propriété des Dominicains, mais on n'y voit plus depuis une trentaine d'années flotter les couleurs françaises, les religieux, tous Italiens, s'étant réclamés de la protection de leur gouvernement.

Outre les actes de l'état civil, les archives du couvent conservent de vieux registres où les religieux inscrivaient

les loyers des locataires avec l'indication des appartements qu'ils y occupaient, ce qui permet d'identifier non seulement la maison natale, mais la partie du han habitée par les Chénier.

A cette époque encore, le faubourg de Péra était le centre du commerce européen, et ce commerce était français. Jusqu'à la Révolution, toute bonne échelle du Levant avait son quartier européen représenté par une de ces vastes bâtisses où le consul résidait avec sa colonie de marchands, en bonne partie composée de Languedociens et de Provençaux. Créé à la suite d'un traité d'alliance conclu en 1532 entre le sultan Souleïman et Louise de Savoie, ce commerce avait un caractère bien spécial. Les négociants étaient soumis à des règlements sévères qui faisaient d'eux l'instrument d'une organisation dirigée par l'État à seule fin d'écouler dans le Levant les produits manufacturés du Languedoc. Il leur était défendu d'y emmener leurs femmes, d'y épouser des indigènes, d'y séjourner plus de sept ans.

Toutes les erreurs touchant les origines maternelles des enfants Chénier proviennent de la notice biographique dont l'éditeur Latouche fit précéder les œuvres du poète qu'il publia en 1839. Il écrivait :

André Chénier est né à Constantinople le 20 octobre 1762. Sa mère était Grecque dont l'esprit et la beauté sont célèbres. Il fut le troisième fils de Louis Chénier, consul général de France.

Depuis, tous les biographes ont réédité cette histoire. On la rééditera vraisemblablement encore. Le pli est pris, la légende créée.

Et d'abord le père, Louis Chénier, ne pouvait d'aucune façon être consul pour la bonne raison qu'il n'existait pas à cette époque de consul à Constantinople, cette fonction n'ayant été créée qu'à la Restauration, c'est-à-dire après l'abolition du système de commerce féodal, déjà fort compromis par les événements qui précédèrent et suivirent les guerres napoléoniennes. La vérité est que Louis

Chénier n'exerça jamais à Constantinople que le métier de marchand de drap et qu'il fit honneur à ses affaires.

Deux villes du Midi se disputent sa naissance : Carcassonne et Montfort près Toulouse. Cependant il ressort des actes de l'état civil qu'il était originaire de cette dernière localité. Orphelin à 20 ans, peu fortuné, mais riche d'ambition, Louis Chénier se décida à aller tenter fortune à l'étranger. De nos jours, il eût pris le chemin de l'Amérique. A cette époque, les jeunes gens, en quête d'une situation, se dirigeaient volontiers vers les *échelles* où les attendait un avenir assuré. Sur une recommandation de la Chambre de commerce de Marseille, il obtenait un emploi de commis dans la succursale que la maison Lavabre et Dussol, marchands de drap, possédait à Galata. Il s'embarquait le 2 août 1742 sur un de ces trois-mâts marseillais qui faisaient périodiquement la *caravane* du Levant, pour approvisionner de marchandises les hans de Saïda, de Smyrne et de Constantinople. Caractère entreprenant et vif, positif dans ses spéculations, il ne tarda pas à se créer une situation indépendante. Il sut, au surplus, faire valoir ses talents auprès des grands. Ils furent particulièrement appréciés par l'ambassadeur, le comte des Alleurs, qui l'admit dans sa confiance, en fit son banquier. Prodigue et magnifique dans ses dépenses, époux d'une femme non moins prodigue, l'ambassadeur était sans cesse à court d'argent. Chénier, dont les affaires étaient prospères, lui ouvrit libéralement sa bourse. Il exploitait sans discrétion le désordre de la maison, et si bien il manœuvra qu'il devint indispensable au ménage imprévoyant.

Grâce au crédit de son débiteur, il était nommé par ses confrères marchands de drap député de la nation. A ce titre, il représentait la colonie auprès de l'ambassadeur en même temps qu'il servait d'intermédiaire entre les négocants et les fabricants. La fonction n'était pas qu'honorifique, car pour « soutenir avec décence l'honneur de la

corporation dans les différentes occasions qui se présentent », le député recevait une indemnité. Il y avait une année qu'il occupait cette situation avantageuse lorsque le comte des Alleurs vint à mourir le 21 novembre 1754. Sur son lit de mort, il chargeait verbalement son protégé de gérer les affaires et d'en rendre compte au ministère de sorte que, nommé en novembre 1753, ses pouvoirs furent prorogés jusqu'en janvier 1757. Il s'acquitta de cette tâche avec zèle et intelligence, non sans exciter pourtant autour de lui d'âpres jalousies. Ses confrères ne pouvaient lui pardonner sa rapide fortune, ni les moyens dont il avait usé pour s'éleverdans les honneurs. Il est vrai que Louis Chénier ne péchait pas par esprit de réserve. Il ne sollicitait rien moins que le titre officiel de chargé d'affaires.

Il écrivait au ministère :

L'expérience que j'ai du pays et des affaires, par une résidence assez longue et un travail suivi, me fait connaître tout le poids de ce fardeau ; mais pour la même raison j'ai cet avantage sur tout autre et j'oserai aspirer à la gloire de recevoir les ordres du Roy.

La requête avait causé quelque bruit dans la colonie et soulevé des protestations. Le comte des Alleurs disparu, il ne pouvait compter sur aucun protecteur. Il échoua. Ce fut à son amour-propre une profonde blessure. Pour se consoler, il se maria. Dans les archives de Saint-Pierre se trouvent non seulement la date, mais l'acte de son mariage. Voici le texte de ce document écrit en latin et dont je donne la traduction libellée par un Dominicain français :

L'an du Seigneur 1754, le 25 octobre.

Par commission du très illustre et très Révérend archevêque, après examen de l'état libre du sieur Chénier et de demoiselle Elisabeth Llhomaca de Constantinople, tous deux enfants de cette paroisse, sans tenir compte des publications dont dispense est faite par le même ordinaire, j'ai, moi, Frère Marie Timoni, de l'ordre des Frères Prêcheurs, vicaire général et curé de l'église

S. S. Pierre et Paul de Galata, interrogé chez eux les susdits, et ayant reçu leur mutuel consentement, je les ai unis par le mariage suivant le rite de la sainte Eglise romaine. En présence de Jacques Somaripa et du R. P. Albert Dapy, témoins.

Quelle était cette demoiselle Llomaca ou Santi Llomaca, car le prénom de Santi dont est formé le nom patronymique ne figure point dans l'acte de mariage. On le retrouve cependant dans les inscriptions funéraires de la famille à Saint-Pierre et à Saint-Georges de Galata. Tout a été dit sur cette famille, sauf l'essentiel, qu'elle était catholique. Or, du fait seul qu'elle appartenait à cette communion, elle ne pouvait être d'origine grecque. Ici quelques mots d'explication d'ordre général s'imposent pour éclaircir le problème.

Lorsque les Turcs commencèrent les conquêtes qui devaient porter en l'espace d'environ un siècle leur domination théocratique des montagnes d'Arménie aux rives de l'Adriatique, les diverses nationalités qu'il asservirent furent spontanément classées d'après la religion qu'elles professaient, conformément à ce principe d'essence orientale que la religion contient la nationalité, ce qui d'ailleurs est assez exact pour la plupart des groupes ethniques orientaux. Une première division s'imposait : celle des musulmans et des chrétiens ou *rayas*. A leur tour, ces derniers étaient classés suivant leurs origines confessionnelles. Dans la première catégorie étaient compris les Grecs orthodoxes, issus de vieilles populations byzantines ou *romaines*, suivant l'appellation officielle en usage. Puis venaient dans la nomenclature les Arméniens grégoriens. Les Maronites du Liban, les Melkites de Syrie, les Chaldéens de Mésopotamie formaient autant de groupes distincts. Enfin une dernière catégorie était constituée par les descendants des familles d'origine française, italienne, espagnole, catalane que les croisades et le commerce avaient groupés à Constantinople, à Smyrne et dans les îles de l'Archipel. En tant que catholique et relevant de

l'autorité spirituelle du Saint-Siège, ils composaient ce qu'on appelait la *nation* latine ou franque.

On voit, en somme, que cette classification ne présentait au fond rien d'arbitraire et que si l'on fait abstraction des nuances, elle répondait assez exactement à l'esprit du temps ainsi qu'aux origines ethniques des divers éléments. Tout orthodoxe était réputé Grec (Roum) et relevait obligatoirement du patriarche œcuménique de Constantinople; tout catholique était dénommé *Latin* et ressortissait à l'autorité de ses chefs religieux. Quand les patriarches grec et arménien eurent reçu des mains de Mahomed II les bérats qui leur conféraient une portion de pouvoirs civils et la plénitude de l'autorité spirituelle sur leurs coreligionnaires respectifs, les catholiques revendiquèrent des privilèges analogues. Leur communauté soumise à l'autorité romaine fut placée sous la protection de la France à partir du seizième siècle.

La religion avait établi entre ces divers groupes de populations des limites si profondément tracées qu'ils ne cherchaient pas à s'en écarter, d'autant plus que la Porte leur interdisait le prosélytisme. C'est ainsi qu'elle se refusa longtemps à reconnaître le schisme qui sépara les Arméniens grégoriens des Arméniens unis. Empêchés par une bulle du Pape de se rendre dans les églises grégoriennes, ces derniers furent forcés de fréquenter celles des latins, lorsqu'il s'en trouvait et quand il n'y en avait pas, ils se réunissaient en cachette pour remplir leurs devoirs religieux. En droit, ils passaient pour grégoriens et la Porte ne les connaissait qu'en cette qualité. Les mariages, les baptêmes, les actes de l'état civil n'avaient lieu qu'avec l'autorisation et après avoir payé l'évêque de la communauté dont ils s'étaient détachés. Cet état de choses finit par émouvoir le gouvernement de la Restauration qui obtint après de longues négociations, en leur faveur, des privilèges correspondant à leur situation d'église indépendante.

Il n'existe de Grecs catholiques que depuis l'annexion au royaume de Grèce des Iles Cyclades qui renferment, comme je l'ai noté ci-dessus, une population d'origine italo-française. Ajoutons comme dernier trait de mœurs qu'ils forment encore au milieu de leurs concitoyens une société moralement distincte. Encore qu'ils aient fait preuve du plus irréprochable loyalisme envers la patrie hellénique, ils ne cessent cependant de se dire *latins*, c'est-à-dire étrangers à la race dominante, à telle enseigne que jusqu'en l'année 1870 sur leurs clochers ils arboraient les couleurs protectrices de la France.

Cette organisation, les latins de Constantinople et de Smyrne l'auront gardée jusqu'au traité de Lausanne qui a mis fin au séculaire régime des capitulations, et à un état de choses que l'on croyait raisonnablement devoir durer autant que l'Empire ottoman.

Le nom de Llomaca s'est orthographié de plusieurs façons, avec une seule *l* et parfois avec une *h*, mais il paraît s'être écrit primitivement avec le double *Ll* espagnol, ce qui accrédite de lointaines origines catalanes. Quoi qu'il en soit, le nom de Santi qui lui est accolé atteste indiscutablement son origine latine. Comme tous les descendants des familles franques les Llomaca étaient sujets *rayas*, mais en leur qualité de catholiques ils jouissaient de la protection du Roy. Aussi les sympathies françaises étaient-elles de tradition dans la maison. Comme beaucoup d'autres familles catholiques, elle voua son existence au service de la France. Les fonctions du drogmanat étaient fort recherchées par les latins, moins par les avantages matériels qu'elles leur procuraient que par le prestige qui rejaillissait sur eux et l'indépendance qu'elles leur donnaient vis-à-vis des Turcs. Le grand-père maternel des enfants Chénier figurait parmi les élèves de l'école des Jeunes de Langue instituée à Paris par Colbert pour fournir des interprètes aux consulats des Échelles. Une sœur d'Élisabeth légua une partie de ses biens aux Capucins

français qui desservaient la chapelle de l'Ambassade et enseignaient le français aux enfants de Péra.

Les Llomaca comptaient parmi les familles notables de la communauté latine de Constantinople. Le beau-père de Louis Chénier était joaillier et tenait boutique au bazar de Stamboul. Il connaissait la France pour y avoir accompagné en 1742 un envoyé du Grand Turc auprès de Louis XV et il existe des lettres de lui prouvant qu'il était couvert par des passeports français. Il avait épousé une latine originaire de Raguse qui repose à Saint-Georges de Galata. De ce mariage naquirent quatre filles. Les deux aînées eurent des destinées françaises, destinées glorieuses puisqu'à leur postérité était réservé le privilège de jouer dans les lettres et dans la politique un rôle illustre.

L'un des fils, Jean-Baptiste, fut drogman dans divers consulats. Au musée de Cahors se trouve l'épée de son costume avec d'autres objets se rattachant aux souvenirs de la famille, comme le portrait de la mère du poète. La copie que j'en ai possédée représente une femme d'une trentaine d'années à la taille élancée. C'était une vraie beauté levantine. Son teint éclatant de blancheur fait ressortir l'éclat de ses yeux noirs, aux sourcils peints. L'aigrette qui surmonte la toque qui lui sert de coiffure relève un riche manteau serré à la taille. Les manches pendent à partir du coude, laissant apparaître les dentelles d'une chemise de soie de Brousse.

Son père avait gagné une honnête aisance comme fournisseur du sérail. C'était là un titre des plus honorables. On sait que jusqu'au règne d'Abdul Hamid le privilège de fournir des bijoux aux dames du harem impérial conférait au titulaire la dignité de premier notable de sa communauté. Le joaillier était de trop bonne relation pour que des liens d'amitié ne s'établissent entre lui et Chénier. En 1754, Mlle Elisabeth Llomaca avait vingt-deux ans. Les deux jeunes gens se plurent, se marièrent. Plusieurs enfants naquirent de cette union qui fut douce et paisi-

ble. La Levantine, façonnée à la soumission et aux vertus domestiques, passe généralement pour une épouse modèle. Marie-André, le poète, eut pour marraine sa tante Marie, pour parrain un autre marchand de drap, Claude Amic. On sait que de cet autre mariage naquit une fille qui, rentrée en France, se maria à un Marseillais, Louis-Charles Thiers. De sorte que ces deux Levantines ayant épousé deux marchands, l'un Toulousain et l'autre Marseillais, il arriva que l'une fut la mère du grand poète, l'autre la grand'mère d'Adolphe Thiers, président de la République et libérateur du territoire.

Louis Chénier rentrait en France en 1765. Le souci qu'il avait de donner à ses enfants une éducation en rapport avec sa fortune le décida à quitter l'Orient sans esprit de retour. Il le quitta sans regret. Tel ne fut point le cas de sa femme qui allait faire connaissance avec une société qui était la parfaite antithèse de celle où elle avait été élevée. Elle ne parlait que le grec et un peu l'italien, comme tous les latins du Levant. Pouvait-elle en France se réclamer de cette vague nationalité ? Personne n'eût compris. Au lieu de passer pour une latine de Galata, de race franque, ce qui n'eût rien expliqué, elle préféra passer pour une Grecque de Constantinople. C'est ce que font d'ailleurs encore la plupart des Latins qui vivent à Paris.

Cependant la légende n'en fit pas moins son chemin. Le plus curieux est qu'elle exerça sur l'esprit de ses enfants une influence aussi imprévue que décisive. Tous apprirent le grec comme langue maternelle. André n'avait que trois ans quand sa famille rentra en France, mais son amour pour le pays qu'il n'avait point connu fut entretenu par sa mère qui ne se consola jamais bien de l'avoir quitté. Les Orientaux ont des joies d'intérieur parfaitement ignorées dans notre société. Se croyant Grec par sa mère, sa culture en fut influencée au point qu'il y assouplit sa pensée et son idéal de poète. Le grec, il l'étudia avec passion. C'est, paraît-il, en caractères grecs qu'il

notait ses confidences, qu'il classait ses notes. Apostrophant la France, il dit :

Je ne suis plus ton fils, je suis fils de l'Hellade.
Mon génie était grec. .
O Grèce aux yeux d'azur et d'extase et de flammes
Ne crains rien, nous veillons sur toi,
Et des bords d'outre-tombe, ô mère de nos âmes,
Nos esprits répondront.

La nostalgie maternelle passa dans son âme inquiète. De Constantinople, il rêva toute sa vie. Jusqu'à son heure dernière, il rêva le retour. Dans un élan de passion lyrique, il salue la terre absente :

Partons, la barque est prête et Byzance m'appelle.
Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
Et nymphes du Bosphore et nymphe Propontide.
. . . .
Salut, Thrace, ma mère et la mère d'Orphée;
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps,
Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux, nourrisson de la France,
Me fit naître Français sous les murs de Byzance.

Mais la barque ne devait jamais quitter le port. Elle sombra dans la fameuse tourmente où périt la société féodale. Cependant cet Orient qu'il aima passionnément, André Chénier ne l'avait vu qu'à travers ses riches illusions et la douce atmosphère d'un intérieur semi-levantin. Comme les amants d'Azyadé, il l'aimait de confiance. Mais son enthousiasme se fût-il jamais élevé à ces hauteurs lyriques s'il avait pu le voir tel qu'il est ou s'il ne l'avait jamais quitté ? Il est permis d'en douter. Il faut peut-être se féliciter que l'occasion lui ait manqué de contrôler de près les idées qu'il se faisait des choses que les rêves de son imagination coloraient de leurs feux. Les lettres françaises y eussent perdu de bien beaux vers, et le bon sens, l'occasion de démontrer par un exemple mémorable que la loi de l'atavisme, si tant est qu'elle ne soit pas une fiction, cède le pas à l'éducation.

BERTRAND BAREILLES.

L'INGÉNIEUX EXPÉDIENT DU MARK-RENTE

—

On sait qu'ayant progressivement, pour des fins politiques et économiques, déprécié sa monnaie, l'Allemagne a brusquement procédé au cours de l'automne dernier à une réforme monétaire assez hardie par la création d'une devise nouvelle, le « mark-rente ».

Ce faisant, le Reich n'a point agi pour obéir aux principes d'une politique plus sage, mais parce que les errements inverses auxquels il s'abandonnait depuis quatre ans l'avaient placé finalement dans une situation telle, qu'il ne lui restait plus place que pour la réaction ou l'effondrement.

Au moment où le chancelier Stresemann édicta l'ordonnance créant le mark-rente (15 octobre 1923), le dollar valait 5 à 6 milliards de marks. Plus personne en Allemagne ne consentait à effectuer des transactions sur la base de ce papier sans valeur. Ouvriers et fonctionnaires n'acceptaient leurs salaires en cette monnaie que multipliés par un énorme et toujours variable coefficient de majoration ; le commerce de détail en usait de même ; le commerce en gros ne calculait plus depuis longtemps autrement qu'en dollars ; l'agriculture commençait à refuser ses approvisionnements et menaçait d'affamer les centres urbains, si on ne lui donnait pas une monnaie stable en échange de ses denrées ; la Reichsbank elle-même en venait à calculer en marks-or ses comptes-courants et ses crédits. Toute la vie économique du pays était bouleversée ; depuis la paix, l'industrie et le commerce allemands jouaient en quelque sorte avec le feu ; pour stimuler l'exportation, ils avaient entretenu, par

des poussées d'inflation successives, un décalage profitable entre le pouvoir d'achat intérieur et extérieur de la monnaie. L'opération avait brillamment réussi pendant de longs mois : les marchandises allemandes sillonnaient le monde, procurant par sommes importantes les devises appréciées prudemment abritées à l'étranger. Au début de 1923, l'occupation de la Ruhr était venue troubler la fête, raréfiant les matières premières, que l'on devait dès lors se procurer au prix fort à l'étranger, obligeant les chefs de la résistance passive à une inflation formidable, et non plus, celle-là, froidement calculée. L'incendie, non circonscrit, gagnait. A la fin de 1923, le papier-monnaie avait accompli son œuvre inévitable : l'armature économique du Reich s'écroulait.

Les « naufrageurs », pour leur compte personnel, ne s'en émouvaient guère : ils avaient, comme nous venons de le rappeler, constitué des réserves secrètes pour les mauvais jours. Ils n'étaient pas indifférents en outre à l'énorme avantage d'une Allemagne qui, par l'effondrement de sa monnaie, se trouvait affranchie de toute dette intérieure, alors que ses vainqueurs ployaient sous la leur, et qui présentait des signes tellement manifestes d'indigence que ces mêmes vainqueurs allaient être contraints d'apporter quelque modération à leurs réclamations en ce qui touche la dette extérieure. Néanmoins, il fallait tenir le dernier quart d'heure, le mettre à profit pour faire accepter au peuple allemand la banqueroute intérieure, pour obtenir des délais sinon un quitus des créanciers étrangers, pour éviter des troubles politiques graves causés par la misère, pour permettre au commerce, dont on aurait besoin au jour d'une nouvelle offensive économique triomphante, d'entretenir un courant suffisant de transactions. Et quel succès si, par surcroît, on pouvait donner l'impression au dehors, d'une sage Allemagne stabilisant sa monnaie avec opiniâtreté, pendant qu'autour d'elle, et avec son concours, la sarabande des changes reprendrait plus éperdue que jamais !

Telle est, sauf erreur, la psychologie, si l'on peut risquer

ce mot, de la réforme monétaire allemande, ingénieux expédient transitoire qui, les circonstances aidant, a eu, comme nous le verrons, des résultats beaucoup plus importants qu'on ne le pouvait espérer.

A l'heure où nous écrivons, on mène de nouveau grand bruit sur la question des Réparations. Les comités d'experts, autour du berceau desquels se livrèrent les batailles diplomatiques que l'on sait, sont à la veille de déposer leurs rapports. A Londres, le cabinet travailliste est enclin à la clémence par le fait de ses opinions mêmes, et parce que sur le terrain économique, vainqueur du protectionnisme, la reprise de larges relations commerciales avec une Allemagne restaurée est un de ses objectifs essentiels. A Paris même, on sent quelque flottement dans des décisions maintes fois affirmées : les adversaires de l'action isolée et directe lui attribuent les difficultés de la situation économique. Une fois de plus l'avenir est incertain.

Nous n'avons pas ici qualité pour le prévoir : nous coordonnons de notre mieux les données qui nous arrivent au jour le jour et celles d'un récent passé. Ce faisant, nous ne croyons pas céder au goût du merveilleux, en voyant en particulier dans l'épisode du rentenmark, non point une réforme monétaire classique et désintéressée, mais une manœuvre savante, dont il convient d'exposer très rapidement à nos lecteurs les éléments.

§

Nous voudrions rappeler en quelques mots, l'ayant déjà examinée en son temps dans cette Revue (1), ce qu'est la réforme, dite du « mark-rente », et quels effets elle a produits.

Les rentenmarks, émis par une banque spéciale, la Rentenbank, qui avait réuni dans son Conseil d'administration les hommes les plus en vue du Reich, sont la représentation

(1) *L'Allemagne devant le problème monétaire*, « Mercure de France » du 1-11-23.

d'un prêt : ils sont en effet garantis par une hypothèque-or établie d'une part sur la totalité de la propriété foncière allemande, soumise à cet effet à un impôt de 4 o/o, et d'autre part sur les grandes entreprises industrielles et commerciales, sous forme d'obligations-or souscrites par elles. A tout moment, les rentenmarks peuvent être échangés contre des titres spéciaux appelés « lettres de rente » ; ces titres productifs d'intérêt à 5 o/o l'an servent de couverture aux nouveaux billets : 1.000 rentenmarks étant échangeables contre une lettre de rente de 1.000 marks-or, la couverture en question était donc de 100 o/o. On a, d'autre part, laissé en circulation le mark-papier, instrument libératoire légal, mais on en a prévu l'échange progressif contre le mark-rente, sur le taux délibérément fixé d'un trillion de marks-papier pour un mark-rente, c'est-à-dire un mark-or.

La Rentenbank émit sur ce principe, en novembre dernier, 3 milliards 200 millions de rentenmarks : 1.200 devaient être avancés au Reich en deux tranches successives, 1.200 consacrés à des avances à l'industrie et au commerce, les 800 millions restants devant en principe demeurer bloqués à l'encaisse.

On traversa tout d'abord une période de grand flottement : la trésorerie allemande, depuis octobre, se trouvait littéralement aux abois ; elle avait employé dans la Ruhr ses dernières forces, et la presse à papier ne suffisait plus à ses besoins. Elle engloutit rapidement une première tranche de rentenmarks, entama la seconde, et en sollicita une troisième, que la « Rentenbank » lui refusa.

Le gouvernement précipita sous l'empire de cette nécessité la rentrée des impôts, et une réforme fiscale, qui sommeillait depuis fort longtemps, fut amorcée par les ordonnances des 7 et 19 décembre 1923. Nous ne saurions ici entrer dans son détail. Elle ne pouvait porter d'effets immédiats, mais les contribuables poursuivis permirent au Trésor de récupérer des sommes relativement importantes.

En attendant, on avait fait flèche de tout bois, et notamment d'un système d'emprunts à court terme, dont certaines coupures étaient à échéance d'une semaine !

Entre temps cependant, le Reich avait, but suprême depuis longtemps poursuivi, littéralement escamoté sa dette intérieure, réalisant avec une déconcertante facilité, et sans provoquer la moindre protestation, une banqueroute parfaitement régulière. Par personne interposée, sitôt le mark anéanti, la Trésorerie avait racheté la dette consolidée avec des billets tirés des emprunts à court terme de la Reichsbank. Deux cents millions de la première tranche de rentenmark servirent à racheter la dette de l'Etat à la Reichsbank. Le 20 novembre 1923, disparaissait de l'état décadaire du Trésor allemand toute dépense pour charge d'intérêts. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de cet événement.

Cet escamotage fut accueilli en Allemagne avec un parfait sang-froid, et, pour mieux dire, passa inaperçu, car si le rentenmark rencontrait quelque scepticisme chez les financiers, son apparition dans la circulation fit pour le public l'effet d'une délivrance.

L'apparition de la monnaie nouvelle déclancha dans les affaires une activité frénétique, que stimulait la « Warenhunger » (faim de marchandises). L'agriculture qui, sous le régime du mark-papier, refusait de céder ses récoltes, l'industrie qui stockait, le commerce qui préférait conserver ses produits que recevoir du papier dont le cours s'effondrait sans arrêt, recherchèrent la clientèle. Celle-ci, rassurée par l'apparition de prix stables inconnus d'elle depuis longtemps, multiplia ses achats, avec une ardeur décuplée par une période d'abstention prolongée. Les prix libellés en marks-or ne prêtaient-ils pas d'ailleurs à l'illusion du bon marché ?

Nous parlons à dessein d' « illusion », car l'introduction du mark-rente amena, comme toute opération de stabilisation de la monnaie, une hausse considérable des prix. Au

début de janvier dernier la vie était plus chère à Berlin que dans toute autre ville du monde, deux fois plus chère notamment qu'à Paris.

L'escamotage de la dette intérieure excepté, tout cela constituait un enchaînement de phénomènes naturels, la conséquence scientifiquement prévisible de la réforme exécutée. C'est à ce point que l'ingéniosité et la discipline allemande sont intervenues pour tirer parti de la situation et compléter la manœuvre amorcée.

§

Stabiliser le mark est bien : par là,on a permis la reprise des affaires, on a réalisé une élégante banqueroute, on a évité l'écroulement financier, on s'est attiré les sympathies de l'Europe, mais du même coup on a fait monter les prix avec chance de les stabiliser, en même temps que la devise, à un étiage élevé. Or, le produit allemand cher, c'est au dehors l'exportation coupée, c'est la conquête économique interrompue, et au dedans le maintien de hauts salaires, accroissant par une autre voie les prix de revient.

Toute la politique économique du Reich va donc s'orienter sur la baisse des prix et, pour s'éviter la moitié de la route, vers la hausse de ceux des pays concurrents, notamment de la France. Privée de l'expédient de l'inflation intermittente pour tenir toujours les plus bas cours sur le marché international, l'industrie allemande passe immédiatement à une autre méthode encore plus ingénieuse.

Au début de janvier, le ministère de l'Economie publique, depuis des mois jalousement prohibitionniste, ouvre les frontières toutes grandes, d'abord aux matières premières et aux demis-finis, puis aux produits fabriqués. Dans les semaines qui suivent, les courtiers allemands sillonnent l'Europe, et raflent partout les marchandises de toutes sortes ; ils opèrent en France avec une activité particulière, d'autant que la chute du franc leur rend nos articles très accessibles. Devant cette abondance de marchandises, les

prix baissent outre-Rhin ; ceux des charbons et des laminés fléchissent de 10 0/0. Les produits de luxe restent chers, mais les denrées nécessaires à la vie diminuent rapidement ; le pain et les œufs baissent de 50 0/0. Les commerçants, sentant venir la chute des cours, précipitent l'écoulement des stocks par des ventes au rabais. Comme toujours la détente des salaires accompagne celle des prix, sous une forme ou une autre, ici licenciement d'ouvriers, là baisse de leur rémunération, ailleurs, fait capital, augmentation de la durée du travail pour le même salaire.

En même temps, on stimule l'exportation par tous les moyens : il en est temps, car dans les premières semaines du « rentenmark », beaucoup de clients de l'Allemagne ont été effrayés par la hausse des prix. Non seulement, comme nous venons de le voir, on fait rétrograder cette dernière, mais on supprime toutes les prohibitions et taxes de sortie ; alors que les chemins de fer sont dans une situation financière déplorable, on diminue de 10 à 20 0/0 les tarifs de transport marchandises, et on étudie des tarifs préférentiels pour l'exportation par les ports allemands.

Moyennant quoi, on fait si l'on peut dire coup double : en Rhénanie, dans le Reich occupé, la France maintient le régime des taxes ; les produits de ces grandes régions industrielles se trouveront dès lors plus chers que ceux de l'Allemagne libre et devront reculer devant eux.

Quant aux autres concurrents européens, ils vont se trouver eux aussi hors de cause. Ceux dont la devise est saine, plus saine encore que le rentenmark, qu'on ne risque d'ailleurs pas à l'extérieur, vendent naturellement à des conditions moins avantageuses que l'article allemand. En ce qui concerne la France, les achats massifs auront cette conséquence intéressante d'épuiser nos stocks et de nous obliger à les remplacer à l'étranger à grands frais, vu la baisse du franc. Quant à cette baisse elle-même, il va sans dire qu'on y aidera de toutes manières : on a préparé l'opération de longue main. D'après les déclarations officielles

de M. von Glasenapp, membre du Conseil de Direction de la Reichsbank, cette dernière aurait envoyé à Berne, Amsterdam, Londres, New-York de mars à octobre 1923 496 millions de marks-or, chiffre que les bilans de la Banque d'Empire portent à 525 millions. En novembre, à Amsterdam, les Banques allemandes qui ont acheté de la livre avec une fraction de ces envois la vendent en énorme quantité contre des dollars. Londres pour se défendre vend tous ses francs afin d'acheter les dollars disponibles, et par là le mouvement escompté se trouve déclanché. Cependant, on donne l'impression que l'Allemagne est hors du jeu : elle est trop faible, dit son Ministre des Finances, M. Luther, pour « exercer une influence sur le cours du franc ». Il ajoute que « tant que la France n'aura pas modifié sa politique, M. de Lasteyrie ne réussira pas à enrayer la baisse ». A la même époque M. Scheidemann proclamait que M. Poincaré serait plus accommodant, lorsque la livre serait à 150 francs.

Voilà donc la monnaie allemande stabilisée et la dette rachetée, les prix allemands abaissés et les prix concurrents adroitement manœuvrés vers la hausse. Grâce à ses importations massives, l'industrie est largement pourvue des matières premières et de demi-produits ; on a abaissé les salaires, augmenté la journée de travail. Ce sont de merveilleuses conditions pour dominer de nouveau le marché international, et si maintenant on décide de liquider l'opération du rentenmark, elle aura permis dans l'intervalle un adroit rétablissement, dont le bienfait est acquis pour plusieurs mois. L'économie allemande est heureusement dissociée du problème monétaire, qui paraissait à l'automne l'entraîner à sa perte.

§

Vers le milieu de février, le rentenmark a peu à peu donné des signes de faiblesse : il lui arriva à certains jours de baisser de 50 o/o. Le Gouvernement y a été pour quelque

chose, en émettant des bons du Trésor libellés en rentenmarks, ce qui est une garantie toute nominale, cette émission n'ayant pas été prévue lors de la réforme monétaire; en outre, quoique avec discrétion, l'émission des anciens marks-papier n'a pas entièrement cessé, et cette mauvaise monnaie peut mettre la bonne en danger. Enfin au début de février, le Directeur de la Reichsbank prononçait à Kœnigsberg un discours où se manifestait une telle impatience de solutions monétaires définitives, que le caractère provisoire de la réforme du « rentenmark » apparaissait au moins prévenu.

Des dispositions ont d'ailleurs été prises depuis longtemps pour le moment où l'expédient du mark-rente serait épuisé. La combinaison de crédit envisagée à la fin de l'année dernière pour acheter du blé américain, fort bien accueillie aux Etats-Unis qui ne savent où exporter leurs céréales, inexplicable à première vue si l'on observe que la dernière récolte allemande équilibrait la consommation, prend toute sa signification comme de nature à maintenir, après la mort du mark-rente, un ravitaillement bon marché, même si l'agriculture, à nouveau déçue dans ses espoirs monétaires, décidait d'exporter sa production.

Le docteur Schacht, gouverneur de la Reichsbank, songe, comme on le sait, à généraliser cette opération par la création d'une « banque de crédit », assurant au Reich un fonds de roulement pour financer les achats de matières premières à l'étranger, et augmenter le rendement de l'industrie allemande, c'est-à-dire, encore une fois, des exportations futures. Le gage de ces crédits, qu'on espère être de 4 ou 500 millions de marks-or, serait représenté par un capital de 200 millions de marks-or, fourni par moitié par la Reichsbank, et par moitié par des souscripteurs allemands ou étrangers.

Le moment venu, on fondrait cette institution dans la fameuse Banque-or, dont les Comités d'Experts de la Commission des Réparations s'occupent présentement, mais

cela c'est le projet de demain. Ce n'est peut-être pas celui auquel on s'intéresse le plus en réalité, si on lui marque un grand zèle officiel. Pour constituer le capital de la Banque-or, il faudra nécessairement faire appel, dans une proportion importante, aux avoirs allemands ; ceux-ci sont à l'étranger : a-t-on à Berlin le pouvoir et la volonté d'en effectuer le rapatriement ?

Pour le présent, nous n'avons voulu que mettre en lumière la manœuvre économique à laquelle a prêté le mark-rente, à savoir arrêter au bord du précipice l'économie allemande victime de l'anarchie monétaire sur laquelle elle avait vécu, et substituer ensuite au dangereux stimulant de l'inflation, théoriquement impossible, une politique des prix basée sur l'abaissement des prix allemands et la manœuvre des prix étrangers ; chemin faisant, on supprimait la dette et quelques « impedimenta » sociaux. Evidemment, comme toute stabilisation monétaire est un bien, il est possible que, les experts aidant, à l'expédient du rentenmark succède un assainissement de longue durée, mais il est essentiel que ceux qui y travaillent sachent ce que le Reich a déjà retiré des épisodes préliminaires.

C.-J. GIGNOUX.

CRUAUTÉS ET TENDRESSES

VIEILLES MŒURS COLONIALES FRANÇAISES

—

I

VEILLÉE D'AMOUR

Le maître ne dormait pas, quoiqu'il fût déjà l'heure. Accoudé à la fenêtre par laquelle entrait, avec l'odeur du jasmin, le chant monotone du criquet, le maître fumait sous les étoiles. Au-dessus de sa tête, elles étaient radieuses, palpitantes, et si bas, si rapprochées de la terre, qu'elles semblaient des fruits prêts à se détacher, vers lesquels il n'avait qu'à tendre la main pour les atteindre et les cueillir de la même façon qu'il cueillait aux lianes des tonnelles les pommes duvetées qu'il offrait à Léone.

Elles étaient incalculables, grouillantes, roulaient les unes sur les autres, prenaient dans une résille de flamme l'île endormie. Il y en avait qui déployaient de larges ailes; d'autres s'amincissaient jusqu'à devenir invisibles, puis, tout à coup, éclataient, se rouvraient, écloses de nouveau. Au zénith, elles se pressaient tellement fourmillantes qu'elles donnaient à l'œil la vision d'une plage sous le soleil. Vers l'horizon, elles s'inclinaient, pendaient en guirlandes sur la mer, et là, perdant leur éclat trop vif, se veloutaient de brume, prenaient la mélancolie des larmes silencieuses.

C'était le ciel de la Nativité, un ciel de gemmes qu'orfévraient l'essaim serré des Pléiades, l'œil de braise du Taureau, le glaive des Trois Rois et des Trois Valets, ces

constellations qui annoncent la crèche, les bergers et les Mages.

Aussi, sur les plantations, les esclaves, séduits par la beauté de ces nuits, se groupaient en plein air aux abords de leurs cases. Tout en fumant dans des pipes de terre le tabac grossièrement haché ou en grignotant des grains de maïs, ils écoutaient des contes, ces contes nègres, grêles, concis, mais facétieux, pleins de verve et de mimique, riches en onomatopées qui, sous leur puérilité, cachent une critique, souvent une sagesse.

Ou bien encore, ils se posaient ces sortes de devinettes appelées *tim-tim* dans lesquelles s'étale si pittoresquement le côté enfantin de la race :

— Quelle est la chose qui est toute blanche quand on la lance en l'air et toute jaune quand elle est tombée ?

A quoi tous répondaient en chœur :

— L'œuf.

Et ils chantaient aussi pour célébrer la venue prochaine du Messie.

Avec la foi touchante des cœurs simples, la naïveté des âmes que n'a pas compliquées un excès de culture, ils attendaient le mystère moins comme une commémoration que comme l'événement originel, la première naissance, celle qui après avoir fait venir d'Orient à Bethléem les rois mages apportant de l'or, de l'encens et de la myrrhe, émut Hérode et causa le massacre des Innocents.

Leurs voix, montant vers les étoiles, magnifiaient la légende divine en des cantiques où se révélait un Dieu petit, faible et humain qui était le maître de tout et n'aurait cependant ni toit ni vêtement, arriverait nu dans le froid et la nuit, s'abriterait dans une étable, coucherait sur de la paille, se chaufferait à l'haleine d'un bœuf et vivrait des dons les plus humbles : d'un peu de pain bis, de lait nouveau qu'on lui apporterait au fond d'une écuelle.



Le maître fumait, voluptueux, engourdi dans la griserie de son cigare à l'odeur de violette propre à ce tabac qui, sous le nom de *macouba*, fut la culture de l'Ile, sa prospérité toute première.

Etait-il, ce soir-là, plus que de coutume, sensible au charme de la nuit tropicale, apte à subir le sortilège de ses aromes et de sa voix, jusqu'à en oublier sa couche et Léone ? Ou bien, épris d'astronomie, s'amusait-il à contempler le ciel, à tracer dans ce maquis d'astres pétillants des lignes géométriques pour les grouper d'après leur éclat et leur grandeur ?

Peut-être, en voyant les Pléiades qui présagent Noël, se plaisait-il simplement à penser que, ce jour-là, dans la maison joyeuse et parée, on ferait table de prince.

On se rendrait bien en grande pompe à la messe; Léone en robe claire et légère, blessée au cou et aux poignets de ses pierreries trop lourdes. Toute ratatinée à côté d'eux, marcherait la vieille maîtresse, cette triste aïeule, ensevelie dans ses crêpes comme dans un suaire, et sans bijou que son alliance, elle qui en avait eu une cassette comble. Elle irait tête penchée, hallucinée, traînant après elle le fantôme de Joannès, l'esclave tué sur les trésors.

Suivraient Milo le Soninké à la démarche élégante, aux attaches fines, les cheveux soigneusement lissés à l'huile de macassar, puis viendraient Zilda et Monique, la première flexible et onduleuse, l'autre, lourde et belle d'indolence, toutes deux le front serré sous le madras peint, le visage enfermé dans une orfèvrerie dont l'or se jouerait en reflets sur leur peau sombre.

Elles tiendraient les éventails en écaille et les missels de leurs maîtresses ainsi que les petites bourses de soie qu'on irait après la messe déposer à la crèche en se prosternant devant l'Enfant Jésus.

Au retour, dans la salle à manger parée de leur vieille

argenterie de famille, le punch mousserait, exhalant la piquante odeur du citron. Après le repas, le café fumerait dans le service en vermeil. Toute grande s'ouvrirait la cave en bois de mancenillier avec ses flacons au fond desquels dormaient les liqueurs tropicales : la laque des vanilles, l'ambre des monbins, le succin chaud de la canne, cette reine, cette richesse, cette joie de l'Ile !

★

Toute petite île. Un rien dans le vaste monde, une ombre frêle sur la mer Caraïbe. Elle n'était point la Babèque mystérieuse tant convoitée et tant cherchée ! Elle ne possédait ni pépites ni lingots. Comme Cuba et Hispaniola, elle ne put offrir à Colomb des ceintures et des masques d'or. Son présent, à elle, fut une humble touffe d'herbes odoriférantes. Aussi, fut-elle dédaignée des Espagnols qui ne la gardèrent que pour leurs aiguades, pour puiser l'eau vive et pure aux rivières qui descendent de ses pitons avec des sonorités profondes, apportant avec elles la fraîcheur, la fécondité, le bain.

De sorte que la Madanina des Caraïbes, — aujourd'hui la Martinique de la France, — fut laissée vierge avec sa libre végétation, ses libres enfants nus.

Mais d'autres vinrent : ceux-là des Français. Eux découvrirent sa beauté, devinèrent ses promesses. Elle offrait ingénument son printemps éternel, ses fleurs et ses fruits étranges, des parfums troublants à côté de formes et de saveurs inconnues.

Sous son ciel, les souffles avaient une voix plus chantante, l'aile de l'oiseau battait d'un mouvement plus lent, la vie baignait dans un songe de clarté.

A ces nouveaux venus, cette terre heureuse communiqua le goût des langueurs, enseigna l'insouciance du lendemain, la jouissance sereine de la lumière. Ils l'aimèrent et s'y attachèrent.

Sous leur culture, elle donna ce qui était son or : le

tabac, l'indigo, le sucre. Dans son port, des voiles se pressaient attendant ses récoltes, chargeant ses produits qui allaient dans l'ancien continent créer des besoins et des rêves nouveaux.

L'Europe fuma son macouba, but son café et ses liqueurs, aima ses fruits confits, travailla l'écaille de ses tortues. Ayant pour emblème le serpent, son pavillon flotta sur huit îles de la chaîne, depuis Sainte-Lucie jusqu'aux Grenadines.

Son attirance fut puissante à cette heure gigantesque où accouraient du Vieux Monde tous les êtres de proie et d'aventure. Alors, la terre se vendait pour quelques feuilles de petun, quelques livres de coton, une poignée de sucre.

Houel acheta la Guadeloupe, Marie Galante, les Saintes ; Duparquet, la Martinique et les Grenadines ; l'Ordre de Malte prit possession de Saint-Christophe ; la Flibuste s'installa sur la Tortue ; Fouquet, caressant un rêve d'empire, faisait tracer à la Martinique les plans d'une vaste habitation.

Ce fut à cette heure première qu'arriva Philippe Dindey, petit bourgeois de Honfleur, alors sans particule ni armoiries.

De cette distribution du sol, il eut sa large part. Courageux, endurant, guerroyeur, il devint un des puissants possesseurs de cette terre fertile qui se découpait et se distribuait comme du pain.

Sa concession fut de trois mille pas, plus la chasse, et ces trois mille pas, comptés entre la montagne et la mer, abondaient en essences, en gibiers, en eaux vives. Il les planta en tabac d'abord, puis en sucre, culture avec laquelle apparut le noir arraché par violence ou par ruse à son continent.

De la saine Africaine qu'il aima de préférence aux filles tarées qui se recrutaient pour les Iles dans certains hôpitaux de Paris, il eut un fils Adraste, auquel il transmit

sa plantation qu'il nomma, et qui s'appelait encore « la Pintade », en ce soir du règne du roi Louis-Philippe d'Orléans.



Si, durant le cours de près de deux siècles, la Pintade eut ses vaches grasses, elle vit aussi passer le défilé des maigres, car elle connut les mauvais jours, la tristesse des enchères, le joug des maîtres nouveaux. Mais les Dindey, l'ayant à cœur, n'avaient cessé de la regretter et de travailler à la reconquérir. Dès que l'occasion se présenta, ils la rachetèrent.

De nouveau, elle devint le bien de famille, la terre ancestrale comme aimait la désigner Renaud, quand, ainsi que ce soir, il la contemplait de sa fenêtre.

A cette heure tardive, elle s'empâtait dans les ténèbres, car, sous la clarté du ciel, l'Ile demeurait sombre. Mais l'œil du maître savait dégager son bien du flou obscur où il baignait avec ses paysages, ses ravins, les gracieuses rondeurs de ses collines et de ses mornes.

A travers les hautes palmes encerclant d'une colonnade corinthienne la maison rectangulaire, il découvrait les savanes où les bœufs indolents broutaient, les cornes baissées dans l'herbe, les cannes aux profondes et mouvantes verdures, le moulin en forme de parasol, immobile ce soir, mais qui, demain, mû par des chevaux, tournerait, broyant de ses rouleaux puissants le roseau mûr, et, avec lui, un bras d'esclave, peut-être.

L'esclave ! c'est-à-dire le trésor vivant, les muscles de fer, le capital en chair amené d'Afrique comme une denrée, soumis pareillement à des hausses et à des baisses.

Il voyait tout cela, le maître...

Ah ! qu'il faisait bon demeurer là, sentir le vent dans ses cheveux, respirer l'odeur du jasmin !

Le hamac de Léone, qu'on avait oublié de rentrer et qui se balançait à tous les souffles de la nuit, lui rappelait

qu'il était aimé, heureux, entouré de fidélité sous un climat où naître est déjà, en somme, une douceur du destin.

Il était venu à une heure jolie et encore opulente de la vie insulaire. Des races métissées et affinées étaient sorties des créatures aux gestes languides, à l'accent caressant. Sous tout le cruélisme et derrière les fers et les carcans de la traite, il y avait des tendresses passionnées, des folies de cœur, une volupté de vivre, des attachements forts comme la mort.

Tout s'était transformé. Le nom même de l'aventurier de Honfleur s'ornait de la particule, et Renaud, aujourd'hui, portait d'argent avec le bombyx dans ses armes, ce qui indiquait qu'il était de cette noblesse martiniquaise du mûrier, d'ailleurs infime, créée par Louis XIV pour récompenser ceux qui cultivaient cette plante dans la colonie. Son mariage venait de l'allier à cette vieille famille Dubuc de Rivery qui, en 1786, donna une sultane à la Turquie à la suite d'un naufrage qui fit tomber la jeune créole Aimée aux mains de corsaires algériens. Ceux-ci la conduisirent au Dey. A son tour, le Dey s'empressa d'offrir cette beauté au sultan Sélim III.

Tant de clémence avait fait de Renaud d'Indey un être de charme, insouciant et câlin, qui savait dominer avec grâce, sans avilir, et cacher sous sa nonchalance de la fermeté et de la vigueur.

Et la nuit grandissait. Et il demeurait toujours là, le maître, écoutant le rythme sourd du tam-tam sous les galbas, car, ce soir-là, les esclaves se réjouissaient et dansaient pour fêter le mariage de Bembo et de Zilda.

*

C'était Léone qui avait fait ce mariage.

Un après-midi, assise à se bercer sur la terrasse à côté de lui, elle s'écria en voyant passer Zilda sur laquelle s'appuyait la vieille maîtresse :

— Comme elle est jolie, Zilda ! Il va falloir absolument la marier. Et pourquoi chercher ailleurs qu'ici même ? Pas le soninké toutefois. Il est vraiment trop frivole. Il court trop les plaisirs. Mais Bembo ! Voilà celui qui lui conviendrait ! Et puis, j'en suis sûre, il l'aime déjà secrètement. Oui, nous la donnerons à Bembo ! La « vieille maîtresse » le voudra bien aussi. Elle apprécie tant Bembo ! A ton tour, qu'en dis-tu, toi ?

Elle l'interrogeait de son regard d'enfant ardent et doux, la tête tournée vers lui, exigeant une réponse immédiate.

Secouant d'un air distrait la cendre de son cigare :

— Marie-les si tu veux, répondit-il négligemment.

Mais, au fond de lui-même, il trouvait vraiment qu'il faisait là un trop beau cadeau à Bembo.

Et c'était peut-être pour cela que, ce soir-là, le maître ne dormait pas.

*

Belle nuit de noces, en vérité !... Une sourde invite était dans les choses. Léone dans son grand lit se faisait un coucher de veuve, superstitieuse, chagrine d'avoir perdu au bain sa bague de fiançailles. Elle dormait, oublieuse du dicton qu'avait souvent sur les lèvres son vieil adorateur, Joute de Routerre : « Tant pis pour femme qui dort quand mari veille », et Renaud demeurait seul sous l'emprise envoûteuse de la nuit pleine de parfums et de souffles. Une force occulte se déliait dans les ténèbres. Les puissances que le jour tient captives se libéraient secrètement. C'était comme une conjuration sourde qui se nouait contre lui, traînait dans l'ombre et les aromes...

— Ah ! cette Zilda...

Cette Zilda qui chantait en parlant, cette esclave folle de vivre, de se parer, de séduire, se jouant de sa chaîne comme d'un bracelet qu'on lui aurait passé au bras, en-

fant gâtée de la maison, libre dans tous les cœurs et en abusant... Ah ! cette Zilda !

Comme elle l'obsédait ce soir, s'insinuait sournoisement en lui !... Des souvenirs l'assaillaient, des sensations qu'il avait crues fugitives, abolies, mais qui étaient demeurées... et revenaient.

Ce jour où il la battit pour l'avoir surprise familièrement blottie dans un sofa de la maison ! Elle n'était alors qu'une fillette espiègle, s'amusant à répandre sur ses épaules les parfums de sa maîtresse, à se balancer dans les hamacs, à paresser dans les coussins. Il la battit si cruellement que la vieille maîtresse en pleura. Mais elle, la petite, loin de se soustraire à sa colère, s'enlaça à sa jambe, embrassant son genou, lui prodiguant à travers ses larmes de ces mots qui, dans sa bouche et son patois, prenaient un charme singulier.

Cependant il continua de la frapper avec plus de rage encore pour assouvir il ne savait quoi d'obscurément redoutable qu'il sentait monter traîtreusement dans ses veines et l'inquiéter tout à coup.

Il la battait parce qu'elle osait s'étendre sur les divans de ses maîtres, et ce soir... Ce soir !... il l'eût laissée dans le plus beau lit de la maison, le lit en bois de sapotier sculpté d'une Psyché endormie, dernière folie de ce fastueux Adraste, grand ami des flibustiers auxquels il offrait de somptueuses ripailles où le vin, servi dans des jarres, s'y puisait avec des chassepagnes (1) d'argent.



— Est-ce toi, Zinzon ? demanda Renaud à l'ombre qu'il vit tout à coup se mouvoir sous le manguier.

Elle en sortit tout à fait, et la forme tortueuse d'un vieil homme s'avança sous la fenêtre.

— Qu'y a-t-il pour ton service, maître ? interrogea-t-il, en levant vers Renaud son visage de lave.

(1) Petit ustensile pour puiser l'eau aux jarres.

— Rien. Dis-moi simplement si la noce est belle.

— On ne peut plus belle ! Le Père des nègres a envoyé Monbien Montout. Il est à la place d'honneur. Quant aux danseurs, en vérité, ils sont en train !...

Son rire qui tinta bizarrement, accompagné du hochement de tête familier à sa race, intrigua Renaud.

Il était dans les habitudes du vieux Zinzon d'intriguer pour se faire interroger. De cette façon, il pouvait affirmer, quand il était découvert : « Ce n'est pas moi qui ai dit, c'est le maître qui m'a questionné. »

— Et qu'est-ce qu'ils dansent donc ? s'enquit Renaud.

— Puisque tu me le demandes, je t'apprendrai qu'ils dansent la caleinda !

— Ah ils dansent la caleinda !

— Et chaudement, maître. Pour parler franchement, ceux qui la dansent ne sont pas tes nègres, mais ceux de la Brenteville et de la Routerre.

— Laisse-les, va ! Ils la *danseront marrée* (c'est-à-dire sous le fouet) chez eux.

Mais, à travers la menace de ses paroles, sa voix parvenait molle, dissimulait mal le trouble secret de son âme, ce soir encline à toutes les complaisances.

Clopin-clopant, Zinzon s'éloignait, les bras pendants et écartés du corps, les épaules secouées de ce rire contenu pareil au gloussement d'une poule, qui faisait dire aux esclaves dès qu'ils l'entendaient : « C'est ce vieux rapporteur de Zinzon qui demande à couver. »

— Ah ! répéta Renaud, ils dansent la caleinda !

Songeur, il écouta s'épandre dans la campagne l'ivresse sauvage qu'éveillait le rythme en ces âmes africaines.

La caleinda était cette danse venue d'Afrique avec la traite dès le XVIIe siècle. Bannie des Iles par des ordonnances religieuses, elle avait été accueillie dans l'Amérique latine qui la dansa même dans ses églises où les religieux la mimaient aux jours de fête et de procession en présence des fidèles.

Latente aux Antilles, voilà qu'elle se prenait tout à coup à renaître, ce soir, aux noces de Bembo. Etait-ce un signe des temps ?

L'ère de l'oppression d'une race allait, en effet, s'achever. L'esclavage, ce trône de fer aux bas-reliefs d'ébène, sur lequel, depuis deux siècles, étaient assis les colons, s'ébranlait sur sa base. Saint-Domingue s'était libérée elle-même. Depuis trois ans, l'Angleterre, devançant la France, avait décrété l'abolition dans ses colonies. Victor Schoelcher était venu, avait vu de près le crime et l'avait dénoncé. Il était à l'œuvre pour sauver les opprimés de la servitude et les oppresseurs de la honte.

Une anxiété sourde étreignait le cœur des planteurs, tandis que les asservis, pressentant l'heure prochaine de l'émancipation, laissaient gronder en eux une impatience nerveuse et montraient un dégoût de plus en plus marqué pour la servitude. Leurs chansons, créées dans le travail et l'attente, sortaient des ateliers ou du moulin toute palpitantes de l'espérance secrète qui les soutenait.

Allons dansé la caleinda
avant la caleinda fini.
Quand liberté ka lé vini
pas ké ni caleinda encô.

Renaud se redressa et s'étira.

Ce mouvement félin plia son torse, en révéla la merveilleuse souplesse. Mais l'obscurité masquait sa séduction puissante, celle qui résultait du contraste des cheveux bruns et des yeux d'un gris bleuâtre, ces yeux dont Léone voulait pour elle seule tous les regards.

Il se retira de la fenêtre, et, sur le point de descendre, s'arrêta au seuil de la chambre où elle dormait.

Elle était couchée dans son grand lit, les chevilles croisées, un bras replié sous la nuque, emplissant du bruit de son haleine le silence de la nuit. Ses cheveux, qu'il avait dénoués lui-même quelques instants auparavant, se massaient en une tache noire sur la blancheur du drap,

pareils à une bête câline venue frileusement se blottir dans la chaleur de son épaule.

Emu, il l'appela. Peut-être désira-t-il de tout son cœur qu'elle s'éveillât. Elle l'eût gardé. Il eût passé dans sa tendresse cette heure inquiète de sa vie. Mais elle ne l'entendit pas. Elle lui sembla loin de lui, errante dans les pays du rêve, partie dans le sommeil où chacun s'en va seul comme dans la mort.

— Tout mon amour ne peut te réveiller, murmura-t-il, et tout ton amour ne peut me retenir ni me préserver de la fatalité du Désir, cette hydre qui ne perd sa tête que pour en recouvrer une autre. Dors ! Le bonheur n'est-il pas dans l'ignorance.

Alors il descendit lentement le vieil escalier en courbary qui craqua sous ses pas.

II

SOUS LES GALBAS

Chacun avait mis ce qu'il possédait de plus beau. Ceux, plus rares, restés fidèles au passé, portaient la candale par-dessus le pantalon. En étoffe de couleur, plissée dans le haut, elle s'attachait aux hanches par des rubans de soie. Les plus coquets y avaient ajouté un pourpoint sans basque sous lequel bouffait la chemise. Les femmes, légèrement vêtues de la jupe de ginga et d'un corselet enrubanné, avaient le cou et les bras enguirlandés de colliers de rassade.

— Que nos corps vivent ! La vie est courte ! s'écriaient les danseurs avec un accent encore barbare ! Malgré toutes nos misères, nous ne voulons pas entrer dans le trou. Tout le temps qu'il y aura sur la terre du danser, du tafia et des belles femmes, nous voulons rester aussi. Vivons nos corps !

En cadence, les bras levés, ils allaient les uns au devant des autres, remuant leurs épaules, faisant pivoter

leurs torses et onduler leurs hanches, reculant puis avançant encore, tordus par le rythme qui les ramassait sur eux-mêmes comme des fauves ou les dépliait comme des serpents.

D'un roulement plus rapide, le tam-tam soulignait l'attitude et l'expression qui entachaient de luxure cette danse africaine.

Aussi, les noirs créoles, qu'avaient pétris deux siècles de civilisation française et de christianisme, protestaient-ils contre ces licences.

— Eh, que voulez-vous qu'ils dansent ! intervint une voix au timbre grave. Est-ce la gavotte ou les pas mignons du menuet, comme vos maîtres ! Ils sont de chauds, de vrais Africains, eux !

Le bras cerclé d'un bracelet à grelots, le joueur de tam-tam, à cheval sur un quartaut vide, frappait du revers de la main le tambourin filigrané de cuivre, marquant la cadence, exaltant les gestes :

— Vivons nos corps !

Le commandeur, comme se désignait sur les plantations le noir chargé de la police, apparut et s'approchant des danseurs :

— Cessez cette danse, ordonna-t-il. Vous avez bien d'autres danses à danser. Vous avez la biguine, le bel-air, le cosaque. Pourquoi est-ce la caleinda que vous voulez danser ? Et chez nous encore !

— Parce que nous ne la danserons plus quand viendra la liberté, répondirent quelques-uns en fredonnant le refrain en vogue :

> Allons dansé la caleinda
> avant la caleinda fini.

Mais le ménétrier se mit à jouer un air de biguine. Tous, aussitôt, petits Congolais balourds, Kassoukés facétieux, Guinéens d'un noir velouté prirent le rythme et les attitudes de la biguine, cette danse qui,

stylisée, devait acquérir tant de grâce provocante dans les salons créoles.

*

Ceux qui ne dansaient pas étaient assis sous les arbres à peler des oranges et à dire des drôleries.

Un grand dégingandé s'amusait à sauter à pieds joints et d'un bond si élastique qu'il semblait s'élancer d'un tremplin.

— Sautons, les nègres! s'écriait-il, sautons pour ne pas faire mentir monsieur le Procureur royal qui dit que ce sont les blancs qui dansent, que les mulâtres gigotent et que les nègres sautent. Sautons !

Tous, la tête renversée, riaient du même rire inextinguible qui gargouillait dans les poitrines, tintait dans les gorges, joyeux malgré tout, reconnaissants à la vie qu'elle voulût se montrer bonne une heure, retrouvant avec leur gaîté le caractère de leur race, sa gouaillerie, son esprit badin et caustique.

Leurs rires bruyants réveillèrent la négresse centenaire qui dormait, appuyée au tronc d'un galba, ayant son chapelet et son bâton entre ses genoux.

— Pauv'vieille mère ! lui dit un jeune plaisant, quand je serai riche, je t'achèterai un lit pour que tu ne dormes pas ainsi à la belle étoile.

— Moi, ajouta un autre, je t'achèterai la maison, puisque, sans la maison, tu serais condamnée à porter ton lit sur le dos comme le Bernard l'hermite.

— Moi, quand je serai riche, je porterai des souliers vernis qui feront cric crac et je marcherai comme M. de la Békesserie, entre deux esclaves, l'un devant, l'autre derrière.

Ce dernier se leva et se mit à marcher en se rengorgeant et en enflant les joues, provoquant par ses facéties des rires où s'épanouissaient les poitrines.

— Vieille Angèle, demanda une femme à la centenaire,

toi qui as vu passer des générations, regarde le ciel qui est plein d'étoiles et dis-nous si c'est un signe que Zilda donnera beaucoup d'enfants à Bembo.

— Femme, réprimanda une voix déjà entendue, tu n'as pas bien parlé. Nous sommes comme les mouches à miel, nous. Comme elles, ce n'est pas pour nous que nous faisons notre miel, et nos enfants, malgré qu'ils sortent de nos entrailles, sont marqués pour un autre. Ce n'est pas pour Bembo, c'est pour le maître que Zilda fera des enfants !

L'homme qui s'était ainsi exprimé s'avança dans le milieu de l'allée, sous les flambeaux qui éclairèrent une superbe stature d'Africain dont la poitrine, à nue sous la chemise ouverte, valait une cuirasse de bronze. Une tête hautaine et implacable, déparée par l'ablation d'une oreille, surmontait ce torse puissant qu'avait flétri le fer. Il cracha avec mépris :

— Pouah ! fit-il, nous devrions avoir honte quand nos enfants nous regardent, nous qui avons la faiblesse de leur donner la vie, sans avoir le courage de leur donner la liberté !

Qui pouvait parler avec cette âpreté et cette audace si ce n'était Hector, le terrible Mina, l'esclave qui se détournait de la femme pour ne point engendrer dans l'esclavage, précieux pour sa force, mais redoutable pour son amour de la liberté et sa haine de l'oppresseur. C'était ce noir dont, il y avait quelques mois, la vente aux enchères publiques avait été tambourinée en ces termes :

Au nom du roi, de la loi et de la justice, on fait savoir à tous ceux qu'il appartient que le dimanche 20 courant, sur la place du marché, il sera procédé à la vente aux enchères publiques de l'esclave Hector, noir âgé d'environ trente ans. Au plus offrant et dernier enchérisseur.

Le plus offrant et dernier enchérisseur de cet Africain à qui on avait coupé l'oreille et estampé l'épaule d'un lis noir fut Renaud d'Indey, flatté d'enrichir ses terres

du superbe et intelligent Mina qui, comme Gilliat dans les tentacules de la pieuvre, se cabrait devant la servitude, se débattait sous son étreinte de fer, blessé dans sa beauté et sa dignité d'homme conscient de la grandeur de sa destinée.

— Ah ! Hector, Hector ! lui dit d'un ton sentencieux un vieillard assis par terre, la pipe au coin des lèvres, songe à ton oreille... et prends garde à ton cou.

— Quand le cou d'un homme est devenu un cou de chien, répondit le Mina en abaissant dédaigneusement les yeux sur le fumeur, il ne reste plus qu'à le couper.

Joignant le geste sinistre à la parole, d'un mouvement bref et froidement résolu, il frôla son cou du revers de sa main.

*

Echauffés par leurs évolutions, les danseurs se laissaient choir en se plaignant de la chaleur et de la soif, ou bien allaient vers la guinguette où on les rafraîchissait d'une gorgée de rhum qu'ils buvaient, en levant leurs gobelets, à la santé des mariés.

Ceux-ci étaient à table, — et au dessert, — sur le terre-plein que surmontait la boutique d'Halmie, — la sœur naturelle du maître. Assise à quelque distance de la table, elle s'amusait à regarder la fête, sachant que sa présence l'honorait.

Un doux vieux, le bon Bénéditte, qui portait aux oreilles de petits cercles d'argent, faisait le tour du couvert en offrant des confitures, des crèmes, des pâtes rouges de tamadose. A la tonnelle de lianes sous laquelle s'abritait la table étaient accrochées des lampes dont la flamme se couchait sous l'alisé.

Bembo, les épaules robustes et tombantes sous la candale, l'air calme, les traits presque réguliers, intéressait surtout par l'étrange séduction de fatalisme et de force, de fierté et d'humilité qui se dégageait de sa personne

mille fois mieux apparentée avec la femme qu'il avait en face de lui, — et qui était Monique, — qu'avec Zilda ; de même race que la première, du même orgueil, qui rendait ces deux êtres impeccables.

Zilda palpitait comme une étoile. Ses yeux faisaient songer à des diamants. Sous l'arc des paupières, leur douceur voluptueuse baignait de lumière le visage gracieux, — bien qu'égyptien, — d'une expression enjouée, teintée ce soir de songerie. Elle portait une simple robe de brillanté, comme il convenait à l'esclave d'une femme qui avait converti en bois ce qui, pour son usage personnel, avait été jadis d'or ou d'argent.

En revanche, les invitées, parées avec recherche, étalaient sur leurs madras minutieusement peints, sur les manches brodées de leurs chemises, les bijoux bizarres du Sénégal et de la Guinée.

Une vieille da (gardienne) s'effondrait sous les pendeloques de son madras, perdue comme une idole dans ses colliers et ses boucles d'oreilles, magnifiquement insouciante de la loi somptuaire établie pour mettre un frein au luxe des esclaves et ne leur permettant que « la toile blanche, le ginga, les cotonnelles sans soie ni dorure, sous peine de confiscation ».

Le Père Athanase, communément appelé le Père des nègres, était représenté à ce repas d'esclaves par Monbien Montout, le jeune noir qui l'avait accompagné dans ses voyages et qu'il avait élevé et instruit jusqu'à en faire un artiste, un être d'une nervosité aiguë, au profil effilé, au regard angoissé.

Comme un page sert sa princesse, Milo, le petit Soninké, les hanches enrubannées de faveurs, servait Zilda, et le vieil Eloi, dit aussi Patriarche, le plus vénérable de tous les noirs, avec son gilet de satin et son jabot à la Louis-Philippe, tenait le milieu de la table, en face des mariés auxquels il allait porter un toast que les convives attendaient comme une bénédiction.

Le vieil Eloi n'était cependant qu'un esclave de la « Pintade » longuement blanchi dans la servitude. Il gardait au fond d'un tiroir la bourse de son rachat. Trois fois, à diverses époques de sa vie, il l'apporta aux maîtres. Mais les maîtres, avec cette candeur adorablement jouée qui, en ces temps-là, caractérisait plus d'un possesseur d'esclaves, firent chaque fois de cette démarche une hypocrite scène de sentiment, reprochèrent au serviteur son ingratitude : « N'es-tu donc pas heureux avec nous que tu veuilles t'affranchir ? Ne fais-tu donc pas ici ce qui te plaît ? Seras-tu mieux libre ? D'ailleurs, nous ne te vendrons jamais ta liberté, nous te la donnerons. Prends-la donc, puisque tu la veux. » Avec un sourire plein de mansuétude et de finesse, Eloi reprenait paisiblement la bourse, la rapportait et la replaçait au fond du tiroir, où elle était encore intacte jusqu'à ce jour.

Cependant, lui avait vieilli et baissé de valeur, mais demeurait entouré de l'affection et de l'estime de tous, aimé comme un aïeul. Vieux type métissé de foula dont le visage fin et subtil prenait dans le fouillis de la barbe blanche et frisottante l'aspect d'un oiseau blotti dans son nid, il ne trouva pour alimenter ses besoins d'art et de beauté que la poésie du christianisme, les paroles tombées du haut de la chaire, la grandeur simple des évangiles, qu'il savait par cœur.



Le Soninké s'amusait à promener, de convive en convive, un perroquet sur son perchoir. C'était l'ancien perroquet de la «vieille maîtresse», la grand'mère du maître. L'oiseau, depuis quelque temps, était relégué chez les esclaves pour avoir récité les prières secrètes que faisait la vieille dame en faveur de son mari, le défunt Théobald d'Indey, dont le nom était toujours lié à celui de son esclave Joannès.

Les noirs apprirent leurs proverbes au perroquet dis-

gracié, mais il arrivait quelquefois que le diabolique volatile, se ressouvenant encore, se prenait à bredouiller, au lieu de proverbes, de funéraires patenôtres. Aussi, le commandeur, superstitieux autant qu'autoritaire, tolérait-il mal la fantaisie du Soninké et la présence du perroquet à demi grisé de liqueurs et de gâteaux. Dissimulant difficilement sa nervosité, il frappait d'une cravache cachée sous sa serviette les chiens qui rôdaient sous la table :

— Veux-tu bien rapporter cet oiseau dans son coin, Milo, dit-il enfin. Quand les oiseaux s'amusent, est-ce qu'ils invitent les hommes, eux! D'ailleurs, le Patriarche va parler.

Milo emporta le perchoir à une distance respectable des convives, puis, sentant approcher le moment du toast, emplit de vin d'orange les verres des mariés.

Alors le vieil Eloi se leva, domina de son torse légèrement fléchi les madras peints des femmes et la nappe blanche où les gelées de goyave scintillaient à côté des citrons candis :

— Zilda, dit-il, comme la Vierge Marie, tu es noire, mais tu es belle. Aussi, tu fais notre orgueil et notre joie. Tu étais comme la fleur dans la vallée. Bembo a passé et il t'a cueillie. Tu étais comme un petit oiseau inquiet qui, sur le bord de son nid, regarde à l'entour et bat des ailes, pour voler vers d'autres jardins. Bembo t'a vue et il t'a prise. Maintenant, vous voilà tous deux sur la même branche comme deux fleurs! Quand le soleil chauffera, vous le prendrez ensemble l'un à côté de l'autre. Si le vent souffle, vous vous serrerez l'un contre l'autre pour le laisser passer. Zilda, entre dans la case de Bembo de même qu'un présage de bonheur. Mets-toi à son ombre comme la tourterelle sous les bambous à l'heure de midi... Je vous ai vus naître tous les deux et voilà que je vous vois mariés et que peut-être, s'il plaît au Seigneur, je verrai naître aussi vos enfants, ceux-ci, souhaitons-le, au grand soleil de la liberté qui va bientôt, peut-être, rayon

ner sur nous. Bembo, Zilda, que Dieu bénisse votre union ! »

Emu, le vieil Eloi leva son verre d'une main tremblante. Aussitôt les convives, riant, pleurant à la fois, vinrent lui presser la main et baiser ses cheveux blancs.

A son tour, Monbien Montout se leva. Au nom du Père des nègres, il porta des souhaits aux mariés. Les mots d'amour, de liberté, de bonheur tombaient de ses lèvres, cueillis aussitôt par les souffles qui les emportaient en chantant. Il nommait ces choses sacrées d'une voix douce et grave qui s'harmonisait avec l'ardente mélancolie de son front. Tous l'écoutaient respectueux, les mains jointes, l'extase dans les yeux, car il leur représentait leur idole.



Au son du violon, Zilda dansait.

Des effluves de plaisir ruisselaient de ses yeux. Cadençant ses pas, elle s'abandonnait paresseusement au rythme de la musique, respirant avec ferveur l'odeur mystique de la flamme, prise de l'ivresse de sa beauté dont elle sentait le désir épandu partout autour d'elle. A ses côtés, des couples se mouvaient dans une ronde folle, des rubans la frôlaient, le cliquetis des colliers bruissait à ses oreilles.

Debout comme une haute statue noire dans un jardin en fête, Bembo, le cœur serré d'une joie trop forte, la suivait d'un regard auquel était montée l'émotion de son âme. A son passage, il relevait le bras et lui prenait la main pour la soutenir dans une virevolte qu'elle exécutait avec cette aisance souple qui était en elle, les yeux mi-clo, hypnotisée par les sons. Tout à coup, un malaise étrange l'envahit. Dans l'apaisement de la musique, elle ouvrit les yeux, inquiète, chercha autour d'elle et aperçut Renaud qui, en face, par delà l'allée, la regardait et l'appelait d'un signe.

*

— Comme tu es gaie ce soir !... Et moi qui suis si triste... Ce n'est pas seulement la maîtresse qui est chagrine d'avoir perdu son diamant. Moi aussi, j'ai perdu le mien ou plutôt on me le vole. C'est Bembo qui me le vole !

Il parlait avec une enlaçante douceur, appuyé au frangipanier dont était toute bordée l'allée qui montait vers la maison parallèlement à celle des galbas.

Il continua sur le même ton de passion contenue :

— C'est la maîtresse, vois-tu, qui a voulu ce mariage. Mon cœur à moi n'y a jamais consenti. Sans doute, ta beauté lui fait-elle peur. Je n'ai pu lui dire : Laisse-la ainsi. Elle restera dans la maison, près de nous, entourée de notre affection comme Monique. Ne la donne pas à un autre, car je l'aime et en serai jaloux. Au nom de notre bonheur ne la donne pas et voilà que ce soir je ne puis supporter, en effet, que tu sois à Bembo !

Elle joignit les mains devant cette révélation soudaine qui l'épouvantait et l'enivrait. Il lui semblait que les étoiles la regardaient en lui souriant. Grisée à cette boisson d'amour, elle se sentit hiérarchisée dans la nature, assimilée à tout ce qu'il y avait de précieux sur la terre. L'œil de Dieu s'était donc posé sur elle avec complaisance, l'avait douée pour être digne d'un amour qui valait le ciel. Alors, son mariage lui apparut tout à coup comme l'accomplissement d'une erreur, un tombeau où elle allait entrer avec son cœur vivant. Elle leva les yeux au ciel pour y appuyer son âme désemparée.

— C'est ainsi que me parle le maître le soir de mon mariage ! murmura-t-elle.

— Car je t'aime, Zilda ! répondit Renaud d'un accent qui la fit tressaillir.

Lui était dans l'état d'un homme qui, ayant fait à la

légère don d'un joyau rare, en découvre tout à coup la beauté en l'apercevant en des mains étrangères.

Il voulait Zilda maintenant comme le possesseur veut son bien, le maître, son esclave. Son âme, retombée soudainement sous le joug atavique, retrouvait, pour légitimer son désir, toutes les doctrines erronées, les arguments de droit absolu des colons de la première heure.

— Zilda, tu ne réponds pas, reprocha-t-il.

Sa main qu'il avait prise frémissait dans la sienne ainsi qu'une petite bestiole dans un gîte inconnu et déjà chéri.

— Comme tu aimes Bembo ! reprit-il avec une âpre jalousie.

— Je ne sais pas ce que c'est que d'aimer.

— Tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer. Tu ne savais pas ce que c'était que d'aimer quand, encore enfant, rien qu'à me savoir là, ta voix devenait plus chantante, quand tu buvais jalousement au verre où j'avais bu, ou baisais mes mains qui te frappaient. Faut-il que je te révèle à toi-même ! Faut-il que je dise à Bembo que tes gestes et tes paroles seront des gestes et des paroles de mensonge!

Elle le regarda éperdue. Il vit alors un visage nouveau, sculpté dans une expression inconnue, un visage de passion qui l'affola.

— Tu es belle, lui dit-il.

Elle tressaillit, dégagea doucement sa main de la sienne et, les bras croisés sur son cœur, s'éloigna d'un pas léger sous les vieux arbres témoins.



A son tour, Renaud remonta l'allée.

Bientôt la maison lui apparut alignant sur la mer ses fenêtres aux persiennes négligemment closes. Léone n'était à aucune. Elle ne l'appelait pas à travers la nuit avec ses bras nus et sa voix impérieuse dans sa tendresse.

Non, elle n'avait pas senti son absence. Aucun songe ne l'avait avertie dans son sommeil.

Dans le jardin, une rose se balançait haute sur sa tige. Sans doute, elle attendait l'aurore pour s'ouvrir et dans la rosée, demain, une main souvent baisée viendrait elle-même la cueillir. Cette pensée l'attendrit. Il détacha la rose de sa branche, la lança vers la fenêtre, écouta sa chute sourde sur le plancher, attendit. Rien ne bougea. Il eût voulu rentrer, remonter vers l'endormie, s'apaiser sur son cœur comme un petit enfant. Des souvenirs lui vinrent.

Il se rappela l'aïeule dont il avait lu que, dans un accès de jalousie, elle brûla la joue et le sein à une négresse trop belle et trop regardée de son mari. Il songea encore à cette vieille amie de sa grand'mère, ridicule, récitant à satiété dans sa vieillesse, — sans doute pour l'avoir trop répété dans sa jeunesse, — et en frappant contre la table son index replié :

Les hommes libres qui auront un ou plusieurs enfants de leur concubine, ensemble les maîtres qui l'auront souffert seront condamnés à une amende de deux mille livres de sucre, et, s'ils sont les maîtres de l'esclave de laquelle ils auront eu les dits enfants, voulons, outre l'amende, qu'ils soient privés de l'esclave et qu'elle et eux soient adjugés à l'hôpital.

Un jour viendrait-il vraiment où Léone se réveillerait trahie, allongeant elle aussi la fatale et interminable chaîne des épouses désenchantées ! Etait-il donc las de fidélité et l'inévitable polygamie le guettait-il comme les autres. Ces arbres, ce jardin, ces mêmes lieux témoins de leur amour le seraient-ils vraiment de son inconstance, de son parjure ?...

Il murmurait le nom de Léone et néanmoins il s'en allait, s'éloignait d'elle, cédant à un instinct, à une force qui, plus puissante que tout, gisait en lui et l'emportait malgré lui.

Le bruit sec d'une pipe qu'on cognait contre une pierre

lui révéla la présence de Zinzon. Le vieux serviteur, assis sous un flamboyant, fumait, le visage tourné vers la mer :

— Sais-tu l'heure ? lui demanda Renaud.

— Maître, répondit-il, en levant l'index vers le ciel, il est sûrement minuit sonné, car cette grosse étoile est déjà arrivée au-dessus de ce palmier-ci.

D'ailleurs, la fête était achevée. En petits groupes, les danseurs s'en allaient par tous les petits sentiers. Renaud eut juste le temps de se dissimuler pour n'être pas aperçu par sa sœur Halmie qui remontait l'allée avec Monique et le Soninké.

Quelques portes en se fermant jetèrent un miaulement, puis la nuit redevint silencieuse, traversée d'une grande croix d'étoiles qui la faisait divinement belle.

III

FOL QUI S'Y FIE

Au milieu d'un grillage en bambou, s'élevait la case de Bembo marquée à son seuil d'une pierre rectangulaire. Sur la façade, percée d'une fenêtre, grimpait le jasmin que, plein d'espérance, il planta le soir de ses fiançailles. Le bruit d'orgue d'une rivière peu lointaine traversait d'un bourdonnement continu la frêle maison à la toiture de paille.

A la voix de Renaud, la porte s'entr'ouvrit et Bembo, encore dans ses habits de fête, apparut sur le seuil :

— Je disais bien, murmura-t-il, que j'avais entendu la voix du maître, — et il descendit la marche.

Mais tout de suite, la présence de Renaud l'oppressa à l'égal d'un malheur. Sensitif à l'extrême comme tous ceux de sa race, il fut pénétré du fluide singulier qui se dégageait du maître et qui éveillait en lui quelque chose de vague, un malaise peu précis encore, mais alarmant déjà ses sens.

— Où est Zilda ? demanda Renaud.

— Là, dans la case, répondit Bembo, en indiquant nonchalamment la maisonnette.

— Qu'elle monte à la maison et aille, comme d'habitude, dormir avec la vieille maîtresse.

Puis, avec un brusque consentement à une détermination déjà envisagée :

— Après tout, pourquoi différer davantage ce qu'il faut que tu saches, ce qu'il eût mieux valu, peut-être, t'avoir dit hier encore... Je ne puis te laisser Zilda, car je la veux, et qu'on te l'a donnée contre ma volonté. Ne va donc pas plus loin dans ton mariage, Bembo. Oublie, crois-moi, oublie que tu l'as épousée ce matin. Cela vaut mieux.

— Je ne l'oublierai jamais !

Il se retourna vers la case, appela Zilda, et dès qu'elle fut sur le seuil :

— Le maître veut que nous oubliions que nous nous sommes épousés ce matin. Mais peut-on oublier cela ! S'épouser n'est-ce pas s'unir pour la vie devant Dieu et devant les hommes. Réponds, Zilda, pouvons-nous jamais oublier cela ?

Elle ne répondit pas. Il la sentit très émue. Il n'insista pas :

— Viens, lui dit-il alors, en lui tendant la main, le maître veut que tu passes la nuit chez la vieille maîtresse, comme d'habitude.

Sous les yeux de Renaud, ils remontèrent les frangipanes, côtoyant l'allée des galbas où il ne demeurait plus maintenant que quelques chiens voraces à la recherche d'os dont on entendait le broiement sous leurs mâchoires.

Silencieux, Bembo gardait dans sa main la main de Zilda et sentait contre sa chair l'anneau qu'il lui avait glissé le matin. Par une superstition de femme, pour ne pas abandonner au mari une complète domination, elle

l'avait arrêté avec l'extrémité de son pouce à la deuxième phalange de l'annulaire. Il avait souri alors.

Des sourires, des souhaits, de la musique, de la danse !.. Toutes ces félicités avaient donc été un mensonge, une vision sur laquelle tombait déjà le rideau ! Et l'angoisse de ce silence, de cette main inerte dans la sienne, bien qu'il en sentît les pulsations de fièvre !

— Dis quelque chose, Zilda, supplia-t-il.

— Je n'ai rien à dire, murmura-t-elle. C'est comme un grand vent qui aurait soufflé et a tout emporté.

— Tout emporté ! répéta-t-il, la voix affreusement creuse.

Il regarda le ciel, les épaules soulevées par une respiration profonde et douloureuse :

— La belle nuit de noces !



Que lui ferait tout le reste si son amour à elle ne devait pas lui faillir, s'il demeurait inébranlable dans son cœur de femme, tels ces rochers de basalte sur lesquels se déchire le torrent sans jamais les emporter. Mais cet aveu : « C'est comme un grand vent qui aurait passé et a tout emporté », cette heure qui s'écoulait sans parole, sans effusion, sans réconfort !

Il se tut lui aussi. Eh ! peut-être le silence était-il préférable à tout ce qui eût pu s'échanger de vaines paroles. Non, il ne lui mendierait pas un geste, ni sa pitié, ni son amour qu'il voulait libre comme l'air.

Elle, les yeux clos, marchait dans un songe, portait dans son cœur une musique qui ne se tairait jamais.

C'est pour elle que se levaient de nouvelles étoiles, qu'éclosaient des parfums suaves : « J'aime Zilda ». Toute la nature était devenue sensible à cet aveu. C'est pour cela qu'il y avait de la douceur, des chants dans les souffles que, demain, le soleil brillerait plus radieux. « J'aime

Zilda », que la tiédeur de la nuit l'enlaçait, que des pétales pleuvaient, et que, tout au fond de l'horizon, comme une grosse masse accroupie, le mont, entr'ouvrant son voile violet, la regardait venir.

Dans cet enivrement, elle arriva sous les fenêtres de Léone. A l'une des croisées était posée une petite potiche en terre où fraîchissait une eau pure. Le vent de la nuit balançait le hamac oublié sous le manguier. Bembo s'arrêta, les yeux levés vers la chambre où dormait Léone.

— Tu te chagrines de ton diamant perdu, pauvre maîtresse, dit-il. Tu ne sais donc pas que tu as un trésor plus cher que tu peux perdre si tu n'y veilles... Mais dormir n'est pas mourir. Tu es là vivante et belle. Tu ouvriras les yeux, tu te réveilleras et ton réveil sera peut-être le salut !

Il sentit tressaillir la main de Zilda :

— Voilà, lui dit-il, — en montrant du doigt la fenêtre, — la seule femme que le maître a le droit d'aimer, et moi je suis le seul homme qui ait le droit de t'aimer.

— C'est vrai, répondit-elle, semblant s'éveiller à son tour d'un beau rêve. Bembo, mon cher Bembo, c'est une heure qui passera. Pourquoi te tourmentes-tu ! Tu sais bien que je t'aime.

— Dieu t'entende, Zilda ! fit-il, rasséréné soudain au son de sa voix, et te garde, acheva-t-il, profondément ému.

Il étreignit sa main, la baisa sur le front, car ils étaient arrivés devant la porte, la même par laquelle était sorti Renaud quelques heures auparavant et par laquelle entra Zilda, sous le regard anxieux de Bembo.



Mais lui n'entra pas dans la maison que tout à l'heure il avait franchie les mains pleines de bonheur et qui ne sut pas se fermer sur ce bonheur pour le garder jalousement entre ses cloisons.

Bembo erra dans la nuit, gravit les mornes, descendit dans les ravins, longea la rivière aux mouvantes blancheurs qui dévalait en cascades sous les bambous et les fougères. Puis il prit le chemin creusé d'ornières par lequel sortaient les chariots lourds emportant au port les boucauts de sucre brut et de rhum.

La canne haute et mûre bruissait sur son passage. Des fruits tombaient avec un bruit mat et s'écrasaient sur le sol, en laissant échapper une saveur acidulée. Bientôt la mer se haussa devant lui comme un champ de violettes. Ses vagues amples et lourdes se déroulant avec la somptuosité du velours couvraient le sable noir de musique et d'écume.

Que de rivages elle berçait à cette heure de sa même mélodie ! Que d'îles elle emprisonnait dans la broderie de ses lames ! Jamais, comme ce soir, il n'avait subi son attirance, son offrande de refuge et de sauvegarde !

Cependant, au large, de hauts vaisseaux croisaient en silence, gardaient les côtes, serraient l'île-esclave dans une étreinte de fer.

Barrée ! La liberté était barrée de toutes parts.

Qu'on la cherchât sur la route du Vieux Monde ou celle des Amériques, ou vers le couchant sur lequel Sainte-Lucie se dressait comme un piédestal, aussitôt le canon, faisant retentir les flots, forçait le fugitif à retourner dans ses fers où à sombrer dans la mort.

Le poing crispé, Bembo reprit sa route dans l'ombre fraîche des tamariniers.

Des gens venaient au loin. A leurs pas rythmés, il devina des porteurs de hamac. Sans doute, Balala et Vonvonnette qui portaient la méchante vieille femme qu'était cette veuve Desoulaga, prise de la fantaisie de se faire promener sous les étoiles, douillettement blottie dans ses coussins de fromager sans souci du repos de ses serviteurs. Même à distance lui parvenait la voix aigre-

lette et perçante de la vieille fée querellant, selon son habitude, son jovial Balala.

A l'approche du hamac, Bembo se dissimula, et le lit aérien passa, enfilé au bambou que supportait l'épaule des deux noirs. Il ballottait sous le poids léger de la noctambule qui se plaignait d'être affreusement portée et secouée comme une fève sèche dans sa cosse.

— Ce n'est pas ma faute, ma pauvre maîtresse, objecta Balala, — le porteur qui était en tête, — si tu n'es pas grosse comme ta cousine Mme La Békesserie, car alors tu serais dans ton hamac comme du beurre dans une feuille de bananier.

— Laisse seulement que nous arrivions, mauvais nègre. Je te caresserai le dos d'une belle façon, promit la voix sortant du fond du hamac.

A quoi Balala répondit sans s'émouvoir :

— Tu sais bien, bonne maîtresse, que le dos de Balala ne pourrait passer une bonne nuit si ton fouet ne lui souhaitait le bonsoir.

Ils passèrent. Bembo continua sa marche. Mais de nouveaux pas se mêlèrent aux siens. Un homme soufflait derrière lui, lui jetant son haleine dans le dos. Il portait sur la tête une corbeille chargée de noix de coco.

— Bonsoir, frère, dit-il. Que s'est-il donc passé ici que les gens que je rencontre sur ma route soient si farauds que cela ?

— Une noce.

— Pour sûr, celui qui s'est marié n'est pas un pauvre mangeur de farine sèche comme moi !

— Sait-on jamais le matin ce qu'on mangera le soir, et si le dîner qui a commencé par de petits pâtés ne se terminera pas par du hareng-saur.

— Tu parles d'or, frère, et je te prie de m'excuser de te fausser compagnie. Il faut que je sois au port avant le jour pour remettre des cocos à M. Chrétien qui part pour la France.

Il reprit son allure, fila comme une flèche dans la nuit, les reins fléchissant sous le poids des fruits lourds.

Bembo était arrivé à une grande croix plantée sur la route. Il s'arrêta et se signa. Il n'alla pas plus loin. C'était à cette tête pâle et inclinée qu'il était venu, à ces bras passionnément ouverts à la terre et à ses douleurs que l'avaient conduit ses pas :

— Seigneur ! dit-il, Simon le Cyrénéen t'aida à porter ta croix, toi qui es le maître du monde. Aide-moi à porter la mienne, moi qui ne suis qu'un esclave.

Cette prière formulée d'un accent profond et vibrant, il s'assit, le visage tourné vers la mer, sur laquelle la Croix du Sud descendait toute penchée, tachant de quatre gouttes de sang le ciel tropical.



— Qui coupera la première canne pour la maîtresse ? demanda le commandeur.

A ces mots formulés d'un ton maussade dans son autorité, un jeune noir, nu jusqu'à la ceinture, sortit du groupe matinal des travailleurs et vint sur le bord du champ. Il leva en l'air son coutelas, traça dans le vide deux traits en forme de croix, puis, avançant d'un pied et s'arquant sur un genou, trancha à sa base d'un coup net le roseau qui grinça et tomba. Alors, d'un geste où entrait l'orgueil de sa force, il ramassa et leva la canamelle courbée en quart de cercle, baguée de distance en distance d'un filet sanglant et alla l'offrir à Léone qui était là, dans la plaine, avec Halmie, toutes deux venues pour voir couper le sucre, car les esclaves disaient :

« Quand la maîtresse voit tomber la première canne, cela porte bonheur à la récolte. »

Ce fut le signal.

La chantrelle (sur les plantations, la femme chargée de chanter pendant la coupe de la canne), appuyée sur une houe, entonna le chant du travail. Aussitôt, les tra-

vailleurs se ruèrent sur les roseaux et le saccage commença. Sans relâche, la canne, exhalant son odeur douce, tombait, s'amoncelait dans des chariots attelés de bœufs qui la transportaient au moulin. Toute la brute humaine en jeu haletait sous l'effort. A travers les roseaux, les haleines passaient en souffles de tempête. Les torses se levaient et s'abaissaient. On voyait les muscles houler sous la peau et les poitrines se bomber à craquer. Toujours le chant de la chantrelle montait, mesurant le geste de l'homme, le maintenant dans son harmonie et sa beauté.

Un esclave se leva et souffla. Il avait la rainure du dos creusée comme le lit d'une rivière. Il promena le pouce sur son front et le secouant dégouttant de sueur sur la terre :

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, si les beaux oiseaux ont la queue arrachée, qu'en sera-t-il alors des pauvres cicis comme nous !

— Qui donc a la queue arrachée ? demanda-t-on.

— N'est-ce pas Bembo que je vois travaillant avec nous ? Lui, un esclave de la maison qui n'a de sa vie manié la houe ni le coutelas !

— Si Bembo coupe la canne, c'est qu'il s'en fait une fantaisie.

Le premier qui avait parlé secoua la tête :

— On me dira tout ce que l'on veut, mais on ne me tirera pas de la cervelle qu'il y a quelque chose sous tout cela.

Avec son pouce, il traça une croix sur sa bouche et se remit à la besogne.

Le soleil montait lentement derrière la montagne, précédé d'une splendeur rosée. L'attente de la lumière se sentait dans les cœurs et dans les choses. On la désirait comme un dieu à la fois chéri et redouté...

Les bras enlacés, Léone et Halmie s'éloignaient. Halmie portait la canne offerte, Léone balançait une om-

brelle blanche sur sa chevelure dont les tresses lui frappaient les mollets.

Alors, Hector se redressa, et, pareil à un mont qui se prendrait à respirer, domina les dos courbés et ruisselants de sueur. Le poing sur la hanche, il lança son coutelas en dehors du champ, et, avec un défi dans le regard :

— L'eau passe la farine (la mesure est comble), dit-il, et je suis las de travailler pour eux !

Il croisa d'un geste résolu ses bras sur sa poitrine, alla s'adosser à un arbre, posa la semelle de son pied droit sur son mollet gauche.

— A ta guise, frère, lui dit ironiquement le jeune noir qui avait coupé la première canne. Chacun doit faire son goût sur la terre, et si le lapin aime le capri, pourquoi empêcher le rat d'Inde de préférer la liane douce.

Mais le bon Bénéditte, le doux vieux qui portait aux oreilles de petits cercles d'argent et en qui avait péri l'instinct de la liberté, s'écria :

— Seigneur ! mets la résignation et la patience au cœur de notre pauvre frère Hector !

Hector abaissa dédaigneusement les yeux sur lui et avec mépris :

— Vieux corps, lui dit-il, la résignation et la patience, c'est pour ceux qui, comme toi, veulent rester les mulets des békés (blancs créoles) toute leur vie. Nous devrions avoir honte. Piquons nos corps, nous verrons qu'au lieu de sang, il en sortira de l'eau trouble. Qui de vous, s'il a remonté les bords de la Rivière Salée, n'a vu un crabe qui porte sur son dos l'oiseau qui s'appelle le crabier. Que fait ce crabier sur le dos du crabe ? Il le dévore à coups de bec, lui mange sa chair et ses os jusqu'à ce qu'il l'épuise. Eh bien, les crabes, c'est nous ; les crabiers, c'est vos maîtres. Ah ! si les hommes de Saint-Domingue avaient été des noirs comme nous, seraient-ils leurs maîtres aujourd'hui ! Cependant, nous sommes cent mille noirs, ici, sur cette île ! Et combien de békés ? Dix mille.

Il cracha de mépris.

Le même jeune noir, s'arrêtant de travailler, le regarda bien en face et lui demanda :

— Où est notre poudre ? Où sont nos canons ? Sont-ils à toi, les cuirassés qui sont dans la rade ?

Hector répondit en tapant sur ses muscles d'une main qui les sondait comme si en eux résidait la force qui venge et fait justice.

— Ah ! oui, nos muscles, répartit l'autre avec un ironique éclat de rire, nos pauvres muscles qu'un coup de mousquet ferait voler en miettes ! Crois-moi, Hector, mordons-nous les poings quand la colère nous prend, c'est tout ce que nous pouvons faire. Nous n'avons que des allumettes et nous ne pouvons pas aller plus loin que là.

Il étendit le bras vers le mont pareil, sous le flamboiement du soleil, à un cratère qui s'allume doucement.

Le Mina aussi tendit le bras et le maintint allongé vers le hautain et sauvage asile de ces aînés qui aimèrent la liberté plus que la vie et périrent dans ces forêts en combattant pour elle.

— En vérité! affirma-t-il, la mort seule m'empêchera d'aller plus loin que là !

Pour appuyer son serment, il frappa sa poitrine de toute la largeur de sa paume, se baissa, prit du bout de son index un peu de terre qu'il posa sur sa langue.

Du fond des roseaux, la voix du bon Bénéditte s'éleva de nouveau :

— A quoi bon dire dans notre prière du matin : «Seigneur que ta volonté soit faite», si nous devons ainsi murmurer tout le jour !

Le silence se fit. Et ce fut, avec une recrudescence d'ardeur, la levée claire des coutelas, le gonflement des artères, le halètement des poitrines. Et le chant de la chantrelle, toujours s'élevait dans le soleil, soutenait l'effort.

Resté adossé à l'arbre, Hector, le front altier, songeait

en regardant le large : Comme cette mer aux soulèvements formidables, force terrible et d'autant plus redoutable qu'emprisonnée, elle doit, pour s'épandre, briser ses remparts et les déborder.



D'un regard aigu, le vieil Eloi fixa l'horizon. Le soleil venait de disparaître sous la ligne bleue sombre de la mer, laissant après lui cette mouvante imagerie de nuages et cette coloration rose, un peu ambrée, qu'ont les crépuscules de l'équateur. Aussitôt, le soir s'emplit d'un bruissement métallique dont toute l'herbe vibra, des parfums nouveaux naquirent, des fleurs déplièrent leurs corolles, des feuilles se rapprochèrent pour s'unir dans le sommeil. Beaucoup de forces se libérèrent et s'épandirent.

Le bâton en main, le vieil Eloi sortit de sa case. Non loin, il se pencha, cueillit une plante, puis traversa l'allée des frangipanes.

A quelques pas du grillage en bambou qui encerclait la maisonnette de Bembo, il s'arrêta, huma l'odeur sucrée qu'avait laissée la canne, regarda passer les pintades qui remontaient vers la maison, sautillantes, évaporées, mouvant à droite et à gauche leurs têtes étreintes dans un fourreau de satin blanc, et, poussant enfin la clôture, entra chez Bembo.

Il allait vers lui à la façon d'un père vers son fils éprouvé, car il avait deviné que des choses graves et douloureuses se passaient dans sa vie :

— Je te la porte pour que tu la plantes devant ta case, lui dit-il, en lui tendant le végétal à l'odeur désagréable : c'est l'herbe qui chasse le serpent.

— Il est trop tard, répondit Bembo, debout à côté du jasmin de ses fiançailles. Le serpent est venu et le mal est fait.

Il tendit le bras vers la maison déserte où la lampe n'avait jamais brillé.

— Que veulent dire tes paroles ? interrogea le vieil Eloi.

— Si tu ne les comprends pas, Patriarche, qui donc les comprendra ?

Les deux hommes se regardèrent de ce regard qui pénètre jusqu'au fond de l'âme. Le vieil Eloi hocha la tête. Ensemble, ils s'assirent sur la pierre qu'avait effleuré à peine le pas fragile et inconstant de Zilda.

—Ainsi, conclut le vieil Eloi, le bonheur est donc comme la fleur de giraumont qui coule dès qu'on la montre du doigt.

— Tu as sans doute assez vécu pour le savoir.

— Si tu veux, tu me parleras. J'étais l'ami de ton père. Comme lui, je suis de cette Pintade qui m'a vu naître, et me verra mourir.

Pour appuyer ces paroles, il faisait trembler au-dessus du sol son index noueux, cerclé d'une bague en écaille.

— Tu me parleras sans doute de la justice, de la loi, mais je ne veux rien de la justice ni de la loi, assura Bembo. C'est de Zilda seule que je veux ce que je veux.

— Je te comprends. Mais si le loup ravit la brebis, dois-tu rester immobile à le regarder l'emporter ? Ne feras-tu rien pour la sauver ?

Se redressant pour maîtriser son émotion :

— Et quand la brebis consent à se laisser emporter ? demanda Bembo.

— Alors, il faut parler à la brebis, car, quand la brebis s'égare, est-ce que le berger ne se met pas à sa poursuite ? ne l'appelle-t-il de sa voix la plus douce et ne la prend-il pas sur ses épaules pour la ramener au bercail. Ce n'est pas moi, rappelle-toi, c'est le Père lui-même qui te l'a dit, le matin de ton mariage.

Le vieil Eloi retira de sa poche une feuille de tabac qu'il déchiqueta.

Le crépuscule s'était complètement décoloré. Un gris de cendre enveloppait les derniers nuages qui défilaient

sur l'horizon. Les deux hommes, pareils à la nuit, commençaient de se dissoudre en elle. Sans les linges clairs qui les vêtaient, ils n'eussent été que des reliefs perdus dans l'obscurité grandissante. L'âme et les sens remplis des fluides qui, le soir, s'échangent mystérieusement entre l'être et l'univers, ces deux humbles sentaient s'exalter secrètement leur pressentiment d'une destinée spirituelle.

— Seigneur ! Seigneur ! soupira Eloi.

Dominé par le fatalisme chrétien qui annihilait en lui la volonté d'agir, Bembo, d'ores et déjà inerte et soumis à son sort, conclut :

— Pourquoi lutter contre Dieu qui m'envoie l'épreuve et la fera cesser à l'heure qu'il s'est choisie. Un jour viendra, je le crois, Patriarche, où Zilda repentante s'agenouillera devant moi et pleurera sur mes mains. C'est ce jour-là qu'il faut attendre dans la souffrance. Je l'attendrai.

— Dieu t'aidera, mon fils, s'écria le vieil homme.

Lui aussi avait connu les injustices et les abus de la domination. Bien des fois, il sentit son âme lassée, et se trouva comme un oiseau auquel on a brisé les ailes en face d'un beau rivage. Mais il se rendait cette justice, au soir de sa vie, qu'il avait toujours donné l'exemple de la sérénité et de la fierté dans la soumission.

Frappant deux silex l'un contre l'autre, il alluma sa pipe et se leva. Les deux hommes se voyaient à peine. La nuit tombait sur eux et les ensevelissait sous une pluie fine et noire, mais leurs paroles n'en acquéraient que plus de mystère et de force :

— Tiens ton cœur, Bembo, tiens ton cœur.

Eloi fit quelques pas, puis, se retournant avant de franchir le grillage, leva l'index dans le soir :

— Dieu est le maître, dit-il, restons à sa volonté. C'est peut-être pour nous prendre dans son paradis qu'il nous donne l'enfer ici-bas.

— Peut-être, répondit Bembo.



Après avoir, d'un geste de semeur, secoué sur le champ la sueur de son front, Bembo s'appuya sur sa houe et regarda la mer.

Le rocher du Prêcheur émergeait tout noir du flot encore pâle, présentant l'aspect d'un moine sculpté dans le roc, — François d'Assise, parlant à ses frères les oiseaux et les poissons de la mer Caraïbe. Des pêcheurs, accroupis dans le sable, laissaient sécher leurs filets tendus en encorbellement d'une perche à l'autre.

La grâce adorablement jeune de l'heure créait des forces nouvelles et avides auxquelles, dans un oubli total de la mort, l'âme puisait une vigueur renaissante, un attachement passionné à la terre. Mais cette allégresse n'allait durer qu'un instant. On était en mars. La saison fraîche touchait à sa fin. L'air recélait une ardeur flétrissante et l'oiseau du Carême déjà jetait vers le ciel son cri rauque, criait sa soif douloureuse.

Le front barré d'un pli, Bembo reprit silencieusement sa houe et se remit à la tâche. Il préparait le sol pour la plantation de l'ananas de Pite, le plus petit mais le meilleur de l'île, le même dont les indigènes tiraient jadis un fil qui avait la beauté de la soie. Léone était très friande de ce fruit savoureux et doré, meilleur encore quand le soleil l'avait mûri sur ce coteau exposé au couchant.

L'ombre d'un oiseau se dessina tout à coup sur le sol et un cri dur traversa l'air. Couac, couac, couac.

Bembo leva les yeux et reconnut le collavicou perché sur la branche d'un pommier-cannelle dans l'attente grotesque que lui imposait la difformité de son col inflexible, posé de travers. Avec anxiété, la bête regardait l'homme, comme pour lui communiquer sa détresse, en appeler à sa pitié, prendre à témoin de son malheur le roi de la création.

— Oui. Tu es maudit et infortuné, dit Bembo. Rien, ni personne, ne pourra te libérer de ton anathème. Ton amour perpétuera ta fatalité. Tu ne pourras créer que de la soif et de la douleur. Tu es marqué pour l'éternité du sceau de ton destin, enchaîné à jamais dans ta souffrance et ton désespoir. Tes pareils dans l'avenir, comme tes pareils dans le passé, crieront leur supplice de même que toi à cette heure, avec ta même voix rauque, ton même cou rigide... Je ne puis rien pour toi. Chacun sa peine. Crie ta soif, crie ta soif, pauvre collavicou !

★

— Crie ta soif, crie ta soif, pauvre collavicou ! Cependant l'eau ne manque pas. A deux pas coule la rivière, et tu ne peux y boire une goutte ! Toi même as fait ton malheur, puisque tu as refusé de lever la tête vers le ciel pour remercier le Créateur quand tu eus bu. Eh bien ! le Créateur t'a puni à ton tour. Ton cou est resté raide, et, pour boire, il te faut aujourd'hui regarder le ciel. Attends donc la pluie, pauvre collavicou !

— C'est toi, Balala. Quel bon vent te mène ? demanda Bembo en se retournant vers le bavard, — un Guinéen court et musclé, — une de ces bonnes laideurs noires embellies d'une expression de bonhomie et d'honnêteté.

— Tu ne sais donc pas qu'il y a grand repas chez toi. Jusqu'aux Béké de la Békesserie qui sont invités ! Quant à moi, je viens d'y apporter la vieille femme.

— Oui, je sais, fit Bembo songeur.

Ces repas de la maison, il les connaissait bien ! Sous sa branche de laurier, Béké de la Békesserie aurait l'air d'un évêque. Par-dessus les coupes de mangues et de bardadines, Joute de Routerre dirait des mièvreries aux dames. La grosse Zaza de la Békesserie en deviendrait écarlate de manger des petits piments, et cette vieille Desoulaga dirait le plus de mal possible des mulâtres.

— Je retourne lui chercher son flacon d'Eau de la

Reine de Hongrie qu'elle a oublié. Elle a des vapeurs depuis la nuit où on lui a lancé des cailloux dans son hamac. Elle dit que ce sont des mulâtres. Moi, je crois que ce sont des jeunes békés du Prêcheur qui revenaient de danser le carnaval en ville. Ma bonne maîtresse, que je lui ai dit, l'araignée n'a jamais reçu de coups de roche, parce qu'elle reste bien tranquille à la maison. Pourquoi que tu ne restes pas aussi bien tranquille chez toi, la nuit surtout. Ça ne ferait pas du mal non plus à Balala.

Les mains à plat sur les cuisses, Balala se courba, pris d'un rire inextinguible.

Comme si cette gaîté de l'homme insultait à son malheur, de nouveau, l'oiseau clama son angoisse, accusa une fois encore la cruauté du ciel. Couac, couac, couac.

— Crie ta soif, crie ta soif, pauvre collavicou ! Dieu aura peut-être pitié et enverra la pluie.

Sur cette consolation, le Guinéen, s'apprêtant à continuer sa route, souhaita le courage et le revoir à Bembo. Mais celui-ci le retenant :

— Puisque tu reviens de la maison, tu as sans doute vu Zilda...

— Si je l'ai vue ! Justement, elle apportait au maître des citrons pour le punch. Elle était jolie, jolie, comme les amours !

Prestement, il s'éloigna de son pas rythmé de porteur.

Appuyé à sa houe, Bembo demeura songeur, les yeux rivés sur le flot qui fonçait.

Midi approchait, d'un indigo violent, monochrome, hallucinant. L'épouvante du zénith opprimait l'âme. C'était l'heure aride et maléfique où, toute vêtue de noir, passe la « diablesse au pied cornu » des superstitions africaines. Malheur alors à qui se retourne à son appel ou répond à sa voix ! Malheur à qui sent l'étrange odeur de bouc qui flotte sur son passage !

De nouveau, l'ombre d'une aile tomba à pic sur le sol,

et l'oiseau désolé alla se percher comme tout à l'heure sur la branche du pommier-cannelle.

Couac... couac... couac...

...Elle apportait au maître des citrons pour le punch... Elle était jolie comme les amours...

...Couac... couac... couac...

Ah ! oui, crie ta soif, crie ta soif, pauvre collavicou !



— Bienheureux ceux qui ont faim, ils seront rassasiés, dit solennellement Brenteville.

— Et, ajouta Joute de Routerre, béni soit celui qui, non seulement, donne à manger à ceux qui ont faim, mais donne encore faim à ceux qui ont mangé : tel est le cas de Baptiste. Il sera béatifié.

— Que les hommes sont donc gourmands ! déplora Léone, en s'asseyant dans la salle longue et claire, en face du respectable pâté de tortue qui provoquait ce bénédicité.

Toute la nuit, à même sa carapace, cette tortue braisa au four, dans un savant assaisonnement d'épices et d'aromates. On la servit telle, couchée sur le dos et calfeutrée d'une maçonnerie de terre glaise. Si elle fit le tourment du cuisinier Baptiste, elle faisait maintenant sa gloire, à ce repas qu'honoraient des convives comme Joute de Routerre, Brenteville, et surtout Béké de la Békesserie, qui ne pouvait se mouvoir sans déployer tout un cérémonial.

Il était assis au centre de la table, omnipotent, décoratif, ayant derrière lui, en pendants d'oreilles et en turban, son esclave maure qui agitait sur sa tête une branche de citronnier destinée à éloigner de lui les mouches, importunes.

Les Béké de la Békesserie, en multitude dans l'île étaient des gens d'origine roturière qui descendaient en majeure partie de ces engagés de Dieppe ou de

Nantes dont la situation sous le joug des grands planteurs ne fut guère plus enviable que celle des esclaves africains, leurs successeurs. Ils se distinguaient tous, hommes ou femmes, par un orgueil démesuré de soi qu'avait fait naître et entretenait la traite. Comme beaucoup, ils s'étaient anoblis d'eux-mêmes, trouvant tout naturel, quand on possédait de la canne à sucre et des esclaves, de porter la particule.

Celui-ci, Hipparque de la Békesserie, comme aux beaux jours du despotisme, affublait encore ses esclaves du turban, des pendants d'oreilles et du carcan d'argent gravé à ses armes. Il représentait ce moment déjà périmé de la société coloniale où l'or, régnant à côté du fer, l'orfèvrerie mettait en bijoux les barbares instruments de l'esclavage. On portait alors des carcans de diamant, des esclavages de rubis qui descendaient jusque sur la poitrine.

Quand Hipparque montait à cheval, son esclave maure, agenouillé, lui passait le pied dans l'étrier d'argent, tandis que, dans la même posture, l'esclave sénégalais lui présentait sa cravache dont le pommeau d'or massif représentait deux carcans enlacés. Marquant ensuite cinquante pas entre lui et son maître, il le précédait pour exiger que les noirs ou même les demi-blancs fissent place et missent chapeau bas devant M. Béké de la Békesserie, tandis que le Maure, venant derrière à la suite du blanc, portait la queue de son cheval. D'où le sobriquet de Bedeau et Paille-en-queue dont on avait gratifié les deux garçons.

L'estomac chatouillé par le fumet de la tortue dont on venait de faire sauter le plastron, Béké de la Békesserie se complut dans des histoires de bonne chère qui dataient déjà du temps du Père Labat. Immanquablement fut évoqué ce formidable et historique pâté de trois cents livres que, au dire du chroniqueur, quatre esclaves robustes portèrent sur une civière de lianes jusqu'à la table couverte de fleurs et dressée au bord de la mer où

étaient venus se régaler des convives de haute volée :

— Un de mes arrière-grands oncles assistait à ce boucan de seigneurs, dit Brenteville.

Ceci clairement à l'adresse de la vieille Desoulaga, dédaigneuse à l'égard des Brenteville qu'elle classait parmi les gens de la « dernière fournée », selon l'expression dont elle se servait pour désigner les « petits blancs » arrivés aux Iles quand tout le gros de la colonisation était fait ; « manants de toutes sortes venant aux Iles pour vendre leurs huiles et leurs saindoux », méprisait-elle.

« Et par-dessus le marché regarder de leur haut les vieilles familles de sang mêlé », ne manquait jamais d'ajouter Joute de Routerre, qui gardait une dent aux « petits blancs » depuis leur soulèvement contre les grands planteurs, du côté desquels s'étaient rangés les sang mêlé.

Desoulaga feignit de ne pas entendre, occupée qu'elle était à jaser avec Renaud qu'elle amusait par sa verve, sa mauvaise langue et sa prétention d'être alliée aux Bragance du Portugal.

— Ah ! Messieurs, soupira Béké de la Békesserie, nos pères savaient vivre, et les temps étaient meilleurs ! Ils n'eurent pas comme nous l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête. Jour d'aujourd'hui ! nous n'avons plus le droit de posséder un marché d'esclaves et de nous pourvoir, à notre guise, de cette marchandise !

Il se répandit en diatribes contre l'Angleterre qui, après avoir supprimé la traite, émancipait ses colonies ; contre Hippolyte Passy et son projet de loi nouvellement déposé à la Chambre ; contre Lamartine lui-même dont la voix s'élevait en faveur de l'abolition, contre Schoelcher, cette canaille qui venait s'ingérer dans leurs affaires.

— Voilà une crainte qui ne m'a jamais gâté un bon repas, affirma Joute de Routerre en se resservant du pâté qu'on repassait.

Veuf, souvent en France pour ses plaisirs et non pour

intriguer dans certain ministère, il était d'esprit plus souple et professait des idées libérales qui le faisaient chérir de la classe mixte.

Malgré le déplaisir qu'il savait causer à la Békesserie, il continua avec malice :

— Nous devrions plutôt nous réjouir de l'intrusion du sang noir dans notre race. Je frémis quand je pense à ce qui serait sorti de ces échantillons dont la métropole cadeauta notre colonisation et de cette bande de filles avariées que nous amena la galante *Fayolle* si l'élément noir n'y avait introduit cet apport de santé physique et morale qu'on ne peut lui refuser.

— Ce n'est pas vous qui devriez parler ainsi, M. de Routerre, dit la Békesserie suffoquant.

— Que voulez-vous, continua de Routerre, j'aime les noirs. J'aime mes cousins de sang mêlé. Ils sont bien de ma race, bien les descendants de François-Claude-Amour de Bouillé, allez ! Nul n'est plus séduisant et plus aristocratique que mon cousin Lionel. A Paris, il a été la coqueluche des salons du faubourg.

Sa soixantaine, qu'il portait avec une jeunesse exquise et une coquetterie dix-huitième siècle, s'illumina de certains et agréables souvenirs.

— Que vous êtes jeune ! lui envoya Léone par-dessus la table.

— Et vous, chère, que vous êtes adorable ! remercia-t-il.

Il enveloppa d'un regard la grosse Zaza de la Békesserie, — la veuve du fils aîné de l'omnipotent, — Lili Brenteville. Puis, courtois :

— Toutes, mes chères, toutes vous êtes adorables !

— Quelles sont les plus adorables, celles de Paris ou nous ? demanda espièglement Lili, — merveilleusement blanche et blonde avec des traits d'africaine, peu ou pas de ligne, la bouche charnue, les yeux en pastille, noirs et splendides.

— Celles de Paris ont la grâce que donne l'art, mais vous, vous mes chères, avec vos langueurs et vos voix lentes...

Et Joute de Routerre ferma les yeux et prit un air pâmé tandis que Zaza achevait :

— Et notre mollesse, et nos gaules amples...

Elle secoua en riant les plis de sa vaste gaule de jaconas sous laquelle se dissimulait son précoce embonpoint :

— Ne dites pas du mal de la gaule, elle fut toute-puissante à Versailles avec nos créoles.

Une de ses aïeules y avait donné le ton, en effet, à l'époque où régna dans le pompeux palais le laisser-aller et le sans-façon qu'y avaient introduits avec la berceuse, le madras et les vêtements flottants, les filles et les femmes des grands planteurs antillais. Cette aïeule descendait de François-Claude-Amour, marquis de Bouillé, lieutenant et gouverneur, à la Martinique, des Iles sous le vent, celui-là qui, une nuit, laissa le bal avec une brillante suite de jeunes hommes pour aller faire la conquête de Saint-Christophe sur les Anglais et duquel Joute disait qu'il avait légué sa chevaleresque bravoure à ses descendants de sang mêlé.

Lili voulut savoir de quelle couturière sortait le déshabillé en nansouk de Léone.

— C'est d'Halmie, répondit Renaud en contemplant longuement sa femme mate sous ses cheveux noirs, ayant sur le cou l'ombre mouvante de ses pendants en fleur de grenade.

Retombant dans son péché mignon, la grosse Zaza écrasait, à la dérobée, sous les dents de sa fourchette, une douzaine de petits piments pourpres. Surprise, elle rit à gorge déployée, et dit :

— C'est une pimentade que je prépare pour Paille-en-queue.

On regarda le jeune Maure qui, impassible, continuait

de balancer la branche de citronnier sur le front de son maître.

Monique présenta le quatrième plat, une pintade à la broche. La majestueuse serve portait à sa ceinture, comme les matrones de la Côte de l'or, un brillant trousseau de clefs de buffets et d'armoires; — ce qui n'empêchait pas ces meubles de demeurer toujours ouverts. Le Soninké, à pas de procession, apporta un vin très vieux dans une bouteille poussiéreuse.

La maîtresse de Balala déclara qu'elle avait suffisamment mangé et qu'en attendant le dessert, elle s'assiérait dans la berceuse et tiendrait la conversation :

— Si c'est pour nous raconter votre aventure de l'autre nuit prévint Lili, Balala en a déjà instruit la ville et la campagne.

Souple comme une chatte, la vieille femme se laissa glisser au fond de la berceuse qui, basculant en arrière, la tint quelques secondes les pieds au plafond. La lumière éclaira dans tous ses détails le minois chiffonné que lui composaient ses yeux verts, son nez aux ailes échancrées, ses joues protubérantes.

— Dimanche, à la messe, j'ai fait plaquer un écriteau à mon banc : « Défense aux nègres et aux mulâtres de s'appuyer sur ce banc, sous peine de plainte. »

— Vous allez vous faire étrangler un de ces soirs dans votre hamac, lui prédit de Routerre.

— Et comment voulez-vous que le Père des nègres soit content ! lui reprocha Léone.

— Il ne nous ménage pas non plus. Ecoutez ce qu'il nous a encore servi ce même dimanche, en chaire.

Et elle cita :

« L'Eternel rompra la verge des dominateurs et le bâton des méchants. » Des choses toujours outrageantes pour nous.

— Le Père a raison, dit Léone. Il ne doit pas flatter nos péchés.

— Il ne doit pas non plus indisposer nos esclaves contre nous, censura hautement La Bèkesserie. Où sont les dominateurs ? Où sont les dominés ? Est-ce que nos affranchis d'hier ne sont pas des maîtres et des possesseurs d'esclaves comme nous. Et, — cela entre parenthèse, — devrait-il être permis que des mulâtres et même des nègres possèdent des esclaves !

— Vous en verrez bien d'autres, prédit Joute de Routerre.

La grosse Zaza fut prise de ses bouffées et Joute, partisan du Père des nègres, en profita pour faire dérailler la conversation scabreuse et inopportune qui menaçait de troubler les digestions.

— Eventez donc Mme de la Békesserie, vous ne voyez pas qu'elle est toute rouge, s'écria-t-il.



Ces paroles eurent la magie d'éveiller les zéphyrs. Ils arrivèrent à travers les manguiers et les palmes, entrèrent par toutes les portes et les persiennes, effeuillèrent une rose sur la nappe, apaisèrent la rougeur de la grosse Zaza qui, d'écarlate, redevint mate comme un jasmin. Venue avec un grand éventail, Nouchette, la petite Sénégalaise, un cadeau de Joute de Routerre à Léone, l'éventait à deux mains. C'était une jolie fillette noire avec une ligne gracieuse et de grands yeux qui la faisaient ressembler à Lili Brenteville.

Renaud annonça qu'aux enchères de la veille, il avait acheté, pour une bouchée de pain, la propriété de plaisance de Mlle de Savillaud, « les Millefleurs ». C'était plein de fleurs, de fruits, d'abeilles...

— Et de gibier surtout, applaudit Brenteville qui aimait passionnément la chasse.

— Je l'ai su par un autre que par toi, reprocha Léone à Renaud. Pourquoi m'en as-tu fait un mystère ?

— C'est toi qui vois du mystère où il n'y en a pas, ré-

pondit Renaud de ce ton négligent qui n'était qu'à lui.

Desoulaga, s'ennuyant de Balala qui tardait à lui rapporter son flacon d'eau de la Reine de Hongrie, envoya lui chercher sa cravache dont elle aimait être toujours armée.

— Est-ce vrai, lui demanda Joute de Routerre, que vous avez fait jeter à la mer le beau David de votre salon ?

— C'est exact. Il s'est avisé de tomber sur le canapé dont je venais de me lever à peine. Je l'aurais reçu justement sur la tête. Voyez-vous ce conventionnel qui, même après sa mort, continuerait à couper la tête aux gens !

Comme on servait du vin de Madère et que le dessert approchait, elle se remit à table, et, fantasque, prise d'un de ces revirements bizarres qui la caractérisaient, elle s'amusa à fredonner la chanson en vogue qui avait le don d'horripiler la Békesserie :

Allons danser la caleinda.

Il n'y avait que la vieille maîtresse qui demeurait triste et silencieuse devant son couvert en bois, humble comme une servante à cette table où, jadis, elle s'était assise, elle aussi, pleine de grâce et d'insouciance.

Elle portait une modeste robe d'indienne coulissée à la taille et sur les cheveux un mouchoir de madras dont une pointe se promenait dans son dos. On la sentait présente pour la dernière fois aux réceptions de la maison auxquelles elle ne pouvait apporter autre chose que la mélancolie contagieuse de sa perpétuelle obsession.

Zilda apparut les bras chargés d'une pyramide de fruits qui s'écroula aussitôt sur la table. Des pommes-crème s'écrasèrent sur la nappe, des mangues qui avaient des noms de reine roulèrent, s'en allèrent se placer devant les convives, et, ce qui amusa les mangeurs, il n'y eut que les messieurs de servis.

Alors, les dames, faisant fi des fruits qui avaient fait fi

d'elles et dédaignant malgré leurs parfums les « Reine-Amélie » tigrées, les « Julie » d'un vert pâle, les « divine » minces et effilées, se rabattirent sur les rondelles d'ananas poudrées de cannelle qui baignaient dans du kirsch.

— Ma chère, dit à voix basse la grosse Zaza en se penchant la bouche pleine vers Léone, tu ne fais pas comme ta cousine qui a remplacé ses jolies esclaves par de vieilles femmes.

Léone regarda Zilda d'un profil de princesse égyptienne, souple, cambrée, gaînée comme en un fourreau de cuir dans sa peau pareille au vin grenat qui teignait les petits verres.

Il lui parut impossible que Renaud ne fût au-dessus de toute beauté, de toute tentation qui ne vinssent d'elle, que vers d'autres qu'elle pussent rayonner les forces vives et profondes de son cœur, car n'était-elle pas seule à posséder le don suprême d'activer les énergies de son être.

Inébranlable dans sa foi, elle répondit d'un ton calme :

— Il n'aime et n'aimera jamais que moi.

Tendrement ses yeux se posèrent sur Renaud.



Le nom de Zilda, prononcé d'un accent profond, tomba dans la nuit comme un fruit lourd, éveillant dans sa chute une sensation étrange de solitude et de détresse. Zilda tressaillit et posa une main sur sa poitrine en apercevant Bembo :

— Ah ! dit-elle, tu as fait mon cœur tomber à mes pieds ! Y a-t-il longtemps que tu es là ?

— Qu'importe que je sois là depuis vingt ans, depuis un siècle ne sommes-nous pas mariés pour être ensemble ?

Dans le rayon de lune qui mettait des rubans clairs dans ce jardin éloigné de la maison, il leva son index et son médium unis.

— Deux fleurs sur la même branche... Te rappelles-tu, Zilda ?

A ces mots qui évoquaient le soir de son mariage et les paroles du vieil Eloi, elle s'attendrit :

— Oui, murmura-t-elle, mais un vent violent a passé et la plus faible fleur est tombée de la branche. Elle roule maintenant parmi les feuilles mortes. Peux-tu encore la vouloir ?

— Je la voudrai toujours. Je la ramasserai, même flétrie, et la mettrai sur mon cœur. As-tu oublié les paroles du Père, quand nous étions devant l'autel et que tu faisais le serment de m'être fidèle ?

D'une voix lente et sonore, il scanda :

« Désormais vos deux vies ne feront qu'une. D'un pas égal, et appuyés l'un sur l'autre, ainsi vous irez ne formant qu'une seule chair et nul homme au monde ne pourra désunir ce que Dieu a uni. »

— Tais-toi, supplia-t-elle.

— Non. Ecoute encore, écoute jusqu'au bout. Il faut tout entendre puisque tu as tout oublié :

« Toi, Zilda, entre avec modestie et confiance dans la maison de Bembo. Apporte-lui le bonheur et les consolations qu'il mérite. Que ton amour lui soit comme le lait et le miel. Demeure dans son foyer, aimable comme Rachel, forte comme Judith, sage comme Rébecca et que jamais par toi le lit nuptial ne soit souillé. »

Te rappelles-tu, Zilda ?

— Oui, répondit-elle.

— Tout cela, tu l'as promis devant Dieu. Tes serments étaient donc des mensonges ?

Elle secoua la tête :

— Je ne mentais pas. Je t'aimais. Je voyais toute notre vie passée ensemble et je faisais mes serments avec un cœur sincère. Mais la parole d'une esclave ne lui appartient pas.

— Et ton cœur, ne t'appartient-il pas ?

Elle ne répondit pas. Dans son silence, elle parut se recueillir et Bembo sentit qu'elle allait dire des choses suprêmes dans un aveu où elle lui dévoilerait sa conscience.

Ils allaient doucement, côte à côte, dans ce jardin où croissaient follement des lauriers et des palma-Christi. La sortie pratiquée dans cette clôture végétale conduisait au pavillon hanté par l'âme de Joannès. Au-dessus de leurs têtes se déroulait une bande de ciel dans laquelle semblaient aller à la dérive tous les bijoux maudits de la « vieille maîtresse ».

— Non, je ne mentais pas. Ce soir, non plus, je ne mentirai pas. Moi aussi, j'aime le maître. Il y a longtemps, depuis mon enfance. Je faisais mal exprès pour être frappée par lui. J'aimais ses coups, son bras levé sur moi, sa colère, jusqu'à sa cravache. Un jour, en l'entendant venir, je me couchai dans le divan. Il me prit par le bras et fit le geste de me jeter par la fenêtre. Je n'aurais pas senti la blessure ni la mort. Venant de sa main, l'une et l'autre m'eussent été douces.

Enivrée de son amour, elle blessait avec une cruauté inconsciente le cœur patient de l'homme qui l'écoutait silencieux et calme :

— Sans doute, je n'aurais pas dû te dire ces choses. Aussi n'est-ce pas pour te faire du mal que je te les dévoile, mais pour que tu connaisses la vérité. Tu seras assez fort pour la supporter. Après j'ai grandi. J'ai cru que cette folie était morte à jamais en un coin de mon cœur. Tu le sais. Il a suffi d'un mot pour la faire revivre : « J'aime Zilda. » Cette phrase entendue le soir de notre mariage est écrite dans les étoiles. Quand le vent passe, il la redit, il la chante à mon oreille... Mais je ne puis pas, je ne dois pas te dire ces choses...

Résolu à tout entendre, Bembo mâchait comme une racine amère l'aveu impitoyable. Il le savait, il le sentait : elle était pure comme au matin de leur mariage. Les

mots seulement l'avaient enlacée, lui avaient tissé cette tunique d'amour dont elle s'enveloppait avec la passion de la Madeleine essuyant de ses cheveux les pieds de Jésus.

Brisée par son aveu, elle se tut et s'appuya au tronc d'un arbre.

Après quelques secondes durant lesquelles Bembo puisa au fond de son être ces forces ignorées que tout homme porte en soi et qui lui sont comptées aux heures de l'épreuve :

— Puisque tu hais le mensonge, dit-il, pour que ta vie ne soit pas un mensonge, pour que tes paroles, tes gestes, tes yeux ne soient pas des mensonges dans la maison où tu vis, où la maîtresse que tu trahis te regarde avec confiance, choisis. Deux chemins sont devant toi. L'un est bordé de roses, mais ce sont des fleurs que tu n'as pas le droit de cueillir ; l'autre est semé d'épines sans doute, mais ces épines ne te feront jamais autant de mal que les roses dont je viens de parler, car ces épines, c'est le devoir.

Le Père m'a enseigné que je te dois ma protection et ma tendresse, que, de même que le pasteur veille sur sa brebis, je dois veiller sur toi qui m'es confiée. Si tu chancelles, m'a-t-il dit, je dois te soutenir, te relever si tu tombes, te ramener si tu t'éloignes, car, quand la brebis s'égare, le berger ne se met-il pas à sa poursuite, ne l'appelle-t-il pas de sa voix la plus douce ? Il ne prend de repos qu'il ne l'ait reconquise. Alors, il la charge sur ses épaules, et, plein d'allégresse, la ramène au bercail... Ah ! le Père des Nègres pressentait-il donc tout ce que j'aurais à souffrir, Bembo, et combien ta beauté te rendrait difficile le chemin de la vertu, pauvre Zilda !

Elle l'écoutait, la tête appuyée au tronc de l'arbre qu'elle entourait de son bras. Doucement, elle se laissa couler sur le sol, s'y affala le front contre la terre. Il sembla à Bembo qu'elle pleurait. Ah ! que ne pleurait-elle

sur son cœur ces larmes qu'il buvait comme des baisers dans cette nuit aimée avec une volupté douloureuse.

La lune, — une lune d'équateur, — rousse, éclatante, poursuivait une étoile de ses pinces ouvertes. Dans le pavillon, une vieille horloge d'un timbre fêlé sonna minuit.

Bembo regarda Zilda. Elle s'était endormie au pied de l'arbre, prostrée de même qu'une pauvre petite chose tombée de lassitude et de misère, une pauvre petite chose qui contenait l'orgueil de toute une race, faisait battre le cœur des hommes de désir et d'amour. Cette chose était sienne, il en était le maître, il pouvait la prendre et l'emporter. Cependant, il demeurait devant elle pareil au pauvre qui n'ose croire à la possession d'un trésor si ce trésor ne vient de lui-même se placer dans le creux de sa main.

La nuit devenant fraîche, il l'appela. Elle ne bougea pas. Il se pencha, la prit dans ses bras, toute sa poitrine contre le corps souple et abandonné, heureux de ces miettes d'amour dont il faisait sa nuit de noces. Ainsi il alla jusqu'à la maison, avec ce poids contre son cœur monta l'escalier qui conduisait à la chambre de la « vieille maîtresse » et la déposa doucement sur le sopha. Alors, il se retira sans bruit et descendit vers sa case solitaire.

DRASTA HOUËL.

(*A suivre.*

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Isabelle Eberhardt : *Mes Journaliers, précédés de la Vie tragique de la Bonne Nomade*, par René-Louis Doyon, La Connaissance. — Marie-Louise Pailleron : *François Buloz et ses Amis. Les Ecrivains du Second Empire*, Perrin. — A. Laborde-Milon : *Emile Montégut, 1825-1895*, Escoffier. — Henri Morice : *La Poésie de Sully-Prudhomme*, Pierre Téqui. — Sully-Prudhomme : *Journal intime. Lettres. Pensées*, Lemerre. — F. Doncet : *L'esthétique de Zola et son application à la critique*, La Haye. — Miodrag Ibrovac : *José-Maria de Heredia. Sa Vie. Son Œuvre. Les Sources des « Trophées »*, 2 vol. Les Presses Françaises.

En tête de cette publication de **Mes Journaliers** d'Isabelle Eberhardt, M. René-Louis Doyon a écrit *La Vie tragique de la Bonne Nomade* où il nous restitue la vraie vie, si brève et si émouvante de cette femme à la fois si simple et si complexe, si pure et si impure. Il était nécessaire, écrit R.-L. Doyon, « de délaver sa pierre tumulaire et de l'arracher aux légendes comme aux louanges tardives et intéressées ; qu'on connaisse son histoire, et son œuvre se défendra d'elle-même ». On ne peut pas, en effet, ne pas admirer cette jeune femme, douée d'ailleurs d'une réelle personnalité et d'un véritable talent, qui a voulu être libre dans la solitude et le désert. Et c'est d'El Oued qu'elle note dans son journal : « De jour en jour je constate davantage qu'il n'y a en effet qu'un seul moyen de vivre, sinon tout à fait heureux, puisqu'il y a la maladie, la misère et la mort, au moins calme, c'est de s'isoler le plus possible des hommes, sauf quelques rares élus et surtout de ne point *dépendre d'eux.* » Pour réaliser cela, son rêve est de s'établir au désert et d'y chercher à la fois la paix et les aventures, « choses conciliables avec mon étrange nature », écrit-elle. Et :

Jamais être ne vécut plus au jour le jour et plus au hasard que moi et ce sont bien les événements eux-mêmes, par leur inexorable enchaînement, qui m'ont conduit où je suis et non point moi qui les ai créés. Peut-être toute l'étrangeté de ma nature se résume t-elle en ce trait

fort caractéristique : chercher coûte que coûte, des événements nouveaux, puis l'inaction et l'immobilité.

Mais ce n'est pas en quelques lignes que je pourrais tenter d'analyser cette âme mystérieuse et d'une hérédité si compliquée, lourde aussi de contradictions qui se fondent en une philosophie ou plutôt en une religion de la fatalité. Mais il y a une noble sérénité dans cette acceptation du destin, et malgré tout un véritable héroïsme dans cette confidence :

Je ne regrette ni ne désire plus rien... j'attends. Ainsi, nomade et sans autre patrie que l'Islam ; sans famille et sans confidents, seul, seul pour jamais dans la solitude altière et sombrement douce de mon âme, je continuerai mon chemin à travers la vie, jusqu'à ce que sonne l'heure du grand sommeil éternel du tombeau...

Pourtant, l'année suivante, elle note qu'elle ne s'appartient plus :

Sur le domaine sexuel, Slimène règne en maître incontesté, unique. Lui seul m'attire, lui seul m'inspire l'état d'esprit qu'il faut pour quitter le domaine de l'intellect, pour descendre, — est-ce une descente ? j'en doute fort, — vers celui des fameuses réalisations sexuelles.

Mais, dans cette même page, elle évoque elle-même ses autres tentatives amoureuses :

Celle qui crut aimer ces fantômes lointains est morte. Et celle qui vit est si différente de l'autre qu'elle n'est plus responsable des errements passés.

Epiloguant sur ces confidences : on croit, écrit M. R.-L. Doyon, qu'Isabelle n'est que sensuelle, elle le sait et dit qu'elle est aussi un *cœur fier et inflexible*, et

ceux qui ne verront en elle qu'une épicurienne à rebours cherchant dans le désert des aventures et des débauches de goût contestable, ne sauront jamais qu'elle avait une pensée hantée d'appels divins et qui se torturait à sa manière par des débauches subites...

Ceux même qui ont goûté du fruit de sa chair n'ont pas soupçonné, dit-elle, *cette personnalité haïe et reniée*. On s'explique maintenant, ajoute-t-il, ses besoins constants de perdre le sens de la réalité, de chercher l'ivresse de l'infini, de revêtir un habit de cavalier. Sensuelle, mystique et « poète par-dessus tout ».

C'est l'islamisme, écrit encore très justement le biographe de cette nouvelle Sainte du désert, — qui la sauve des servitudes européennes et de l'esclavage de la civilisation :

Son instinct remontant de cavalier nomade et fataliste la pousse à vivre dégagée des contingences, obéissant aux besoins de voir et de sentir, cueillant les plaisirs que son état d'esprit lui impose, sans faire à autrui aucun dommage...

Cette image n'est-elle pas l'image même de la liberté dans la sagesse? Pourtant, il semble bien que c'est consciemment qu'elle répondit à l'appel de la mort et à sa promesse de repos définitif.

On lira *Mes Journaliers* de sainte Isabelle Eberhardt, ainsi que sa vie tragique qu'écrivit avec un véritable amour René-Louis Doyon. Que l'exemple de cette jeune femme nous apprenne à nous libérer des « servitudes » de notre civilisation européenne.

Le désert ! il n'est point besoin de traverser les Sahara pour le trouver : il suffit de savoir fermer sa porte et de s'enfermer dans la solitude. On entendra alors le bruit de la Ville et du Monde, comme une sorte de simoun battant les vitres de notre refuge. Et peut-être est-on plus véritablement seul au milieu d'une foule indifférente et anonyme que dans l'inquiétant silence du désert.

§

Voici, de Mme Marie-Louise Pailleron, le troisième tome de son ouvrage sur *François Buloz et ses amis* : **Les Ecrivains du Second Empire**. Contribution très précieuse à l'histoire littéraire de cette époque sur laquelle a régné Buloz et sa *Revue des Deux Mondes*.

En une lettre inédite, Renan répond au duc de Broglie blessé dans ses convictions religieuses par l'article sur l'histoire du Peuple d'Israël :

Prétendre faire des saints avec ces antiques personnages (David, par exemple) d'un autre monde, c'est fausser l'histoire, dépasser ce qu'exige la sainte orthodoxie et donner pleinement raison aux bouffonneries de Voltaire.

De curieuses notes inédites d'Alexandre Dumas fils sur son père, et qu'il adressait à Blaze de Bury pour son ouvrage sur Dumas père. En une lettre inédite encore, Sainte-Beuve annonce à François Buloz son article sur Ampère.

... Quand vous auriez lu, vous voudriez bien me faire repasser sous les yeux l'épreuve lue par vous, et avec vos observations.

Et Buloz répond :

C'est excellent, mon cher Sainte-Beuve... C'est souvent très malin,

doucement cruel dans un ou deux passages, légèrement touché néanmoins...

Maintenant, me permettez-vous encore une ou deux observations ? Votre ponctuation me paraît parfois un peu forcée, vous usez beaucoup du point et virgule, j'en ai ôté quelques-uns. Voyez si vous voulez adopter cela... Enfin il y a deux ou trois *mais*, qui ne me paraissent pas pouvoir commencer la phrase...

Tout de même, conclut-il, « il n'y a qu'à louer ». Sainte-Beuve, élève docile, a ôté ses *mais*, au commencement des phrases, il a fait toutes les corrections qu'on lui demandait : « A un seul endroit, j'ai maintenu deux virgules... ». Emile Montégut succéda à Sainte-Beuve à la *Revue des Deux Mondes*, mais malgré son œuvre considérable, une cinquantaine de volumes, Emile Montégut est demeuré presque ignoré du public. C'est certainement une injustice contre laquelle M. A. Laborde-Miloa a tenté de réagir en consacrant un gros volume d'analyse et de critique à **Emile Montégut**, un des meilleurs traducteurs de Shakespeare et celui qui fit le premier connaître en France Emerson, Longfellow, Channing, Parker, Sterne, George Elliot, Charlotte Bronté, Tennyson, etc. Le livre de M. Laborde-Miloa met très bien au point l'œuvre du critique, mais étant donné que cette œuvre, sauf la traduction de Shakespeare, n'existe plus en librairie, il serait bien de nous donner en un volume de pages choisies un résumé des cinquante volumes de Montégut.

Ce fut Montégut qui présenta Charles Baudelaire à la *Revue des Deux Mondes*. Après la publication des *Poésies*, la censure intervint et adressa un avertissement à la Revue. Alors François Buloz, « soucieux de l'impression de ses abonnés », fit précéder les pièces de Baudelaire de cette petite note :

En publiant les vers qu'on va lire, nous croyons montrer, une fois de plus, combien l'esprit qui nous anime est favorable aux essais, aux tentatives dans les sens les plus divers. Ce qui nous paraît ici l'intérêt, c'est l'expression vive et curieuse, même dans sa violence, de quelques défaillances, de quelques douleurs morales, etc.

Quelques jours après la publication de ses poésies dans la Revue, Baudelaire se confie à François Buloz et lui dit sa profonde détresse, en une lettre inédite où il avoue s'être brouillé avec son éditeur. Mais aujourd'hui, ajoute-t-il,

mon cas est empiré, il est plus grossièrement grave. Depuis diman-

che je suis remercié par le *Pays*. J'y ai subi douze mois d'outrages et de taquineries, me voilà débarrassé de mon insupportable *Salon* : me voilà libre, mais sans le sol.

Il demande qu'on lui avance le prix d'une feuille,

un peu plus si vous pouvez, sur mon roman qui viendra bien un peu plutôt que vous ne le croyez.

Car si je ne m'arrange pas avec *Hachette* ou *Michel Lévy* pour mon *Edgar Poe*, j'aurai un mois de corrections d'épreuves, et je serai à vous tout de suite après, si cela ne se fait, je suis à vous immédiatement. Je suis vraiment bien las de ce vagabondage de douze ans.

Il n'a pas trouvé disgracieuse la petite note « bizarre et paternelle ». Elle l'a incité à repasser en revue les paperasses anciennes, une masse de canevas et de projets amassés.

Hélas ! Monsieur, je dois avouer, — est-ce à ma honte, est-ce à ma gloire ? — que je n'y ai pas trouvé beaucoup de sentiments humains, ou de sentiments passant pour tels. Je n'y ai guère vu, n'est-ce pas ridicule à avouer, qu'une préoccupation de causer l'étonnement ou l'épouvante. Cependant je dispose de trois ou quatre *données* qui, avec de l'habileté, pourraient vous plaire. Mais plutôt du fantastique que du roman de mœurs. Dans ce dernier genre involontairement je vous blesserais, tandis que le fantastique devient pour moi un terrain solide.

Cette lettre est suivie d'un P. S. fort touchant :

Remarquez bien que j'espérais, que j'étais convaincu que je n'aurais pas besoin de vous écrire cette lettre, et que j'avais la ferme intention de ne vous demander de service qu'en vous apportant une belle et sérieuse *nouvelle*, mais le *Diable* qui préside au vagabondage littéraire en a décidé autrement.

Il y a encore d'autres souvenirs sur Mérimée, G. Sand et quelques écrivains qui eurent leur petit éclair de gloire, mais il ne faut pas oublier que la vie littéraire étudiée par Mme Pailleron se concentre autour de François Buloz et de la *Revue des Deux Mondes* et que l'auteur n'a pas voulu dépasser son sujet.

§

En un gros volume de près de cinq cents pages, M. Henri Morice nous parle de **La Poésie de Sully-Prudhomme**, le poète philosophe. Cas exceptionnel et peut-être unique dans la littérature française, les théories éparses dans les ouvrages du poète peuvent s'ordonner en système : « Sa psychologie, sa morale,

son esthétique dérivent d'une sorte de panthéisme évolutioniste.» S'il a composé des poèmes philosophiques, explique M. H. Morice, c'est que, pour concilier ses diverses aptitudes, il n'a trouvé qu'un moyen : mettre en vers ce qu'il y avait de plus important et de plus original de ses spéculations :

S'il a fait de la poésie personnelle, c'est qu'il a beaucoup souffert dans sa jeunesse, beaucoup réfléchi sur ses premiers chagrins et qu'il n'a pas pu résister au désir naturel de se soulager en les exprimant.

Il y a donc, conclut M. Morice, une certaine unité dans l'œuvre de Sully-Prudhomme, et la perfection morale que le poète a cherchée pour lui-même, il la souhaite aussi dans les autres, particulièrement dans ceux qu'il aime.

Cette délicatesse et cette perfection morale on les retrouvera dans les subtilités inquiètes du **Journal intime**. C'est là que l'on découvrira la vraie philosophie de Sully-Prudhomme, qui n'est d'ailleurs qu'un spiritualisme craintif et peut-être sans autre assurance que les mots. Mais il y a des finesses d'expression, des états de sensibilité notés avec sincérité. La langue est un peu terne et abstraite, comme si le poète avait peur des mots trop précis comme il eut peur de la vie et des passions.

§

Avec une parfaite probité qui s'appuie sur une documentation très solide, M. F. Doucet a étudié **L'Esthétique de Zola**, et son application à la critique. Pour Zola, la critique est avant tout documentaire. Zola critique et Zola romancier auront la même méthode de travail :

Je suis simplement un curieux impitoyable qui voudrait démonter la machine humaine rouage par rouage pour voir un peu comment le le mécanisme fonctionne et arrive à produire de si étranges effets.

Mais Zola ne tient pas compte seulement de la réalité; il veut tenir compte aussi de ce qu'il appelle « l'effort humain », de ce que l'homme ajoute à la nature pour la créer à nouveau d'après des lois d'optique personnelle. En résumé, une critique scientifique, tout de même assez incertaine, et qui n'est peut être qu'une sorte de dogmatisme de la méthode plus instinctive et nuancée de Sainte-Beuve. C'est que Zola croyait à la Vérité et à la Science. Il voyait en Sainte-Beuve, dont il admirait les facultés de compréhension et d'analyse, un précurseur « de la méthode expérimen-

tale que nous mettons en pratique », écrit-il dans *Documents littéraires*.

Je ne puis que signaler les deux volumes que M. Miodrag Ibrovac a consacrés à la vie et à l'œuvre de **José-Maria de Heredia**. La critique viendra puiser dans cet ouvrage de précieux documents inédits et trouvera dans le second volume une étude des Sources des *Trophées*. M. Ibrovac a encore analysé la philosophie, d'une si belle sérénité, de ces *Trophées*, la langue, le style, la rime chez Heredia, et il conclut que si,

par une de ces mystérieuses éclipses dont l'histoire des lettres connaît tant d'exemples, il arrive que son œuvre soit délaissée, on peut être sûr qu'elle sera, comme celle de Ronsard, retrouvée un jour par les fervents de la poésie.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Philéas Lebesgue : *La Bûche dans l'âtre*, Chiberre. — Paul Souchon : *Dans le Domaine des Cigales*, suivi *de l'Elégie du Retour*, dessins de Valère Bernard, Chiberre. — Jean de Lassus : *Apparences*, « la Pensée française ». — Charles-Théophile Féret : *Le Bourdeau des Neuf Pucelles*, « les Cahiers littéraires », Caudéran-Bordeaux. — André Bréval : *Poèmes*, bois originaux de D. Galanis, Chiberre. — André Stirling : *Le Pâtre aux yeux clairs*, Chiberre. — Claude-André Puget : *Pente sur la Mer*, préface de Jules Romains, « le Mouton Blanc ». — René Giraud : *Pétales*, Georges Subervie. — Charles de Richter : *Bernerette... et mon Amour*, Chiberre. — Marius Scalési : *Les Poèmes d'un Maudit*, « Belles-Lettres ». — Piat : *Le Médaillier*, Jouve. — Abbé F. Vallée : *De Semaine en Semaine*, Messein. — Léo Loups : *Les Déesses*, « les Images de Paris. — Loys Labèque : *Le Miroir Mystique*, Malfère, Amiens.

Il n'en faut pas davantage, au cœur de l'hiver, **la Bûche dans l'âtre**, et le frisson douloureux, long, pensif, si doux, ravissant et pur des souvenances réchauffe le cœur, ranime et retient à la fois les mouvements enlacés du cerveau. Durant les dolentes et précieuses minutes, toute la vie intime, vraie, profonde a reparu. Qui donc affirme que l'on ne vit pas deux fois, et de la même vie encore? Et la première sans doute n'est pas la meilleure. M. Philéas Lebesgue s'est ainsi complu à réveiller un peu de flamme aux cendres du foyer. Les beaux visages des disparus renaissant autour de lui l'environnent de leur beauté et du rayonnement de leur bonté. Quelle piété discrète et balbutiante aux rythmes attendris de ces thrènes, et dans cette partie intitulée *Les Tisons*, et dans ces évocations ferventes, délicates, des paysages et des instants inoubliables d'une existence saine et

bien remplie. Si les valeurs vraies avaient conservé, en notre siècle tapageur et brutal, le pouvoir d'être aperçues parmi l'effarement de la réclame, au milieu du mensonge sinistre des appétits, des prétentions boursouflées et des souverainetés pédantesques et dérisoires, depuis longtemps M. Philéas Lebesgue serait révéré comme un esprit d'une pureté admirable, une conscience de la plus magnanime sérénité, une force vivante et étonnamment rayonnante et féconde. Nul n'a mieux que lui communié avec la terre, compris la noblesse du travail et exalté la puissance de la nature et du plus noble amour. Il est l'expression spontanée et chaleureuse de l'âme française en ce qu'elle présente de plus robuste, de plus généreux. Son présent livre, encore que j'en goûte moins les parties plus volontaires, un peu, en comparaison des autres, factices ou dictées par choix plutôt qu'imposées de toute nécessité, est un livre de premier ordre, d'un penseur grave et sensible, d'un poète profond et sincère. Dans certains recueils de M. Lebesgue on rencontrait, non sans regret, une sorte de crispation parfois du sentiment qui jusqu'à un certain point en démentait l'inspiration aisée et comme impromptue. Ici rien de pareil ; une souplesse toujours harmonieuse, et, sinon toujours le chant absolu, une constante aspiration vers le chant.

Et soudain nous voici de la brumeuse et tendre magie des campagnes du Vexin transportés, d'un coup de baguette enchantée, **Dans le Domaine des Cigales** que nous entr'ouvre la muse de M. Paul Souchon avec la complicité artificieuse de M. Valère Bernard. Il n'en fallait pas tant pour replonger l'esprit du lecteur dans la nostalgie des espaces de lumière entre les rouges rochers vibrant au soleil au bord des mers pacifiques et couronnés de la verdure éternelle des pins parasol, des pins maritimes, des pins d'Alep tordant des rameaux harmonieusement reflétés par les flots transparents, sous l'haleine heureuse de toute cette nature fériquement embrasée. Certes M. Souchon n'évoque rien que nous n'ayons rêvé et à quoi n'aspirions, mais ses rythmes sonnent justes et décisifs ; ils sont précis, nets et radieux, et s'apparient dans l'extase du suprême pays d'art et de totale splendeur, aux images qu'en donne le dessin du grand poète et peintre de Provence, M. Valère Bernard. A peine aurait-on la force de douter, en présence des paysages si classiquement rappelés, que M. Souchon ait raison de s'obstiner, contre la tradition, à

n'appuyer ses octosyllabes et ses alexandrins sur aucun effet éclatant, et là surtout nécessaire, de la rime. Elle se retrouve dans l'*Elégie du Retour* et lui assure, à mon gré, la grâce d'un élancement plus souple et plus ailé.

Le sortilège du paysage méditerranéen agit sur quiconque y est né à coup sûr, mais aussi sur quiconque, du triste Nord, y est venu, enviable, établir son séjour. C'est ainsi que, se vouant aux **Apparences**, M. Jean de Lassus, d'âme lassée et volontiers éprise de mesures précises ou, comme en maints rejets qu'il affectionne, tombantes et creuses, se redresse et s'épanouit par l'harmonie des soirs et des journées auxquelles il connaît la chance d'assister. Les petits poèmes intitulés *Soleil*, par exemple, et quelques évocations des sites vibrants de pureté et de lumière compensent ce qu'offre, à mon gré, de trop direct, de trop poussé à l'analyse et à l'explication critique plusieurs des poèmes plus longs, où ferait bien, comme l'élan d'une aile, de s'ouvrir parfois davantage l'éclat entrevu d'une fantaisie plus libre.

La fantaisie un tantinet lourde et d'un érotisme bien épais de M. Charles-Théophile Féret, pour être conforme à une veine complaisamment cultivée par plusieurs des meilleurs poètes français, n'empêche, par bonheur, que dans **le Bourdeau des Neuf Pucelles**, il ne se soit rendu par endroits les nymphes plus propices; elles lui pardonnent d'avoir tenté de les avilir, quand il entreprend de chanter le *Voyage*, par exemple, ou quelque sonnet plus délicat.

André Bréval, mort dans sa vingt sixième année, au champ d'honneur, a laissé ces **Poèmes** peu nombreux que présentent au public ses amis M. André Stirling, poète, et M. D. Galanis, peintre et xylographe réputé. C'est toujours douloureux et tragique ces recueils ainsi interrompus, ces destinées, pour mieux dire, coupées brusquement alors qu'elles n'en sont qu'aux promesses et aux premières réalisations. Ici, il y a, malgré d'inévitables vestiges d'influence immédiate et passagère, la sûre formation d'un esprit probe et généreux, une singulière conquête, déjà à cet âge et plus tôt, d'une forme châtiée, sobre et personnelle. Que ce soit de désenchantement qu'il chante (*Jeunesse, la Maison Seule, les Colchiques*), ou d'une verve plus narquoise, soit que son *Carnet de Route* enregistre des nostalgies, des espoirs, une

volonté de n'être grand que par la bonté et non par la force, une âme de vrai poète est enclose en ses rythmes juvéniles.

Le Pâtre aux Yeux Clairs, de M. André Stirlingté, moigne d'un art non moins sûr, plus assoupli et ardent. La noble *Elégie sur la mort d'André Bréval*, les graves et hautes strophes qui y font suite :

La moitié de mon âme est morte avec ta vie...

imprègnent d'une atmosphère de pourpre extasiée et de flottante améthyste cet essor contenu vers les lumières diaprées et les flammes des riches souvenirs.

C'est au Vert-Galant, c'est à la Place-Royale revêtue de neige que les yeux du poète s'éblouissent et s'enchantent, mais c'est aussi à la pâmoison heureuse des sites d'or chanteur, vers les rivages d'Antibes, du Lavandou, au Cap Bénat, au Cap des Mèdes ou à Port-Cros. L'Automne, la Solitude, l'Amour, le Soir et la Mort, les thèmes éternels, animent la lyre de M. André Stirling, et il émeut, et il ravit par la grâce de ses images amples et vraies et de ses rythmes tour à tour brisés ou précis.

Des paysages, moins décrits que d'une arabesque hardie suggérés, *promenades*, *retour*, *prière*, *quiétude*, *attente*, *questions* ou *départ*, des paysages en **Pente sur la mer** composent le premier recueil publié par un poète de vingt ans, M. Claude-André Puget. Souvent les évocations sont nettes, lumineuses, s'enchâssent dans la réflexion du lecteur. Quelques lignes lâches contrarient, en deux ou trois endroits, la fermeté de la plupart. Dans cet art de rythme très marqué, répudiant la rime, et plus allusif qu'insistant, ces fautes évidemment de jeunesse heurtent, encore qu'elles soient vénielles et faciles à corriger. M. Jules Romains a raison de bien présager d'un tel début. Il a raison également de ne point prendre des attitudes de « prophète d'almanach » pour nous enseigner qu'en ce xxe siècle, pareil à une maison commencée, les poètes nouveaux « réservent à quelques-unes des gentillesses d'aujourd'hui un jugement sommaire ». Il frémit à penser que « le pitre triomphant » fera bientôt place au « pître châtié ».

Jeune, sans doute, et très impressionné par des lectures de Sully Prudhomme, de Musset un peu, et aussi de Verlaine, de Baudelaire sans doute, M. René Giraud effeuille quelques **Pétales...** Le parfum n'en est point désagréable, encore que peu

nouveau. Des rosiers plus robustes fleuriront, il le faut souhaiter l'été venu.

Nullement déplaisant quoique, à la longue, un peu monotone, ce petit roman tendre et alerte, **Bernerette... et mon Amour,** ne manque point d'aisance dans le ton, de grâce et de fraîcheur. Quelques strophes de M. Charles de Richter marquent même une parenté avec certain Hugo dans quelques coins des *Contemplations*, de *la Chanson des Rues et des Bois* et des *Fredaines du Grand-Père.* On pourrait plus mal se choisir un parrainage.

Emus de piété affectueuse et de vénération très justement, les écrivains de l'Afrique du Nord ont recueilli les poèmes de Marius Scalési, mort, en 1922, à l'âge de trente ans, après des années de torture physique et d'un dénuement effroyable, qui a empêché même, chose odieuse à penser ! ses parents de lui faire donner les soins propres à lui rendre, peut-être, la santé ! Ah, ces **Poèmes d'un Maudit**, les peut-on estimer à l'étalon commun ? Les cris de misère, les colères résignées, les sanglots d'amertume y bouleversent l'inspiration et ont dicté au malheureux des strophes d'une énergie volontaire et concentrée, dont l'effet n'est qu'à peine contrarié par le défaut de choix souvent, dans l'expression ou la gaucherie d'un art qui eut, du moins, le mérite de masquer par instants au douloureux patient l'implacable destin qui le harcelait et l'indifférence formidable des hommes.

Excellent ensemble de sonnets, **le Médaillier**, de M. Piat, présente des évocations cursives et colorées de rêves antiques et de paysages modernes de l'Ile Maurice. On ne saurait trop rendre hommage à un labeur ainsi probe et de tous points parfait.

De semaine en semaine, M. l'abbé F. Vallée promène ses songes et son inspiration par la lande d'Ar-Mor, par le sentier des souvenances évangéliques ou classiques. Ses qualités, aussi modestement fleuries qu'au temps où il rêvait *à l'ombre de Brocéliande*, lui valent l'approbation et les encouragements charmés de son archevêque, S. E. le Cardinal Charost.

Dans la mûre possession de ses ressources ardentes, extasiées, souples souvent et riches, M. Léo Loups, après *les Léviers*, ces beaux poèmes d'antan, après *les Apparences et les Nombres*, célèbre, pieusement exalté, **les Déesses** de marbre et de chair, celles qui survivent au rêve qui les a douées du frisson surnatu-

rel, celles qui passent dans les séjours familiers. C'est un livre de sage et de fervent, un livre de poète dont le cerveau est empli de docte sérénité.

M. Loys Labèque, s'informant si j'ai reçu de son nouvel éditeur, Edgar Malfère, son nouveau volume, **le Miroir Mystique**, m'avertit que, comme les précédents, « il est d'un genre assez spécial ». Il estime que mes critiques, comme les précédentes, seront sans doute aussi... *spéciales*. N'étant pas, ajoute-t-il, un intrigant, mais un « *solitaire* », il ne me demande aucune faveur, sauf peut-être celle de me lire dans un *prochain* numéro du *Mercure*; car, la dernière fois, j'ai, paraît-il, été « un peu tardif ».

Je le serai moins, cette fois. Le livre m'est parvenu le 6 février, envoyé en effet par mon excellent éditeur et ami Malfère. Je le signale, dans la *présente* chronique, que j'achève le dimanche 17 février, à l'attention, non moins spéciale, des amateurs, me gardant avec soin d'influencer autrement leur opinion. Puissent-ils le lire et l'aimer.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

BOUFFES-PARISIENS : *En Chemyse*, opérette de MM. Willemetz et Cami, Musique de M. Raoul Moretti, mise en scène de M. E. Roze. — OLYMPIA : Débuts de Mlle Jeanne Bruyère (14 mars). — ALHAMBRA : le monocycliste Dormand, etc. — Ouvrages sur le théâtre, par MM. Fagus, Paraf, Moussinac, Raphanel, G. Nathan etc.

On sait qu'avec l'aide de Dieu et de M. Jules Romains, M. Quinson va se livrer à la prospection des chefs-d'œuvre. Ne revenons point sur cette histoire, d'ailleurs plaisante. Espérons seulement qu'à la Sainte-Farigoule (laquelle termine la semaine des quatre jeudis), l'omnipotence des Béotiens ne sera plus qu'un souvenir. En attendant, M. Quinson fait passer, dans un de ses laminoirs à balivernes, un fort plat ouvrage de M. Willemetz. Cet ouvrage, cette chose sollicite notre attention. Elle a pour titre : **En chemyse**, et bafoue, en couplets ineptes et dialogues malotrus, les cinq bourgeois que le roi Edouard III d'Angleterre se fit jadis livrer devant Calais. On ne saurait montrer plus de tact ni plus d'opportunité. Dégrader ce noble et cruel souvenir au moment qu'Albion pose sur nous son pied immense, flatter ainsi les vainqueurs du franc, se mettre à quatre ou cinq pour accomplir ce

bel exploit, convier, sous prétexte de littérature et de musique, la critique à louer cette entreprise de capitulations morales, voilà le dernier tour de notre assainisseur du théâtre. Fort bien. Cela ne fait que justifier l'opinion que nous exprimions, ici même, au sujet de l'épicerie et de la quinsonnade. Au surplus, *En chemyse* sera, selon toute vraisemblance, traduit en anglais, et George Robbey reprendra sans doute à Londres le rôle de Dranem. Voilà de quoi satisfaire notre fierté. Les gens de l'espèce Quinson, Willemetz *and co*, finiront bien par ramener la censure et l'interdiction, — et ils font tant que les plus libéraux d'entre nous commencent de le souhaiter.

On n'imagine rien de plus bas que cette histoire de chemises, rien de plus humiliant pour l'esprit humain que cet avilissement des plus nobles choses devant ce monstre poussif et ricaneur qu'on appelle le public des Bouffes. La pièce, si j'ose donner ce nom au rapiéçage de M. Willemetz, est un composé de toutes les niaiseries en vogue, de tous les *Dédé*, de tous les *là-Haut*, qui nous font si cruellement payer, en monnaie d'ennui, le succès « légendaire » de *Phi-Phi* : « Ah ! disait quelqu'un, quand une veine de bêtise est ouverte, il y a bientôt hémorragie ! » A ce prix, M. Quinson nous laissera bientôt exsangues... Le pire est que la sottise du public et la veulerie des critiques, — je parle de la majorité des critiques, — encouragent les négociants de bassesses. On conçoit qu'au seul mot de sifflet tout le beau monde des ayants droit et des bars de la rue Caumartin tressaille d'une terreur sacrée. Est-ce une raison pour nous taire ? Si nous n'y prenions garde, ces gens-là mettraient Jeanne d'Arc en opérette et tireraient du Moulin de Laffaux un vaudeville militaire. Allons, assez, assez comme cela.

Par contre et fort heureusement, M. Gémier a joué à l'Odéon une pièce de M. Lucien Besnard sur le compte de laquelle les meilleurs esprits se sont accordés. Je ne l'ai point vue, mais la verrai sans retard.

A l'Olympia, nous avons entendu **Mlle Jeanne Bruyère.** C'était hier une cantatrice inconnue. La voilà fameuse et acclamée ; on ne parle que d'elle dans les feuilles ; on voit partout sa portrait. Tel est le miracle d'un Paris qui, depuis l'aventure de Rubempré, n'a pas changé. Nulle terre au monde ne produit ces fleurs hagardes et enivrantes de la célébrité née en un jour dans

quelques hectares de terre sans soleil, entre la Madeleine et la porte Saint-Denis. Vite fanées, dira-t-on. Sans doute; mais il arrive aussi qu'elles gardent leur éclat et leur parfum : Thérésa, Judic, Balthy, Damia — pour citer quatre « dates » de la chanson populaire — ne passeront point dans la mémoire des amateurs... Sera-ce le sort de la jeune célébrité où, d'un coup, atteint Mlle Jeanne Bruyère ? Je le crois. Il y a en elle les plus riches et les plus émouvantes possibilités. Son art est pétri de vérité humaine et c'est ce qui le rend « dramatique », puisque aussi bien M. Paul Franck propose sous ce vocable sa découverte à notre admiration. Sa voix est belle et grave ; elle exprime avec une si pathétique simplicité les sentiments de la romance et de la rengaine que les délicats y trouvent leur compte tout comme la cohue des promenoirs et la pieuse canaille des hautes galeries. Mais ce qui domine en Mlle Bruyère, c'est l'expressive et forte variété d'un visage où passent, fuient, se groupent, se creusent et s'éclairent tous les traits de la passion, de la joie ou de la douleur. Flammes et pâleurs ! voilà enfin une étoile romantique. Le jour de ses débuts, Mlle Bruyère chantait une merveilleuse chanson du pauvre Gaston Couté, et qui est un entier roman rustique, dans la manière d'un Cladel poitrinaire et trop épris de Musset. Il y a, dans cette amère paysannerie, quelque chose qui rappelle l'accent de certaine ballade de Duhamel. On en est bouleversé. O bienfaits d'un art sans vains apprêts : Mlle Bruyère, qui travaille avec son cœur et ses yeux de tous les jours, m'a rappelé les acteurs d'Irlande. Le public et les critiques ont vu avec stupeur cette chanteuse verser de vraies larmes en gémissant les derniers vers de la romance. Voilà ce que l'on peut voir en un temps où les petits cris de quelques littérateurs adolescents proclament le mensonge d'une feinte impassibilité. Le music-hall nous enseigne la morale populaire, qui est au bout du compte la morale tout court. Ainsi le déchirant visage de la jeune Mlle Bruyère, sous la clarté d'un projecteur, nous en apprend davantage sur sa génération que toutes les « laborieuses élégances d'esprit, où s'évertuent maints chétifs Byrons du ballon ovale et du dancing. L'Olympia nous montre, en même temps que Jeanne Bruyère, le comique Milton, qui est fort drôle et plein de vie, et un homme serpent qui laisse rêveur M. Mandel en personne.

A l'Alhambra j'ai vu un monocycliste bouffe absolument

extraordinaire par son adresse et son invention comique; il s'appelle **Dormand** Il y avait aussi un chœur de « cosaques » composé (au dire de J. Kessel) d'intellectuels exilés, et qui chante comme un orgue. Puis le violoniste Rode qui joue Paganini au music-hall et le prestidigitateur de Biere, qui ressemble à Cagliostro et évolue dans un décor fastueux et funèbre. Ce sont de merveilleux spectacles et qui devraient dégoûter cent cacographes d'écrire leurs sottes comédies et leurs *lirics* de carrefour.

§

Le repos où nous ont, ces temps derniers, laissés MM. les entreneurs de spectacles m'a permis de lire quelques **ouvrages concernant le théâtre** et l'art dramatique. Le plus remarquable est, sans conteste, l'*Essai sur Shakespeare* (1) de M. Fagus. Il s'ouvre sur ces mots : « Ceci, lecteur, est l'ouvrage d'un ignorant. Je ne sais pas même un mot d'anglais et n'en saurai jamais un. » M. de la Fouchardière, qui adapta deux pièces du *grand Will* pour le compte de Gémier, a tenu naguère un semblable propos, devant un reporter stupéfait. Cela n'empêche aucunement La Fouchardière de bien traduire la *Mégère apprivoisée* ; et cela n'ôte rien aux travaux de Fagus. Son commentaire, plein d'alacrité et de profondeur, est divisé en trois parties. La première, *coup d'œil général sur l'œuvre et l'ouvrier*, est magistrale quant à la pensée ; on la voudrait d'un tour moins elliptique. Il se peut que l'ondoyant esprit de Fagus s'en accommode ; nous en éprouvons parfois un peu de fatigue, voire d'embarras. Au demeurant cela n'ôte rien à cet essai, qui trouvera place dans toutes les bibliothèques d'amateurs et qui survivra, c'est certain, à bien des ouvrages plus prétentieux et moins perspicaces.

M. Pierre Paraf a consacré aux *Métiers du Théâtre* (2) un volume extrêmement intéressant et documenté. Tout ce qui concerne le travail et les exploitations de l'art dramatique trouve sa place dans ce volume ; les recherches de M. Paraf vont de l'architecture théâtrale au statut des choristes, de la machinerie au régime des cafés-concerts, de l'enseignement du chant à l'organisation des vestiaires. Tout cela fort bien écrit et d'une précision louable. Acteurs, auteurs et critiques s'instruiront en lisant M. Paraf.

(1) Edg. Malfère, édit.
(2) Octave Doin, édit.

Autre ouvrage de qualité : *La décoration théâtrale* (1), par M. Léon Moussinac. Celui-là est d'un artiste et d'un historien. L'effort qui « du réalisme au symbolisme » dirigea les recherches des metteurs en scène est attentivement commenté par l'écrivain. Le livre s'ouvre sur la noble tentative de Paul Fort au Théâtre d'Art et le rôle courageux de Camille Mauclair, de Vaillard et de Lugné-Poe au temps où les Bouffes-Parisiens jouèrent *Pelléas et Melisande*. Et Léon Moussinac, en un livre lucide et subtil, nous conduit jusqu'à la fin de l'« aventure décorative » au théâtre, c'est-à-dire à Copeau et à Dullin. Je ne lui ferais qu'un grief. C'est de ne point estimer son prix le rôle d'Adolphe Appia, lequel fut, en vérité, l'initiateur des derniers mouvements et de la rénovation technique (escaliers, plans nets, emploi des lumières). La collaboration d'Appia et de Dalcroze fut peut-être le grand événement de ce long période qui, commencé grâce aux sacrifices d'André Antoine, comprend toute la réaction européenne contre le Théâtre Libre. Vingt ans de luttes contre un seul homme, voilà qui résume la donnée d'un livre que j'aime, mais que je louerai discrètement parce qu'il précise le rôle fervent et désintéressé d'une femme et de quelques hommes qui m'entourent en cette maison, et parce qu'il n'est point en usage, au *Mercure*, de sacrifier aux règles du dithyrambe syndical.

M. Jean Raphanel a publié un volume sur le « style dramatique d'après le théâtre en vers d'Albert du Bois » (2). On y trouve entre autres choses excellentes une préface sur le style au théâtre. Enfin M. George-Jean Nathan m'a fait l'honneur de m'envoyer de New-York un volume : *The Critic and the Drama* (3). Malheureusement je suis un type dans le genre de Fagus. Je ne saurai jamais l'anglais. J'ai compris toutefois que le livre est dédié à Gordon Craig, le « premier esthéticien du théâtre ».

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Charles Richet : *L'Œuvre de Pasteur*, F. Alcan. — Gustave Roussy : *L'Etat actuel du problème du cancer*, Science et Civilisation, Gauthier-Villars. — J. Magrou : *Essai sur l'étiologie du cancer*, Presse médicale, 1923. — La mort de Jacques Loeb.

Au moment où, de toutes parts, en France et à l'étranger, on

(1) Rieder, édit.
(2) Figuière, édit.
(3) Knopf, édit., New-York.

célébrait le centenaire de **Pasteur**, le professeur Charles Richet a tenu à exposer en quelques leçons à ses élèves de l'Ecole de médecine l'œuvre de ce Maître, « l'un des plus puissants physiologistes de tous les temps ».

Certes il ne s'agit pas de physiologie classique : réponse d'un nerf ou d'un muscle à un excitant, sécrétion d'une glande... ; « c'est une physiologie plus vaste » : propriétés des micro-organismes et réactions que ceux-ci suscitent dans nos tissus; c'est de la physiologie *générale*.

Le haut intérêt de cette physiologie ressort en particulier des leçons que M. Richet, parlant de Pasteur, a consacrées à la théorie des fermentations, théorie qui a donné lieu à une polémique entre Pasteur et Claude Bernard. A vrai dire les idées de Claude Bernard à cet égard n'ont jamais été exprimées par lui dans ses livres ; mais il est mort, croyant que Pasteur était dans l'erreur, car il disait à ses élèves : « J'ai quelque chose de très important et je montrerai à Pasteur qu'il se trompe. » M. Richet insiste également sur la question des antiseptiques; il rapporte ses propres et curieuses expériences au sujet de l'action si inconstante des antiseptiques sur la fermentation lactique et de l'accoutumance des microbes aux poisons.

M. Richet parle avec enthousiasme de Pasteur, dont la vie même est « un exemple admirable » pour les jeunes gens. Il rapporte entre autres un fait, qui me semble assez caractéristique de la mentalité de ce savant. Reçu le quatorzième à l'Ecole normale, il refuse cette place qui ne lui paraît pas suffisante, et il a le courage de faire une nouvelle année de préparation, à la fin de laquelle il est reçu le quatrième.

§

Le « problème du cancer » reste toujours une des préoccupations dominantes des médecins. Les nombreuses recherches poursuivies par les disciples de Pasteur, n'ont pu apporter jusqu'ici de solution satisfaisante à cette difficile question. On n'est pas arrivé à déceler de micro-organismes dans les cancers, du moins ceux de l'homme ; de plus, s'il s'agissait d'un virus ultra-microscopique, on devrait pouvoir provoquer, — ce qui n'est pas le cas, — la tumeur par inoculation du virus, comme on le fait pour la rage, dont les microbes sont invisibles.

On a été conduit à chercher dans des voies nouvelles. Le can-

cer résulterait de troubles de la dynamique cellulaire. A l'étude de la forme, les cytologistes modernes joignent celle de la fonction : la cellule est considérée de plus en plus comme un système complexe où interviennent les phénomènes de force et de mouvement: et, pendant que l'histo-physiologie se substitue à l'ancienne histologie morphologique, des sciences nouvelles, nées de l'interpénétration de la physique, de la chimie et de la biologie, à savoir la biochimie et la chimie physique, contribuent à accélérer cette évolution.

C'est animé de cet esprit nouveau que le professeur Gustave Roussy, de la Faculté de Médecine, dans un livre d'un haut intérêt, expose d'une façon claire **l'Etat actuel du problème du cancer.**

Je passerai ici sous silence les chapitres relatifs à l'étiologie, aux aspects cliniques et anatomiques, au diagnostic des cancers, ne voulant pas empiéter sur la rubrique *médecine*. Mais la question du cancer déborde très largement le cadre de la médecine; elle se rattache à un des grands problèmes de la biologie générale: celui de la croissance des tissus, du développement et de l'évolution des êtres vivants. Le Dr Roussy consacre un chapitre remarquable au « problème biologique du cancer ». Après y avoir indiqué la conception moderne de la structure cellulaire, il montre toute l'importance de l'étude biochimique et biophysique de la cellule cancéreuse. Ainsi, dans les tumeurs malignes, la teneur en potassium est d'autant plus élevée, et celle en calcium d'autant plus abaissée, que la prolifération est plus active. De plus, le potassium exerce une action stimulante sur les greffes de cancer chez la souris. Or, « le potassium a une action de dilution et le calcium une action de condensation sur le complexe physico-chimique cellulaire » ; l'aspect de condensation cellulaire semble correspondre à une atténuation des phénomènes vitaux et à un ralentissement évolutif, tandis que l'aspect de dilution cellulaire semble répondre à des phénomènes inverses. Et voici que le potassium est maintenant considéré comme une substance radio-active; le pouvoir radio-actif des tissus cancéreux serait plus élevé que celui des tissus normaux.

Récemment on a introduit en biologie la *mécanique chimique*, dont l'objet est de déterminer l'influence que les conditions physiques, telles que la pression, la température, la concentration

des solutions, leur état d'ionisation (rupture moléculaire)... exercent sur la marche plus ou moins rapide, sur l'arrêt, sur le changement de sens des réactions chimiques et biologiques. Pour M. Roussy, c'est de ce côté qu'il faut chercher la solution du problème de la nature du cancer et de sa guérison.

§

C'est à la même conclusion qu'arrive M. J. Magrou dans un article de la *Presse médicale*, intitulé : **Essai sur l'étiologie du cancer**. Il s'appuie d'une part sur la théorie récente de Jean Perrin relative à l'action de la lumière dans les transformations de la matière, d'autre part sur une conception que j'ai développée dans mon livre *la Forme et le Mouvement*. La cellule se comporterait comme un résonateur, entrant en vibration sous l'influence d'une radiation de fréquence déterminée, émanée du potassium ou d'un corps équivalent. Le protoplasme fonctionne mal s'il n'est pas suffisamment irradié. Si, pour une raison quelconque, l'équilibre cellulaire est rompu, si l'intensité de la radiation excitatrice s'accroît, le nombre des divisions cellulaires s'accroît aussi, et il se forme une tumeur. D'où une explication de l'emploi thérapeutique des rayons X et des rayons du radium.

§

Le Dr Roussy, dans son livre sur le cancer, engage vivement et avec juste raison ses collègues à lire et à méditer les travaux de **Jacques Loeb**.

Or, au moment même où j'écris ces lignes, la nouvelle de la mort de ce grand biologiste m'arrive de New-York. Jacques Loeb dirigeait depuis 1910 la section de physiologie à l'Institut Rockefeller pour les recherches médicales ; il aimait fréquenter les laboratoires maritimes, où il expérimentait sur les animaux inférieurs ; il venait d'arriver précisément aux îles Bermudes, quand il y fut enlevé par une crise cardiaque, à l'âge de 64 ans. Il était encore en pleine activité scientifique, et ses études récentes de chimie physique étaient en train de révolutionner cette science. On a même l'impression qu'il était à la veille d'une découverte importante concernant la constitution et les propriétés physico-chimiques des « colloïdes » dont les grains électrisés forment la matière vivante. C'est donc une perte irréparable pour la science.

Mais les idées de Loeb, exposées dans de nombreux ouvrages,

restent et continueront à exercer une influence féconde sur les travaux des biologistes, des physico-chimistes et des médecins.

Parmi les plus belles découvertes de Loeb est celle de la *parthénogénèse artificielle*. Il a montré que des œufs vierges peuvent se développer sous l'influence de certaines substances chimiques. C'est le *Mercure de France* qui en 1911 a publié l'édition française de son livre *la Fécondation chimique* (traduction d'Anna Drzewina), livre admirable et modèle d'analyse scientifique J. Loeb y indique précisément que les recherches sur l'activation chimique des œufs sont susceptibles de nous faire comprendre le mécanisme de la formation des tumeurs. Pour le Dr Roussy aussi, « il y a des analogies très grandes entre le phénomène de fécondation normale et celui de la cancérisation ». Une tumeur qui évolue est soumise au même déterminisme qu'un organe embryonnaire qui se développe. Les conceptions de Loeb laissent donc entrevoir des rapprochements fort suggestifs pour le biologiste et le médecin.

Loeb a beaucoup insisté dans ses publications sur les actions antagonistes des sels dans l'organisme, en particulier sur l'antagonisme du potassium et du calcium ; or, nous venons de voir que le degré de malignité d'une tumeur dépend du rapport entre potassium et calcium. Mais le Dr Netter a indiqué bien d'autres applications à la médecine des faits découverts par Loeb.

Je ne puis aujourd'hui retracer l'œuvre de ce grand savant ; j'ai d'ailleurs rendu compte ici, à mesure qu'ils paraissaient, de ses principaux ouvrages : *la Conception mécanique de la vie* (1914), complément d'un livre, devenu classique, *la Dynamique des phénomènes de la vie* (1908) ; *the Organism as a whole* (1916); *Forced movements, tropisms, and animal conduct* (1918) ; *Proteins* and *the Theory of colloidal behavior* (1922). Loeb a élargi d'une façon considérable le domaine de la physiologie ; il a rénové, par sa théorie des tropismes, la psychologie comparée ; il a donné de nouvelles directives à la pathologie ; et ce biologiste de génie a indiqué aux chimistes, d'abord étonnés puis émerveillés, une manière féconde d'aborder l'étude de la matière vivante.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS FISCALES

L'égalité devant l'impôt. — En remplaçant les anciennes contributions directes, basées sur ce qu'on appelait les signes extérieurs de la richesse, par l'impôt établi à raison de tant pour cent du revenu professionnel de l'assujetti (impôts cédulaires), le législateur a été guidé par l'idée de justice.

Indépendamment des ressources provenant de la richesse acquise (prix de location d'immeubles, intérêts des créances, revenus des valeurs de Bourse, etc...), et qui s'ajoutent les unes aux autres pour subir, le cas échéant, la taxe générale sur l'ensemble, après avoir supporté individuellement l'impôt qui leur est propre (contribution foncière ; taxe de 10 ou de 12 o/o sur le revenu des valeurs mobilières), le citoyen tire, en général, profit de l'état qu'il exerce.

Est-il commerçant ? l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux atteindra les revenus de son commerce.

Est-il fonctionnaire, magistrat, officier ou employé de Banque, la taxe sur les traitements et salaires sera calculée proportionnellement au traitement, à la solde ou aux appointements.

S'il est avocat, médecin, homme de lettres, l'impôt cédulaire sur le revenu des professions libérales frappera le montant de ses honoraires ou de ses gains.

Enfin, au cas où le contribuable est notaire, avoué ou huissier, c'est la taxe applicable aux revenus des charges et des offices qui lui sera réclamée.

Puisque, en frappant ainsi les revenus de la profession, quelle qu'elle soit, le législateur a voulu faire œuvre d'équité, il semble qu'à revenu égal, le commerçant, le magistrat, l'officier, le fonctionnaire, le médecin, l'avoué et le notaire doivent être traités de la même manière, c'est-à-dire imposés pour le même chiffre, compte tenu des abattements auxquels ils peuvent prétendre pour situation et charges de famille.

Or, il n'en est rien. Et selon que le contribuable exerce telle ou telle profession, la note à payer au Fisc est singulièrement différente.

Supposons un contribuable marié, père de deux enfants, habitant une ville comme Nantes ou Rennes, et gagnant exactement 18.000 francs.

Il est, si vous le voulez, employé de banque ou magistrat (la démonstration joue dans les deux hypothèses). Sa femme n'exerce aucune profession.

Voici comment, en l'état actuel de la législation, après les modifications successivement apportées à la loi du 31 juillet 1917 (loi ayant établi les impôts cédulaires) par les textes législatifs des 25 juin 1920 et 31 mars 1923, sera déterminée l'imposition :

Traitement	18 000 fr.
A déduire : pour le ménage 3.000 fr. et pour les enfants 4.000 fr. (2.000 fr. chacun), soit..........	7.000 fr.
Reste à considérer pour le calcul de l'impôt......	11.000 fr.
Fraction inférieure à 6.000 fr....................	0
Entre 6.000 et 8.000 ou 2.000 francs..............	1.000
Fraction supérieure à 8.000 fr....................	3.000
Total imposable..............................	4.000 fr.
Au taux de 6 o/o, la taxe s'élève à.............	240
moins 10 o/o (diminution de 5 o/o par enfant)......	24 fr.
Net.......	216 fr.

Si le mari et la femme travaillent et gagnent ensemble la somme ci-dessus indiquée de 18 000 fr., le mari étant, par exemple, employé des postes à 10.000 fr., et la femme institutrice au traitement de 8.000 fr., la contribution à prélever sur les gains du ménage s'établira comme suit :

Traitement du mari..............................		10.000 fr.
Non imposable........................	6.000 fr.	
Déductions pour enfants.................	4.000 fr.	
	Ci.........	10.000 fr.
Différence imposable............................		Néant
Traitement de la femme...........................		8.000
Non imposable...................................		6 000
Différence......................................		2.000
Comptée pour 1/2 ou............................		1.000
A 6 o/o...		60
Moins 10 o/o pour les enfants....................		6
	Net...	54

Passons au ménage du commerçant. Même gain de 18.000 francs. Mêmes charges de famille. La taxe cédulaire sera calculée de la manière ci-après :

Fraction de 1.500 fr. comptée pour 1/4 ou........	375 fr.
Fraction de 1.500 à 5.000 fr., comptée pour $\frac{1}{2}$ ou	1.750
Fraction au-dessus de 5.000, ou 13.000 fr. comptée pour la totalité, ou........	13.000
Ensemble........	15.125fr.
A 8 o/o........	1.210
Moins 10 o/o pour les enfants (5 o/o par enfant)...	121
Net........	1.089

L'écart entre l'imposition du ménage de l'employé et celle du ménage du commerçant est, comme on le voit, considérable. Certains pourront dire que le commerçant fera supporter à l'acheteur, par le moyen de la majoration des prix, la totalité ou la quasi totalité de ses contributions, chose impossible à l'employé. Mais cette observation n'est pas à retenir au cas particulier, pas plus qu'on ne devra en faire état tout à l'heure, quand nous calculerons la taxe due par l'avocat ou le médecin, puisque nous avons supposé, chez les uns et chez les autres, un émolument net de 18.000 francs, quelle que soit la profession ou la méthode employée.

Prenons maintenant le cas du médecin ou de l'avocat, c'est-à-dire du contribuable exerçant une profession libérale.

Celui-ci a droit, depuis la loi du 31 mars 1923, à une déduction de 6.000 francs à la base, dans les villes de 500.000 habitants et au-dessous, — à une déduction de 6.500 francs dans les localités de plus de 500.000 habitants et de 7.000 francs dans le département de la Seine — bénéfice dont jouit, comme on l'a vu ci-dessus, l'assujetti à l'impôt sur les traitements et salaires. Mais, de même que le commerçant, l'avocat ou le médecin ne peut prétendre à aucun abattement pour situation de famille. Ni le ménage, ni l'existence d'enfants n'entrent en ligne de compte.

Les 18.000 francs d'honoraires seront taxés comme suit :

Fraction non imposable comptée pour rien, ou......	0
Fraction entre 6.000 et 8.000 ou 2.000, comptée pour.	1.000
Fraction au-dessus de 8.000, ou 10.000 fr., comptée pour la totalité ou........	10.000
Ensemble........	11.000 fr.
A 6 o/o........	660 fr.
Moins 10 o/o (5 o/o par enfant)........	66
Net........	594 fr.

La différence est encore sensible avec l'imposition du fonctionnaire, du magistrat, de l'officier ou de l'employé.

Voyons enfin ce qu'il en est du contribuable tirant ses revenus de l'exploitation d'une charge ou d'un office. La loi du 31 mars 1923 le laisse sous l'empire des lois antérieures, qui assimilent les produits des charges et des offices aux bénéfices des professions commerciales et industrielles, quant au tarif de 8 o/o et au mode de liquidation de la taxe.

L'avoué qui gagne 18.000 francs aura donc à payer, suivant le calcul que nous avons fait plus haut pour le ménage du commerçant, la même somme de 1.089 francs.

Si maintenant nous résumons ce qui précède, nous voyons que, pour un même revenu de 18.000 francs, provenant de l'exercice de la profession, un ménage avec deux enfants paiera, selon l'état exercé par le père, 54 fr., 216 fr., 594 fr. ou 1.089 francs.

Je n'ai point fait entrer en comparaison les bénéfices tirés de l'exploitation agricole, ceux-ci n'étant pas imposés d'une manière qui permette un parallèle.

Comme conclusion, l'inégalité devant l'impôt paraît choquante, et je laisse à de plus habiles le soin d'en donner les raisons.

ALBERT LANGÉ.

PRÉHISTOIRE

Dr Capitan : *La Préhistoire*, in-32, Paris, collection Payot. — J.-H. Rosny : *Les Origines (La Préhistoire)*, in-18, Paris, Crès. — Léon Rey : *Observations sur les Premiers Habitats de la Macédoine*, deux vol. in-8°, de Boccard. — Harlan I. Smith : *An Album of Prehistoric Canadian Art*, Bull. 37 (Anthropological series) du Victoria Memorial Museum, in 8°, Ottawa, Canada.

M. Capitan est un des vétérans de **La Préhistoire**; son livre a donc, en plus de sa valeur descriptive, la portée d'un manifeste. Dès le début, en effet, il prend position dans un débat au sujet duquel il cite Osborn, Breuil, Obermayer, mais où il dédaigne à la fois de Mortillet et les autres savants français, ainsi que Sollas, qui est le véritable inventeur de la théorie générale que M. Capitan adopte. Il s'agit de savoir si le travail de la pierre, sous ses formes caractérisées (technique spéciale et formes spéciales) a été inventé plusieurs fois par des peuples appartenant à diverses races anthropologiques; autrement dit, si un facies lithique est indépendant de la race. Ou si au contraire chaque

vague anthropologique a inventé et perfectionné un seul facies lithique. C'est ce que Sollas exprimait ainsi : que les Chelléens et Acheuléens de l'Australie, etc , sont les survivants des Chelléens de France; que les Indiens de l'Amérique du Nord, qui travaillent tous la pierre comme ont fait nos Solutréens, sont les restes en effet des Solutréens de France ; et ainsi de suite. M. Capitan adopte cette même attitude : « Nous sommes donc absolument opposés à la notion étroite des évolutions exclusivement locales, qui ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans l'histoire de l'homme primitif et aux époques assez récentes. »

Comme ethnographe, je suis de mon côté « absolument opposé » à une pareille simplification du problème. Si M. Capitan voulait bien quitter un peu ses cailloux pour faire de la linguistique primitive, ou de l'étude des institutions primitives, ou du folklore comparé, il verrait que les évolutions locales sont en ces domaines loin d'être rares, même anciennement. Or, ce qui est vrai d'une activité mentale l'est autant d'une activité manuelle ; est-ce que des similitudes dans la forme et la construction des bateaux, canots, pirogues, radeaux vont nous obliger à classer ensemble des peuples appartenant à des races extrêmement éloignées? Oui, si nous acceptons les théories de l'école historico-culturelle allemande de Foy, Graebner et du père Schmidt, à laquelle les abbés Breuil et Obermayer ont réussi à amener M. Capitan. Car sa théorie actuelle n'est qu'une application à la préhistoire des théories de l'école allemande et catholique ci-dessus nommée. Ce qui permet au Dr Capitan de déclarer : « Cette conception amène à la notion d'unité dans l'évolution humaine. » *Quod erat demonstrandum, A. M. D. G.* ; parce que alors on peut, comme l'a fait le R. P. Mainage, dans un gros volume récent (*Les Religions de la Préhistoire*), démontrer que l'homme paléolithique, peut-être même l'homme tertiaire, croyait en un seul Dieu, qui était parfait et moral. Ce qui annule le terme et la notion d'évolution libre.

Mais ce n'est pas en vain que M. Capitan a fait de la science désintéressée pendant plus de cinquante ans : il anéantit tout son système en ajoutant : « Sauf adaptations locales et facies dus aux évolutions localisées durant un certain temps. » Et il ne pouvait supprimer cette restriction fondamentale : car c'est lui qui a découvert les facies locaux du campignyen et qui a montré (il le

signale avec insistance dans son petit livre) que des techniques-types, c'est-à-dire des civilisations spéciales, peuvent naître et évoluer sur place. Je ne demande pas davantage : et je prétends que là même où il y a similitudes, cependant il a pu y avoir formation et évolution locales autonomes, toujours et partout.

Toute sa théorie, M. Capitan la fonde sur des migrations humaines nécessitées par des migrations animales. Cette solution me paraît simpliste. La discuter entraînerait trop loin. Il y a d'autres solutions au problème, évolutives larges, et aussi géologiques. J'en reparlerai. Mais que ces critiques n'empêchent pas de considérer, pour toute la partie descriptive, interprétations généralisatrices laissées de côté, le traité de M. Capitan comme un bon guide dans le fourré des faits préhistoriqnes, au moins pour les époques de la Pierre; les Métaux ont été étudiés sommairement ; mais ils n'entraient guère dans le cadre fixé.

Quant aux dessins, il ne faut pas en féliciter l'éditeur; ils sont à la fois trop grossiers et trop peu nombreux, et dégoûteraient de la préhistoire plutôt que, comme c'est le but du livre, je suppose, de lui attirer des adeptes nouveaux. Rien n'égale encore le *Musée préhistorique* de Gabriel et d'Adrien de Mortillet.

Si le petit livre de J.-H. Rosny sur **Les Origines (La Préhistoire)** n'avait pas été, dans cette revue, il y a quelques mois, l'objet d'une analyse dithyrambique, je lui aurais consacré ici un compte-rendu (puisque c'est dans ce but qu'on me l'a remis) d'une autre sorte. J'aurais refusé aux romanciers d'avoir plus d'imagination que les savants; j'aurais relevé la prétention des auteurs à présenter de « l'original » qui n'est même pas hypothèse, mais simple fabrication en dehors de toute possibilité, tels les clans paléolithiques ou la polygamie néolithique, sur le seul vu de quelques squelettes plus ou moins dispersés ; ou la supposition que la population était rare, alors que peut-être des rites funéraires d'abandon, d'immersion, d'incinération ont pu la détruire en majeure partie, etc. Ç'eût été, je le crains, un éreintement, qui ne m'eût pas attiré l'inimitié des auteurs, puisque, comme les savants, ils recherchent la vérité, et qu'à tout homme sincère, la vérité est bonne à dire. J'aurais signalé aussi quelques bizarreries, comme la suivante :

« Les femmes hébraïques, les Sara, les Ruth, les Dalila, les Judith, les Esther, les Salomé sont un évident exemple du poids

de la femme sur les décisions du mâle de l'Age du Bronze et même des âges de la Pierre » (p. 136), et j'aurais demandé si depuis ces âges lointains le poids de la femme, sur ce que J.-H. Rosny nomment pudiquement les décisions du mâle, a diminué.

Mais comme l'analyse a été faite, et bien faite, je me contente de constater que les auteurs retardent d'environ vingt-cinq ans, puisqu'ils ignorent l'Aurignacien et parlent d'une époque tourassienne qui est supprimée depuis la découverte du Mas d'Azil ; nous disons : époque azilienne.

§

Les plaines et les coteaux de la Macédoine sont parsemés d'éminences parfois considérables qui sont artificielles, les unes faites à dessein et qui sont des *tumulus* funéraires comme on en rencontre à peu près partout en Europe ; et les autres, appelées *toumbès*, qui sont des buttes dues à l'affaissement de villages superposés au cours des siècles. C'est, mobilisé à l'armée d'Orient, en les explorant avec l'appui du général Sarrail et de ses autres chefs, que M. Rey a pu réunir les matériaux de ses **Observations sur les premiers habitats de la Macédoine** en deux volumes illustrés de planches nombreuses et parfaites. Le premier volume donne une description très précise, jusqu'à la minutie, de chacune des toumbès relevées, dont quelques-unes ont pu être explorées assez sérieusement ; en d'autres, on n'a pu que faire des tranchées ; d'autres encore, plus grandes et plus compliquées, sommées d'une ou de plusieurs plateformes, n'ont pu qu'être signalées. Il s'agit donc d'explorations préliminaires, qui seront le point de départ de recherches et de fouilles plus complètes.

Tels quels, les résultats, surtout céramographiques, décrits dans le deuxième volume présentent un intérêt inattendu ; ils donnent raison à Salomon Reinach qui prévoyait, il y a bien des années, qu'une même civilisation néolithique a dû s'étendre sans interruption de l'Espagne au sud de la Russie. Certains fragments, de style mycénien, servent à dater en effet les autres poteries dont le facies est bien celui du néolithique de l'Europe centrale. Mais le grand mérite aussi de M. Rey est d'avoir, avec une patience inlassée, situé chaque thème decoratif dans le cycle balkanique en donnant en note les parallèles serbes, bulgares, roumains, grecs, etc. Ces notes sont vraiment précieuses, et assurent à l'ou-

vrage le rang d'un livre de références de premier ordre. Espérons que cette recherche, qui fait grand honneur à l'école archéologique française, sera continuée.

§

Est-ce que vraiment les 389 dessins reproduits dans l'album **d'Art préhistorique canadien** de M. Harlan I. Smith donneront naissance à un art décoratif euro-canadien moderne ? J'en doute fort. Il me semble que les déformations de la figure humaine, les simplifications au trait peint ou gravé d'animaux courants, les quadrillages grossiers des poteries, les dessins schématiques informes sur peau ou sur bois des Canadiens préhistoriques (Esquimaux ou Indiens), ne pourront que difficilement satisfaire le goût des Canadiens modernes, pour peu qu'Anglais ils aient vu de beaux meubles de style georgien, victorien, etc., ou que Français, ils sachent un petit peu ce qu'est le Louis XIV, le Louis XV, etc. ; sans compter nos arts décoratifs modernes, purs ou américanisés. Mais je puis, et je désire, me tromper, gâté sans doute tant par nos styles orientaux récemment découverts que par les recherches originales actuelles, parmi lesquelles le style dit bolchevik, sinon celui des cubistes, marque une vision complexe plus conforme à nos désirs tourmentés que la primitive simplification des Canadiens préhistoriques.

Que si ce but n'était pas atteint, l'album de M. Smith n'en serait pas moins un instrument précieux d'études comparatives. C'est du style néolithique, banal en Europe sauf pour certaines déformations de la face humaine à base de quadrangulation, spéciales aux tribus du Pacifique septentrional. L'auteur promet de publier d'autres albums du même genre, décrivant l'art des cinq aires de civilisation canadienne (indigène) moderne. Espérons que cette publication ne tardera pas ; ce sera un ensemble documentaire d'un très haut intérêt scientifique et artistique, surtout pour nous qui avons fort peu d'objets de cette provenance dans nos musées. J'ai rapporté de l'île de Vancouver une canne dite totémique qui fait l'admiration des amateurs ; encore n'est-ce qu'une sculpture relativement grossière ; mais j'ai vu à Ottawa et à Seattle des merveilles de sculpture quadrangulaire stylisée soit en bois, soit en nacre, ou en pierre schisteuse. Que le Victoria Museum d'Ottawa nous fasse au plus vite profiter de ces trésors !

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Sur deux morts récents. — La Conférence navale de Rome. — Un dernier mot sur le *Dixmude*.

A quelques jours de distance, la marine a perdu deux de ses anciens officiers généraux, les vices-amiraux Pivet et Boué de Lapeyrère, qui ont joué, chacun, pendant la grande Guerre un rôle de premier plan. Le vice-amiral Pivet était chef d'état major général au début de la guerre sous le ministère de M. Augagneur avec lequel il vécut en parfaite mésintelligence ; son nom est resté peu connu du grand public Cet officier général a été cependant un des plus beaux caractères de la marine, et son rôle, pour avoir été obscur, n'en a pas moins été efficace, en une période critique, car il s'opposa de toute son énergie au libre exercice des opérations de notre Commandant en chef de l'armée navale, qui habitué à exercer une autorité illimitée, sans contrôle, n'affichait pas grand souci d'obéir aux ordres de son gouvernement. Il y eût une lutte sourde entre les deux grands chefs, lutte, dont les éclats ne franchirent pas alors les salons de la Rue Royale. Mais de ce conflit, qui a laissé des souvenirs assez vifs parmi les marins, est née sans doute l'idée de créer à Paris un quartier général naval, qui aurait la direction suprême des opérations sur le théâtre maritime. Ceci pour la prochaine guerre. Cette idée paradoxale a pris racine dans certains milieux, du fait de circonstances qui ne se reproduiront pas dans l'avenir. Du moins. est on en droit de l'espérer. La leçon à retenir du conflit auquel nous venons de faire allusion est, on le reconnaîtra, d'une nature toute autre. La stricte obéissance aux ordres du gouvernement doit rester due en toute circonstance ; ou alors la désobéissance doit se racheter par quelque éclatant succès.

Le vice-amiral Pivet disparaît aujourd'hui, environné de silence, en l'absence de toute manifestation officielle. Il n'en a pas été de même pour le vice-amiral Boué de Lapeyrère ; les articles dithyrambiques ne lui ont pas manqué, pas plus que les démonstrations officielles. Cette différence de traitement envers deux officiers généraux, d'un caractère si opposé, n'est pas pour étonner. La conduite de l'un fut correcte et parfaitement honorable ; celle de l'autre reste éminemment critiquable; or il importe moins aux gouvernements de rendre justice à leurs bons serviteurs que de

dissimuler les erreurs les plus pitoyables de ceux sur lesquels ils furent les premiers à se méprendre. A la suite de M. le vice-amiral Bienaimé, dont le livre (1) courageux restera comme une première manifestation de la justice immanente, nous avons sévèrement attaqué (2), nous-même, le vice-amiral de Lapeyrère, pendant qu'il vivait. Ce n'est pas le moment d'instruire à nouveau son procès. Il n'est pas, cependant, sans intérêt de noter dès aujourd'hui, en vue de l'avenir, certains des jugements portés sur cet officier général. On a pu lire, dans le *Moniteur de la Flotte*, cette appréciation aussi libre que savoureuse : « C'est une figure pittoresque qui disparaît. Par bien des traits, Boué de Lapeyrère appartient à la race des anciens manœuvriers de la vieille marine ; ce fut un marin ardent un entraîneur d'hommes, sinon un grand stratège naval. »

Nous ne sommes donc pas seuls à penser que sa stratégie fut d'une lamentable indigence, à l'heure où notre action navale aurait pu avoir les conséquences les plus heureuses. Il est vrai que M. Raiberti, au-dessous même du jugement qu'on vient de lire, exprimait l'opinion que l'amiral avait personnifié la marine entière pendant sa longue et brillante carrière. Il est beaucoup de marins qui n'acceptent pas ce jugement. M. Raiberti est d'ailleurs peu fondé à parler de la Marine, dont il n'est le porte-paroles, occasionnellement, que par une sorte de convention pure. Il est une chose certaine ; aucun gouvernement, pas même celui dont M. Raiberti fait partie, n'a osé accorder au vice-amiral de Lapeyrère d'être maintenu dans le cadre actif, sans limite d'âge, bien qu'il ait commandé en chef devant l'ennemi. On s'est montré, cependant, dans le passé, très libéral pour l'attribution de cette prérogative de la loi de 1832. Le dernier officier général de la marine à qui elle fut attribuée fut le vice amiral Garnault, surnommé l'Africain, dont l'escadre avait bombardé le rocher de Tabarka et la bicoque de Sfax, pendant la conquête tunisienne.

§

Le grand public n'a guère compris ce qui s'est passé au sein de la **Conférence navale de Rome**. Voici quelques clartés à ce sujet. On se souvient que la Conférence de Washington sur la limitation des armements navals avait décidé, dans une clause,

(1) *La guerre navale*, in-8°, Taillandier.
(2) *Correspondant* du 10 décembre 1920.

spéciale, que les nations non-participantes à la Conférence seraient invitées, dans un délai plus ou moins rapproché, à faire connaître, au sein d'une nouvelle Conférence, si elles adoptaient ou non les conclusions arrêtées par les Grandes Puissances à Washington. La Société des Nations a pris l'initiative de cette réunion, et, sans doute pour montrer qu'elle ne conserve aucun ressentiment envers M. Mussolini, après l'affaire de Corfou, elle a choisi Rome pour lieu de convocation. Les représentants des Puissances ont fait connaître leur point de vue : 1° sur les armements navals qui leur paraissent indispensables pour assurer la sécurité de leurs pays ; 2° sur l'opportunité d'une trêve navale. A ce sujet, le représentant de l'Espagne, fils d'hidalgo pour qui toute sujétion verbale est insupportable, déclara ne pas accepter que la liberté de son pays fût limitée, en ce qui concerne la construction des cuirassés. Or, le budget espagnol ne permet pas une telle construction, du moins à l'heure actuelle. La protestation avait donc un caractère purement platonique. Mais tous ceux qui restent inconsolables de la décision prise à Washington de suspendre la construction des cuirassés pendant dix ans ont exploité l'incident, avec l'espoir de créer un mouvement d'opinion contre les décisions de Washington. L'affaire doit revenir maintenant devant la Société des Nations.

§

M. Raiberti a réussi à foudroyer le **Dixmude**. Il y a apporté une ténacité dont il faut le louer. Dès la veille des obsèques du commandant du *Dixmude*, il avait pris position : la foudre, ou, pour tout dire, la fatalité, avait seule causé la destruction de l'aérostat. La Commission supérieure a confirmé son pronostic : « Le *Dixmude*, écrit-elle, a été détruit par la foudre à une distance d'environ 10.000 m. du phare de San Marco et à une altitude d'environ 2.000 m. » Pour un peu, cet aréopage de vieux loups de mer, dont l'aîné a quatre-vingt-deux ans et le Benjamin seulement soixante-huit, eût marqué sur la carte du Ciel le point exact où le *Dixmude* avait été détruit. « Cela résulte, ajoute-t-elle, des dépositions de plusieurs témoins (lesquels ?) dépositions concordantes et contrôlées par un officier (qui ? lequel ?). » Ainsi, alors que pendant les jours qui ont suivi la catastrophe on se demandait avec angoisse si le *Dixmude* avait disparu du côté d'In Salah, dans le désert, ou dans le golfe de

Gabès, ou ailleurs, il existait, quelque part, « plusieurs témoins » qui avaient vu la catastrophe. Comment ces témoins ne parlèrent-ils pas alors pour faire cesser notre incertitude ? Sans doute, ces témoins, dans ce petit village de pêcheurs de Sciacca, prenaient le frais, sur le pas de leur porte, par une nuit de tempête, à 2 h. 30 du matin, avec le pressentiment obscur qu'un grand événement allait se produire. Enfin, peut-on demander à nos vénérables amiraux s'ils ont souvenir d'avoir vu, au cours de leur longue carrière, des orages par coup de vent de Noroit en Méditerranée ? Cela est vraiment une nouveauté. D'ailleurs, n'ont-ils pas répondu d'avance, en partie au moins, à la question en écrivant : « L'époque choisie (pour la sortie du *Dixmude*) était, en outre, celle qui offrait le moins de risques de rencontrer des orages. » D'autre part, il est un autre point de ce long rapport qui reste troublant : « A 2 h. 08, lit-on, le *Dixmude* signalait qu'il rentrait son antenne *pour cause d'orage*. » Sans doute, ce message n'a pas été forgé de toutes pièces. Mais comment se fait il qu'on puisse lire, dans la *Revue Maritime* (1), publiée par les soins du service historique de l'Etat-major de la marine, sur le même sujet, ce qui suit :

Le dernier signal reçu du dirigeable, le 21 à 2 h. du matin, fut un accusé de réception d'un message de Cuers, retransmis par Bizerte et lui signalant le très mauvais temps en Méditerranée...

Comment la documentation du service historique de l'Etat-major de la marine a-t-elle pu être si faible ?

Rendons cependant justice à la Haute Commission. Elle a découvert des responsabilités, en dehors de la foudre. Il le fallait bien, d'ailleurs, puisque la Commission du premier degré avait conclu « qu'en présence des ordres supérieurs réglant le programme d'entraînement et de sortie du *Dixmude*, la recherche des responsabilités échappait à sa compétence ». Cette phrase est tout ce que nous connaissons du rapport de cette Commission ; elle constitue un trait d'indépendance dont l'opinion publique doit lui rester reconnaissante. La Commission supérieure a donc été conduite à rechercher les responsabilités haut placées que lui signalait la Commission du premier degré. Elle les a bien trouvées ; mais il s'est produit ceci : ces responsabilités étaient collectives !

(1) Numéro de février, p. 107.

En langage clair, cela équivaut à dire que plusieurs hautes autorités se trouvaient responsables. En présence d'une constatation aussi pénible, qui ouvrait la porte à des conséquences bien naturelles, la Haute Commission a conclu qu'elle estimait « en toute conscience, et à l'unanimité des voix, que les responsabilités collectives signalées ne devaient pas être poursuivies et qu'aucune responsabilité particulière ne saurait être retenue ». Verdict admirable. Ainsi la Haute Commission a manié à la fois, avec une rare dextérité, la foudre et le paratonnerre, l'une pour détruire sans phrases le *Dixmude*, l'autre pour préserver les responsables. C'est vraiment bien joué. Mais, au moment de terminer, je ne puis m'empêcher de citer ce jugement de quelqu'un bien informé qui, parlant des conditions dans lesquelles s'était effectué le départ du *Dixmude*, disait : « C'est un acte de folie collective. » La Haute Commission, en parlant de responsabilités collectives, ne s'est pas écartée beaucoup, semble-t-il, de ce jugement, si sévère qu'il soit.

Maintenant, pour ne pas laisser nos lecteurs en présence d'une hypothèse aussi légèrement établie sur la destruction du *Dixmude*, qu'on nous permette de citer l'opinion d'un spécialiste anglais, le comm. Burney, membre du Parlement, et auteur d'un projet tendant à établir un service régulier par dirigeable entre la Grande-Bretagne et sès colonies :

« D'après moi, a déclaré le com. Burney, le *Dixmude* a été brisé en deux. Le rigide avait déjà atteint son déclin à la signature de l'armistice, c'est-à-dire il y a cinq ans. Il ne fut construit que pour évoluer par temps calme. A Pulham, nous avons encore son frère, le Zeppelin L-71, et, récemment, le Syndicat pour le développement du Service aérien d'empire l'inspecta et arriva à la conclusion qu'il était trop léger pour nos besoins. »

Au moins, de l'autre côté du détroit, existe-t-il certaines garanties. Tout contrôle technique n'est pas absent; et la route est fermée aux entreprises fantaisistes.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

L'épopée coloniale. — Victor Beauregard : *L'Empire colonial de la France*, Paris, Challamel, 1924. — Colonel O. Meynier : *Les conquérants du Tchad*, Paris, Flammarion, 1924. — Haardt et André Dubreuil : *La première traversée du Sahara en automobile*, Paris, Plon-Nourrit, 1924. — Memento.

Notre domaine d'outre-mer, avec ses régions si diverses, ses

populations si variées, n'a pas été sans inspirer maint poète. Dès le XVIIIe siècle, les poésies fugitives d'un Parny, les strophes idylliques d'un Léonard, au cours du XIXe siècle les poèmes grandioses d'un Leconte de l'Isle, plus près de nous les poèmes en prose d'un Boissière et l'œuvre considérable des Stéphane Moreau, des Mat-Gioi, des Camo, des Thaly, des Saint Léger-Léger, des Alfred Droin, et de tant d'autres que je pourrais citer, — car l'énumération qui précède n'est, dans mon esprit, nullement limitative, — montrent ce que peut donner l'inspiration coloniale et à quel point et dans quelle large mesure elle serait susceptible de renouveler, de rajeunir les sources de la poésie occidentale.

J'allais oublier cet autre poète en prose que fut l'auteur de *Paul de Virginie* et ce bon Delisle, de qui la Muse infatigable et toujours prête à tout chanter, célébra

Le riz, fils de la terre et nourrisson de l'onde
Qu'adore l'Indien, dont le grain savoureux
Défia la tempête et les vents rigoureux
Et qui, pour la beauté se tressant en coiffure,
Fournit de ses chapeaux l'élégante parure !

Jusqu'à présent, cependant, nos colonies, à ma connaissance du moins, n'ont pas encore tenté de grand poète épique. Est ce pour cette raison générale et qui dépasse de beaucoup le phénomène « colonies » que notre temps, en dépit d'événements au si considérables que la grande guerre ou les plus récentes découvertes scientifiques, n'éprouve pas le besoin de ces vastes stylisations en plusieurs chants qui fixent à tout jamais une période déterminée de l'histoire autour d'un nom, d'un fait ou, plus profondément parfois, d'un pur symbole ? Peut-être.

En tout cas, ni Odyssée, ni Iliade coloniale ! Et, pourtant, quelle splendide matière s'offrirait aux poètes pour peu qu'ils ne fussent pas muets, pour peu seulement qu'ils fussent inspirés ! Je l'ai noté déjà à plusieurs reprises, notre, seule Afrique équatoriale, ce qu'on appelait jadis « l'Ouest africain », la terre explorée par les Cholet, les Maistre, les Fourneau, les Brazza, les Fondère, les Gentil, les Blom, les Ponel, les Prins et tant d'autres, — je n'énumère pas encore une fois, car un oubli ici — il s'agit de héros ! — serait par trop cruel, — notre seule Afrique équatoriale, dis-je, pourrait inspirer la plus sublime des épopées. En attendant que le poète attendu se lève, qu'il soit blanc, noir ou métissé de Batouala, peu

importe, nous possédons, du moins, en très bonne et très claire prose, une vue générale sur **l'Empire colonial de la France**, sur sa formation et ses destinées, due à M. Victor Beauregard, et illustrée de vingt cartes en couleurs fort ingénieusement et artistiquement établies par le maître cartographe qu'est Emmanuel Barralier. J'ajouterai même que, de cette vue d'ensemble, tant les faits d'eux-mêmes sont éloquents et parlent fort, ressort une impression vraiment lyrique, et du meilleur lyrisme, celui qu'étaient des réalités saisissantes et de valables documents. M. Beauregard, en tête de son étude, pose cette double affirmation à laquelle je ne contredirai point : « La France, plus qu'aucune autre nation, possède le génie de la colonisation » et, corollaire : « L'avenir de la France est dans ses colonies. »

Il montre que si, dans des conditions défavorables, la France, par deux fois, au dix-huitième siècle d'abord, puis à l'époque contemporaine, s'est placée au second rang des puissances coloniales, elle en est redevable à certaines vertus propres à son génie et que notre science historique a trop souvent ignorées ou laissées dans l'antre.

Dans cet harmonieux génie français, note M. Beauregard que je cite volontiers, car sa conception correspond exactement à celle que j'ai depuis longtemps défendue, dans cet harmonieux génie français fait d'un équilibre de contradictions, l'âpre emprise du sol qui nous fit petits possédants, économes, pacifiques et casaniers, est contrebalancée par l'aptitude à l'enthousiasme, *le goût de l'épopée* et l'amour des beaux gestes. Cet idéalisme rendu actif et pratique par les rudes qualités inhérente au terroir a fait de nous des soldats et des colonisateurs. Certes, au cours de l'histoire, quelques grands hommes d'État ont officiellement orienté l'activité nationale vers les routes larges : Henri IV dont le règne fut marqué par l'occupation du Canada, Richelieu, le créateur des compagnies coloniales, Colbert l'organisateur, Jules Ferry qui nous donna le Tonkin et la Tunisie. Pourtant, l'initiative individuelle a presque toujours joué un rôle prépondérant dans le développement de notre expansion coloniale. Et, que ce fût au seizième, au dix-septième, au dix-huitième, au dix-neuvième siècle, toujours l'histoire se renouvelle : sur un rivage exotique, quelques hardis compagnons débarquent et nouent les premières relations avec les indigènes. Grâce aux qualités d'assimilation propres à notre race, nous obtenons bientôt la confiance des populations. On s'installe, on exploite. Puis, le patriotisme, l'esprit d'initiative et le goût des aventures poussent quelques hommes particulièrement énergiques vers les profondeurs mysté-

rieuses de l'intérieur et, bientôt, un nouvel empire est fondé. Et c'est, poursuit M. Beauregard, Cavalier de la Salle reliant le Canada à la Louisiane à travers l'immense prairie américaine encore inviolée, c'est Faidherbe étendant la banlieue de Saint-Louis jusqu'au Soudan. c'est Francis Garnier ouvrant à notre Cochinchine, par la conquête du Tonkin, une sortie sur le colossal empire chinois, c'est encore Brazza reliant le Gabon au Pool, Gentil remontant du Pool au Tchad, où la triple jonction d'explorateurs venus du Sénégal, de l'Algérie et du Congo fonde notre immense France africaine. Et, conclut l'auteur, l'esprit de logique est à ce point inné dans la race, que ces marches décidées le plus souvent par *quelques individualités puissantes* et poursuivies par des hardis volontaires, sont toujours orientées au mieux des intérêts de la colonisation.

Ce point de vue de M. Beauregard qui, je le répète, est également le mien, ne fut pas celui qu'adopta, il y a quelques années, M. le professeur Christian Schéfer, lorsque dans sa remarquable étude sur *La France moderne et le problème colonial*, il s'essaya à faire ressortir

comment l'ardeur récente pour les expéditions lointaines ne résulta ni d'un caprice, ni simplement des circonstances ; à montrer, en effet, comment les entreprises menées à bien par le second Empire et la troisième République ne furent souvent que la réalisation de projets dès longtemps étudiés, comment, en un mot, malgré les révolutions qui morcellent notre histoire, des traditions se sont maintenues grâce auxquelles des gouvernements très opposés ont fraternellement collaboré aux mêmes tâches.

Il y a dans cette conception, je crois, une illusion qui s'explique à merveille par le recul du temps. A distance, en effet, des faits souvent incohérents et désordonnés dans la période où ils se produisirent, reprennent ensuite une sorte d'alignement, et, invinciblement, l'esprit humain qui répugne à admettre la simple succession des phénomènes indépendamment de toute causalité, leur impose arbitrairement un enchaînement qui n'existe jamais ou, du moins, n'exista pas aussi parfait dans la réalité. C'est ainsi que nous créons le monde extérieur non pas seulement dans le présent, mais aussi dans le passé; ce qui, il faut bien l'avouer, serait *a priori* moins nécessaire. Ajoutons à cela que ces conceptions ordonnées et, partant, optimistes, ont encore cette utilité d'être très commodes pour assurer la perspective harmo-

nieuse d'une exégèse ; aussi les historiens en sont-ils toujours assez curieux.

Toutefois, en ce qui concerne l'œuvre coloniale de la France contemporaine, il convient, si l'on veut être juste, de ne pas méconnaître la part prise à cette œuvre par le Ministère des Colonies. Sans doute, à l'heure actuelle, les Services d'Etat ont-ils mauvaise presse. Il en est ainsi et depuis longtemps, depuis l'ancien Régime et depuis la Révolution, chaque fois que notre pays traverse une crise grave. Chaque fois, en effet, que les gouvernants, affolés par la poussée des événements redoutent un cataclysme économique et financier ou bien des mouvements populaires, ils rejettent instinctivement le poids de leurs fautes et la charge de leurs responsabilités sur les fonctionnaires. Le geste est d'autant plus aisé à accomplir que le grand public éprouve une anthipathie irraisonnée mais d'autant plus forte à l'égard des agents de l'Etat en qui il voit des privilégiés et que les dits privilégiés ont tous les devoirs et, pour commencer, celui d'encaisser sans mot dire tous les horions. Je dois noter, au reste, que jamais, dans le passé, le fait de constituer les fonctionnaires en « boucs émissaires » n'a évité à un gouvernement le juste sort qui l'attendait. Pour borné et impulsif que soit, en général, « le peuple », il est assez renseigné cependant pour établir le juste départ des responsabilités. En 1789, il commence par massacrer quelques fonctionnaires, puis, bientôt, mieux informé, il fait tomber la tête du roi.

Je reviens au Ministère des Colonies. Ainsi que l'a judicieusement établi en 1907 M. Albert Duchène dans la *Revue politique et parlementaire*, ce ministère n'est nullement responsable d'abord de la politique d'assimilation excessive, héritée de l'ancien Régime et renforcée sous l'influence de Schœlcher et qui eut pour résultats l'extension trop rapide à certaines colonies du suffrage universel, l'application inconsidérée de nombreuses lois métropolitaines, l'institution de conseils généraux ayant des pouvoirs plus étendus que ceux de la Métropole. Bien plus, c'est l'administration centrale des colonies qui eut la première et favorisa, en réaction précisément contre le dogme de l'assimilation, la conception des grands gouvernements généraux comprenant des groupes de possessions ayant leur vie propre et dont l'évolution se produirait en marge de la métropole, sans imitations fâcheuses ni

mauvaises copies. Il en fut ainsi pour la création du gouvernement général de l'Indo-Chine et pour celle du gouvernement général de l'Afrique occidentale.

Dans ces mêmes bureaux du ministère des Colonies trop souvents décriés à tort, s'élabora une doctrine en matière de formation et de développement de nos grandes possessions coloniales. Ce fut le cas notamment pour l'évolution de notre Afrique occidentale. M. Beauregard, dans son intéressante étude, rappelle justement qu'en 1872 nous ne possédions sur la côte d'Afrique que trois établissements : l'Algérie au Nord, le Sénégal à l'Ouest et, au Sud-Ouest, quelques comptoirs sur le littoral du Gabon :

Partant de ces trois points initiaux, distants de plusieurs milliers de kilomètres, nos soldats, nos explorateurs, nos administrateurs ont, pendant trente ans, malgré des difficultés inouïes, orienté et poursuivi la progression de notre influence à travers le continent noir vers un objectif commun : le lac Tchad. De la jonction, en ce point central, de nos trois colonies progressivement développées, étirées vers le but visé est né notre immense empire africain, empire de 10 millions de kilomètres carrés et de plus de 30 millions d'habitants ce qui réunit en un bloc solide notre Afrique du nord, l'Afrique occidentale et l'Afrique équatoriale française.

Eh bien, cette politique convergente fut vraiment inspirée, contrôlée, aidée, surveillée par les bureaux de l'administration centrale. A ces mêmes bureaux reviendra également, dans un avenir plus ou moins proche, l'honneur d'avoir conçu la nécessité d'un grand ministère de l'Afrique du Nord, faute de l'existence duquel la France n'est pas encore la grande puissance musulmane qu'elle devrait être. M. Maginot avait admis cette conception. Il quitta malheureusement le ministère des Colonies avant d'avoir pu la réaliser.

Peut-être, à la faveur de la baisse du franc et des hécatombes administratives promises, pourra-t-elle enfin prendre corps?

En somme, ne nous calomnions pas trop et remercions M. Beauregard d'avoir nettement montré avec son étude comment la France a peu à peu constitué son Empire colonial. Il était impossible de faire cette démonstration de manière plus saisissante et, en même temps, plus simple. Il y a là une synthèse fortement construite et qui constitue un document de premier ordre pour ceux qui voudront plus tard approfondir la formation de notre domaine d'outre-mer.

C'est une vaste fresque, mais, dans le dessein même de l'auteur, très simplifiée et même schématisée. A ceux qui voudront plus de détails, plus de couleurs encore, je signalerai le bel ouvrage du colonel O. Meynier, **Les conquérants du Tchad**. L'auteur fut un de ces héroïques conquérants et son témoignage n'en a que plus de prix. N'est-ce point une fortune particulière pour nous lorsque les acteurs même de la grande geste consentent à recueillir leurs souvenirs et à nous instruire sur la genèse et les détails de leur œuvre? Et c'est le même cas encore, lorsque Georges-Marie Haardt et Louis-Audoin Dubreuil nous content le fameux raid Citroën, **la première traversée du Sahara en automobile**. M. André Citroën que je ne savais point si lyrique, dans la préface qu'il a consacrée à ce beau livre, note que ses vaillants auteurs qui luttèrent et souffrirent avant que d'écrire garderont longtemps l'orgueil et la joie de l'effort accompli et il ajoute :

Mais leur plus grande satisfaction est encore de se dire que, grâce à eux, une œuvre durable s'est édifiée, œuvre qui continuera de produire des résultats, alors qu'eux-mêmes auront disparu. Et, pour eux, c'est l'essentiel :

« Les bâtisseurs mourront, mais le temple est bâti ! » a dit le poète.

Cette conclusion poétique vient à l'appui de la remarque que je faisais au début de ces lignes. L'œuvre coloniale de la France est assez grande, assez belle, assez noble pour inspirer les plus lyriques ferveurs. M. Citroën lui-même en ressent les effluves ! A quoi bon, dira-t-on ? Le phénomène colonial relève de l' « Economique » et non de la « Poétique ». Sans doute, mais n'a-t-on pas constaté depuis longtemps que la matière, pour durer, a besoin du souffle de l'esprit? La France si rebelle à l'idée coloniale, la France trop souvent coloniale malgré elle, n'aura peut-être la conscience exacte de sa destinée impériale que le jour où un grand poète la lui aura révélée !

Mémento. — Sur *le Siam*, l' « Eveil économique de l'Indo-Chine » vient d'éditer à Hanoï une étude fort complète et documentée, la seule, à ma connaissance, qui constitue un renseignement d'ensemble et actuel sur ce royaume peu connu, méconnu parfois, et dont l'évolution étrangement rapide pourrait, à brève échéance, nous ménager bien des surprises. Il y a là sur le flanc occidental de notre Indo-Chine, un

jeune Japon dont l'évolution mérite, certes, toute notre sympathie, mais aussi, toute notre attention.

— A Hanoï également, dans cette capitale lointaine où se développe toute une entreprise d'édition exotique, vient de reparaître, à l'imprimerie d'Extrême Orient, la revue *les Pages indo-chinoises*, luxueusement présentée, et de l'intérêt de laquelle sont garants des noms comme ceux de Jeanne Leuba, Blanguernon, Daguerches, Marquet, Crayssac, Pujarniscle, Bernanose, etc. Souhaits de longue vie et de bonne réussite à cette ressuscitée !

CARL SIGER.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Victor Giraud : *La vie héroïque de Blaise Pascal*, Crès. — Adolphe Retté : *Les Rubis du Calice*, Messein. — Mémento.

M. Victor Giraud vient de publier, à l'occasion du tricentenaire de Pascal, un livre où l'existence pathétique, la haute philosophie et le sentiment religieux de l'auteur des *Pensées* sont remarquablement résumés. Et posant son dessein, dans une courte préface, il écrit : « Pascal a été tout ensemble un prodigieux savant, un admirable penseur, un merveilleux artiste et presque un saint ; et il est mort à trente-neuf ans. On voudrait ici essayer de l'embrasser tout entier : corps et âme, cœur et esprit, œuvres et commentaires, époques et milieux successifs. » Le programme était vaste et le moins qu'on puisse dire, c'est que M. Giraud l'a rempli de façon à satisfaire les admirateurs d'une des plus belles âmes du XVIIe siècle. Chacun des chapitres de cette **Vie héroïque de Blaise Pascal** appellerait une analyse détaillée. On doit se borner, en ces lignes, à celui qui s'intitule *Vers la sainteté* et qui étudie la Mystique de Pascal. M. Giraud a fort bien noté qu'elle se sépare nettement des sombres doctrines du Jansénisme dont Pascal avait d'abord subi l'emprise. Il dit :

« A mesure qu'il vit plus profondément son christianisme, sa vie religieuse brise en quelque sorte les cadres trop rigides de la théologie qui lui a été enseignée. Car elle lui a été enseignée, la théologie janséniste ; et certes, elle l'a séduit par sa rigueur logique, par l'âpre poésie qui s'en dégage. Mais elle n'est pas l'expression directe, spontanée, vécue de sa propre pensée. Et quand, à ces notions venues du dehors, il applique son intelligence, il

est curieux que c'est pour les retoucher dans un sens que Jansénius n'aurait certainement pas approuvé... Au fond, il y avait une contradiction secrète, et dont peut-être il n'a pas eu nettement conscience, entre les conceptions dogmatiques que Port-Royal lui avait transmises et les exigences de sa pensée et de sa vie morale. Et, peut-être, si nous connaissions mieux le détail de ses démarches intimes, saisirions-nous plus clairement encore un effort de libération que nous ne pouvons que pressentir. Cet effort apparaît manifeste dans un certain nombre de pages qui, sans être expressément datées, semblent bien se rapporter aux dernières années de la vie de Pascal... On n'aperçoit pas d'inspiration janséniste dans le fragment intitulé : *Comparaison des chrétiens des anciens temps avec ceux d'aujourd'hui*. On n'en découvre pas non plus dans un *Abrégé de la vie de Jésus-Christ* où Pascal, de loin en loin, mêle ses réflexions personnelles au récit des faits qu'il rapporte. Et surtout, il n'y en a pas la moindre trace dans cet admirable *Mystère de Jésus* qui est bien l'un des plus purs joyaux de la littérature religieuse. Là, nous planons bien au-dessus de toutes divergences ou discussions théologiques... »

En effet, *le Mystère de Jésus*, c'est Dieu *senti par le cœur* et non plus seulement *conçu par le raisonnement* et c'est donc, en quelques pages, un chef-d'œuvre de Mystique où les âmes contemplatives retrouvent leurs propres intuitions haussées jusqu'au sublime. Le commenter serait superflu. Quelle est l'intelligence susceptible de pensée religieuse qui ne l'a dans la mémoire ? Qui ne se rappelle les phrases poignantes du début :

Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes ; mais dans l'agonie, il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante, car il faut être tout-puissant pour le soutenir...

Et plus loin la phrase qui accuse si terriblement notre tiédeur et notre indifférence tandis que la Victime souffre :

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là...

M. Victor Giraud a remarquablement analysé, dans ce chapitre *Vers la Sainteté*, la signification profonde du *Mystère de Jésus*. Il a fort bien vu que dans ce dialogue entre une grande âme et son Dieu se condensait toute la Mystique de Pascal. Du

reste, partout, qu'il s'agisse de Pascal, savant, polémiste, apologiste ou homme d'oraison, il donne l'essentiel, sans rhétorique ni développement oiseux. Tous ceux qui éprouvent pour Pascal une affection admirative reliront toujours son livre avec profit.

L'œuvre catholique de M. Adolphe Retté comprend, depuis près de vingt ans qu'il l'a commencée, une grande variété dans le choix des sujets qu'il a traités. Autobiographie conçue du point de vue religieux dans *Du diable à Dieu* et *la Maison en ordre*. Hagiographie dans *Sainte Marguerite-Marie*, *Louise Ripas* et *le Soleil intérieur*. Récits de pèlerinages : *Un séjour à Lourdes*, *Dans la lumière d'Ars*. Critique et psychologie dans son *Essai sur Léon Bloy*. Etude approfondie du travail de la Grâce dans les âmes en voie de conversion : *Quand l'Esprit souffle*, etc.

Dans *Sous l'Etoile du Matin* et dans le livre qu'il vient de publier et qui s'intitule : **les Rubis du Calice**, c'est le mystique, doué pour la contemplation, qui s'exprime avec une netteté, une perspicacité dans l'analyse de ses états d'âme particulièrement émouvantes.

M. Retté expose le sujet de ce dernier volume dans une préface dont voici le début :

Lecteur, si tu ne vas à la messe que pour réciter, d'un esprit distrait et d'une lèvre machinale, les prières liturgiques ou pour obéir à la coutume, ferme ce livre : il n'a pas été entrepris à ton intention. Mais si la messe constitue pour toi l'action capitale de la journée, celle qui, autant que le permet la faiblesse de la nature humaine, rayonnera sur tes pensées jusqu'à l'heure du sommeil, feuillette ces pages. Peut-être y trouveras-tu quelques sarments qui alimenteront dans ton âme le foyer où s'entretient ton amour de Dieu. La plupart me furent donnés pendant les retraites fréquentes que je fais en une Trappe où il a plu à Celui que les hommes de ce siècle remettent sans cesse en croix de me faire entendre les battements de son Cœur dans la solitude, dans le silence et dans l'oraison contemplative.

Ce sont, en effet, des oraisons et des méditations d'après les textes de la Messe qu'on trouve dans ce livre. Ce ne sont cependant point des homélies ou des considérations didactiques, mais de vivants tableaux illustrant ce drame humain et divin, renouvelé tous les jours, que constitue le Saint Sacrifice. Ainsi, dans le chapitre : *Images du Confiteor*, l'auteur écrit :

Le soir vient sur le Golgotha où Jésus saigne, abandonné de tous. Ce

crépuscule livide, que raient des nuages couleur de blessures fraîches, n'est-ce point son Sang qui en empourpre la pâleur ? — La ville n'en sait rien. La ville n'en veut rien savoir...

Suit une peinture lugubre où cette ville, oublieuse du Rédempteur, symbolise l'humanité livrée, loin de Dieu, aux trafics et à la luxure.

Plus loin, à propos de l'Epître du jour, voici un portrait de saint Paul, son physique, son caractère, le sens de sa mission ramassés en cinq pages formant une synthèse des plus évocatoires.

Ailleurs, le chapitre intitulé : *En marge de l'Evangile* nous fait assister aux angoisses et au désarroi des disciples après la mort de Jésus. Développant le thème fourni par saint Luc, M. Retté nous décrit leur peine et leurs incertitudes avec tant de vraisemblance que le lecteur les partage, subit leurs alternatives d'espoir et de désolation.

Dans le chapitre intitulé : *Solidarité sainte*, l'auteur, comparant le cortège des martyrs qui escortent Jésus à l'autel, à « une fresque aux teintes de pourpre », évoque les plus funèbres et les plus glorieux souvenirs des premiers siècles du christianisme. En particulier, son récit du martyre de saint Laurent, écrit avec une simplicité plus pénétrante que toutes les recherches d'effets purement littéraires, nous fait réellement assister au supplice du Saint.

On citera aussi la délicieuse évocation d'un paysage de forêt en novembre dans le chapitre intitulé : *Avec les Morts*. En voici un fragment dont le lecteur appréciera le charme :

...Je suivais un sentier qui s'enfonçait, avec mille replis capricieux, au cœur des plus profondes futaies. Autour de moi, pas un chant d'oiseau, pas un craquement d'écorces, pas même le bruit de mes pas sur le sable doux qui traçait une ligne grise parmi les touffes embrunies des fougères. On eût dit que les bises avaient émigré au loin et que jamais plus elles n'oseraient troubler, de leur rumeurs âpres, la majesté du silence qui régnait sur cette solitude assoupie.

Mais ce n'est pas seulement par de belles descriptions de nature et d'attachants épisodes d'histoire religieuse que vaut le livre de M. Retté. C'est surtout par la notation d'états d'âme mystiques qui nous rendent, avec évidence, certaines merveilles de la vie intérieure. Seul, un contemplatif pouvait nous manifester de

la sorte le sentiment habituel de la présence de Dieu et les images, sévères ou tendrement adorantes, qu'elle suscite en lui. A cet égard, rien de plus significatif que ce chapitre : *le Royaume de la Paix* qui décrit l'épanouissement d'une âme fervente au contact de l'Eucharistie et qui pourrait porter ce titre : « la quiétude dans la lumière. »

Dans la dernière partie du volume : *Miserere nobis*, M. Retté rappelle ce principe fondamental qu'il n'y a pas de Mystique véritable sans ascétisme et s'élève contre certaines déformations d'un sentimentalisme malsain qui, chez de trop nombreux catholiques, faussent le sens de cette dévotion austère, génératrice de pénitence : le culte du Sacré-Cœur. S'appuyant d'une révélation de cette sainte Marguerite-Marie, dont il a si bien raconté la vie, il s'écrie :

Une plaie, une croix, une couronne d'épines ! Croyez-vous que quand il nous montre sa blessure et les instruments de son supplice, Notre-Seigneur a l'intention de nous provoquer à des pamoisons de modiste effervescente réclamant le chéri de ses rêves ?

Enfin pour conclure, il évoque les monastères où, appliquant « cette loi de substitution qui régit l'univers », des moines et des moniales, voués à la claustration perpétuelle, expient les péchés d'un monde qui méconnaît, de plus en plus, les vertus rédemptrices de la souffrance.

C'est, répète-t-il, parmi ces victimes volontaires qu'on apprend à vivre cœur à cœur avec Jésus. Il plut au bon Maître de me le faire sentir en cette Trappe où je me réfugie le plus souvent que je peux... Là, plus je me tais, plus j'entends la Parole divine. Là, plus je suis seul, moins je suis seul. Là, mon âme se rend pleinement compte de sa misère. Là, elle donne flamme pour flamme à Celui qui a dit : *Je suis venu apporter le Feu dans le monde et que veux-je sinon qu'il s'allume...*

Ce petit livre, *les Rubis du Calice*, conçu selon les règles de la Mystique la plus conforme aux enseignements de l'Evangile, écrit avec une clarté parfaite qui le rend compréhensible à tous, imprégné d'une poésie lumineuse, plaira aux catholiques comme aux amateurs de haute littérature. Il fait aimer Dieu et il fait réfléchir aux destinées de l'âme humaine. De là, sa portée profonde.

Mémento. — *La Vie spirituelle* (ascétique et mystique), numéro de

janvier : A. Saudreau : *La doctrine de saint Jean Climaque.* — Anonyme : *La tradition mystique du Carmel.* — *Revue d'Ascétique et de Mystique*, Numéro trimestriel de janvier : *Dons du saint-Esprit et contemplation infuse*, par P. de Guibert.

ROBERT ABRY.

LES REVUES

Marsyas ; deux poèmes du barde breton J.-P. Callo'ch. — *Latitude-Sud 18°*, deux poèmes traduits du malgache moderne. — *Revue franco-américaine* : objections à M. André Brulé à propos de Mallarmé professeur d'anglais influençant Mallarmé poète. — *Revue de l'Amérique latine* : M. Marius André nous renseigne sur Nicanor della Rocca Vergalo, pseudo-inventeur du vers libre. — *Revue bleue* : exportation du blé russe en Allemagne pendant la guerre, sous le règne du tsar. — Mémento.

Marsyas (février), un vaillant journal littéraire du Gard, que dirige le poète Sully-André Peyre pour la gloire des lettres provençales, nous révèle, par la plume de Mme Jeanne Perdriel-Vaissière, le livre de lais bretons : *Ar en deûlin* (*A genoux*) écrits en breton de Vannes et traduits en français par le barde Jean-Pierre Calloc'h, né à l'île de Groix, tué à Urvilliers, à l'âge de 29 ans, le mardi de Pâques 1917. Voici deux admirables chants cités par l'auteur de l'article :

Or, la mil neuf-cent-quatorzième année après la naissance du Christ dans l'étable :

Comme la tête du Pauvre tout à coup à la fenêtre des mondains livrés aux danses déréglées,

Comme les trois paroles sur le mur, au temps du grand souper de Balthazar,

Comme une lune de deuil et de terreur, aveuglant chaque soleil de sa splendeur sauvage,

Au-dessus des horizons méprisables de la Catin Europe,

La face sanglante de la guerre !

Les autres races se moquent de nous, parce que nous ne savons pas amasser les biens temporels.

— « C'est », disent-ils, « une race inférieure, ces Celtes-là, vaincus de toute éternité dans le dur combat pour la vie. »

Leur parole est vraie : nous ne courons pas après la fortune, et nous sommes pauvres.

Bénie soit notre pauvreté !

Bénédiction sur notre pauvreté, pour avoir gardé au fond du cœur de ma race les trois choses qui font le fils de l'homme plus homme :

La pitié pour les faibles, la force d'âme dans le malheur, la croyance dans la justice d'un Dieu.

Bénédiction sur notre pauvreté de ce qu'elle a préservé mes ancêtres et leur fils de l'adoration du Veau d'Or.

Bénédiction sur notre pauvreté qui a gardé en nous la Foi, l'Espérance et l'Amour.

Bénédiction sur notre pauvreté, qui nous a fait nous souvenir du vrai nom de la vie : une attente, et du vrai nom de la mort : un passage.

— « Je suis né », nous apprend Calloc'h, « au milieu de la mer, trois lieues au large... mon père était, comme ses pères, traîneur de filets... ma mère aussi travaille

Pour gagner du pain. »

§

M. Pierre Camo publie sous ce titre : **Latitude-Sud 18°**, à Tananarive, île de Madagascar, « un cahier mensuel de littérature et d'art » dont nous venons de recevoir le second numéro. Il contient des « notes sur l'art indigène de Madagascar », de M. Pierre Camo, avec des illustrations dessinées par M. Emile Perrin et des poésies traduites du malgache moderne par M. J. Rabéarivelo.

Celle-ci a pour auteur Esther Razanadrasoa :

JE VOUDRAIS !

Je voudrais, ô jeunes hérons, que vos ailes portassent le message pour Anjafy. Je voudrais que votre belle fragilité, ô frêles joncs, pût évincer les rivales !

Je voudrais que l'ombre qui descend des montagnes calmât les éplorées ! Que le vent puissant qui souffle et déracine protégeât mon aimé !

. . . .

Je voudrais avoir la force de la torride chaleur des déserts pour vaincre. Je voudrais que les oiseaux passagers, — que j'avais appelés mais qui n'ont pas répondu, — devinssent éternellement mes amis.

Et quand point le matin, je voudrais voir l'espoir de ma vie...

Ce poème, signé Lys-Ber, où l'on retrouve un souvenir du vague verlainien, est émouvant de simplicité :

Tais-toi, ô mon cœur. Tais-toi et sois sage. Cache ton soupir, cache-le, — et qu'on ne l'entende pas ! Tout ce que tu as désiré — le soir — vient et arrive.

L'univers qui veut dormir sombre dans le silence. Viens avec moi, ô soupir, chercher une jouissance innocente.

Allons dans le lointain, et plus loin encore ! Là nous resongerons

aux moments et aux ans périmés, — nous lirons ce qui est écrit sur les étoiles, et écouterons, si elle parle, l'eau des fleuves.

O mon soupir, tais-toi, et sois sage à partir de ce moment.

§

M. André Brulé, — **Revue franco-américaine** (février), — traite, sous ce titre : « un pensum de Mallarmé », des *Favourites tales for very young children* dont une édition scolaire, annotée par « M. Mallarmé, professeur d'anglais au collège Rollin », avait été signalée par M. Ch. Chassé dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1912 : « Mallarmé universitaire. »

Ce « modeste petit volume, in-8 broché, à couverture chamois », inspire à son commentateur une critique respectueuse et apitoyée. Nous y relevons cette remarque, si curieuse qu'elle mériterait qu'on la justifiât par une preuve raisonnée :

« Je penche à croire que ce sont sa connaissance (à Mallarmé) et son sentiment des qualités proprement musicales de la poésie anglaise qui l'ont incité à essayer de reproduire en français des effets analogues. »

C'est Verlaine qui a professé :

De la musique, avant toute chose.

Certes, Stéphane Mallarmé est harmonieux. Cependant, sa poésie est plastique et intellectuelle, plus encore que musicale. La base de l'art mallarméen est l'ellipse. Le poète procède même par élision d'idées. Le propre de l'art étant de *choisir*, on peut opposer ces deux extrêmes : Mallarmé qui purifie par suppressions et, par sous-entendus, suggère les rêveries du lecteur à propos des rêveries du poète ; Marcel Proust qui livre à l'imprimeur sa longue phrase retouchée, à mesure qu'elle naît au courant de la plume, — par des incidentes, des parenthèses, qui amendent le décor, une idée, un sentiment, — compliquent, surchargent, ont l'air d'enrichir un texte dont cent pages apportent moins d'observation nouvelle qu'un bref alinéa de Jules Renard, par exemple.

Mais, voici quelques remarques de M. Brulé sur l'opuscule scolaire de Mallarmé :

A voir les ingrates besognes auxquelles il se condamnait, on se prend de plus d'affection pour lui : car il paraît moins olympien et plus proche de nous.

Pauvre poète, qui, la tête pleine des harmonies les plus subtiles et

des pensées les plus raffinées, s'est vu obligé d'écrire à l'usage de bambins de huit ans des « annotations nombreuses » sur *le Petit Roi Pippin, les trois Coqs voyageurs, l'Oie d'or, le Nain Jaune, Cendrillon, le Chat Botté, Jeannot le tueur de Géants, les Enfants dans la Forêt, Robinson Crusoë* (raconté en vingt pages de très gros caractère), *les Voyages de Gulliver* (racontés également en vingt pages), et enfin *Jeannot et la Fève*. Piètre travail qui a dû bien l'ennuyer. Aussi, en dépit des soixante pages qu elles occupent, les annotations nombreuses sont-elles vraiment très courtes, et elles ressemblent à la plupart des annotations en ceci qu'elles expliquent ce qui n'a pas besoin d'explication, et n'expliquent pas ce qui en aurait besoin.

Le procédé le plus fréquent de Mallarmé est par sa charmante naïveté bien approprié à de tout petits élèves, quoiqu'il rappelle en même temps certain passage du *Roi des Montagnes* ou les dialogues des *Transatlantiques*. Il consiste à traduire une expression anglaise littéralement, ce qui produit les résultats les plus cocasses, et après cela à la remettre en français correct : par exemple : « *after pursuing*, après poursuivant, pour : après avoir poursuivi »; — « *by far*, par loin, pour : de beaucoup », — « *the very entrance*, la très entrée, pour : l'entrée même, » — « *he was left to sit*, il était laissé d'asseoir, pour : on le laissait assis », — « *he took it up*, il le prit haut, c'est-à-dire, il le souleva », — « *there was once upon a time*, il était une fois sur un temps, c'est-à-dire : il y avait une fois », — « *all over blood*, tout par-dessus sang, pour : tout couvert de sang », — « *had fallen in love with*, était tombé en amour avec, pour : était tombé amoureux de », — « *the dancing*, le dansant, pour : la danse », — « *nine feet round*, neuf pieds rond, pour : ayant neuf pieds de tour », — « *he-goat*, il chèvre, c'est-à-dire : bouc », — « *to lie down*, gésir bas, pour me coucher ». Il y a beaucoup de notes de ce genre. Pauvre Mallarmé. Je le plains de tout mon cœur, car il aimait le français et avait l'oreille sensible ; mais après tout peut-être ces exercices de dislocation acrobatique ont-ils contribué à assouplir son style.

La dernière assertion de M. Brulé ne saurait être prise au sérieux. Pourquoi ne pas admettre, tout simplement, que ces notes, leur nature, leur répétition, soient un moyen de pédagogie, pour faire « entrer dans la tête » de bambins étourdis des anglicismes qui les intéressent moins que les échanges de billes d'agate ?

M. Brulé cite quelques contresens de Mallarmé. Un seul a quelque gravité : *the stock of my piece*, traduit par « la charge » au lieu de la « crosse » de mon fusil. Si le poète préfère « con-

venable » à « commode ». pour traduire *convenient* appliqué à une chaise et à une table, c'est par purisme de lettré. Les mauvais traducteurs d'anglais auraient grand tort de se réclamer de « l'illustre exemple » que leur recommande M. Brulé, dans la personne de Mallarmé. J'en appelle à tous ceux qui l'entendirent, rue de Rome, parler sur *Hamlet* ou ratiociner à propos d'un sonnet de Dante-Gabriel Rossetti : les plus sûres affinités permettaient à Stéphane Mallarmé de comprendre Shakespeare ou tel poète du cycle victorien, mieux que maint agrégé d'anglais dont M. Brulé ne trouverait pas à corriger les explications.

§

Catulle Mendès attribuait malicieusement la paternité du vers libre français à un lieutenant d'artillerie péruvien. C'était au temps des polémiques entre le Parnasse et le Symbolisme. D'ailleurs, Mendès invitait le lecteur à sourire avec lui de cette assertion fantaisiste. Il citait pourtant *la Poétique Nouvelle* de Nicanor della Rocca de Vergalo, que publia Lemerre en 1880. M. Marius André a trouvé l'ouvrage du novateur à la Nationale et *Le livre des Incas* qu'il publia en 1879 et dont les vers, conformes à l'ancienne prosodie, sont franchement mauvais, d'une décourageante banalité.

On en jugera, d'après ceux qu'imprime M. Marius André dans son étude sur Vergalo : **Revue de l'Amérique latine** (1er mars). Quoi qu'en pense le commentateur, on ne saurait, sans beaucoup d'indulgence, voir « une délicate fleur d'anthologie » dans ce plat distique :

De l'hymen, ce billet fatidique est l'emblème
Et c'est le seul débris de notre grand poème.

Une fine lettre de Mallarmé à Vergalo, proscrit et pauvre, met les choses au point.

Quant à Vergalo, réformateur, voici qui ressemble assez à un manifeste d'hier ou... de demain :

D'abord, la réforme poétique est accompagnée d'une réforme orthographique. Il supprime l'*h* étymologique et écrit : *ortogràfe, atlète, rubarbe, trionfer, éléfant*. Il supprime les traits d'union dans les mots composés et écrit : *c'estadire, cheflieu, cieldelit, coq à lâne*. Il écrit : *touts* (au lieu de *tous*), *fesant* (au lieu de *faisant*), *bienfesance*, etc. Nous respecterons son *ortografe* dans les extraits qui vont suivre.

Etant un révolutionnaire, il rompt avec le passé ; il n'est ni roman-

tique, ni parnassien, ni naturaliste. Il est nicarin et vergalien. Il méprise tous les poncifs et a horreur du poncif classique. Ecoutez-le :

« Je suis un poëte innovateur. Pourquoi ? Parce que je ne veux imiter personne. Je fais une poëtique nouvelle, une prosodie nouvelle, c'est-à-dire un coup d'Etat, une Réforme, une Révolution... Nous n'aimons pas ce qu'on appelle l'Ecole classique parce que cette soi-disant école n'a produit que des chinois et quelques mandarins, c'est-à-dire des gens stationnaires, ennemis de tout progrès et de toute civilisation. Elle a tellement prostitué la Poësie et l'Art qu'elle a engendré Boileau, un ramolli, et Delille (l'abbé), un gâteux... Boileau et l'abbé Delille et les misérables frelons qui ont voleté autour de ces deux mauvais poëtes ont fait tant de mal à la poësie qu'il faut les haïr et les bannir à jamais de la mémoire des hommes ! »

Les malheurs domestiques du pauvre Vergalo justifient toute la sympathie de M. Marius André. Peut-être pas au point de donner Nicanor pour le « saint Jean-Baptiste du symbolisme » parce qu'il a écrit ces lignes :

« Actuellement, il existe une nouvelle génération de poëtes et de lecteurs aptes à sentir de nouvelles voluptés de l'oreille. C'est pour cette génération que nous écrivons. Malheur à ceux qui ne sont pas de leur temps ! La Poésie contemporaine ou celle du xxe siècle sera vergalienne-électrique ou elle mourra. »

Et encore des conseils, des ordres impérieux :

« Colorez et imagez votre style. Aimez les mots nouveaux : *neigée, modernité, vampiresse, exquisité, téléphone* (c'est écrit vers 1877), etc. et les mots anciens. »

« Aimez les allitérations et tâchez d'en parsemer vos œuvres. »

Dieu sait si Stuart Merril (*sic*) et d'autres vont en parsemer les leurs !

Stuart Merrill est un très grand poète. Il a été l'un des plus en vue du premier groupe symboliste. Sa gloire s'accroîtra dans l'avenir, sans aucun doute, car il fut un des artistes les plus humains qui aient exprimé, en français impeccable, un cœur généreux épris de justice et de beauté.

Une pétition de poètes invitait, le 30 avril 1879, le Congrès péruvien à rapporter l'exil de Vergano et à lui rendre sa solde d'officier. A cette pétition fut adjointe la lettre ci-après :

Messieurs les sénateurs,
Messieurs les députés,

Permettez-moi d'appeler votre attention sur les demandes ci-jointes.

Elles sont signées des noms les plus honorables de notre littérature et elles recommandent votre intérêt, et elles éveillent votre patriotisme en faveur d'un proscrit péruvien que nous considérons aujourd'hui comme un poète français, N. Della Rocca de Vergalo.

Ce que vous ferez pour lui sera regardé par nous comme fait pour toute la littérature, aussi bien de notre pays que du vôtre.

Votre ami,

Victor Hugo.

M. Marius André tient de M. Zéréga-Fombona que Nicanor della Rocca de Vergalo « serait mort, à Marseille, en 1880 ».

§

M. Léon Tolstoï, fils du grand Tolstoï, donne à la **Revue bleue** (16 février) ses « Souvenirs sur le tsar Nicolas II ». Nous en dédions l'extrait suivant aux adversaires de la révolution russe. Ceci se passait sous le règne du tsar :

Les affaires intérieures de la Russie allaient de plus en plus mal ; avant tout, la question du pain préoccupait et effrayait tout le monde. Le pain devenait de plus en plus rare et cher à cause du ravitaillement de l'armée, mobilisée en masse énorme, et l'on sentait qu'il fallait réveiller à ce moment une énergie extraordinaire pour sauver la situation. Sturmer fut nommé premier ministre et le comte Bobrinsky, ministre de l'Agriculture. Ces deux nominations, surtout la première, bouleversèrent l'opinion publique. Personne, pas même les éléments les plus conservateurs, n'était content. J'étais alors à notre campagne de Yasnaia Poliana. Je crus avoir trouvé le moyen de remédier à la crise du pain. Il me semblait que la fixation des prix, mesure prise par le Gouvernement russe, n'était pas la solution du problème. Il fallait avant tout faire une revision de tous les stocks de céréales en Russie et en Sibérie, ensuite les réquisitionner et les distribuer à la population et à l'armée. Il fallait prendre beaucoup d'autres mesures en même temps, entre autres, arrêter l'exportation de la farine russe à l'étranger, qui continua à mon profond désespoir, tout le temps de la guerre. Cette farine était transportée par milliers de sacs de la gare Nicolas à la gare Finlandaise à Pétrograd et partait sûrement pour l'Allemagne. Personne n'arrêtait cette infamie criminelle et, quand je publiai un article sur ce fait indigne dans le *Novoie Vremia*, on lut l'article, mais les milliers de sacs continuèrent de suivre, devant les fenêtres de ma maison, le même chemin de la Gare Nicolas à la Gare Finlandaise pour l'Allemagne.

M. Léon Tolstoï se rendit à Mohileff pour remettre au tsar un projet relatif au ravitaillement. Il ne fut pas reçu par le souverain.

Actuellement, la paix militaire couvre la guerre économique La France a contre elle le monde entier et beaucoup de Français, guidés par l'intérêt privé. Notre blé, notre cheptel, notre lin, passent à l'étranger, en Allemagne notamment, comme le froment russe naguère. Et c'est par des discours, des discours encore et encore, que l'on croit arrêter l'appauvrissement du pays le plus riche du monde par la coalition de ses alliés et de son ennemi d'hier !

Mémento. — *La Revue des Deux Mondes* (1er mars) : Suite de la Correspondance de Napoléon III et du prince Napoléon. — Lettres intimes de Michelet et d'Adam Mickiewicz.

Les Maîtres de la Plume (1er mars) : « Souvenirs de collège des célébrités contemporaines ».

Les Marges (15 février) : « Historiettes », par M. Jean Viollis. — « Almanach populaire », par M. A. de Bersaucourt.

Le Semeur (n° 9) consacré à Pascal.

Les idées françaises (janvier-février) : « Verlaine inédit », par M. Emile Le Brun. Il s'agit de la vente d'une ferme ! C'est d'une tristesse !!

Le feu, numéro de février, à la gloire de Charleroun Rieu, le poète du Paradou.

L'Esprit nouveau (n° 20) : « Lautréamont », par M. Paul Dermée. Il nous souvient que, dès 1891 ou 1892, le « livre d'art », dirigé par Paul Fort, publiait un article sur « Les Chants de Maldoror ». — « De Pirandello à Soumagne », par M. F. Divoire.

La Muse Française (10 février) honore Ronsard, par des poèmes et des articles.

La Revue française (17 février) : M. Ferri-Pisani : « Une conversation avec Wilson. »

La Revue de France (15 février) : correspondance inédite entre Hugo et Michelet. — M. A. Mathiez : « Robespierre à la Commune. »

L'Opinion (22 février) : « Un ami inconnu de Joséphine Bonaparte », par M. A. de Maricourt.

Le Divan (février) : de beaux poèmes de M. Fagus. — « La Querelle de Moréas », par M. H. M.

La Galère (février-mars, n° 1) vient de naître : 188 *bis*, rue Solférino, à Lille. Elle vogue sous la gouverne de M. Michaël Fairniss, sans annoncer sur quel port elle met le cap.

Le Capitole : numéro sur Gaston Pawlowski et Pierre Benoît.

Le Bulletin de l'Effort moderne (n° 1, janvier) paraît pour recommander les produits de la maison Léonce Rosenberg.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *La plus Forte*, poème de M. Jean Richepin, musique de Xavier Leroux ; *le petit elfe Ferme-l'Œil*, ballet de M. Florent Schmitt. — Opéra-National : *Esclarmonde*, de Jules Massenet. — Publications Maurice Sénart et Cie.

Ce n'est pas sans quelque tristesse qu'on assiste à la représentation de **la Plus Forte**. Il y a vingt ans, la musique de Xavier Leroux retardait déjà de plus d'un quart de siècle, en admettant qu'on la puisse situer quelque part dans le temps, et pas plus ici que jadis il ne sut s'évader de l'ornière de banalités grandiloquentes ou fades qui font penser à des discours de comice agricole ou à des réclames de parfumerie. Cette partition semble pourtant la plus sincère qu'ait produite l'ancien professeur au Conservatoire et on ne peut douter du plaisir sans mélange qu'il prit à y vider toute la tirelire de procédés d'école usés jusqu'à la dernière ficelle. Une unique oasis émergeait agréablement de la platitude agressive de ce désert sonore : un ballet sur des chansons populaires d'Auvergne. Il est dommage que le compositeur n'ait point abusé de tels emprunts. On sait que M. Jean Richepin a perdu depuis bien longtemps le sens du ridicule et sa sincérité ne s'atteste ostensiblement pas moindre que celle de son collaborateur défunt. Les directeurs de l'Opéra-Comique n'auront point à redouter avec *la Plus Forte* les incidents qui ont troublé les auditions de *la Brebis égarée*. En entendant ces rudes laboureurs auvergnats déclamer pompeusement des palabres plus ampoulés que leurs mains sales, parler de « blé sacré » et du « sein de la terre » et employer l'adjectif « implacable », le public habitué se retrouvait Salle Favart et chez soi, et béait d'aise ainsi qu'à Cancale ou Marennes. Notre Opéra-Comique est cependant depuis peu en coquetterie visible avec un art musical plus relevé que celui qui fait le fond de son répertoire. On éprouve qu'il a ressenti vivement la leçon de *l'Heure espagnole*. Il accueillit depuis *le Festin de l'araignée*, et *la Brebis égarée* témoigna de l'ardeur de sa contrition. En s'adressant à M. Florent Schmitt, peut-être se figura-t-il faire appel à un compositeur d'avant-garde, en quoi il se tromperait évidemment. M. Florent Schmitt, qui professe et proclame une haine féroce à l'endroit de Richard Wagner, en est précisément le dernier descendant parmi nos meilleurs musiciens ; non pas qu'il en ait subi jamais servilement

l'influence, mais il en incarna la filiation persistante à travers même *Pelléas*. Chaque époque a son harmonie, et on ne saurait se soustraire aux conséquences de son âge. **Le petit elfe Ferme-l'Œil** offre ainsi logiquement quelque d'indysme à quoi s'ajoutent certains reflets de debussysme et de vagues échos pétrouchkiens, tandis que la chinoiserie finale remémore inévitablement *ma Mère l'Oye*. Une écriture solide et raffinée, une orchestration magistrale confèrent à ce menu ballet une valeur artistique assez rare. C'est d'ailleurs un charmant spectacle où M. André Hellé a démontré une fois de plus qu'il réussit fort bien le Boutet de Monvel. Le décor était moins heureux ; c'est toujours le point faible en la maison. Qui dont eût cru M. Albert Carré aussi résolument timide en cette espèce ? Il faut souhaiter que le succès encourage notre Opéra-Comique à cultiver le genre ballet qui possède aujourd'hui les faveurs des choriphées de nos « nouveaux jeunes », et à accoutumer peu à peu son public à connaître ceux-ci. N'est-il pas humiliant pour nos scènes lyriques subventionnées que ce soit M. de Diaghileff qui, à Monte-Carlo, ait révélé deux œuvres aussi remarquables que *les Fâcheux* de M. Georges Auric et *Biches* de M. Francis Poulenc ? On ne rappellera jamais assez combien notre école française doit de reconnaissance à ce génial impresario qui fut et est encore le véritable animateur de notre art musical.

De son côté, notre Opéra a « repris » **Esclarmonde** qui onques, au surplus, n'appartint à son répertoire et fit jadis un fiasco lamentable autre part. Cette partition est l'une des plus nulles et des plus endormantes que l'industriel Massenet ait bâclées de sa plume avide. Il paraît que notre Opéra entoura cette exhumation d'une sollicitude fastueusissime, mais je ne saurais en parler, le *Mercure* n'ayant point été, en mon humble personne, invité à en admirer les effets. Il se peut, et on le concevrait aisément, que notre Académie nationale de Musique et de Danse se soit sentie suffisamment honteuse de la « reprise » de cette inanité pour la vouloir effectuer quasiment à la dérobée, mais, en sa qualité d'établissement national et subventionné, peut-être exagère-t-elle à l'excès en se dérobant si fréquemment au contrôle de la critique indépendante. A défaut d'une répétition générale onéreuse et certes surérogatoire en la piètre occurrence, notre Opéra ne pourrait-il imiter son voisin de la Place Boieldieu en

conviant ceux, auxquels le devoir professionnel en fait un droit et une obligation, à assister à « la répétition des couturières », puisque cette solennité bizarre est et demeure, elle, inéluctable et intangible. N'empêche qu'avec cette *Esclarmonde* après *Hérodiade* et *Grisélidis*, sans compter la rengaine périodique de *Thaïs*, on ne commence à être fortement troublé de tout ce déballage de Massenet. M. Rouché aurait-il l'intention perfide de nous resservir tous les fours de cette camelote jusques et y compris *le Cid* et *le Roi de Lahore* ? On finirait par soupçonner que l'abonnement supplémentaire qu'inaugura notre Opéra, et qui l'entraîne à cette débauche de spectacles variés, mais peu choisis, soit uniquement composé de nouveaux et de nouvelles riches. Tout cela est profondément déplorable. A l'heure actuelle, notre Opéra est dans une situation exceptionnelle qu'il ne connut jamais depuis sa fondation. Grâce à l'augmentation du prix des places, il gagne honnêtement beaucoup d'argent, car, malgré cette augmentation, il fait tous les soirs salle comble — et quoi qu'il joue. N'en pourrait-il donc profiter pour ne jouer que des œuvres d'art correspondant au rôle éducateur qui lui est assigné par une subvention officielle ? On attend toujours, de Mozart, *Idoménée* et *Don Juan* ; de Wagner, *Tristan*, *Siegfred* et *le Crépuscule*; de Gluck et de Weber nous n'entendons plus rien depuis dix ans ; et on nous bourre de Massenet, c'est-à-dire de ce qui, dans la production théâtrale, atteint à l'étiage suprême de la bêtise et du mercantilisme. En vérité, on ne saurait dissimuler qu'après les espérances du début et quelques velléités passagères, notre Académie nationale de Musique et de Danse nous déconcerte et nous déçoit de plus en plus. Il est tout juste temps que M. Rouché de l'Opéra nous rende le Rouché du Théâtre des Arts.

Les éditeurs **Sénart et Cie** font, depuis quelques années, un effort qu'on a le devoir de signaler. Outre la création d'une *Edition nationale* populaire, ils ont eu l'heureuse idée d'instituer un abonnement qui assure chaque semestre aux mélomanes un lot copieux de musique d'ensemble, de piano et de chant ancienne et nouvelle. On ne peut guère méconnaître que celle-ci se distingue plutôt par la quantité que par la qualité. Sauf deux harmonieuses *Sonates* pour piano et violoncelle et pour piano et alto de M. Charles Kœchlin, on ne sait vraiment quoi citer parmi tout ce papier noirci. M. Honegger vaut mieux que ce qu'on

trouve ici de lui. M. Malipiero s'acharna depuis ses prémices avec un si constant succès à prouver sa totale impuissance qu'on n'est point surpris du néant des trois élucubrations prétentieuses qu'il intitula *Cavalcate*. Quant à M. Daniel Lazarus, s'il écrit sérieusement ce qu'il signe, on ne saurait assez recommander à ses proches de consulter au plus vite le médecin de la famille. Nul doute que celui-ci ne s'empresse de signifier vigoureusement aux parents de M. Lazarus que les denrées coloniales ou la commission lui procureraient des occupations plus conformes à ses facultés que l'art musical. Jamais on n'a publié tant de musique et rarement autant d'insignifiante. Il existe aujourd'hui toute une armée de jeunes croque-notes, plus amateurs que vraiment musiciens, qui n'hésitent pas à briguer la publicité de l'édition pour la plus minuscule de leurs improvisations quelconquissimes. On est submergé de la sorte par une averse de broutilles dont les minces ruisseaux réunis se gonflent en torrent d'eau claire que le soleil d'été desséchera sans en laisser de trace. Quelques-uns, plus calés, cultivent, par ailleurs, dans le quatuor ou le trio, les plus plates bandes du jardin des racines scholistes ou conservatoriales. D'autres, en des morceaux chantés, tressent candidement des couronnes fanées aux mânes de Saint-Saëns et de Jules Massenet en s'imaginant rendre hommage à Debussy ou à M. Fauré. Une telle absence d'autocritique est un curieux phénomène. C'est évidemment dans la musique ancienne que les publications Sénart offrent le plus d'intérêt, et le plus captivant du lot y est fourni par M. de Saint-Foix avec *Six Danses viennoises* de Mozart et une *Sonate pour Clavecin* de Schobert. Il est vraiment inconcevable qu'aucune collection populaire, et par plus outre Rhin que chez nous, n'ait publié un recueil complet de ces *Danses* de Mozart, comme on l'a fait pour celles de Schubert. Il y a là, pour M. Sénart, la matière d'un numéro de son *Edition nationale* séduisant entre tous. Ainsi que le remarque M. de Saint-Foix dans une érudite introduction, ces *Danses* appartiennent à l'époque de la plus glorieuse maturité du maître, ayant été composées de 1788 à 1791, année de sa mort. En tant que compositeur de la chambre impériale, Mozart devait alimenter le répertoire chorégraphique de l'orchestre de la grande Salle des Redoutes, et c'est sans doute à propos de ces compositions délicieuses, mais brèves, qu'il écrivait mélancoliquement, en marge du registre où il signait

l'acquit des parcimonieux honoraires de sa charge: « Trop pour ce que je fais ; trop peu pour ce que je pourrais faire. » Le génie du doux maître n'en éclate pas moins avec une verve éblouissante dans ces *Danses viennoises*, que nos concerts eussent dû depuis bien longtemps adopter, car, si M. de Saint-Foix les transcrivit pour le piano, l'orchestration en est une merveille d'originalité, de délicatesse et de brio. La *Sonate* de Schobert est précieuse à connaître avant tout à cause de l'ascendant que ce compositeur silésien, mort prématurément à Paris en 1667, exerça sur Mozart. Celui-ci, alors enfant prodige de sept à huit ans, découvrit ses œuvres à son premier voyage en notre capitale (1763-1764) et en garda une indélébile impression. Dans leur ouvrage définitif, *W.-A. Mozart, sa vie musicale et son œuvre*, MM. de Wyzewa et de Saint-Foix, analysant longuement l'art de Schobert, ont montré que l'affinité entre les sensibilités des deux musiciens fut si profonde que l'*andante* d'un concerto de Mozart, écrit en 1767, de facture et de caractère expressif essentiellement « mozartiens », fut unanimement tenu pour authentique jusqu'au jour tout récent où MM. de Wyzewa et de Saint-Foix dévoilèrent que ce morceau était un mouvement de sonate de Schobert simplement arrangé par Mozart pour l'introduire dans son concerto. Encore ici, avec la publication de toutes les sonates de Schobert, l'*Edition nationale* trouverait l'occasion d'un recueil d'intérêt à bien peu près égal à celui que présente le volume des *Œuvres pour orgue* de Buxtehude dont elle vient de s'enrichir. Car Buxtehude est précisément à l'égard de Bach ce que Schobert fut pour Mozart. A vingt ans, Bach fit à pied le voyage d'Arnstadt à Lubeck où le célèbre Danois, Dietrich Buxtehude, était organiste de l'église Sainte-Marie, et resta trois mois près de lui, s'imprégnant de son art et s'en assimilant les procédés et les mélismes mêmes, au point d'en conserver toujours la marque. Sans doute, entre les précurseurs et les disciples, il y a la distance de la génialité au génie non pareil. Les *Fugues* de Buxtehude procèdent encore du morcellement du *ricercar ;* son souffle est robuste, mais court ; ses *Préludes* semblent une ébauche souvent un peu pesante et parfois avortée de ceux du grand Cantor. Mais il ne faut pas oublier que, né en 1637, Buxtehude fut de presque un demi-siècle l'aîné de Bach, et son œuvre virile et verveuse constitue un des plus important chaînons de l'évolution de la fugue

depuis Frescobaldi. L'édition française de MM. Sénart et Cie est la reproduction textuelle, et même avec pagination identique, de celle publiée jadis chez Breitkopf et Haertel par Philipp Spitta et Max Seiffert. On lit sur sa couverture qu'elle fut revisée et annotée par M. Charles Tournemire, professeur au Conservatoire. Il est fâcheux que celui-ci n'ait point accordé à sa tâche des soins plus vigilants. Pour tous ceux qui ne manqueront pas d'acquérir un exemplaire de cet intéressant recueil, je crois devoir énumérer les corrections à apporter au texte « revisé » par M. Tournemire. Page 22, 4e système, 3e mesure, 1er temps : *fa* au lieu de *ré* à la basse ; p. 29, 4e syst., 2e mes., 4e temps : *la* au lieu de *si* à la partie d'alto ; p. 32, 3e syst., mes. 1, 1er temps : *si* noire pointée à la partie de ténor ; p. 42, 1er syst., 3e mes., 4e temps : *la* croche au lieu de noire à l'alto ; même p. 42, mes. 5, 1er temps : *ré-mi* doubles croches au lieu de croches au ténor ; p. 46, 5e syst., mes. 1, 1er temps : *sol* au lieu de *fa* au ténor ; p. 48, 5e syst., mes. 2, 3e temps ; *mi* double croche au lieu de croche au soprano ; p. 50, 3e syst., 2e mes., 1er temps : *sol* ♯ au lieu de *sol* à l'alto ; p. 53, 4e syst., 4e mes., 2e temps : *fa* et *la* doubles croches au lieu de croches aux deux voix inférieures ; p. 76, 4e syst., 1er mes., 2e temps : *fa* double croche au lieu de croche au ténor ; p. 77, 5e syst., mes. 5, *la* blanche au lieu de blanche pointée à la basse ; p. 78, 5e syst., mes. 5, dernière note : *mi* croche au lieu de noire ; p. 86, mes. 1 : clef de *fa* au lieu de *sol* à la portée intermédiaire ; p. 95, 4e syst., mes. 3, 4e temps : supprimer le *mi* de la partie supérieure qui n'a jamais existé dans l'original. — Il y a peut-être d'autres fautes, car je n'ai point expressément collationné les deux textes ; j'ai seulement contrôlé celui de M. Tournemire chaque fois que je me sentais choqué à la lecture. Les éditeurs méritent assurément des félicitations pour avoir publié ce volume, mais il est regrettable qu'en passant dans une édition française il y ait gagné des incorrections que les annotations de mouvement et de phrasé arbitraires de M. Tournemire ne rachètent qu'imparfaitement.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Cézanne : Galerie Bernheim-jeune. — Exposition Mary Cassatt : Galerie Durand-Ruel. — Le salon des Humoristes (64 *bis*, rue de la Boétie).

Nombre des plus belles œuvres de **Cézanne** sont réunies ga-

lerie Bernheim, au bénéfice du monument que le sculpteur Maillol doit lui consacrer.

La foule y est compacte et assez curieuse à observer. Elle est en plein exercice de vénération. On stationne longuement devant les tableaux et, comme il faut bien s'occuper, on regarde furtivement de droite et, de gauche ; il se peut aussi que ce soit pour se rendre compte que cette preuve de goût et d'admiration bien placée est appréciée. Quelques jeunes gens ajoutent d'admirer chapeau bas.

Rien de toutes ces marques de respect ne dépasse aucunement la mesure ; la mémoire de Cézanne est digne de tous les respects, son œuvre de toutes ces admirations. Cette gloire et cette popularité apparaissent seulement un peu tardives. Retenons simplement que, de par son art et grâce à sa légende, Cézanne devient, pour nos contemporains, le type même du grand méconnu, que cette méconnaissance a été assez éclatante pour que la réparation soit fulgurante. Souhaitons que cela inspire à ses génuflecteurs le souci de chercher, parmi les peintres vivants, ceux qui sont dignes, sinon déjà d'un culte, mais au moins d'une affection admirative.

L'œuvre demeure, dans son ensemble, d'une impression captivante. Rien n'a vieilli. L'exposition, sans être complète, ce à quoi elle ne vise pas, indique les périodes successives de l'art de Cézanne. Quelques dessins souvent admirés sont juxtaposés à l'œuvre peinte.

Les portraits sont beaux, y compris celui de l'artiste par lui-même et celui de Gustave Geffroy, d'une impression si juste de travail mental devant le fond en fouillis de couleur de la bibliothèque.

Le grand portrait de femme, célèbre par sa sincérité, sans atténuations, sa justesse, sa sérénité, son jaillissement sur le fond neutre ne perd rien à être contemplé à nouveau. Les marines, les grands paysages se passent du luxe du soleil et vivent par les lignes, sans qu'on puisse conclure que ce défaut de luminosité soit une vertu.

Les tableaux de baigneurs rappellent les ambitions décoratives de Cézanne à ses débuts. Il faut regretter que le peintre n'ait point multiplié ses recherches de ce côté. Si complet et conscient que se démontre l'art de Cézanne et si grande, en son

apport, la part de la volonté, il est perceptible qu'un peu de découragement de ce côté est venu de l'échec des premiers efforts. On peut regretter que certaines ambitions de vues d'ensemble, de visions évocatrices, auxquelles Zola fait allusion dans l'*Œuvre*, n'aient pas été reprises par un artiste aussi capable de les mener à bien. Mais parmi ce qui a été réalisé difficilement et puissamment par un artiste, si soucieux de perfection qu'il en rencontre parfois quelque ankylose, les beaux morceaux abondent et le don éclate chez Cézanne, qui munit son tableau comme d'un prolongement cérébral et lui fait dire plus que ne donne, par ses seuls moyens, la peinture.

§

Galerie Durand-Ruel, une exposition de **Marry Cassatt**, des tableaux et des pastels qui s'échelonnent de 1880 à 1914, signes d'une production sinon très abondante, du moins diverse, variée et nuancée quoique fondée sur peu de thèmes généraux.

La silhouette féminine, la maternité, l'enfance fournissent les motifs. Les bons peintres de l'enfance sont rares. Chez les médiocres qui s'y adonnent, les uns touchent à la raideur, d'autres à l'afféterie. Dans combien de tableaux et qui ne sont pas tous sans valeur, l'enfant ne darde-t-il pas des regards de petit Nestor? L'enfançon et la fillette ont été, parmi les personnages picturaux, les moins favorisés.

La fillette à l'âge ingrat n'a guère trouvé de grand interprète qu'en L.-C. Breslau, admirable dans ses notations de nu gracile, de physionomie encore indéfinie, mais attentive de regard, qui s'éveille à la fois timide et aigu. Mary Cassatt excelle à formuler le nu enfantin. Elle en transcrit toute la souplesse en même temps que la légère gaucherie de mouvement. Elle en note toute la nacre rosée, tout l'abandon avec une singulière dextérité à résumer les reflets qui jouent sur ces jeunes chairs.

Ce n'est point qu'elle ne sache les noter tous. Il y a à son exposition une étude de jeune femme, col et torse nu où des roses légers et des bleus transparents se mêlent très harmonieux et très détaillés, sans qu'aucun de ces reflets ne paraisse présent avec trop de relief, mais elle a souci, la plupart du temps, pour ses corps d'enfançons, d'une certaine unité de ton. Elle excelle aussi à donner, simple et sans la moindre affectation, les mou-

vements, les gestes des mères, qui tiennent sur leurs genoux ces jeunes êtres.

Elle traduit bien ce regard si particulier des mères, alenti de sérénité orgueilleuse, baigné de lumière claire et comme attendrie.

Les costumes, chez Mary Cassatt, sont très simples, non point ramenés au péplum mais presque, choisis généralement dans les modes les plus strictes, dans la gamme des toilettes d'été les plus simples et les moins variables.

Cela épargne à ses tableaux de dater. Pourtant on trouve à quelques reprises l'agrément documentaire d'une forme de chapeau qui seyait assez au modèle pour que cela tentât le peintre, d'en prolonger le souvenir, telle capricieuse formule de capeline de fillette toute jeunette, ou la couronne de précis nuages bleus qu'elle met sur la tête d'une jeune fille, ou tel strict chapeau noir à ailettes brèves, adopté il y a quelque vingt ans.

Mary Cassatt est de la seconde époque du groupe impressionniste. Elle relève de Degas, dont l'influence a su ramener à la grâce simple les dons de joliesse qu'elle apportait. Des figures féminines sont cherchées dans le caractère plus que dans l'éclat et n'en sont, peut-être, que plus vivantes. C'est d'un art simple et franc et il y a dans les pastels de l'auteur une technique sobre et vigoureuse, très volontaire, tout à fait intéressante.

§

Le **Salon des Humoristes** est toujours très vivant, d'une vie un peu quotidienne et journalistique. Ses participants sont les favoris du public parisien habitué à les suivre égayant les premières pages des quotidiens, à les voir rire avant lui de la mauvaise nouvelle politique qu'il va lire, ravi de leurs chasses aux petits travers sociaux. Beaucoup de ces humoristes sont de bons dessinateurs et ils doivent à l'habitude de la page rapide, où ils n'ont le temps que de présenter l'essentiel, une belle carrure de mise en place, de ligne arrêtée, simples et expressives. Parfois, souvent, ces humoristes sont aussi des peintres ; ce n'est pas toujours le plus beau de leur affaire. Il en est certes, parmi les plus notoires, qui distinguent, qui savent fort bien quand ils font de la peinture et n'y utilisent point les conceptions du dessin politique ou humoristique. C'est le cas pour un Forain, encore qu'anecdotier résolu, mais donnant à l'anecdote tout son caractère; pour un Léandre, caractériste dans le dessin de son tableau, mais

animant minutieusement ses fonds de luminosités très variées ; pour un Morin dont la joie éclate à contourner les mouvements de ses personnages en fantaisistes arabesques, où l'humour se met d'accord avec l'agrément décoratif. D'autres confondent et le tableau joyeux, le tableau comique, devient un tableau triste, parce que la plaisanterie peinte ne porte pas.

Une rétrospective de Steinlen confirme l'admiration qu'il lui faut porter et démontre combien il séparait les genres. Il est vrai que Steinlen avait peu d'humour. Dessinateur et dessinateur réaliste, il a voisiné avec les humoristes, il a publié dans les mêmes journaux qu'eux, mais toujours avec le souci de donner, à chaque dessin, comme un tableau complet et équilibré, consciencieux, réfléchi sans hâte, à côté de leurs boutades brillantes. Il a traversé le dessin pour arriver à la peinture et sans doute ses préférences dans son œuvre allaient à ses *hercheuses* au travail, à ses poilus, à ses tableaux décoratifs. L'exposition montre de lui de nombreuses aquarelles, déjà exposées d'ailleurs pour une part, notations souples d'environs de Paris.

Notons la présence d'œuvres de Roubille, dessinateur habile et sûr, d'Avelot toujours pittoresque, de Hantot, un des plus inventifs parmi les jeunes caricaturistes, de Hémard à la plaisanterie plantureuse, de Georges Cornélius, peintre averti et habile, qui note avec une singulière âpreté familière les Molochs et les Mammons de notre société, les synthèses de Jacques Nam.

Poulbot et son regard incisif et frondeur sur la rue de Paris, et ses gosses railleurs et débiles, héritiers de Gavroche par la fertilité inventive de l'esprit et la volonté de lutte contre l'autorité qu'ils détiennent comme une vertu originelle.

André Hellé est un peintre de l'enfance et aussi son fournisseur de visions. Il lui crée des mobiliers qu'il décore de frises et d'estampes ; il la munit d'albums dont non seulement il remplit les pages illustrées, mais qu'il dote d'un texte très approprié. Il donne au théâtre des ballets où les jouets s'animent d'une vie simple et gracieuse. Il décora les écoles où les enfants apprennent à lire, et leur y ouvre la fenêtre des visions buissonnières et familières. Aussi, les connaissant parfaitement, il les décrit avec bonheur.

Signalons un bon tableau de Willette : l'illustration intéressante de Carlègle pour le *Roi Pausole*, des portraits de Sem, de

Barrère, les jolies notations d'André Warnod qui sait sur le bout du doigt son Montmartre ancien et moderne, spirituel et plastique et qui fait bien, par la plume et le pinceau, l'aquarelle et le crayon, ce qu'Alfred Delvau ne réussit qu'à demi, et par le texte seul. Jacque Noir donne des études de filles, d'une observation juste et les dessine bien ; notons encore Cadel, Sauvayre dont on peut voir aussi galerie Panardie de bons paysages et pour finir sur un bon artiste d'un talent souple et net, soucieux sans cesse de se renouveler, Hermann Paul.

GUSTAVE KAHN.

CINÉMATOGRAPHIE

La rançon de deux succès commerciaux : *Kœnigsmark*, par Léonce Perret, et *La Bataille*, de E. Violet avec Sessue Hayakawa, films français. — La situation cinématographique à l'Etranger. — Efforts pour défendre l'art cinégraphique contre l'industrie cinématographique actuelle.

La « corporation » exulte. Après une période de marasme commercial, deux films français, **La Bataille** et **Kœnigsmark**, obtiennent un succès considérable à Paris, succès qui menace de s'étendre encore et de gagner l'étranger. Il n'en faut pas davantage pour déchaîner l'enthousiasme des spécialistes à la remorque des affaires. Celui-ci écrit, par exemple, que de tels succès sont encourageants aussi bien pour nos capitalistes que pour les producteurs de films français, car « il s'agit là, bien entendu, de *super-films* réellement dignes de ce nom », lesquels « nous régénéreront et nous redonneront la prépondérance dans le monde entier ». Celui-là ajoute :

Ces films sont, en effet, certains de passer les frontières et d'être accueillis avec autant d'enthousiasme partout où on les présentera. Ce sont nos meilleurs agents de propagande. Seuls, ils sont capables de consolider notre renommée universelle, de faire apprécier à leur valeur le génie de nos auteurs, la maîtrise de nos réalisateurs et le talent de nos artistes.

Du coup, M. Léonce Perret, qui commit *Kœnigsmark*, n'ayant plus rien à se refuser, annonce qu'il va tourner, sans délai, un *Michel Strogoff* formidable, avec les artistes les plus extraordinaires, et dans la Sibérie la plus inouïe, — style des critiques cinématographiques, — tandis que M. Aubert, grand truster de pellicule et manager de *La Bataille* d'après Claude Farrère, publie les promesses d'un programme sensationnel.

Le fait est grave si l'on sait que les deux « super-productions » en question constituent, l'une et l'autre, des négations formelles de l'art cinégraphique et indiquent une régression très nette qui risque de déterminer une orientation lamentable de la production prochaine.

Disons d'abord que *Kœnigsmark*-film qui n'a pour ainsi dire aucun rapport avec *Kœnigsmark*-roman, car M. Léonce Perret, soucieux de réaliser une suite d'images, sans plus, illustrant une petite histoire romanesque et romantique susceptible d'être vendue en Amérique, a procédé à des remaniements pour le moins singuliers. Il s'est ainsi emparé de tout ce qui fournissait prétexte à une attraction cinématographique, donnant à ces éléments extérieurs du roman une valeur excessive. Pour mieux expliquer ce mécanisme de création, purement mercantile, je préfère d'ailleurs citer cette interprétation qui substitue à notre souci visuel original le souci personnel du metteur en scène, car, brusquement, la lanterne s'éclaire. M. Léonce Perret s'est dit : « Une chasse à courre? Bravo ! Des cérémonies à la cour de Kœnigsmark ? Certes. Ça prête à des défilés extraordinaires, à des déploiements luxueux de mise en scène. On tournera ça en Allemagne. Avec le mark à rien du tout. Quelle richesse ! Le mariage de la grande-duchesse Aurore : voilà une affaire ! Des éclairages, ah ! quels éclairages impressionnants ! Et à la présentation : les grandes orgues de le salle Marivaux avec du Beethoven ou du Wagner. On verra. Peut-être le concours des Chanteurs de Saint-Gervais... Huguette Duflos toute blanche et toute pure avec son sourire... Enfin, une émotion considérable. Après? une revue du régiment. Panaches, musique militaire ! Raideur allemande... quelle allure ! Nous sommes tranquilles. Je trouverai quelques parfaits feld-webel à Spandau... Et puis, il y aura l'incendie du château. Grosse impression. Teinture rouge. De la fumée, du mouvement, un pompier sur son échelle, avec un coup de projecteur en contre-jour jetant son ombre agrandie sur le fond. Bravos des connaisseurs ! Enfin un peu de rythme : c'est-à-dire quelques images courtes succédant à des images longues. Je *sens* ça! Et la course en auto vers la frontière à la veille de la guerre. On la tournera dans le Taurus ou quelque part de ce côté... Des routes blanches en lacets. Prise de vues plongeante. Une splendide auto qui apparaît toute petite et rapide. Je tiens le succès. Pourtant,

l'Amérique? Ah! l'Amérique! Il faut que j'introduise dans mon film une attraction amusante avec un peu de couleur et que j'invente un épilogue sensationnel. En cherchant bien... Voilà ! Eureka !. Imaginez que la grande-duchesse Aurore vienne à Paris faire des achats avec les gens de sa suite. Et allons-y d'une visite à Montmartre. Pas au vrai Montmartre, bien entendu, mais à ce Montmartre que les Américains ont l'habitude de voir dans les films californiens : des dancings inouïs, un grand restaurant de nuit avec une piscine, — je songe à la piscine du nouveau studio de Joinville, — où, sur le coup de six heures du matin, un peu saoul, plonge un vieux prince, à l'appel des petites femmes suggestives qui barbotent, en criant, — allusion discrète au succès du jour, — (sous titre) « Viens là-d'dans et tu verras Montmartre ! » Quelle rigolade au Rialto ! Pour l'apothéose, j'ai une idée sensationnelle : Vignerte disparu à Verdun ; après la guerre, la grande-duchesse Aurore vient à Paris. Elle monte en taxi l'avenue des Champs-Elysées. Elle lit le roman *Kœnigsmark*. Apparaît l'Arc-de-Triomphe. Huguette Duflos descend de taxi. On lui met six gouttes de glycérine au coin des paupières. On tourne. Elle s'avance vers la tombe du Poilu Inconnu. Emotion intense, jeu lent. Gros plan : Duflos soupire, les gouttes de glycérine s'échappent et, en surimpression, je donne ce sous-titre : « C'est peut-être lui... » Hein ? Quel effet ! »

Vulgarité, irrespect total de la pensée, mépris profond de la foule. Il y a tout cela dans un tel film à propos de quoi on ne manque pas de nous lancer l'*art* à la figure.

Avec *la Bataille*, les éléments du calcul varient peu. M. Aubert a spéculé uniquement sur la notoriété de Sessue Hayakawa et de Tsuru Aoki que nous avons justement admirés dans quelques films américains. M. Aubert a réussi. Il y a, de la sorte, deux films dans un seul : celui qui est constitué par les scènes où apparaissent les deux vedettes célèbres (coût : un million de francs) et celui qui est constitué par les scènes « accessoires », commercialement, réalisées par le cinégraphiste français, E. Violet (coût :... on n'ose donner un chiffre tellement on devine une réalisation poussée à l'économie extrême). Les images sont ainsi juxtaposées ou reliées entre elles par le combat naval, — « clou » du film, — fourni gratuitement par les manœuvres de la flotte française de la Méditerranée. On imagine assez, je suppose, ce

qu'une œuvre, conçue avec de telles arrière-pensées, peut contenir de fausse vérité et de désordre.

Triomphent encore les cinés-romans historiques avec *Mandrin* et *Buridan*.

Pendant ce temps, on a boycotté systématiquement *Cœur fidèle*, un film vraiment original de Jean Epstein, *la Souriante Madame Beudet*, chromatisme de nuances d'André Obey et de Germaine Dulac ; *L'Ironie du Destin*, essai inégal, mais remarquable, de M. Kirsanoff ; *Le Brasier ardent*, avant *Kean*, n'a pas eu le succès qu'il méritait par ses recherches. La plus absolue incompréhension se manifeste ici et là. On n'en voudra pour exemple que l'article suivant de M. Lucien Doublon, directeur de salle et journaliste par surcroît, article écrit à l'occasion de certaines recherches techniques de nos cinégraphistes et publié par *Comœdia*.

Depuis quinze ans, on lui a servi (il s'agit du public) la même chose ou à peu près et vous voudriez d'un coup, comme ça, lui changer ses idées ? Non, cent fois non. Il regimbera encore chaque fois que, pour lui enseigner la nouvelle manière, vous troublerez sa vision.

Vous l'avez habitué aux scènes de cinq, dix ou vingt mètres, n'essayez donc pas de lui montrer des rappels de 25 centimètres que vous concevez très bien, c'est possible, mais que le public ne comprend pas et n'admettra jamais.

Est-ce cela, messieurs, que vous appelez de l'art, ces conceptions nouvelles du cinéma qui veut être purement artistique et pas du tout commercial ?

On ne peut donc pas avoir de l'art dans le commerce ?

N'allez pas plus loin, dans vos tentatives, croyez-moi, c'est inutile, on ne comprendra jamais qu'il soit nécessaire de payer au cinéma pour apprendre à mieux connaître et à apprécier vos formules nouvelles.

... N'essayez plus ces visions, ces rappels du passé, ces évocations trop rapides, je vous le répète, on ne vous comprendra pas et on ne voudra pas vous comprendre parce que vous abîmez les yeux de vos spectateurs.

En présence d'un tel monument d'inconscience, il est évident qu'il ne saurait être question d'engager une discussion quelconque. Nous retrouvons là ces forces qui, à toutes les époques, et contre toutes les formes de l'art, se sont dressées sans cesse, et n'ont pas empêché cependant les œuvres d'être belles et d'être admirées. Néanmoins, cela témoigne d'une mentalité contre laquelle il est bien difficile de lutter à l'heure présente.

D'ailleurs, à l'étranger, il semble bien que les ravages causés par la poursuite unique du profit et l'impuissance à créer ne soient pas moindres. Le bilan est terrible : l'Amérique nous envoie, parmi une foule de productions lamentables, *la Caravane vers l'Ouest*, transposition sans lyrisme de cette épopée des pionniers qui avait soulevé notre enthousiasme, aux temps héroïques de la Triangle (1915) avec *Pour sauver sa race* ; la Suède, hélas ! nous présente *Le Vaisseau tragique* et *La Maison cernée*, films pauvres et déchus, après la large beauté des *Proscrits*, du *Trésor d'Arne*, de la *Charrette fantôme* ; L'Italie visualise *Cyrano*, grotesque ; l'Allemagne remâche le caligarisme dans *La Rue*, *Raskolnikoff* et quelques autres bandes,—romantico-littéraires, et scénico-expressionnistes, si je puis dire. — C'est tout. Ce n'est rien.

Les bonnes volontés, du moins en France, se manifestent pourtant çà et là. Efforts peu négligeables et combien dignes de sympathie dans ce grand malaise. Veilleuse de la foi qui attend l'heure de mettre le feu aux boutiques et de voir grandir la grande flamme de la création.

C'est le *Club français du Cinéma* qui, « pour que les artistes sincères viennent en nombre à l'art muet, pour que les écrans soient peu à peu nettoyés des histoires insipides qui les encombrent et en éloignent encore la meilleure partie du public », organise des représentations mensuelles au Colisée, où sont présentés des films méritant d'être signalés s'ils sont inédits, soulignés s'ils ne le sont pas, défendus s'ils ont été injustement attaqués. Le Club français du Cinéma a donc présenté, déjà, la version originale inédite de la *Roue* d'Abel Gance ; *Cœur fidèle*, de Jean Epstein et *La souriante Madame Bleudet*, de André Obey et Germaine Dulac.

C'est le *Musée Galliera*, qui, ayant décidé de consacrer son exposition annuelle à « l'Art français dans le cinématographe », dans le but de mettre en lumière tout ce que le cinéma emprunte aux autres arts et ce qu'il leur rend en retour, a établi un programme complet de présentation, lequel comprendra une partie de conférences accompagnées de projections et une partie d'exposition avec section rétrospective, section physique et section d'enseignement.

Le cinéma est une force de vie contre quoi les forces de mort

des marchands ne pourront rien. Et l'art y aura toute sa part, rythme-synthèse, correspondance mystérieuse et profonde de rythmes nouveaux qui s'accusent chaque jour davantage. L'essentiel est de travailler à la recherche de telles lois et de préparer ainsi l'Avènement : la tâche des vrais critiques, s'il y en a. Plaignons néanmoins les artistes sincères victimes présentement des fausses enquêtes du cinéma.

LÉON MOUSSINAC.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : exposition des dons faits par Léon Bonnat, et exposition de dessins de Géricault ; le bureau de l'abbé Terray. — Memento bibliographique.

Après nous avoir fait admirer en huit expositions successives la fleur des dons faits par Léon Bonnat au Musée de Bayonne, la direction du Louvre a pensé, à bon droit, qu'il convenait de rappeler les libéralités dont le grand artiste, président du Conseil des Musées nationaux, n'avait cessé de combler également le **Musée du Louvre**, et une neuvième exposition (qui malheureusement ne restera ouverte que jusqu'au 23 mars) montre en ce moment combien notre grand musée, de son côté, a été enrichi par lui de dessins exceptionnels de grands maîtres de toutes les écoles : hollandaise, flamande, allemande, italienne et française, et devant ce magnifique ensemble, si l'on peut continuer à regretter l'exode à Bayonne de quelques pièces hors ligne comme la merveilleuse *Aile de corneille bleue* de Dürer admirée à une des expositions précédentes, on constate que le Louvre n'a rien à envier, au point de vue de la valeur des dons, au Musée de Bayonne.

Rembrandt, qui fut toujours de la part de Léon Bonnat l'objet d'un culte privilégié, domine ici à la fois par le nombre et par la qualité. Nous avons signalé en son temps le cadeau magnifique fait au Louvre, en 1919, par Léon Bonnat, d'un album de 90 dessins du maître hollandais, que nous avons alors étudié (1). On a détaché de ce recueil, exposé dans une vitrine avec d'autres albums dont nous parlerons tout à l'heure, douze dessins choisis parmi les plus beaux, qui montrent Rembrandt sous ses différents aspects : paysagiste, animalier, interprète de scènes tirées

(1) Voir *Mercure de France*, 1er juin 1919, p. 541.

de la Bible. Ce sont tous d'incomparables chefs-d'œuvre : on ne se lasse pas d'admirer combien, dans ses compositions à personnages (entre autres dans le dessin de la *Parabole des talents*) l'artiste, en quelques traits, atteint à une intensité d'effet et d'expression saisissante. L'étude d'*Oiseaux de paradis*, si rapidement tracée, est aussi étonnante ; celle de *Lion* s'ajoute à la série d'études similaires, non moins belles, que possédait déjà le Louvre. Mais les paysages sont peut-être la partie la plus merveilleuse de cet ensemble : en quelques indications sommaires, auxquelles s'ajoute çà et là, pour rendre les effets de demi-teinte, un léger frottis de bistre, Rembrandt atteint à une poésie et à une vérité dans le rendu de l'atmosphère qui le montrent précurseur de nos plus modernes peintres de plein air, l'ancêtre d'un Jongkind et d'un Corot. — Dürer et Holbein, plus amoureux de précision, se font ensuite admirer, le premier avec une magistrale effigie de jeune homme coiffé d'un grand chapeau, avec le portrait d'Erasme et avec une extraordinaire étude de casques à l'aquarelle, utilisée par l'artiste dans ses gravures les *Armoiries de la Mort* et les *Armoiries au coq* ; le second, avec un incisif portrait masculin. Hugo van der Goes est représenté par un *Christ mort*, dessin à la pointe d'argent pour une *Déposition de Croix* aujourd'hui perdue. — Une grande feuille de croquis de Michel-Ange, étude pour des *Madones*, des *Hommes nus combattant* attribués avec vraisemblance à Raphaël, un fragment d'une grande étude pour un *Enfant Jésus*, de l'école de Léonard, et un joli dessin du Pérugin par le saint Sébastien de la *Madone entre deux saints* de la galerie des Offices représentent l'école italienne avec deux albums de dessins : l'un attribué à Antonio Pollaiuolo (vingt-trois études de jeunes hommes nus ou vêtus, précises comme des dessins d'orfèvre et qui durent, en effet, servir pour des nielles), l'autre dû à Fra Bartolommeo (vingt-quatre feuillets contenant des études anatomiques, des compositions religieuses, recherches pour des tableaux, des paysages, etc.) (1). — Pour la France, Ch.-Ni-

(1) Lire sur ces deux albums et le suivant la pénétrante et savante étude que leur a consacrée M. Louis Demonts, conservateur-adjoint du département des peintures du Louvre, dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, avril, mai et décembre 1922 : *Trois albums de dessins donnés par M. Léon Bonnat au Musée du Louvre.* — M. Louis Demonts vient, en outre, dans la même revue (numéro de mars 1914), de consacrer à toute cette exposition un article non moins savant.

colas Cochin le fils, avec un autre grand album de cinquante-quatre dessins en vue de son *Histoire métallique de Louis XV*; David, avec une étude pour un des personnages du *Sacre* ; Prud'hon, avec un croquis très poussé de l'*Entrevue de Napoléon Ier et de l'empereur d'Autriche François II après la bataille d'Austerlitz*, le paysagiste aixois Constantin et le sculpteur Chapu avec chacun un carnet de dessins, font cortège à deux maîtres particulièrement bien représentés : Ingres, qui après Rembrandt fut l'objet des prédilections de Bonnat, et dont trois œuvres hors de pair, la *Famille Stamaty*, les *Portraits de M. et de Mme Leblanc*, résument toutes les qualités d'impeccable et précis dessinateur ; Millet, avec vingt-quatre notations au crayon ou à la plume, toutes pénétrées de vérité et de poésie. extraites de deux albums contenant l'un 135, l'autre 113 dessins, pour la plupart études en vue de tableaux célèbres dont plusieurs figurent au Louvre : *Les Glaneuses*, *Le Vanneur*, *Le Bûcheron*, *La Bergère tricotant*, le *Retour des champs*, *La Mort et le Bûcheron*, *La Récolte des pommes de terre*, *La Fuite en Égypte*, etc.

Dans la salle voisine, un hommage — un peu trop discret peut-être — a été rendu à un autre de nos grands maîtres : Géricault, à l'occasion du centenaire de sa mort (26 janvier 1824), par la réunion de la plupart des dessins, sépias ou aquarelles que le Louvre possède de cet admirable maître, disparu trop prématurément. Les études de chevaux — en majeure partie à l'aquarelle — y dominent : chevaux de course ou de trait, à l'écurie, sur la piste ou au marché, étudiés avec une observation scrupuleuse qui témoigne de l'amour que le peintre portait à ces nobles bêtes; mais il y a là aussi des épisodes de guerre, des figures d'officiers de la garde ou de cuirassiers, une aquarelle représentant (il eût été utile de l'indiquer par une légende) une revue passée par Louis XVIII au Champ-de-Mars, des scènes mythologiques (*Hercule terrassant le taureau de Crète*, *Léda*, et *Satyre et nymphe* dans le goût de Prud'hon), un croquis d'une *Chasse au lion*, des études de têtes de chats, et enfin une émouvante aquarelle où, pour se distraire, lors de sa dernière maladie, le pauvre artiste alité a représenté sa propre main. Mais n'eût-il pas été bien, comme l'a remarqué notre confrère M. Thiébault-Sisson, que le Louvre trouvât le moyen, pour rendre l'hommage plus complet

de joindre à ces dessins les toiles magistrales qu'il possède, avec le portrait de Géricault par lui-même et le petit tableau d'Ary Scheffer le représentant sur son lit de mort ? Cet honneur eût été bien dû à celui qui fut un des initiateurs de l'art moderne et l'un des plus grands maîtres du XIXe siècle (1).

En quittant ces expositions et en sortant par les salles du mobilier, on aura plaisir à admirer dans la salle Louis XV une pièce nouvelle : le bureau de l'abbé Terray, contrôleur général des Finances de 1769 à 1774, meuble de lignes simples mais d'une rare élégance, orné de cuivres ciselés, qui, il y a quelques semaines, ornait encore le cabinet de notre ministre des Finances. Celui-ci, comme l'avaient fait précédemment ses collègues du ministère des Affaires étrangères et du ministère de la Justice pour les bureaux de Vergennes et de Choiseul, a bien voulu s'en dessaisir en échange d'une copie exacte que lui a offerte la Société des Amis du Louvre.

Autre sujet de plaisir : nous avons été heureux de constater, en allant revoir, installé maintenant dans la salle du *Sacre*, le *Portrait de la marquise d'Orvilliers* par David, que le remaniement opéré pour lui faire place avait eu pour résultat l'enlèvement du *Portrait du Conventionnel Milhaud*, dont nous déplorions justement la présence au milieu du bel ensemble formé par l'œuvre de David. On l'a relégué dans le plus sombre coin de la sombre salle précédente ; c'est tout ce qu'il mérite.

MEMENTO. — Nous avons à signaler à nos lecteurs plusieurs récents catalogues de musées. C'est, en premier lieu, le premier volume d'un *Guide-catalogue du Musée Guimet*, consacré aux collections bouddhiques (Inde centrale et Gandhâra, Turkestan, Chine septentrionale, Tibet) par le savant conservateur du musée, M. J. Hackin (Paris, G. van Oest : in-8°, 175 p. avec 24 planches ; 10 fr.). A vrai dire, ce « guide » est moins un catalogue qu'une histoire de la religion et de l'art bouddhiques dans les contrées que nous venons de dire, illustrée par des exemples empruntés au musée ; mais pour qui désire pénétrer les arcanes du bouddhisme, connaître l'histoire et la signification des créations artistiques qu'il a engendrées, un tel livre est infiniment précieux. Après nous avoir conté la légende du Bouddhâ et exposé sa doctrine,

(1) Nous apprenons au dernier moment que cette manifestation solennelle, à laquelle participeront, outre le Louvre, divers musées de province, aura lieu en avril prochain à la galerie Jean Charpentier.

l'auteur nous parle des premiers monuments bouddhiques, puis étudie l'art gréco-hindou du Gandhâra révélé par les découvertes de la mission Foucher dont nous avons ici même (1) signalé les caractéristiques. Il nous conduit ensuite dans le Turkestan chinois d'où l'Allemand A. von Le Coq au Tourfân, et notre compatriote Pelliot dans les grottes de Touen-houang, ont rapporté de si vénérables peintures ; puis en Chine, dans les grottes Long-men, avec la mission Chavannes ; enfin au Tibet dont, grâce à M. J. Bacot, le Musée Guimet s'est enrichi, on s'en souvient, de si nombreuses œuvres d'art (2). Une précieuse bibliographie des ouvrages publiés sur l'art de ces différentes contrées (3) et un très utile glossaire des noms et des termes employés dans la religion et l'art bouddhiques complètent cette histoire, qu'illustrent des reproductions hors texte de 24 œuvres choisies parmi les plus caractéristiques du Musée Guimet. Mais l'auteur ne pourrait-il, dans une nouvelle édition, justifier mieux le titre de son livre en ajoutant, à la fin de chaque subdivision, les œuvres exposées au musée qui s'y rapportent ?

Deux nouveaux catalogues — ou plutôt deux rééditions mises à jour d'anciens catalogues — du Musée du Louvre viennent d'être publiés par les Musées nationaux : la deuxième partie (temps modernes) du *Catalogue des sculptures du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes* (VIII-100 p. av. 2 plans et 32 planches) et le *Catalogue des figurines antiques de terre cuite* (*figurines orientales et figurines des îles asiatiques*), rédigé autrefois par le regretté Léon Heuzey (XXIV-251 p. av. 1 plan et 18 planches). Le premier, dû à M. Paul Vitry, conservateur du département, comprend les sculptures françaises et étrangères (ces dernières malheureusement très peu nombreuses) du XVIIe siècle à nos jours, c'est-à-dire toutes celles qui sont groupées dans la suite des salles qui occupent l'angle nord-ouest de la Cour carrée et quelques autres disséminées dans les jardins. Sur chacune il offre tous les renseignements historiques désirables concernant la date et les conditions d'exécution, la provenance, etc., et il est accompagné de divers index destinés à faciliter les recherches et de 32 excellentes reproductions en photogravure montrant les principaux chefs-d'œuvre, du *Louis XIII* de Warin au *Lion assis* de Barye. — L'excellent catalogue des figurines antiques de terre cuite rédigé en 1882 par Léon Heuzey avec la science et la finesse qui distinguaient tous ses travaux, a gardé toute sa valeur, les découvertes opérées depuis et les

(1) V. *Mercure de France*, 16 juin 1910, p. 739.
(2) Sur les apports de toutes ces missions, v. *Mercure de France*, 15 juin 1921, p. 802 et suiv.
(3) C'est à ces ouvrages sans doute que renvoient — mais il n'eût pas été superflu de l'indiquer au lecteur dans un avis préliminaire — les références placées au bas des pages du texte.

enrichissements du musée, n'ayant fait que confirmer les principes formulés par le perspicace archéologue et ses pénétrantes remarques. Son digne successeur, M. Edmond Pottier, n'a donc eu qu'à ajouter aux références anciennes les renvois aux ouvrages plus récents (mais n'aurait-il pas été bien d'ajouter également la description, même sommaire, des objets entrés depuis au musée ?) pour redonner une jeunesse nouvelle à ce petit livre, véritable catalogue modèle où les œuvres sont commentées de façon à en rendre la compréhension accessible au public le moins préparé et où revivent ces figurines funéraires primitives d'Egypte, d'Assyrie, de Babylonie, de Chaldée, de Susiane, de Phénicie, de Chypre et de Rhodes, dont l'art encore fruste devait aboutir aux charmantes créations des modeleurs de Tanagra et de Myrina. Pour rendre cette évocation plus intéressante encore, M. Pottier a complété ce catalogue par une douzaine de planches où sont reproduites, d'après l'album, aujourd'hui introuvable, *des Figurines antiques du Musée du Louvre*, publié autrefois par Heuzey et O. Rayet, les plus typiques de ces figures.

Un autre ouvrage de Léon Heuzey, son œuvre capitale sans doute, dont il corrigeait les épreuves quand la mort vint le frapper, a paru également ces temps derniers : *Histoire du costume antique d'après des études sur le modèle vivant,* avec préface de M. Edmond Pottier. (Paris, Ed. Champion ; in-8, xvi-308 p. av. 142 fig. et 8 planches, dont 5 en couleurs ; 60 fr.) C'est le fruit des minutieuses études entreprises pendant de longues années par le savant archéologue pour restituer, d'après les sculptures et les peintures, les principes et le véritable aspect du costume antique. Il en avait consigné les premiers résultats en 1893 dans une plaquette intitulée : *Du principe de la draperie antique* et formulé dès ce moment les deux principes essentiels qui résultaient de ses études : 1° le costume antique a gardé à travers les âges un caractère traditionnel, il n'a pas de forme par lui-même : tunique, manteau, *chiton*, *himation*, c'est toujours une pièce d'étoffe rectangulaire tissée sur le métier dans des dimensions variables, sans différence entre les sexes ; 2° l'étoffe n'est jamais coupée ni taillée, ni cousue ; elle est drapée sur le corps, aux mouvements duquel elle participe, et le vêtement devient ainsi un organisme vivant qui varie à l'infini suivant les formes qu'il accuse ou qu'il dissimule. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'assister jadis aux admirables leçons données par Léon Heuzey dans l'hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts, où il faisait sur le modèle vivant la démonstration de ces principes, se rappellent les saisissantes évocations qu'il faisait surgir au moyen de ces simples et souples étoffes de laine drapées par lui d'une main si adroite et si sûre : pharaon égyptien, monarque assyrien, hoplite grec ou soldat romain, vierge dorienne au long *peplos*, Ionienne à la souple et fluide tunique,

Tanagréenne élégante serrée dans son manteau, éphèbe, orateur grec, sénateur romain, revivaient sous leurs yeux émerveillés. Les auditeurs de ces leçons auront plaisir — et avec eux tous les historiens d'art — à retrouver ces démonstrations et ces figures au cours des pages de ce beau livre qui nous fait pénétrer de façon si captivante dans l'intimité de la vie antique.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un hôte de Flaubert en Egypte. — Flaubert écrit dans une lettre à Louise Colet (Cf. : *Correspondance*, Edition du Centenaire t. II, p. 61).

J'ai reçu hier une lettre de Paris, elle m'est adressée par un médecin français qui m'a reçu dans la Haute-Egypte, à Siout, il vient à Paris passer sa thèse et me demande d'un ton très cérémonieux ma protection, c'est-à-dire des recommandations. Je crois que ce brave homme qui nous a traités là-bas très cordialement a eu le nez cassé chez Maxime ; il se plaint à moi de n'avoir pas trouvé son adresse et m'écrit la bonne adresse, voilà bien le gentleman, force protestations ! et à l'heure du service, serviteur. Je me rappellerai toujours qu'il avait promis de but en blanc à Joseph de lui acheter un fonds de gargote en Toscane !

D'après René Descharmes qui, avec tant de compétence, a procédé à un récent classement des lettres de la correspondance de Flaubert, cette lettre, insuffisamment datée dans les éditions précédentes, est du 11-12 juin 1853 ; telle est, en effet, la date reportée sur cette lettre par Louise Colet elle-même. Toutefois, Descharmes, induit en erreur par un passage des *Notes de voyage* (Edition Conard), dénomme ledit médecin français « le Docteur Curg ».

On lit, en effet, dans cet ouvrage (Cf : tome Ier, page 147) :

Siout (Lycopolis), lundi 24 février 1850... Promenade vers la ville des morts avec le Docteur Curg... déjeuner chez Curg... sa femme fille de Linant Bey.

Or, il s'agit du Docteur Cuny, qui est du reste correctement nommé quelques centaines de pages plus loin (Cf : *Ibidem* page 237) dans les termes suivants :

Siout, vendredi 7 juin 1850. Arrivés à 4 heures et demie. Docteur Cuny, visité avec lui la mosquée... Le lendemain, déjeuner et sieste

chez Cuny qui est désolé de ne pouvoir nous donner une partie de filles: l'ancien gouverneur qui vient de partir les a chassées par puritanisme. Dîner chez le Docteur. Bonne et cordiale hospitalité. Nous nous quittons le dimanche matin.

Flaubert a cité, d'autre part, le Dr Cuny au cours de sa correspondance d'Egypte, et dans deux lettres adressées à sa mère :

Le médecin de Siout, à qui j'en ai parlé et qui l'avait vu quelques jours avant nous. (Cf. : *Correspondance*, Edition du Centenaire, t. Ier, p. 302).

Puis :

Nous avons été accueillis à Siout par le médecin du lieu, un Français, et accueillis d'une façon remarquable. Pendant deux jours, nous nous sommes empifrés chez cet excellent garçon ; ça nous a remis le torse en état et délassés un moment du poulet, du riz et du pain moisi. On rencontre ainsi de braves gens auxquels on n'est nullement recommandé et qui sont enchantés de vous recevoir. (Cf. *Ibidem*, p. 335.)

§

Cependant, cette lettre de Cuny, dont parle Flaubert à Louise Colet, fut suivie, un mois après, d'une seconde lettre que mon père, feu le Docteur Auguste Le Roy, camarade et ami de Ch. Cuny à l'Ecole de Médecine, fut chargé de remettre à Flaubert (1).

Cette lettre inédite, qui est en ma possession, est encore incluse dans son enveloppe originaire en papier blanc, de format très oblong, dont le cachet à la cire porte les vestiges de caractères arabes. La suscription est la suivante :

à Monsieur : Monsieur Gustave Flaubert (souligné par deux signes intraduisibles, mais paraissant correspondre à des mots arabes) Croisset près et par Rouen.

(1) Mon père avait alors d'autant plus de facilités pour pénétrer à Croisset que mon grand-père, le professeur Le Roy, avait été et était longuement reçu dans la famille Flaubert pour l'éducation privée, d'abord de Caroline 1841-43, —cette sœur que Gustave appelle dans sa correspondance : « son bon petit Rat » — puis de Juliette sa nièce (1851-58). J'ai relevé sur un registre de comptes de mon aïeul cette mention, entre autres : « Année 1841. Il m'est dû par Mme Flaubert pour 2 leçons par semaine depuis le 1er avril jusqu'au 1er d'août, 4 mois à 24 francs, ci : 96 francs. Payé. » Observer qu'à cette époque de vie pas chère du tout, un professeur privé, même ancien membre de l'Université et honorablement réputé, était payé au taux actuel de la « légume » ?

Voici le texte de la lettre où, par ailleurs, Du Camp apparaît un peu plus serviable :

Paris, le 23 juillet 1853.

Monsieur et très cher hôte.

Je profite du départ de mon ami Monsieur Le Roy pour vous donner de mes nouvelles et vous exprimer de nouveau mes sentiments de vive gratitude. — Je ne saurai que jeudi prochain le nom de mes juges pour le 4ᵉ examen. Si vous venez assez tôt à Paris, vous pourrez peut-être y assister. — Depuis la dernière lettre que m'a écrite ma femme, je n'en ai pas reçu d'autres et je suis sans nouvelle d'Egypte : j'ai écrit à Linant Bey pour le prier de m'envoyer mon Firman de Médecin du Sultan d'Abyssinie j'espère l'avoir vers la fin de ce mois-ci.— M. Max. Du Camp a eu l'obligeance de me donner son avis sur un petit mémoire que je fais imprimer en ce moment et dont je vous offrirai un exemplaire à votre arrivée à Paris. — Le Dr Perron, ancien Directeur de l'Ecole de Médecine d'Egypte et Orientaliste assez connu, était chez moi hier : il vient d'être nommé Médecin sanitaire à Alexandrie par le Gouvernement Français : il se rendra à son poste de samedi en huit : je vous donne cette nouvelle dans le cas où vous auriez besoin de quelque chose d'Egypte.

Adieu, veuillez croire à l'inaltérable dévouement et à la reconnaissance sans borne de votre serviteur et ami.

CH. CUNY.

Dans une autre lettre adressée de Paris à mon père, le 3 septembre 1853, Cuny écrivait :

Si Monsieur Gustave Flaubert est de retour à Rouen, je vous prie de me le faire savoir afin que je puisse lui donner une preuve de ma gratitude en lui envoyant ma thèse et un mémoire sur ma carrière médicale en Orient.

Mais, si Flaubert conserva bon souvenir de l'hospitalité de Cuny, il n'en est pas de même de Maxime Du Camp qui, dans ses *Souvenirs littéraires*, a dépeint son ancien hôte en termes persifleurs :

... Ce fut lui, le docteur Perron, qui amena chez moi le docteur Cuny Docteur? C'est par courtoisie qu'on lui donnait ce titre au début de nos relations, car alors il n'était qu'officier de santé. Il avait traversé l'armée française en qualité d'aide-major, l'avait quittée pour des causes ignorées et s'était rendu en Egypte, où il s'était marié. Il avait lu les voyages de Mohammed el Tounsy, et ne rêvait que d'aller au Darfour et au Ouadäy. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur sans trop de difficulté, lorsque l'on eut acquis la certitude qu'il n'exercerait la mé-

decine qu'en pays noir, au delà du tropique du cancer. Dès qu'il eut son diplôme en poche, il retourna au Caire, obtint une subvention du vice-roi et partit. Lorsque le sultan du Ouadäy apprit qu'un voyageur blanc, ayant grande réputation de médecin, parcourait ses Etats, il se dit : « Cet homme doit savoir faire des chandelles », et il envoya un de ses ministres, accompagné d'une escorte, pour saisir le pauvre Cuny et l'amener en sa présence. Cuny suivit le ministre. On le surveillait, car on se doutait bien que c'était un sorcier. On le vit prendre la hauteur à l'aide d'un sextant : « Que fais-tu là ? Cet outil te sert à découvrir des trésors. » Cuny protesta de son innocence, mais il recommença le lendemain. Le ministre, qui pour tout costume avait une zagaie à la main, hocha la tête avec mécontentement, ce triangle de cuivre l'inquiétait. Le soir même, en voulant franchir un ravin, il tomba et se brisa la jambe. Il dit au docteur Cuny : « C'est toi qui m'as jeté un sort », et il le fit empaler. On transporta le ministre jusqu'aux pieds du sultan du Ouadäy, auquel il expliqua comment il avait rempli sa mission ; le sultan dit : « Mais alors je n'aurai donc pas de chandelles ! » et il décapita son ministre. Un voyageur français arrivant de Khartoum m'a raconté cette aventure. (*Loc. cit.*, t. II, p. 109.)

Cette histoire de « fabrication de Chandelles » est une assez inconvenante fantaisie, puisqu'il s'agit de l'assassinat d'un courageux explorateur français, mort au service de la Civilisation ; d'ailleurs, Charles Cuny fut un esprit d'une réelle valeur intellectuelle, ainsi que le montre le résumé suivant du *Curriculum vitæ* du personnage :

Charles Cuny, né au village de Goin (Moselle), en 1811, fit ses études classiques au Séminaire de Metz, et, reçu bachelier, s'en évada pour suivre les cours de l'Ecole de Médecine de Strasbourg. D'abord Officier de Santé, il fut successivement pharmacien aide-major de l'hôpital maritime de Toulon, chirurgien sous-aide-major d'hôpitaux militaires en Algérie, et chirurgien-major des Lanciers de la garde du Pacha au service de l'Egypte, en août 1833, il se fit recevoir Docteur à la Faculté de Médecine de Paris avec ce sujet de thèse : « Propositions d'Hygiène, de Médecine et de Chirurgie relatives à l'Egypte. » Puis, retourné en Egypte, il fut nommé par le Vice-Roi médecin en chef de la province de Siout, poste important. Il avait épousé l'une des filles de Linant de Bellefonds, dit Linant Bey.

En 1858, poussé par son courage aventureux, et mettant à profit ses grandes connaissances du pays et de la langue arabe,

il entreprit, en la seule compagnie de son jeune fils, une exploration dans le Darfour, où, quelques mois après, il fut assassiné dans des circonstances restées mystérieuses. Après la mort de Cuny, une notice sur le voyage de l'explorateur fut publiée en 1859 dans le *Bulletin de la Société de Géographie*. Le texte de son journal de voyage fut, en 1863, imprimé *in extenso*, précédé d'introduction biographique par V.-A. Malte-Brun. Plus récemment, en 1912, une biographie plus complète de Charles Cuny a été publiée dans la Revue *Le Pays lorrain*, avec tirage ultérieur en plaquette, par Hippolyte Roy, de Nancy, petit-neveu de Cuny. Toutefois, aucun de ces auteurs n'a fait allusion aux relations qui rattachent l'infortuné Cuny à Gustave Flaubert, et justifient mention de sa mémoire au Musée de Croisset.

En résumé, le Docteur Cuny fut un brave homme et un homme brave. Flaubert, comme on l'a vu plus haut, lui était resté reconnaissant de sa cordiale hospitalité ; et c'est une preuve de plus de cette grande bonté de cœur qui caractérise Gustave Flaubert. Par contre, que dire de la sécheresse de cœur chez Maxime Du Camp qui, après s'être consciencieusement « empifré » (le terme est de Flaubert) à la table de Cuny, ne sut pas avoir, tout au moins, la reconnaissance du ventre ?

G.-A. LE ROY
Conservateur du Musée Flaubert.

CHRONIQUE DE PARIS

Les hommes âgés dans le décor de la fête. — Dès l'apparition, toujours discrète, des premiers signes annonciateurs de la vieillesse, on se sent subitement enclin, un soir de grippe par exemple, à recourir à l'éloquence de Malherbe quand il célébrait la toison d'or de Nérée afin de parer de mélancolie la conclusion de sa propre aventure. Cette méditation s'accompagne ordinairement d'une promenade à travers le cabinet de travail, troublée par les chutes de charbon dans le foyer du poêle et par le bruit de pantoufles traînassées sur le tapis.

Et si la lumière d'un jour de pluie se mêle à la timide présence d'une lampe électrique de renfort, la fête devient alors complète. On avance à tâtons dans une atmosphère de vieux brouillards et l'on évolue avec maladresse parmi les objets les

plus familiers : c'est l'heure où l'on renverse l'encre, où l'on se brûle les doigts, où l'on recherche un bouton de faux col sous une armoire oubliée, où l'on se cogne la tête au coin de la table en se relevant. Cette attitude ne provoque, en général, aucune sympathie de la part de l'entourage : l'approche de la vieillesse est une angoisse étroitement conçue à la mesure de chacun. Aucune tendance à grouper en chœurs bien ordonnés les gémissements qu'elle fait naître. Et pourtant, avec les premières lampes de la nuit, le spectacle de Paris s'organise ; un rideau noir monte vers le ciel ; Citroën flambe en lettre rouge; les boulevards s'illuminent d'assez de lettres géantes pour révéler Rimbaud aux étrangers si la publicité décidait de les grouper, selon l'ordonnance des mots qui composent les vingt-cinq quatrains de *Bateau Ivre*. Sur ce décor rouge et or du plaisir classique, il y a de la place pour toutes les ombres. Et la gigolette et le gigolo de fortune n'occupent dans la compétition que le rôle qui leur est confié par l'auteur de la pièce. Si le plus romantique de tous les artistes ratés, Méphistophélès, conduit la tragédie, il sait s'adapter au goût du jour, et, vieillard célibataire, il se rajeunit d'année en année aux flammes du plaisir. Il n'y a guère que deux types d'humanité qui, soumis aux feux combinés de l'électricien, risquent de vieillir normalement dans cette fusion : le pompier et le garde municipal de service. Aussi les change-t-on chaque soir, comme les mains des innocents changent l'eau des fleurs sur l'autel de Marie.

Le décor de Paris, reconstitué de mémoire, est un décor passepartout d'une pureté aussi compliquée que le blanc pur avec ses mille pigments colorés. Débarrassé de toute anecdote, il se pose, selon l'heure, sur la scène de ce grand théâtre perpétuellement en mouvement. On peut aussi bien y disposer quatre fillettes associées par les mains en pétales de crucifères, ou quatre vieillards s'efforçant de ramener le passé comme un mourant tire machinalement vers sa poitrine les bords d'une couverture dont on ne voit jamais la fin.

C'est à Paris et dans toutes les grandes villes du monde que l'on sait encore honorer la vieillesse par instinct, comme on respecte sans effort la façade des vieilles firmes. Car il est aisé de comprendre que l'atmosphère cérébrale des grandes cités intellectuelles est la seule qui puisse accueillir la lumière lancée

par des intelligences déjà refroidies devant les escarmouches de la mort. Vêtu du manteau, si clément aux hypocrisies, du Spectateur Nocturne, j'ai rencontré, dans les endroits les moins favorisés pour constituer un Sénat, des hommes dont la barbe blanche ou la face glabre et ridée ne détruisait pas les fantaisies insolentes de la jeune fête. Bien au contraire, ils formaient dans cette parade un maillon de la chaîne, comme dans la *Marseillaise* leur chœur chevrotant tient une place à la fin du cortège. De beaux vieillards, ou plus simplement des vieillards savants donnent du ton à la silhouette d'une belle fille. Ils apparaissent derrière le manteau de fourrure, le foulard en batik noué à la cow-boy et valident par leur présence la monnaie de singe, le maquillage des brêmes et les secrets de la Foire d'empoigne. Ils promènent par la main, comme des communiantes, les putains déteintes et exsangues.

Ils conduisent les journaliers de fortune acharnés sur le cadavre d'une mercière quadragénaire et mille fois morte dans les bras de cette anomalie du romantisme : la guillotine qui n'éveille plus, dans l'imagination des habitués, qu'un vague souvenir de fauteuil Voltaire ou de chaise percée vermoulue. L'art décoratif qui donne aux plaisirs de Paris un éclat si international se concevrait mal sans la présence de vieux messieurs qui troublent parfois cette goutte de pus vue au microscope qu'est un dancing par le détail d'une congestion cérébrale ou d'une embolie. Une petite bulle d'air monte à la surface du mélange et le jazz-band enchaîne. Ils savent ainsi solenniser ce bruit toujours inattendu et argentin que provoque en éclatant au milieu des fanfares foraines la pipe en plâtre offerte à l'adresse d'un tireur facétieux. On pourrait alors rajeunir l'interprétation de la légende du docteur Faustus, celle de Marlowe par exemple, en la réadaptant à nos contacts quotidiens sous la forme d'un film joué par cette trinité : le vieillard intellectuel réveillé par les plaisirs de Paris, Méphistophélès, le propre metteur en scène du drame, et Marguerite, la petite bourgeoise peu encline aux dégradations morales et qui représente la Parisienne, mauvaise conductrice de la perversité.

Bons vieillards éloquents, vieillards polis, parés de cette fausse beauté qui est l'épanouissement suprême d'une vie médiocre, vieillards greffés comme une loupe couperosée sur le front de la

jeunesse galante, voici Paris et ses music-halls incandescents où l'on enfourne les clients avec une pelle. C'est au centre le plus ardent de cette turbulence spécieuse que le repos vous guette et c'est là dans cette gare frémissante que toutes vos facultés doivent aboutir, à coups de lanternes rouges, une à une sur les voies de garage perdues dans la nuit éternelle.

§

Si Paris permet une vieillesse heureuse et paisible même à ceux qui ne la méritent point, par comparaison, il n'est guère possible de considérer sans mélancolie le sort que la vie sociale des campagnes réserve à leurs septuagénaires. Nous sommes ici dans le domaine immuable de cette célèbre nature tant chantée au petit bonheur. Sous la fleur modeste de la digitale se cache un poison sournois, sous le visage béatifié des faux simples se dissimulent les canines du loup. Je vis encore à la campagne pour des raisons dont la subtilité m'échappe de jour en jour. Je connais des vieillards qui habitent autour de ma demeure et, chaque fois qu'il m'en prend la fantaisie, je sais que leur vie est affreuse. Menés gaîment et férocement par des brus qui les poussent du pied dans le coin le plus sombre, ils flambent encore d'une vie secrète et stérile comme une braise ranimée par un courant d'air fortuit. La tradition du plaisir champêtre éloigne à tout jamais la coupe de leurs lèvres. Je sais bien que certains livres écrits par des auteurs charitables tendraient à prouver le contraire. Leur bienveillance sonne faux. Pour l'ordinaire, une sensualité puissante, avertie et très littéraire, se sert de tous les truchements afin d'animer les plaisirs apparents des jeunes villageois. Faire sauter des crêpes n'est qu'un prétexte. Dans l'ombre, les mains s'égarent ; l'intelligence des jeunes filles se réveille et sort d'une gangue de médiocrité agressive comme un papillon s'évade de sa chrysalide.

C'est la vie secrète des veillées, des écreignes, des pardons et des kermesses qui mène le jeu. Le vieillard campagnard qui est lubrique, en général, et parfaitement capable de connaître encore les émotions essentielles de la reproduction, est peut-être le seul, en dehors des jeunes gens, à pénétrer les mystères de l'ombre, ceux du foin foulé et de la paille révélatrice. Il voit dans la nuit avec des yeux de braise..., sa figure en galoche entre ses mains tremblantes. Les bons auteurs décrivent bien la ripaille et

le bon sourire des vieux attendris. Je n'ai jamais vu luire tant de bonheur dans ces prunelles campagnardes de soixante-dix ans. Les filles rustiques, qui n'avaient point besoin de lire les livres de Pierre de Lancre ou de Boguet pour donner de la qualité aux sabbats de la lande de Bouc, résolvent derrière le dos des innocents faiseurs de crêpe les problèmes infiniment instinctifs d'un libertinage que les gens des villes n'apprennent qu'en lisant.

Le vieux bouc, reproducteur éloigné du plaisir des jeunes par des gestes énergiques et francs, rumine au crépuscule de la nuit. S'il en est temps encore, il livrera sa terre pour les caprices d'une servante chlorotique plus habile à vendre ses charmes que la belle Imperia. Mais il faut constater que la famille sait se défendre. Il n'y a guère que ce vieil arbre, ce vieux tilleul, ce vieux campagnard qui ne puisse participer aux fêtes de son village. Oui, la situation d'un vieux monsieur de village est terriblement désespérée. Beaucoup d'entre eux se suicident. Des mains complaisantes les poussent vers cette solution. Puis ils entrent dans le souvenir des leurs par la porte d'apparat et reviennent prendre place à la veillée sous forme d'anecdotes qui tendraient plutôt à célébrer leur haute moralité. Voilà tout ce qui peut constituer l'apothéose d'un homme âgé, mort dans l'atmosphère de son village. C'est donc vers la ville que je tends mes mains déjà moins robustes pour lui demander de m'accueillir, si ma destinée le permet, parmi tous les autres hommes qui seront jeunes dans quelques années, comme si je ne portais pas cet uniforme de la barbe blanche, du crâne rose et des mille plis sur la figure. Vivre extrêmement vieux, tel est mon idéal, à la condition que mon ombre n'efface pas le visage de la belle fille qui me rencontre dans la rue, que les mots rajeunissent tous les sept ans sous ma plume et qu'on ne baisse jamais les lampes pour honorer ma vieillesse.

PIERRE MAC ORLAN.

LETTRES ESPAGNOLES

Unamuno déporté. — La déportation de Miguel de Unamuno a indigné le monde civilisé. En France surtout on en a été d'autant plus touché que l'on connaissait la francophilie enthousiaste d'Unamuno, la rôle qu'il avait joué pendant la guerre, ses

violentes campagnes contre les *troglodytes*, c'est-à-dire contre cette Espagne désuète, mais puissante, faite de cléricalisme gallophobe et de militarisme germanophile. Cette occasion met justement en lumière l'existence de deux Espagnes inconciliables : d'une part un groupe d'intellectuels, très actif, très vivant, mais très réduit. D'autre part, la masse énorme du pays, dépourvue de conscience politique, — l'opinion publique n'existe pas en Espagne, — incapable de réagir devant les accidents de la vie civile, et toujours préparée à se laisser mener par les combinaissons des caciques et des politiciens ou par les coups de force militaires.

C'est ainsi que le public, las des parlementaires, les a laissés succomber sans protester, pour admettre, avec un semblant d'espoir, le *pronunciamento* du général Primo de Rivera. Certes on peut se demander pour quelles raisons cette nation accorde la moindre confiance à un état-major qui ne s'est jamais distingué que par un analphabétisme notoire et l'opiniâtreté qu'il met à se faire battre. En tout cas ce coup d'Etat, organisé d'accord avec le roi, a semblé satisfaire le public ou, tout au moins, ne rien troubler de son indifférence.

Il n'en a pas été de même pour cette minorité que forment les intellectuels et qui est pourtant la véritable Espagne, l'Espagne vivante, celle qui, depuis son réveil de 1898, a résolu d'apporter à la culture européenne sa contribution personnelle. Cette Espagne, suscitée en grande partie par l'appel inquiet de Miguel de Unamuno, peut s'enorgueillir aujourd'hui de ses poètes, de ses romanciers, de ses penseurs. Une revue comme la *Revista de Occidente*, que dirige Ortega y Gasset, s'est mise au rang des grandes revues européennes et ne néglige rien des problèmes qui se présentent au monde contemporain. Par delà deux siècles d'académisme presque absolu, les intellectuels espagnols ont retrouvé l'esprit qui avait fait la grandeur et l'originalité de l'Espagne classique et ont su l'adapter aux formules modernes.

Unamuno, au cours de ce drame intérieur qui constitue sa vie et sa carrière, a rêvé d'incarner cet esprit espagnol, cette conception des choses que l'Espagne, dans ce qu'elle a de plus essentiel, peut être seule à nous enseigner. Ses œuvres, dont la diversité est prodigieuse, marquent chacune un aspect de cet esprit espagnol, en commentent avec profondeur et passion la singularité,

s'acharnent à retrouver l'Espagne dans le secret du *Quichotte* ou dans celui du *Christ* de Velazquez. Et si quelque contradiction apparaît dans la suite de ces expériences morales, ce ne peut être qu'à la louange d'une sincérité ardente jusqu'au mysticisme et qui préfère le déchirement à la molle satisfaction d'un compromis.

Cette attitude qu'Unamuno exposait dans le *Sentiment tragique de la Vie* donne à la pensée une allure de fierté douloureuse et blessée, d'orgueil arbitraire mêlé de désespoir qui m'ont fait souvent penser à certaines pages de notre Suarès. Mais cette attitude individuelle revêt toute sa majesté, cette voix se prolonge en résonances émouvantes, si l'on prend garde à ne pas oublier qu'elles représentent aussi l'Espagne, l'Espagne qui dormait et qui reprend corps, dans l'isolement, dans l'abandon, fière encore des attributs de son passé, mais navrée de les sentir morts et inutiles, et s'efforçant de retrouver leur signification et leur puissance.

L'Espagne peut-elle encore offrir au monde cette culture compliquée et originale qui faisait sa gloire ? Pouvons-nous dans les énigmes du *Quichotte*, dans les préoccupations des mystiques, dans une religion étrange, farouche et pleine de secrets, puiser encore quelque énergie et des exemples d'exaltation intérieure et de volonté ? Ç'a été la gloire d'Unamuno de chercher une application à ces sources de chaleur qui sommeillaient dans les musées et les bibliothèques et dans le paysage âpre et grandiose du plateau castillan. Certes l'Espagne physique et morale peut toujours donner des leçons à l'humanité moderne.

Et comme il était un homme, *rien de moins que tout un homme* (c'est le titre de l'un de ses romans), agité, tourmenté, contradictoire et grand, Unamuno a su revêtir de chair et de sang des problèmes aussi abstraits et donner à ses méditations sur la tragédie espagnole cet accent si humain qui lui a mérité le titre de Pascal espagnol.

M. Paul Souday qui, d'ailleurs, a joint son nom à celui des intellectuels français protestataires, craint que la pensée d'Unamuno ne soit un retour vers le moyen âge. Encore que ce retour ne serait pas un désastre, il faut ici régler une fois pour toutes, si possible, un malentendu qui risque de se produire dans certains esprits chaque fois que l'on agite des questions espagnoles.

Il faut apprendre à se résigner en France, à admettre que les formes de penser et de sentir que nous considérons comme supérieures ne soient pas les mêmes que celles qui constituent l'idéal des diverses races étrangères. C'est ainsi que la philosophie d'Edgard Quinet, qui semble constituer pour M. Souday l'extrême du progrès intellectuel, ne saurait convenir aux aspirations de l'âme espagnole. Tandis que certaines pages d'Unamuno ont paru à M. Souday une rétrogradation vers l'obscurantisme de l'Inquisition, la vérité relativement à la position intellectuelle de l'Espagne est qu'Unamuno représente l'esprit religieux, certes, mais dans ce qu'il a de plus inquiet, de plus libre et de plus religieusement humain.

De même que la biologie récente n'étudie plus les individus comme livrés, dans le grand tout, à des réactions uniformes, mais examine chaque sujet comme composé de lui-même et d'un milieu qu'il traîne avec lui et qu'il connaît exclusivement, de même il faut, pour juger Unamuno, le replacer dans une tradition où la religion a toujours occupé une place prépondérante, dans une culture qui forme les esprits par l'exercice de la volonté et l'habitude des examens intérieurs; il faut le replacer dans une race et un décor qui ont pu produire le monde étrange du *Quichotte*, le Siècle d'or et tous ces visages et ces consciences, fortement construites, hautaines et closes, et faites d'un mysticisme en même temps que d'un sens de la réalité poussés, sans se démentir, jusqu'à leur expression la plus vive, presque la plus brutale.

C'est cet homme représentatif, « honneur de l'Espagne », comme l'appelait Barrès, que, par une inconcevable maladresse, — maladresse que le gouvernement tsariste avait su éviter à l'égard de Tolstoï, — le général Primo de Rivera vient de condamner à la déportation. Une lettre privée, publiée par indiscrétion, en a été le prétexte. Et dans le même décret qui condamnait Unamuno, le général Primo de Rivera se défendait devant le public d'une accusation d'indulgence et de faiblesse à l'égard d'une certaine dame de ses amies qui avait maille à partir avec la justice. Il alléguait la galanterie que l'on doit à une femme, même de mœurs légères. Tant de familiarité et d'humour, cette façon de mêler dans un même acte officiel et sous une forme bouffonne la défense du gouvernement à des explications personnelles peuvent nous

surprendre, et c'est en vain que nous cherchons ici la dignité qui nous paraissait devoir convenir même à un dictateur. Mais la réponse que le général Primo de Rivera a faite au *Liberal* nous éclairera encore mieux sur certains caractères de la vie politique en Espagne. Le *Liberal* avait écrit au général une lettre fort mesurée et, par endroits, fort belle, pour demander la révision de la mesure dont Unamuno avait été victime :

... On conçoit qu'un Pouvoir utilise tous les recours pour s'assurer la soumission disciplinée d'un peuple. On comprend les rigueurs les plus fortes contre l'action pertubatrice de la vie d'un régime. On s'explique que nombre d'actes, inoffensifs en temps normal se changent en délits par un décret du Pouvoir, lorsque celui se propose de réglementer la vie à son image. Ce que le monde civilisé ne comprend pas aujourd'hui c'est que la pensée puisse commettre un délit, c'est que les hommes qui ont conquis par leur propre mérite la gloire de représenter le génie de leur race puissent être soumis à des procédés de rigueur, au nom de quelque régime que ce soit.

Cette classe d'hommes, Excellence, lorsqu'ils cessent de représenter l'honneur spirituel d'un peuple pour devenir la représentation de sa douleur, sont pour le monde le symbole d'une désagrégation définitive de leur Patrie. Les lois sont les mêmes pour tous ; mais, de son propre mouvement, la loi s'arrête au seuil de la maison dont le travail de l'homme de génie a fait le temple de l'esprit national. Et la nouvelle que le temple a été profané pour la punition d'une parole ou d'une idée est reçue comme une impiété qui appelle les colères du ciel contre le peuple qui l'a commise...

Le dictateur a répondu lui-même à la direction du *Liberal*, une lettre où il disait, entre autres choses :

... Il n'y a aucune indulgence possible envers M. Unamuno, si ce n'est celle que comporte la modération de la mesure prise, plutôt pour le modifier que pour le corriger — il est notoirement incorrigible, — pour que la jeunesse espagnole d'ici et du dehors sache que les procédés quotidiens de M. Unamuno doivent être sanctionnés sans excuses...

... Je n'ai jamais trouvé dans les nombreuses œuvres que j'ai lues de ce monsieur une seule idée digne d'être recueillie et étudiée...

... Croyez bien que, contre le sentiment d'une minorité, la masse espagnole, qui juge par elle-même, a discerné depuis longtemps la catégorie intellectuelle de M. Unamuno, à laquelle il s'accroche pour faire passer ses cynismes et ses extravagances. Ceux qui furent et sont savants n'ont pas besoin pour leur notoriété et pour obtenir le respect

qu'ils méritent de paraître sur la piste et d'y faire des pirouettes de paillasse...

Au manque de tenue, pour ne pas dire plus, dont fait preuve ce guerrier doublé d'un polémiste, il faut ajouter, afin de compléter son portrait, la mauvaise foi : la raison principale qu'il donnait de la condamnation ou, pour parler son langage, de la *mortification* infligée au Doyen de l'Université de Salamanque était l'irrégularité des cours de celui-ci. Or ses collègues ont affirmé qu'ils n'avaient pas vu Don Miguel manquer une seule fois son cours dans toute sa carrière. Et le jour même de son départ pour l'exil, Miguel de Unamuno, dans la vieille université où avait professé Fray Luis de Léon, fit sa classe de grec. Séance émouvante où assistèrent tous les professeurs, ses amis et ses admirateurs, et toute une jeunesse indignée. Ensuite, il fit son cours à l'Université ouvrière. « Gardez, dit-il pour terminer à son auditoire, le culte de l'intelligence et de la vie civile. » Et il ajouta que sa condamnation n'était qu'un incident sans portée générale dans la grande lutte qui devait se livrer pour la vie ou pour la mort spirituelle de l'Espagne.

L'importance personnelle de Miguel de Unamuno ne doit pas nous faire oublier qu'il n'est pas la seule victime du Directoire. Est-il exagéré de parler d'une persécution des intellectuels ? Des actions judiciaires ont été engagées contre de nombreux professeurs, contre Fernendo de los Rios, député socialiste, neveu de ce Giner de los Rios qui fut un des promoteurs de l'esprit moderne dans l'université espagnole, contre le frère d'Ortega y Gasset coupable d'avoir crié : « Vive la liberté ! » L'*Ateneo*, qui est le grand centre des intellectuels madrilènes, a dû fermer ses portes pendant plusieurs jours. Le groupe de savants qui s'était formé autour de l'illustre Menendez Pidal, que la Sorbonne vient de nommer docteur *honoris causa*, est dispersé : Castro s'est exilé à Buenos-Aires et Solalinde à Paris. On peut se demander comment pourra vivre désormais la *Revista de Filologia*. Toute l'existence intellectuelle et scientifique d'un pays menace d'être étouffée. C'est ce que M. Marcel Boulenger appelle assurer l'ordre dans un Etat.

Puisque Baltasar Gracian vient d'être mis à la mode, ne serait-ce pas le lieu d'en citer cette noble phrase : « L'Esprit est le roi des attributs, et par conséquent chaque offense qu'on lui fait est

un crime de lèse-majesté. » Mais le sage Jésuite ajoute : « Les souverains le veulent être en tout ce qui est le plus éminent. Les Princes veulent bien être aidés, mais non surpassés. » Le crime d'Unamuno est-il dans son éminence même ? Et sa grandeur, uniquement spirituelle, portait-elle ombrage au génie politique et militaire de ses princes ?

Et maintenant relisons Unamuno et ces lignes prophétiques qu'il écrivait en tête de sa *Vie de Don Quichotte et de Sancho* :

C'est la misère, la misère complète. Rien de rien n'importe à personne. Et si quelqu'un essaye d'ag'ter isolément tel ou tel problème, telle ou telle question, on attribue cela au désir de faire une affaire, ou d'acquérir de la notoriété, ou de se singulariser.

Ici on ne comprend même plus la folie... Si notre seigneur Don Quichotte ressuscitait et revenait dans son Espagne, on se mettrait à chercher une seconde intention à ses nobles extravagances...

Regarde et observe. Devant un acte quelconque de générosité, d'héroïsme, de folie, tous ces stupides bacheliers, curés et barbiers d'aujourd'hui, se prendront à dire : pourquoi fait-il cela ?

Et devant l'atonie de son Espagne, Unamuno, débordant d'énergie et de lyrisme, s'interroge :

Quelle folie collective pourrions-nous faire pénétrer dans ces pauvres masses ? Quel délire ?

... Eh bien, oui, je crois que l'on peut intenter une sainte croisade, aller racheter le sépulcre de Don Quichotte du pouvoir des bacheliers, curés, barbiers, ducs et chanoines qui le tiennent occupé...

Mon pauvre ami, une fièvre incessante te consume, une soif d'océans insondables et sans rives, une faim d'univers, et la nostalgie de l'éternité. Tu souffres de raison. Et tu ne sais ce que tu veux. Et maintenant maintenant tu veux aller au sépulcre du Chevalier de la Folie et, là, te défaire en larme, te consumer en fièvre, mourir de soif d'océans, de faim d'univers, de nostalgie d'éternité.

Mets-toi en marche, seul. Tous les autres volontaires iront à ton côté, bien que tu ne les voies pas. Chacun croira aller seul, mais vous formerez un bataillon sacré, le bataillon de la sainte et inachevable croisade.

Tu ne peux savoir, mon bon ami, comment les solitaires, tous, sans se connaître, sans se regarder au visage, sans savoir leurs noms, cheminent côte à côte et se prêtent un mutuel secours. Les autres parlent les uns des autres, se donnent la main, se félicitent entre eux, murmurent, s'enflent et se dénigrent, et chacun va de son côté. Et ils fuient le sépulcre...

Tu es seul, beaucoup plus seul que tu ne te figures, mais même ainsi tu n'es encore que sur le chemin de l'absolue, de la complète et véritable solitude. L'absolue, la complète, la véritable solitude consiste à n'être pas même seul avec soi-même. Tu ne seras vraiment, complétement absolument seul qu'après t'être dépouillé de toi-même, au bord du sépulcre. O sainte solitude !

On n'avait pas écrit, depuis Nietzsche, de page aussi brûlante de feu intérieur, aussi saignante d'orgueil et d'angoisse. Ces phrases éloquentes nous apparaissent aujourd'hui plus significatives que jamais : elles nous permettent d'imaginer le désespoir du pauvre grand homme qui avait rêvé de réveiller quelque généreuse ivresse dans le cœur de son peuple, la détresse du juste qui se retrouve solitaire, vaincu, injurié.

JEAN CASSOU.

LETTRES SUÉDOISES

Hjalmar Söderberg : *Œuvres*, (I-X), Bonnier. — Henning Berger : *Œuvres* (I-X), Bonnier, Stockholm.

Ils sont de nos jeunes gens encore, l'un étant né en 1869 et l'autre en 1872. En Suède, les littérateurs restent dans leur jeune âge jusqu'à ce qu'ils entrent à l'Académie, c'est dire que la plupart de nos grands écrivains ne vieilliront jamais. Aussi notre Bellman, notre Fröding et notre Strindberg sont de jeunes espiègles bien que l'on dise qu'ils sont morts.

Quant à Söderberg et Berger, ils ont gardé leur jeunesse, grâce, l'un à son tempérament oppositionnel et l'autre à sa vie pleine de vicissitudes. — Hjalmar Söderberg, né à Stockholm dans une famille de fonctionnaires, a été dès l'enfance, par goût et par son éducation bibliomane, prédestiné à la vie de libre écrivain. Il fut étudiant vers la fin de la décade 1880-90, — années où toute la Suède était divisée et bouleversée par les idées nouvelles du naturalisme, du socialisme et de l'anticléricalisme. Le prophète de ce temps-là était Strindberg, la bête noire ou l'idole de tout le monde, et pour Söderberg aussi le jeune Strindberg radical a été « la grande lumière de jeunesse ».

Le tempérament volcanique de Strindberg l'a enchanté, sans doute, mais ce tempérament n'étant point celui de Söderberg, l'antipathie ou la désillusion de l'élève au cours des années suivantes fut très intelligible. Strindberg, esprit toujours cher-

cheur, jamais satisfait d'aucun résultat, s'est fait l'apostat de la foi nouvelle comme des confessions anciennes. Mais le renégat du radicalisme n'a jamais obtenu l'absolution des radicaux. Et Söderberg n'a pas épargné ce renégat.

C'est un grand talent, sans doute, de pouvoir être fidèle à ses professions, de ne pas modifier ses idéals et de ne tromper jamais ses partisans. Strindberg n'a pas eu ce talent, mais Söderberg peut dire de lui-même qu'il a préservé toujours sa croyance de jeunesse. Il est resté naturaliste dans son style et libre penseur en matière de religion et de politique. Son unique hérésie littéraire (un peu étonnante du reste) a été sa prédilection pour la littérature romantique contemporaine en Suède, bien qu'il ne l'ait point imitée. Et son unique hérésie politique a été son antiféminisme, hérésie qu'il a partagée avec « la grande lumière de sa jeunesse ».

En lisant Söderberg, on peut donc être tranquille et rassuré au sujet des opinions de cet auteur, du moins si l'on n'est pas un conservateur intransigeant. Mais c'est ce que sont et seront toujours la plupart des hommes. Le conservatisme des masses, y comprises les masses « instruites », est formidable. Si un grand auteur radical se fait apostat et embrasse de nouveau la foi de son enfance, les conservateurs l'applaudissent avec un grand éclat de rire : le grand homme a avoué qu'il a eu tort, et que les conservateurs ont eu raison de le condamner autrefois. Que le chemin vaille la peine d'être parcouru, même quand il tourne en cercle, — voilà ce qu'on ne comprend pas chez cette sorte de conservateurs dont le conservatisme n'est qu'une paresse. Et voilà pourquoi on doit réellement des compliments sincères à un radical qui a eu le talent et le courage d'être fidèle à son radicalisme. De ce point de vue, la lecture des livres de Söderberg est aussi rafraîchissante et encourageante que la connaissance et l'amitié d'un homme à caractère.

Mais les opinions ne sont pas le charme principal d'un livre de cet auteur. Il est conteur par la grâce de Dieu, il a tant d'esprit, et si espiègle, qu'on l'a comparé en Suède avec les écrivains français. En Suède, on a cette idée un peu superficielle que l'essence de l'âme française est l'esprit. Mais le rapprochement ne rend justice ni aux écrivains français, ni à M. Söderberg. C'est Edmund Gosse, je crois, qui a dit que le trait le plus français de

tous, c'est la gravité pathétique au fond du cœur. Les Français sont spirituels et sérieux, et M. Söderberg est spirituel et sérieux, mais des traits comme ceux-là ne constituent point des ressemblances essentielles. L'esprit de Söderberg n'est presque jamais l'esprit de mots ou des étincelles, mais réside plutôt dans l'attitude ou le tempérament. Ou s'il s'égare en des plaisanteries, c'est pour se cacher et pour ne devenir pas sentimental ou larmoyant.

Car cet homme d'esprit a un peu de la nature de Hamlet, il a la nostalgie de son temps, le temps où il était le chef et l'idole de la jeunesse littéraire de Stockholm. Il n'est jamais chez soi dans ce monde qu'il compare à une tragi-comédie sans trêve et sans remède. Et comme il est libre-penseur « conséquent », il ne croit pas à l'autre monde, où tout serait bien ordonné. Réformes et révolutions, pour ce radical rigoureux, n'ont pas de conséquences plus sérieuses que les jeux des petits garçons à l'heure de la récréation. Son radicalisme n'est donc pas celui des enthousiastes et des dogmatiques. C'est la foi d'un sceptique et la révolte d'un nihiliste, qui est en même temps un philanthrope sans phrases.

Le plus grand charme des livres de Söderberg, c'est son style inimitable, bien balancé, clair, pur et classique. Peut-être est-ce à cause de ce style que les admirateurs en Suède de Söderberg et de M. Anatole France les ont comparés l'un à l'autre. Mais vraiment, ils ne se ressemblent pas. Au lieu de la vivacité de M. France, notre auteur suédois montre un calme presque anglais. Le scepticisme du Français n'est pas le miroir de celui du Suédois, qui est un scepticisme un peu sentimental, nullement froid et objectif. Tout écrivain suédois a toujours quelque lyrisme, et certainement Hjalmar Söderberg est un poète lyrique, bien que ses vers ne soient pas très remarquables. Les différences entre les deux auteurs sont donc si grandes que l'intérêt mutuel pourrait exister entre eux. Et en même temps, les ressemblances leur permettraient de s'entendre très bien. Presque aucun écrivain, parmi les jeunes Suédois, ne se traduirait aussi facilement en bon français, et la raison en est que presque personne, en Suède, n'a écrit une langue aussi pure et louable que celle de Söderberg.

Cet auteur n'étant pas trop productif, le choix entre ses œuvres ne doit pas être très difficile. Les nouvelles de petit format, *Les Egarements*, *Les Historiettes* ou *Les Nouvelles Contemporaines* sont des récits très amusants. On y peut rire, une larme à

l'œil. Ce sont des épigrammes pleines d'âme. Beaucoup de gens les préfèrent aux livres plus étendus. Mais certainement pour un Stockholmien ou pour qui veut connaître la vie de la capitale suédoise, des romans comme *La Jeunesse de Martin Birck* (dans le cadre de la bibliographie de l'auteur) ou *L'Inquiétude du Cœur* (la succession) ou *Le Docteur Glas* (essai de psychologie criminelle hardie et touchante) sont presque indispensables. Söderberg s'est aussi produit comme auteur dramatique. La tragédie *Gertrud*, dont le motto fut : « Je crois au désir de la chair et à la solitude éternelle de l'âme », a été un succès continental, en Allemagne aussi bien qu'en Russie. La petite comédie: *L'Etoile du soir*, est favorite aussi dans les pays scandinaves. Mais le drame réellement considérable, *L'Heure du destin*, qui juge les acteurs et pèse les responsabilités de la grande guerre, et qui fut le plus grand succès de la saison 1922 à Christiania, en Norvège, n'a pas eu encore sa première à Stockholm. L'attente ne nuit pas, heureusement, à ce qui est très bon.

Autour de Hjalmar Söderberg on a vu dès son début tout un groupe de jeunes gens de même croyance littéraire, amis sincères les uns des autres et surtout de « Hjalle », ce qui est le petit nom de Söderberg. Mais presque personne n'a admiré « Hjalle » et ne l'a suivi aussi fidèlement que Henning Berger. La philosophie de la vie et de l'art de Söderberg est devenue celle de Berger. Et certes, il semble que la vie ait préparé le plus jeune à la philosophie amère et nihiliste de l'aîné. Les années de son enfance, telles que les a racontées Berger dans plusieurs de ses livres, ont été aussi tristes et dépourvues de soleil qu'il est possible, pour un enfant qui n'appartenait pas au prolétariat. Fils d'un petit fonctionnaire, il n'a obtenu que l'enseignement très ordinaire, et, à peine adolescent, a émigré en Amérique.

De cette Amérique, l'Amérique des travailleurs et des petits commis, il a donné des vues par centaines, croquis littéraires ou grands tableaux, d'une tristesse sans espoir, mais aussi d'un charme et d'une joie purement artistes. Il a vécu ici, rêveur dans un pays sans rêve, papillon des champs libres égaré entre les murs gigantesques, exilé et étranger, pendant huit longues années de jeunesse. Avec sa femme, suédoise, il est revenu dans sa patrie, où son début fut un succès. Dès 1900, il fut considéré comme un de nos plus grands artistes-peintres littéraires, poète,

doué en prose d'une vision sans pareille, régisseur pour le cinéma des mots imprimés qui n'a pas eu son semblable avant son début et qui n'a pas actuellement de rival. Pour les œuvres de petites dimensions, il est absolument le maître. Dans les compositions plus volumineuses, le milieu domine un peu trop. Mais ce milieu, on ne le peut oublier jamais, tant il est senti par tous les sens, et tant la rue, la chambre, le café de luxe ou le trou de la cour sont pleins de mouvement, de clair-obscur et de réalité.

Comme Söderberg, Berger réussit le mieux dans le petit format. Mais ses grands romans, la trilogie : *Le Mirage*, *Bendel et Cie*, *Fata Morgana* et les œuvres distinctes : *Ysail*, *Le Journal d'un Solitaire* ou *Les aventures de John Claudius* ont des passages absolument fascinants. Les meilleurs comme *Bendel et Cie* et *Ysail*, nous dépeignent l'Amérique des Etats-Unis vers 1890-1900. C'est le monde des commis, des artistes de variétés et de cafés chantants, monde de luxe banal et de misère sans fond. C'est le monde des déraillés et hors de service, des charlatans et des trompés, des immigrants et des naïfs. C'est un monde dégoûtant, et un monde pour un œil et une plume comme ceux de Berger. Les autres livres que je viens de nommer ont pour scène soit le Stockolm de la jeunesse de l'auteur, soit le continent, où se promène le spleen du « rentier » qui représente l'âme expatriée, désillusionnée, exaspérée de cet enfant de la fin du siècle. Les livres de Berger nous rassurent, nous autres enfants de l'avant-guerre ou de la guerre ou de l'après-guerre : la misère de l'humanité n'a pas commencé avec cette guerre !

Comme Söderberg, Berger s'est essayé aussi dans le drame. Sa pièce, *Le Déluge*, dramatisation d'une nouvelle, a réussi. Elle est très suggestive. Et le même thème a réussi mieux encore, si possible, en film. Les scènes fortes, sinistres, émouvantes du *Déluge* ne s'effacent pas de l'imagination obsédee. Dans un « american bar » de Chicago, l'auteur a rassemblé ses types de décadence, des riches et des pauvres, réfugiés là pour fuir un violent orage. Sous la terreur de la mort, devant les eaux qui montent, les âmes sortent de leurs coques, l'humanité pauvre et délaissée des riches réapparaît, et les pauvres oublient leur esclavage et leur envie. Tous, pour une heure, sont des êtres humains,

des semblables nus et fraternels. Mais l'orage passe, le danger disparaît avec l'inondation, — et les frères et sœurs redeviennent des riches et des pauvres, des esclaves et des maîtres, la haine et la jalousie règnent comme auparavant.

La philosophie de Berger est le fruit d'une vie, qui a été plus cruelle pour lui que pour beaucoup d'autres. Un peu un sentimental, un peu trop, peut-être, il perd des amis sans le savoir. Il s'est laissé divorcer trois fois. Il a aimé ses femmes, et de l'une d'elles il garde la mémoire comme une plaie qui saigne toujours. Le malheur l'a persécuté, incompréhensible, sous toutes les formes. Si Söderberg est un philosophe théoricien, Berger est le philosophe de sa vie propre, qui ne lui a pardonné aucune faiblesse... Son ami Söderberg est un agnostique orthodoxe, qui a condamné Strindberg, ce renégat du radicalisme, seul salutaire. Berger est un agnostique aussi. Mais en ces derniers temps, il a été obsédé de scrupules religieux (exposés dans ses livres *Le Cœur sur le Mur* et *Qui sait?*). — Peut-être l'ami pardonnera à l'ami parce que l'ami renégat a souffert plus cruellement que la plupart de ses confrères qui clament leurs douleurs.

K.-G. OSSIANNILSSON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Werner Sombart : *Les Juifs et la Vie économique* ; ouvrage traduit de l'allemand par le Dr Jankélévitch, Payot. — Blasco Ibañez : *La Révolution mexicaine*, Vuibert. — Lieutenant-Colonel Gordon Casserly : *Algeria to-day*, London, T. Werner Laurie, Ltd. 30 New-Bridge Street. E. C. 4. — V. C. Scott O'Connor : *A Vision of Morocco*, Thornton Butterworth Ltd, 15 Bedfore St. W. C. 2. — *L'Egypte, pages de Littérature et d'Histoire* choisies par R. G. Canivet et M. Fort, Paris, F. Rieder et Cie. — Magdeleine Marx : *C'est la lutte finale*, Flammarion. — *Russia to-day*, traduction russe d'articles parus dans *The Times*.

La publication retentissante des *Protocoles* avait causé naguère aux Juifs beaucoup de peine. Avec l'aide de leurs amis, ils se sont donné grand mal pour démontrer la fausseté de ces insidieux documents. Et peut-être y ont-ils réussi. Le livre du professeur berlinois Sombart, **les Juifs et la vie économique,** dont il vient de paraître une traduction française, mettra, — avec beaucoup d'autres choses, — du baume sur leur blessure, s'il en est besoin. M. Werner Sombart déclare dans sa préface

que son livre n'est pas un livre « à thèse », qu'il est « rigoureusement scientifique », qu'il vise uniquement à déterminer le rôle des Juifs dans la société capitaliste et dans l'organisation de celle-ci, en dehors de toute préoccupation confessionnelle, politique ou morale. Et M. Werner Sombart, si l'on veut, s'en tient à ce programme, mais il laisse néanmoins clairement entendre à chaque page la très grande estime où il tient le peuple d'Israël et la part bienfaisante qu'il lui attribue dans l'évolution des sociétés occidentales.

On sait que M. Sombart met à la base de l'étude de la vie économique ce qu'il appelle la psychologie historique. Il est resté fidèle à sa méthode dans son ouvrage sur les Juifs. Il attribue l'influence exercée par cette tribu sur l'évolution de l'économie au fait qu'un peuple de sang chaud, peuple du désert, peuple nomade, est entré en contact avec des peuples d'une constitution différente et s'est trouvé condamné à travailler dans des conditions qui ne ressemblaient en rien à celles de son pays d'origine. S'ils étaient restés dans leur vraie patrie, les Juifs auraient joué un rôle infiniment moins important. Leur action n'aurait pas affecté ce caractère dynamique par laquelle elle se manifeste. Et nous n'aurions jamais eu, je rapporte les propos textuels de M. Sombart, « ce produit extraordinaire de la civilisation humaine qui s'appelle le capitalisme moderne ».

La thèse de M. Sombart vaut ce qu'elle vaut. Peut-être n'explique-t-elle pas, dans sa totalité, l'extraordinaire puissance de rayonnement du peuple juif. Peut-être n'est-elle pas non plus aussi originale et aussi neuve que le croit M. Sombart. Les développements dont il l'entoure n'en sont pas moins ingénieux, souvent même profonds, parfois imprévus. M. Sombart, à l'instar d'un grand nombre de professeurs allemands, excelle dans le paradoxe pédant.

Il n'est pas de matière, d'ailleurs, qui prête plus au paradoxe que la question juive. Si la thèse des *Protocoles* était paradoxale, les conclusions qui se dégagent de l'étude « expérimentale et scientifique » de M. Sombart ne le sont pas moins. Vérité en deçà du Jourdain, paradoxe au delà. Tout dépend du point de vue où l'on se place. Il est pourtant permis de trouver que M. Sombart va un peu loin quand il pose en principe absolu « que ce sont les Juifs qui, sous les rapports essentiels, favorisent l'essor économi-

que des pays et des villes où ils s'installent et la décadence économique des pays et des villes qu'ils quittent ».

J'ai idée que l'histoire économique de la Russie et de la Pologne inflige un démenti assez éclatant à cette vérité censément générale et scientifique.

M. Werner Sombart écrit encore : « Les Juifs ont joué un rôle infiniment plus grand que celui qu'on se plaît à leur accorder. » Que faut-il donc à M. Sombart ? Les historiens et sociologues modernes n'inclinent-ils pas, au contraire, à reconnaître au peuple juif, dans les destins de l'humanité, un rôle énorme, soit pour le bonheur du monde, soit pour son malheur ? Il y a, d'ailleurs, quelque chose de plus contestable encore dans le livre de M. Sombart, à savoir cette thèse que «l'influence juive est en recul». Tous les faits contemporains prouvent le contraire. La finance juive a joué un rôle immense bien qu'occulte dans l'élaboration des traités de 1919. On découvre de nouveau son influence dans l'action des « banquiers cosmopolites », si résolument opposés à ce que la France obtienne justice dans l'affaire des « réparations ». Il tombe sous les sens que la Russie soviétique est tyrannisée par des commissaires juifs du peuple, j'allais écrire par des commissaires du peuple juif. Quant à la Révolution allemande, dans la mesure où elle s'est accomplie, elle a été essentiellement, presque exclusivement l'œuvre d'une poignée de Juifs galiciens. M. Sombart se moque du monde : l'influence économique et l'influence politique du peuple juif continuent de se manifester avec éclat.

MAURICE MURET.

§

M. Basco Ibañez ne se borne pas à être un des plus féconds et des plus puissants romanciers de ce temps. Son esprit curieux, avide, est passionné par la structure sociale et morale des pays qu'il traverse et il veut comprendre les raisons des crises et des malaises dont les hasards de sa vie aventureuse le rendent témoin. C'est pourquoi, étant allé au Mexique pour y chercher des documents qui devaient servir à un roman, M. Blasco Ibañez en a rapporté une série d'articles parus dans les journaux américains et réunis en un volume intitulé : **La Révolution Mexicaine.**

Ce livre montre que le journalisme et la littérature ont des points de contact nombreux et étroits, car, en même temps qu'un « reportage modèle, il offre une galerie saisissante de types et de

mœurs : généraux, politiciens et hâbleurs, soldats improvisés, luttes ouvertes et sourdes, défilent devant le lecteur avec une précision et un pittoresque admirables.

Au point de vue politique, les idées de Blasco Ibañez sont fort simples : il voit dans la guerre fratricide qui depuis des générations ravage le Mexique le triomphe du militarisme et n'y voit qu'un seul remède : le retour à la prépondérance de l'élément civil. Seulement le remède n'est pas facile à appliquer dans un pays où les militaires se fabriquent d'eux-mêmes et ou un ancien courtier en pois chiches comme Obregon devient en quelques mois général et, par ses galons improvisés, président de la République.

Comment résister à cette génération spontanée de militaires ? Cela, M. Blasco Ibañez ne l'explique point. Il n'y a aucun grief a lui faire d'ailleurs à cet égard, car le problème paraît vraiment insoluble.

Il faut par contre remercier l'auteur de nous avoir donné un beau livre de plus où abondent des pages curieuses et magistrales, notamment celles qui décrivent la vie étonnante des « soldaderas » (femmes de soldats) et qui évoquent une fresque épique.

GEORGES SUAREZ.

§

Quand le Français voyage, il emporte avec lui ses ressentiments politiques. Cela lui gâte son plaisir et parfois le rend injuste. L'Anglais voit les choses et les gens d'un œil moins passionné. La mésentente ne trouble ni sa vision, ni sa pensée. Sa critique, que le préjugé ne guide pas, est rarement de la polémique. Quand il admire, il admire franchement.

C'est le cas du Lieutenant-Colonel Gordon Casserly et de M. C. V. Scott O'Connor. Tous deux, ils aiment la France et louent sans réserve son œuvre africaine.

Le Lieutenant Colonel Gordon Casserly, qui parcourut l'Algérie, publie dans **Algeria to-Day** ses impressions de voyage. Sa relation est honnête, aimable, peut-être un peu trop chargée en couleurs, et se lit avec plaisir.

M. C. V. Scott O'Connor, lui, a écrit un livre merveilleux : **A Vision of Morocco**, *the Far West of Islam* (1) qui renferme maintes pages d'une poésie sobre et d'un coloris très délicat.

(1) Le ch. XI, *A Marshal of France*, pp. 106-107, donne le récit d'une visite au maréchal Lyautey.

Il n'y a pas que les frères Tharaud pour aimer et si bien décrire le Maroc, et il faut sur le même rayon ranger la *Vision de Maroc* de M. Scott O'Connor, ouvrage en tous points digne d'une traduction. Les auteurs de *Dingley*, l'illustre écrivain, pourraient s'en charger, à leur honneur.

Zaghloul et Toutankhamôn ayant mis l'Égypte à la mode, M. R.-G. Canivet qui, si je ne m'abuse, est journaliste à Alexandrie, et M. Marcel Fort, dont la collaboration fut sans doute d'un copiste, ont cru profitable

> de tenter pour un pays ce que l'on a déjà réalisé pour de grands hommes (1) : donner, par un choix judicieux de faits et de pensées, une idée de sa physionomie, de son évolution, de sa vie, et, sous ses multiples transformations, tâcher d'atteindre son âme.

On accorde à MM. Fort et Canivet que « l'Égypte se prêtait particulièrement à un tel dessein », on déplore, toutefois, qu'ils n'aient pas su l'exécuter. **L'Égypte, pages de littérature et d'histoire** font, vraiment, une piètre anthologie. MM. Canivet et Fort n'ont pas lu assez d'ouvrages consacrés au « royaume » de Fouad Ier. Ils ont emprunté à une vingtaine de voyageurs et d'érudits, classiques et modernes, français et bien connus, des fragments encore plus connus. Ils ont reproduit le salut à l'Égypte de poètes qui, — tels Hugo, Leconte de Lisle, Samain, — jamais ne quittèrent les rives de la Seine pour les bords du Nil (2) : en revanche ils ont dédaigné, ou plutôt oublié de glaner chez les chroniqueurs et conteurs arabes du Kaire. Ils ont fait la part trop grande à l'Égypte ancienne, trop modeste à l'Égypte musulmane, insignifiante à l'Egypte moderne, qui ne dépasse guère 1869 dans leurs extraits. Le recueil de MM. Fort et Canivet profitera, peut-être, aux « Égyptiens petits et grands », mais il décevra *les honnêtes gens*.

AURIANT.

§

La littérature sur la Russie soviétique compte déjà des centaines de volumes, et il est difficile de dire si, parmi les plus sérieux même de ces ouvrages, il en est un qui soit vraiment im-

(1) Cet effort a déjà été tenté par le P. de Hénaut, qui augmenta avantageusement de notes-citations la seconde édition de son excellent *Manuel de l'Histoire de l'Egypte* (plus complet et plus attrayant que le précis d'Amelineau).

(2) Lamartine, dont on nous donne ici une description (la Caravane au désert) voyagea en Syrie, mais pas en Egypte.

partial et donne un tableau tout à fait exact et véridique de la vie russe. Les luttes politiques sont trop vives et les passions trop ardentes pour que l'auteur puisse se faire une idée exacte des événements et les juger objectivement. Autre chose s'oppose encore à cela : c'est l'ignorance de la langue du pays, commune à la plupart des illustres voyageurs, qui vont visiter la Russie pour en rapporter, après un séjour de quelques semaines, des jugements qu'ils tiennent pour sûrs et définitifs. Il est vrai que, poursuivant surtout des buts politiques et commerciaux, ils ont plus souci de plaider leur cause que d'écrire l'histoire. Néanmoins, quelque partiaux que soient les récits des écrivains et des hommes politiques qui sont allés en Russie, même ceux qui se montrent le plus enthousiastes du gouvernement russe actuel n'ont pu celer certains défauts du régime soviétique et taire la misère trop criante de la vie en Russie, l'inégalité devant la loi érigée en principe, l'absence totale de presse libre ; tout au plus ont-ils cherché à les justifier. Mme Magdeleine Marx, qui a passé six mois en Russie et en a rapporté un livre : **C'est la lutte finale...**, ne tente même pas cet essai de justification ; elle admire sans réserve le régime soviétique et les dirigeants actuels de la Russie, en lesquels elle voit des hommes aux aspirations les plus nobles, des héros. L'auteur, il est vrai, nous avertit dans sa préface qu'on trouvera dans son livre plutôt des impressions que des faits. Or les impressions ne se discutent pas.

Qu'on en juge.

... Ce besoin de partager, cette fraternité préétablie, cette simplicité foncière, les connaît-on chez nous ? Et puis aussi, ce sens inné du collectif que je remarquais le matin même, lorsque les voyageurs, dégringolant du train, se mirent tout naturellement à le pousser parce que la voie montait et que la locomotive chauffée au bois et bien vite essoufflée refusait d'avancer ?

Il est évident qu'au lieu de s'extasier et d'entonner l'Hymne à la Solidarité, des esprits chagrins pourraient, à bon droit, tirer de cet incident de voyage la conclusion que le fonctionnement des trains laisse beaucoup à désirer au pays des soviets.

Et il y a beaucoup de cas analogues où l'admiration enthousiaste de l'auteur ne peut guère se justifier, tel, par exemple, celui du soviet d'enfants de douze et treize ans dirigeant la destinée de leur école. Sans parler du fait, constaté par tous les

journaux bolchevistes, qui s'en alarment, que, dans ces écoles, il manque des professeurs. A en croire M[me] Magdeleine Marx, les paysans russes, parmi lesquels on comptait, il y a quelques années seulement, 90 o/o d'illettrés, sont maintenant férus des doctrines communistes et ont lu *Le Capital* de Karl Marx.

L'auteur de *C'est la lutte finale* s'extasie devant tout ce qu'on fait pour les enfants en pays soviétique ; un autre visiteur de la Russie, M. Charles Gide, récemment, a donné aussi un tableau touchant de la sollicitude du gouvernement soviétique pour les enfants qu'il a vus promener en autos, dans les rues des capitales, pendant les fêtes.

Mais voici que d'autre part on nous communique les deux notes suivantes, se rapportant à des enfants :

Statistique de l'asile Gontcharny, à Moscou. — L'examen médical a montré qu'il y a parmi eux 45 o/o de cocaïnomanes (27 o/o étaient sous l'influence de la drogue pendant l'examen) ; 22 o/o de tuberculeux, 70 o/o atteints de maladies de peau et 5 o/o de syphilitiques.

. . . .

Ces derniers temps, dans le quartier Taganka ont parus en grand nombre *les enfants des gares* qui, dans la journée, s'adonnent au vol ; ils pillent et vendent sur place les objets volés, injurient les passants et frappent les plus faibles. L'argent est dépensé aussitôt en tabac, cocaïne, etc. Beaucoup d'entre eux sont atteints de maladies vénériennes. Parmi ces enfants, il y en a de tout jeunes qu'exploitent affreusement les aînés.

Et ces citations ne proviennent pas de publications contre-révolutionnaires ; elles sont empruntées aux journaux communistes, *Moscou travailleur* et *Pravda*.

Il y aurait peut-être un livre intéressant à faire : *Ce que les voyageurs illustres n'ont pas vu en Russie*. En tout cas, ce que M[me] Magdeleine Marx y a vu, elle le narre avec beaucoup d'agrément et ses descriptions des paysages russes, des villes et surtout du Kremlin, sont admirables.

Avec le recueil des correspondances sur la Russie soviétique, parues dans *The Times*, traduites en russe et réunies en un volume sous le titre : **La Russie d'aujourd'hui** (*Russia to-day*), il n'est plus question d'idylle communiste. Ces correspondances, qui attirèrent l'attention du monde entier quand elles parurent dans le grand journal de la Cité, relatent, comme le livre de M[me] Magdeleine Marx, plutôt des impressions que des faits.

Mais le correspondant du *Times* avait sur la plupart des voyageurs qui ont rapporté un livre de la Russie soviétique l'avantage de n'être pas un hôte officiel du gouvernement de Lénine, de sorte qu'il n'a pas vu seulement ce qu'on voulait bien lui montrer. S'il s'est entretenu avec Lénine, Trotzky, Mme Kollontaï, etc., il a parlé également avec de simples particuliers, travailleurs manuels et intellectuels. Un fait qu'il constate tout d'abord, c'est qu'il est très difficle de faire passer des nouvelles de la Russie, si elles ne sont pas absolument favorables au gouvernement bolcheviste.

En Russie, écrit-il, il existe une censure excessivement sévère et les journaux dans lesquels travaillent les correspondants étrangers, habitant Moscou, non seulement on les reçoit au Commissariat des Affaires étrangères, mais là, ils sont épluchés très soigneusement ; si le correspondant a envoyé à son journal des renseignements qui n'avaient pas passé par la censure et que le gouvernement ne juge pas favorables pour lui, il peut être expulsé de Russie, sur l'heure.

Etant journaliste, le correspondant du *Times* note le fait, que négligent beaucoup de voyageurs illustres : le manque absolu d'opinion publique en Russie.

Il est vrai qu'au temps de l'autocratie la presse russe était, comme maintenant, sous le contrôle du gouvernement, mais ce n'était pas la même chose. Malgré le contrôle, il y avait partout, en Russie, des journaux indépendants, une presse d'opposition qui critiquait les actes du gouvernement et les correspondants étrangers pouvaient écrire tout ce qu'ils voulaient. Maintenant, rien de pareil.

Pour donner une idée de l'état d'esclavage dans lequel se trouve actuellement la société russe, qui ne peut manifester la moindre opinion indépendante, il suffit, comme le fait le correspondant du *Times*, de citer l'article du code de procédure criminelle, approuvé au 4e Congrès du Conseil supérieur exécutif, le 23 octobre 1922 qui dit que,

seront punis disciplinairement les tribunaux dont les décisions ne sont pas conformes à l'esprit de justice de la république russe soviétique et aux intérêts des masses ouvrières.

Après avoir tracé un tableau saisissant de la vie actuelle en Russie, le correspondant du *Times* arrive à cette conclusion que le Communisme tel qu'il s'est développé en Russie n'aboutit

qu'à l'abêtissement complet de l'individu. La personnalité humaine est écrasée, tout est sacrifié à l'idée suprême du communisme qui rend impossible tout développement libre.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

M. Godinot-Puvion : *Sous le brassard rouge*, Valentin Bresle, 188 *bis*, rue de Solférino à Lille. — Etienne Giran : *Parmi les Zouaves*, Editions du Monde Nouveau. — Maxime Bergès : *La Colonne de Marach*, la Renaissance du Livre.

Un chapitre encore assez négligé de l'histoire de la guerre est celui qui concerne les prisonniers qu'employaient les Allemands au mépris de tous les droits et conventions signées, du fait qu'ils avaient ainsi davantage de troupes disponibles et remplaçaient les nôtres dans les travaux du front et de l'usine.

Le volume de M. Marcel Godinot-Puvion : **Sous le brassard rouge,** raconte justement la triste épopée des malheureux — femmes, enfants, vieillards, etc., — qui furent réquisitionnés à plusieurs reprises durant l'occupation allemande et employés à des travaux humiliants et pénibles, dangereux même, souvent avec des menaces ou sévices, par les autorités de l'armée d'occupation. La première réquisition eut lieu en avril 1916 et les déportés du Nord furent trimbalés dans des wagons à marchandises par Valenciennes, Aulnoye, Hirson, les Ardennes, Charleville, Vouziers, etc. Les Allemands ont d'ailleurs répandu le bruit que c'est quasiment la lie de la population qu'ils ont déportée ; — des volontaires, des filles publiques, qu'on devait faire travailler, du reste, avec des règlements draconiens.

En cas de résistance ou de mauvaise volonté, « les fainéants ouvriers et les femmes après la récolte, seront emprisonnés six mois au pain et à l'eau ; les enfants fainéants seront punis de coups de bâton ; les fainéants ouvriers, de vingt coups de bâton tous les jours » (affiche allemande, Holnon 1916).

Les femmes devaient subir les plus odieux traitements. On les examinait au speculum comme des prostituées, — précaution prise sous prétexte que *toutes les femmes étaient désormais au service de l'Allemagne*, — et en somme à l'usage des Allemands. Il y avait quelquefois des évasions, mais qui ne réussissaient guère. Le jeune Marlot, 17 ans, essaya deux fois de se sauver, la se-

conde fois en avion. Repris et condamné à mort (15 mai 1918), il fut fusillé (23 juillet). Un autre, qui s'évadait, s'arrêta *au pied d'un arbre* et fut abattu par une sentinelle, qui eut, du fait, diverses récompenses ; un troisième, de Loos (Nord), fut tué sur place pour avoir refusé de faire des fascines. La liste du reste continue et l'on ne peut tout citer. On employait les prisonniers aux déchargements des wagons de paniers d'osier, mais ils refusèrent de continuer en apercevant des obus et ce soir-là n'eurent pas de pain. La déclaration de jadis de Bismarck, en somme, était toujours l'opinion allemande : « Plus grand sera le nombre des Français maltraités, plus vivement ils désireront la paix quelles que soient les conditions : partout où il se produit de la résistance, on devrait mettre le feu et pendre tous les hommes. »

Les peines portées contre les récalcitrants allèrent jusqu'à trois mois de prison et une amende de 10.000 marks (octobre 1916).

A Lille, les pupilles de l'Assistance publique devaient travailler comme les autres malgré l'âge et les infirmités. En cas de résistance, on les jetait dans une cave sur une litière de fumier ; d'autres étaient enfermés pour avoir refusé le travail et en étaient réduits à se débarbouiller dans le café du matin ; les mêmes récipients servaient pour *tous les usages*.

Un certain nombre de captifs fut tué pendant les attaques, car on les maintenait presque dans la ligne de feu. Dans une halte, au moment de la retraite de 1918, certains en furent réduits à se coucher dans des cercueils (*sic*) installés par les Allemands dans la zone dangereuse. Suivant au jour le jour les hasards de la guerre, les prisonniers civils qu'on désignait sous le nom de *brassards rouges* campaient tantôt dans une usine effondrée, tantôt dans des baraquements vermoulus entourés de fils barbelés. Ils devaient puiser de l'eau pour leurs besoins dans une mare où les Boches s'empressèrent d'uriner. Il y a encore le tableau sinistre d'un hôpital où l'administrateur entasse les pensionnaires et dont le détail donne une haute idée de la mentalité ennemie. Le docteur qui dirigeait cet *abattoir* sur lequel on nous fournit de savoureux détails a fini par passer devant le tribunal où soi-disant on devait « juger le coupable, » — et naturellement il a été acquitté.

Le livre de M. Godinot-Puvion serait du reste à citer en entier tant il fourmille d'indications et ce n'est que pour mémoire

qu'on peut indiquer des faits comme celui de Montcornet où des jeunes filles employées dans une fabrique de munitions furent tuées au nombre de dix-sept par une explosion. Les Boches déclarèrent aussitôt : « Encore des Françaises qui n'enfanteront plus. » Parmi les brutes et les tortionnaires, à travers les récits monstrueux dont se trouve pétri le livre, il y a cependant un sourire. C'est le passage d'une jolie petite *sœur* allemande qui soigne les malades, prie et pleure avec eux. C'est la charité qui n'a pas de patrie.

Le volume de M. Godinot-Puvion en somme est à retenir. Il a l'intérêt des choses vues et vécues. C'est hélas ! on peut le dire une fois de plus, un ouvrage à la charge de l'Allemagne, et ce n'est pas après sa lecture que nous pourrons prêcher l'oubli.

§

M. Etienne Giran, au début du volume qu'il vient de consacrer à la guerre : **Parmi les zouaves**, s'excuse d'arriver un peu tard avec sa publication ; mais on peut toujours parler de la guerre de 1914 et de ses conséquences qui se font toujours sentir et auront longtemps encore une répercussion malheureuse sur les événements quotidiens.

J'ai voulu dire seulement que le livre de M. Etienne Giran aura toujours l'intérêt de l'histoire anecdotique. Il est fait de cent tableaux, d'épisodes, de petits faits croqués sur le vif ; il est de ceux qui demeurent, parce qu'il a l'intérêt des choses vues et vécues ; et qu'il s'y joint l'esprit d'à-propos du narrateur.

C'est la vie des zouaves sur le front, avec les trous d'obus pleins d'eau, les lignes de tranchées et les abris de hasard ; des coins vers l'arrière où travaille, à l'abri d'une toile, le sculpteur de bagues ; c'est l'arrivée dans les lignes d'un « seau à charbon », projectile quasi-grotesque qui culbute avec un bruit de ferraille et néglige d'éclater. L'un propose d'en faire un porte-parapluie et l'autre un réchaud pour l'hiver.

Puis c'est l'attaque des lignes ennemies par une poignée d'hommes qui passent les fils barbelés sur une échelle, et dont l'un se lamente ensuite et rôde inquiet dans les tranchées, parce qu'il a perdu son couteau. — Un moment, les zouaves sont au cantonnement dans un village plutôt dévasté, mais où l'on organise un salon de coiffure. Une planche, sur quatre pieux, sert de toilette ; un fond de tonneau à cognac, monté sur trois pieds

et muni de cerceaux en bois formant dossier et appuiebras, sert de fauteuil ; un couvercle de boîte en fer blanc fixé au mur et surmonté d'une vieille marmite de cantine avec robinet de bois sert de lavabo, etc.

— Cependant on assiste à la visite du colonel,—le *grand'père*, dans des postes bouleversés. Il passe et finit par s'arrêter devant un zouave qui termine une lettre. « Dépêche-toi, dit-il, « je la joindrai à mon courrier et ta femme l'aura demain matin. » — Ailleurs, les poilus discutent de hauts problèmes philosophiques, religion, création du monde, darwinisme, évolution ; — du problème de la mort, —avec des arguments qui rappellent le *Roman chez la portière*, mais ne les empêchent nullement de se battre. Les hommes encore se gaussent de la civilisation et des progrès qui ont amené les tueries de la grande guerre ; ainsi que du philosophe allemand Kant et de l'impératif catégorique.

Ailleurs encore un des poilus se livre à de profonds calculs pour arriver à dire que Broussiloff, le général russe qui a fait 350.000 prisonniers aux Allemands, a droit, du fait, à 5.753 années de « perm », — sans compter les années bissextiles. — Mais il reste à mentionner diverses scènes curieuses de ce moment et dont les tableaux se jouent souvent sous Verdun, du côté de Douaumont, puis à l'arrière, au repos de Crépy-en-Valois. C'est la lettre du Kaiser expédiée par avion et qui se plaint des bombardements alliés sur des villes allemandes innocentes (!) et dont se moquent les poilus.

On nous parle des conférences annoncées de Raemaekers ; c'est le camion-bazar qui distribue ses marchandises hétéroclites, mais dont les bénéfices sont répartis par le colonel entre les soldats sans ressources, venus surtout des pays envahis ; enfin, c'est à Froissy, près du camp de Crèvecœur, le théâtre que monte la troupe dans un hangar à bois, où des trous seront des loges, — et où le Bon Dieu des Boches, qui figure dans la pièce, dégringole, brusquement effaré, bien avant sa réplique et à la suite d'une fausse manœuvre, au milieu de l'hilarité générale.

Le volume de M. Etienne Giran, avec sa suite de récits alertes, vécus, bien au point, est en somme une heureuse publication. Il faut ajouter qu'il offre une abondante et précieuse illustration de Paul Ledoux qui se trouvait aux mêmes lieux et qui a croqué, d'un crayon toujours heureux, les scènes rapportées par l'auteur.

§

Une intéressante relation des affaires d'Orient sur la fin de la guerre a été donnée encore par M. Maxime Bergès.

C'est la **Colonne de Marach**, qui nous mène aux confins de la Syrie et de l'Asie Mineure et où il fallut aller guerroyer contre les Turcs et les Kurdes de la région. L'auteur se trouvait à Beyrouth quand les troupes reçurent l'ordre de se préparer au départ.

Le lieutenant Maxime Bergès dut s'embarquer pour gagner la Cilicie et Mersine sur un transport portugais (28 janv. 1920). Mersine est au pied de montagnes alors couvertes de neige et qui pouvaient donner un avant-goût du pays. La ville est d'ailleurs peuplée de Grecs, sale et boueuse ; et l'auteur, officier d'artillerie, n'y séjourne que le temps de réunir sa batterie. L'expédition doit aller par chemin de fer jusqu'à Islahié, par delà les monts, avant de s'enfoncer dans le pays.

Ce fut d'ailleurs en cours de route que M. Bergès apprit par des racontars, aussi bien que par des nouvelles officielles, ce qu'on attendait de l'expédition.

Les troupes montaient vers Marach, au pied des montagnes du Kurdistan, où une petite garnison française, qui s'y trouvait depuis l'occupation, avait été attaquée et était encore assiégée. Des cavaliers furent envoyés pour demander du secours, mais n'arrivèrent pas à destination. Un convoi chargé de ravitailler les assiégés fut pillé au nord de Babahouroun. Une expédition de secours fut donc organisée avec trois bataillons de troupes coloniales, une batterie de campagne et une batterie de montagne, un escadron et un convoi de ravitaillement, le tout sous les ordres d'un colonel. — Après une ascension laborieuse dans des couloirs de montagnes, la colonne parvient au village turc d'Islahié, où elle fit halte et fut rejointe par un convoi de 125 chameaux, — au lieu de 250 qui avaient été réquisitionnés (5 février). A propos des chameaux, l'auteur rapporte qu'ils arrivent en une procession majestueuse, dans une poussière d'or ; des cavaliers bizarres leur ouvrent la marche et les escortent. Ce sont de grands chameaux du Turkestan et de la Perse, au pelage laineux, à la tête solennelle, aux bâts luxueux garnis de vieux cuirs chaudement patinés et gravés, brodés et surbrodés de soie, et de fils de métal, couverts de tapis aux nuances délicieuses, le tout avec

des passementeries tressées et des glands de lainage, des pompons qui leur dansent jusque sous le nez. Mais il n'y a là qu'une digression pittoresque. Le but était d'atteindre Marach assez à temps pour sauver les nôtres.

Je passerai sur les péripéties de la route. La colonne finit par approcher de Marach, tache bleuâtre au pied du Taurus couvert de neige. Les Français restés dans la ville ont hissé des drapeaux sur les édifices qu'ils occupent. Fusillade et canonnade s'engagent ; les troupes avancent par bonds successifs. La neige tombe en abondance et finit par couvrir le sol comme les montagnes lointaines (9 février). Cependant que l'artillerie tire et couvre de bombes la ville qui disparaît bientôt dans les fumées et les flammes, la garnison s'échappe et vient rejoindre la colonne ainsi que toute la population arménienne qui se trouvait dans la ville et se réfugie au camp français.

Il n'y avait plus qu'à revenir, mais ce devait être la partie surtout tragique de l'expédition.

La température était horrible, la neige tombait, soufflée encore en rafales cinglantes. La colonne se remit en marche pour le retour, mais encombrée de tous les Arméniens de Marach, avec des femmes, des petits enfants, des vieux qu'on n'avait pas voulu abandonner.

La nourriture était rare et beaucoup s'abattirent bientôt, jalonnant la longue route qui menait à la côte, tandis que se traînaient péniblement les troupes de cette nouvelle retraite de Russie, Le narrateur donne des détails poignants sur cette retraite, si lente à cause des intempéries et de la fatigue et qui vous reste comme un cauchemar après la lecture. Il y a surtout des défections parmi les Arméniens qui renoncent à poursuivre ; il y a même, un moment, tout à côté de nous, dit le récit, trois femmes à moitié nues qui rampent à quatre pattes dans la neige, — qui hurlent ; mais on ne peut guère les secourir ; il faut marcher, toujours marcher, car les vivres manquent. — Enfin on approche d'Islahié, où brille une seule lumière et d'où partent des sifflets de locomotives. Le retour du gros de la colonne s'était effectué le 13 février, tous harassés et fourbus.

Le lendemain seulement, on vit arriver les traînards, mais qui s'étaient rassemblés et entrèrent dans Islahié au pas réglemen-

taire et musique en tête. Mais bien des cadavres arméniens jonchaient la route.

Après ce récit poignant, M. Maxime Bergès a donné encore divers tableaux et anecdotes de l'occupation régionale. Il suffit d'y renvoyer le lecteur; mais le tableau de l'expédition et de la retraite de Marach est une des choses les plus poignantes qui nous ont été données sur la grande guerre de 1914 — et ses suites.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

La Bavière et le Reich. — Le gouvernement du Dr Marx, qui ne s'est maintenu au pouvoir que grâce à la dissolution du Reichstag et qui, sans doute, ne trouvera pas davantage dans la prochaine Chambre la majorité qui lui a fait défaut dans l'ancienne, a pourtant remporté quelques victoires qui contribueront à redorer un tant soit peu son lustre terni.

L'une de ces victoires, que les Allemands célèbrent comme un véritable triomphe, c'est la stabilisation du mark-papier due à la création, véritable jonglerie, d'une nouvelle monnaie à valeur dite constante, le mark-rente, qui ne repose que sur la confiance ou plutôt l'imagination du peuple le plus crédule de la terre.

Toutefois, le ministère Marx enregistre à son actif des succès moins éphémères que ne le sera le *Rentenmark*.

A la faveur de la résistance passive et du chaos financier qui en fut la conséquence, deux mouvements séparatistes particulièrement dangereux s'étaient développés : l'un au Sud de l'Allemagne, l'autre dans la marche de l'Ouest ; en Bavière et en Rhénanie. En novembre et en décembre, l'unité du Reich paraissait irrémédiablement compromise et on en prévoyait à bref délai la dislocation. Non seulement le séparatisme faisait tache d'huile en Rhénanie, gagnant surtout du terrain au Palatinat sous la direction de Heinze, président de la Ligue des paysans, mais la Thuringe et la Saxe, soudées par leurs gouvernements d'extrême-gauche, se dressaient menaçantes contre la Bavière.

La menace de désagrégation du Reich se doublait de la perspective d'une affreuse guerre civile entre ultranationalistes ou aryens et républicains d'une part, communistes et partisans de l'ordre de l'autre.

L'Allemagne allait être la proie du chaos. C'est le moment que choisirent Ludendorff et Hitler pour déclancher le huit novembre leur putsch qui visait au renversement du gouvernement constitutionnel et à l'institution d'une dictature qui eût préparé le retour de la monarchie. La défection tardive du commissaire général bavarois von Kahr, dictateur au petit pied, fit échouer l'entreprise.

Néanmoins, la situation en Bavière demeurait grave. La Reichswehr bavaroise n'obéissait plus aux ordres de Berlin depuis que son chef, le général von Lossow, avait passé avec armes et bagages dans le camp adverse. Von Kahr, champion du particularisme bavarois, demeurait commissaire général et, ce qui est plus significatif, M. von Knilling, président du Conseil, transmettait à Berlin, au commencement de janvier, un mémoire demandant la modification de la Constitution allemande dans un sens agréable à la Bavière, c'est-à-dire dans le sens fédéraliste.

La Constitution de Weimar a adopté le principe unitaire centralisateur. Munich demande qu'à ce principe soit substitué le principe fédéraliste. La Bavière veut sauvegarder son caractère en tant qu'Etat et en tant que peuple. Elle veut avoir le droit de s'administrer comme bon lui plaira, sans ingérence de la part du pouvoir central. Le commandant de la Reichswehr bavaroise ne pourra être nommé qu'avec l'agrément du gouvernement bavarois. Les troupes ne pourront être déplacées temporairement en dehors du pays sans son autorisation. Elles prêteront serment de fidélité non seluement au Reich, mais encore au gouvernement bavarois.

Ce qui est particulièrement grave, c'est que la Bavière, en se réclamant de l'ancienne maison régnante, revendique la liberté de déterminer elle-même le régime qui lui convient. Bref, si tel est son bon plaisir, elle veut avoir le droit de proclamer la royauté des Wittelsbach dans le cadre du Reich dit républicain.

Ces prétentions de la Bavière ont été accueillies à Berlin avec des haussements d'épaules, mais aussi avec maintes appréhensions. Prudemment, sagement, au lieu de prendre le taureau par les cornes, le chancelier Marx a préféré adopter une politique de tergiversations, ne répondant à la note bavaroise que le 15 janvier par des lieux communs et la vague promesse de pourparlers ultérieurs.

Ces pourparlers ont cependant eu lieu, mais ils n'ont affecté ni la forme ni la tournure qu'escomptaient les particularistes bavarois, puisqu'ils ont abouti à un *modus vivendi* et à l'abandon par la Bavière de son attitude frondeuse, non sans qu'elle ait obtenu des concessions importantes de la part du pouvoir central.

Le général von Lossow a présenté le 18 février une demande de congé et le commissaire général von Kahr a pris sa retraite. Le départ de von Lossow coïncide avec la fin des pouvoirs dictatoriaux du général von Seeckt. Il met un terme au conflit qui séparait depuis plusieurs mois la Reichswehr bavaroise de celle du Reich. Pourtant, ce conflit n'a pas été aplani sans marchandage de la part de la Bavière qui a obtenu, avec quelques mitigations, gain de cause sur les revendications qu'elle avait formulées au sujet de l'armée bavaroise.

Von Kahr, dont le passage au gouvernement comme président du Conseil n'avait causé que des désappointements, n'a pas été plus heureux dans ses fonctions de dictateur. Il avait réussi à se faire détester et par les nationalistes qui ne lui pardonnent pas les dix-huit victimes de la sanglante répression du pronunciamento de novembre, — pronunciamento dû en premier lieu à son ambiguïté et à sa veulerie, — et par les partis de gauche qui lui en veulent de ses persécutions continuelles et de son mot d'ordre, « guerre au marxisme ». Mot d'ordre commode, car il englobe sous le terme « marxiste » les juifs aussi bien que les républicains, les pacifistes, les socialistes et les communistes.

La fin de la dictature de von Kahr, qui a duré du 26 septembre au 17 février, a été accueillie dans toute l'Allemagne avec soulagement. Elle marque l'écroulement de la tentative révolutionnaire de la Bavière, qui, depuis le parjure du général von Lossow, reniant en octobre son serment de fidélité au Reich, avait perpétré « une violation flagrante de la Constitution » et se trouvait en état de rébellion ouverte en face du Reich.

Une des raisons qui ont motivé la retraite officielle de von Kahr, peut-être même la principale, c'est le procès Hitler-Ludendorff qui se déroule actuellement à Munich et qui est surtout le procès de la duplicité de von Kahr. Ce procès est tellement riche en révélations que, malgré le huis clos qui a été prononcé, il a été possible de se procurer des détails sur l'attitude équivoque du commissaire général.

Von Kahr et von Lossow avaient accepté les conditions posées par Hitler, Ludendorff et leurs partisans. Ils avaient déclaré faire cause commune avec eux. Ce n'est que quelques heures plus tard qu'ils se rétractèrent, prétendant que leur adhésion n'avait eu qu'un but : tromper leurs adversaires et regagner ainsi au plus vite leur liberté d'action.

Tant il y a que cette attitude de von Kahr et de von Lossow n'a contribué à accroître leur popularité dans aucun milieu et que, exécrés par la gauche, honnis par la droite, il ne leur restait d'autre alternative que de s'en aller.

Le procès en haute trahison intenté à Hitler, Ludendorff, Poehner, l'ancien préfet de police et leurs acolytes, marque pour la Bavière et aussi pour le Reich la fin d'une période particulièrement féconde en incidents dramatiques.

Elle s'achève par une victoire incontestable du pouvoir central et des partisans de l'ordre. Cette victoire, obtenue en grande partie grâce à la dictature du général en chef de la Reichswehr et de ses généraux sera-t-elle de longue durée ?

Le traitement infligé aux conspirateurs n'a rien que de très honorant pour eux. En vérité, c'est beaucoup plus le procès de von Kahr que celui de Ludendorff, que le président de la Cour appelle constamment « Excellence » avec la plus grande déférence. Il est vraisemblable que l'issue du procès ne sera pas trop défavorable aux accusés dont l'argumentation simpliste consiste à rejeter toute la responsabilité de leur *putsch* sur le pouvoir légal qui les approuvait et se déclarait prêt à marcher avec eux, témoin la concentration à la frontière de Thuringe des corps francs que Lossov et von Kahr avaient l'intention de faire avancer sur Berlin pour renverser le gouvernement Stresemann et proclamer la dictature.

L'écroulement des velléités séparatistes de la Bavière et de la Rhénanie, — il serait plus exact de dire « pangermanistes » en parlant de la Bavière, — qui constitue un succès incontesté pour le cabinet Marx, ne signifie pas que l'ère des convulsions est terminée. Que le chaos financier revienne et la chaudière allemande se remettra en ébullition, car les problèmes politiques demeurent essentiellement fonction de la situation économique.

AMBROISE GOT.

§

Belgique.

Le troisième ministère Theunis. — Cette dernière et grave crise ministérielle, qui s'est terminée par le retour aux affaires de M. Theunis et la chute de son collaborateur M. Jaspar, marque le cinquième changement survenu, depuis l'armistice, dans l'équipe gouvernementale.

Ces convulsions du pouvoir sont l'indice d'une crise profonde dans la vie politique de notre pays.

Avant la guerre, tout gouvernement constitué était assuré d'une longue stabilité qui assurait au pays l'avantage d'être administré avec un esprit de suite et de coordination. Il existait alors une autorité effective et responsable. C'est maintenant un émiettement et comme une paralysie générale de l'autorité. Les partis eux-mêmes, jadis si fortement disciplinés, sont en proie aux divisions intestines de leurs groupes et sous-groupes, poursuivant chacun leurs desseins et ambitions particuliers.

Il a fallu une quinzaine de jours pour résoudre cette dernière crise. La précédente avait duré plus longtemps et l'on se souvient, il y a trois ans, quand M. Henri Carton de Wiart remplaça M. Delacroix, l'interrègne ministériel prit plus d'un mois.

C'est que, chaque fois, de furieux appétits se déchaînent, que les chefs ne sont plus écoutés et que chacun cherche à tirer la couverture à soi.

Il était de mode chez nous de critiquer et de railler l'instabilité ministérielle française. Nous n'avons, en vérité, plus rien à lui envier. Depuis l'armistice, cinq changements ministériels se sont produits, tout comme en France, à cette différence près qu'un des changements français n'a pas été dû à un vote défavorable du Parlement, mais au fait qu'un des Présidents du Conseil, M. Millerand, était devenu Président de la République, ce qui signifiait tout l'opposé d'un blâme.

Le rôle du roi Albert a été très marquant au cours des événements récents et s'il a pu enfin se produire une solution, c'est à son énergique intervention qu'on la doit.

Le Roi a fort bien compris, en effet, que le vote de la Chambre, acculant le gouvernement à la démission, ne visait pas M. Theunis, mais atteignait directement son ministre des Affaires étrangères, M. Henri Jaspar.

Les lecteurs du *Mercure de France* ne seront pas surpris de la disgrâce qui atteint celui-ci.

M. Henri Jaspar était un grand travailleur, mais manquait de caractère et d'expérience politique. Il s'était fait de lui-même une notion exagérée et s'il nourrissait de hautes ambitions, notamment celle de jouer le rôle d'arbitre entre la France et l'Angleterre, sa formation première et ses dispositions naturelles à l'intrigue et aux petits moyens devaient fatalement, ainsi que je l'ai indiqué à plusieurs reprises dans ces chroniques, l'acculer à un irrémédiable échec.

Il avait la chance de n'être même pas député quand le « coup de Lophem » le hissa au pouvoir, d'être l'heureux homme indemne de toute compromission parlementaire et de posséder, en outre, une intelligence vive et primesautière servie par un remarquable talent d'orateur. Il occupait au barreau de Bruxelles une situation de premier plan et s'était consacré, durant l'occupation allemande, avec une inlassable et féconde activité, aux œuvres de bienfaisance et notamment de protection de l'enfance. Si ses allures souvent autoritaires et cassantes lui avaient valu quelques inimitiés, il groupait autour de lui quelques affections solides et dévouées et l'on vantait la sûreté de son amitié.

Le malheur est qu'à peine eût-il respiré l'atmosphère empestée de la Chambre, il ne se contenta plus de son rôle d'homme de gouvernement et fut attiré tout de suite par la passion, qui devait lui devenir funeste, des maquignonnages de couloirs.

Quel mauvais génie lui souffla de briguer un siège de député ?

L'ayant facilement obtenu, il chercha à se former une clientèle et commit l'imprudence de donner des gages aux factieux et aux énergumènes du flamingantisme qui ne sont pas hommes à laisser échapper leur proie.

C'est l'appui des flamingants qui lui valut de passer du ministère de l'Intérieur aux Affaires étrangères pour lesquelles il ne possédait, à vrai dire, que des titres plutôt négatifs, car il fut de ceux qui, sous le cabinet Delacroix, commirent l'inélégance et l'erreur de s'opposer au passage par la Belgique des munitions destinées à sauver la Pologne de l'étreinte bolcheviste.

C'est même à l'occasion de cette décision si peu généreuse et clairvoyante, que M. Paul Hymans, alors ministre des Affaires étrangères, donna sa démission.

Mais aujourd'hui, par un juste renversement des circonstances, c'est M. Paul Hymans qui reprend ce même portefeuille que lui avait fait abandonner M. Jaspar et quelques-uns de ses anciens collègues du cabinet Delacroix, parmi lesquels M. Vandervelde qui devait se targuer plus tard auprès des gens de Moscou du service qu'il leur avait rendu.

M. Jaspar est tombé victime de balancements auxquels rien ne l'obligeait, sinon l'illusion de se prendre pour un Machiavel en les exécutant. Il eût mieux fait de rester, tout simplement, M. Jaspar. De même M. Jourdain, du *Bourgeois gentilhomme*, sombrait dans le ridicule, dès qu'il voulait faire autre chose que ce pour quoi il avait été excellemment formé.

L'histoire le jugera sur ses résultats qui sont piteux et dira vraisemblablement que, nonobstant ses prétentions énormes, ce fut un petit homme « de poussière et de vanité de vent ».

Ce sont à la fois les nationalistes et les flamingants qui l'ont culbuté. Les uns trouvaient qu'il faisait trop peu pour l'accord avec la France, les autres estimaient qu'il faisait trop. En d'autres termes, il s'est assis entre deux chaises.

Il n'a pas réussi à concilier les diverses factions de la Chambre belge ; il les a plutôt exaspérées les unes contre les autres. En politique extérieure, sa méthode ne fut pas meilleure ; son aboutissement a été d'indisposer contre la Belgique à la fois les opinions publiques de France et d'Angleterre.

M. Jaspur reprendra vraisemblablement sa place au Palais de Justice. C'est là qu'on peut, impunément, et alternativement, plaider le pour et le contre. Mais un pays ne progresse et ne s'enrichit pas par les mêmes procédés qu'un avocat en renom.

Un autre confrère de M. Jaspar, et comme lui suscité par le « coup de Lophem », mord la poussière en même temps que lui. Il s'agit de M. Franck, d'Anvers.

Pareillement l'ancien et falot ministre de la Guerre, Paul-Emile Janson, qui se tenait pour un des leaders du parti libéral, n'a pas même été consulté par le Roi au cours de la crise. Or, qui est-ce M. Paul-Emile Janson, sinon le principal facteur du « coup de Lophem » ? N'en a-t-il pas assumé la responsabilité dans un ridicule article de journal ?

Par contre, M. Adolphe Max, l'héroïque bourgmestre de Bruxelles, qui s'était, lui aussi, après l'armistice, porté à la ren-

contre du Roi, jusqu'à Lophem où il avait vainement cherché à le désabuser, a eu l'honneur d'un long entretien royal et ses avis sages et hautement désintéressés ont pesé d'un grand poids sur les décisions souveraines.

M. Theunis reste premier Ministre. Il n'est pas député et n'a jamais voulu l'être. C'est un homme dont la très haute valeur s'est imposée au parti libéral aussi bien qu'au parti catholique. Il n'a cédé qu'aux instances réitérées des deux partis et surtout à la demande du Roi qui s'y connaît en hommes et voit d'un œil clair les intérêts supérieurs du pays.

Le départ de M. Jaspar a certainement allégé ses épaules d'un poids encombrant.

Du point de vue extérieur, M. Poincaré n'a pas de raison pour regretter M. Jaspar qui, lui-même, nourrissait plus de sympathie personnelle pour M. Lloyd George, bien démonétisé, que pour le Président du Conseil français.

Le malheur de M. Jaspar fut son ascension trop précipitée et son défaut de préparation.

Son successeur est un homme de lente et profonde formation parlementaire en même temps qu'un très brillant orateur.

C'est M. Paul Hymans qui, une première fois ministre des Affaires étrangères de Belgique, décida l'envoi d'un contingent belge aux côtés des troupes françaises pour occuper Francfort.

Pendant la guerre, il représenta la Belgique à Londres et il fut, dans ces derniers temps, le principal délégué de notre pays à la Société des Nations.

Je me suis toujours fait, dans ces modestes chroniques, un devoir d'impartialité et d'indépendance qui m'a permis de voir clair. Je regrette de m'être trouvé souvent dans la nécessité d'attaquer M. Jaspar. D'aucuns prétendent que M. Hymans ne pourra que suivre une politique analogue ou à peu près à celle de son prédécesseur.

Mais c'est sur ses œuvres qu'il conviendra de juger M. Paul Hymans et toute critique prématurée serait déplacée et incorrecte.

Nous entrons, au demeurant, dans un nouveau tournant des négociations diplomatiques et je me permets, quant à moi, de fonder beaucoup sur M. Paul Hymans qui appartient au parti libéral, ami traditionnel de la France.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Éducation

Maurice Mordagne : *Des Humanités*; Maloine. » »

Graphologie

J. Crépieux-Jamin : *Les éléments de l'écriture des canailles*. Avec 169 documents graphologiques ; Flammarion. 20 »

Histoire

Robert de La Sizeranne : *César Borgia et le Duc d'Urbino, 1502-1503*, avec des illust. ; Hachette. 8 50

Littérature

A. Augustin-Thierry : *Trois amuseurs d'autrefois : Paradis de Moncrif, Carmontelle, Charles Collé* ; Plon. 7 »

Ch. Bailly : *Traité de stylistique française* ; Klincksieck, 2 vol. 36 »

Aloysius Bertrand : *Le Keepsake fantastique* ; La Sirène (Crès). 20 »

Paul Blanchard : *François de Curel, son œuvre*. Portrait et autographe ; Nouv. Revue critique. 3 75

Emile Boulan : *François Hemsterhuis, le Socrate hollandais*, suivi de *Alexis ou du Militaire*, dialogue inédit ; Arnette. » »

Boyer d'Agen : *Au pays de Jasmin. Les Papillottes* ; Lemerre. 10 »

Cuisin : *La vie de garçon dans les hôtels garnis de la capitale*. Nouv. édit. précédée d'une introduction bibliographique par Pierre Dufay et illustrée de bois originaux de S. Sauvage ; Fort. 44 »

Floris Delattre : *Dickens*, traduction, introduction et notes ; Renaissance du Livre. 5 »

H.-H. Dodwell : *Stendhal*, étude, traduction de l'anglais et préface par Constant de Horion. Avec un portrait de Lempereur-Haut ; Groupe moderne d'art, Liége. 2 50

Georges Dottin : *Les littératures celtiques* ; Payot. 5 »

Pierre Louis Duchartre : *La comédie italienne*. L'improvisation. Ses canevas. Vies, caractères, portraits, masques des illustres personnages de la Commedia dell'Arte. Avec de nomb. illust. ; Libr. de France. 80 »

André Germain : *Pèlerinages européens* ; Kra. » »

André Lautier et Fernand Keller : *Edmond Rostand, son œuvre*. Portrait et autographe. Préface de Henry Marx ; Nouv. Revue critique. 5 »

Et. Le Gal : *Ne dites pas... mais dites...* Barbarismes, solécismes, locutions vicieuses. Préface de Ed. Bourciez ; Delagrave. » »

Dr Maurice Mutterer : *Près du tombeau de Cestius, Lettres d'Italie à un ami d'Alsace* ; Berger-Levrault. 7 »

Maurice des Ombiaux : *Eloge du tabac. Traité du Havane* ; Le Divan. » »

Marie-Louise Pailleron : *François Buloz et ses amis : Les écrivains du second empire* ; Perrin. 12 »

Gaston Picard et Jean Braud : *Le crevé ou le parfait rond-de-cuir* ; Edit. du Siècle. 3 »

Gaston Rageot : *La beauté*, essai d'esthétique historique ; Plon. 7 50

Ronsard : *Poésies choisies*, recueillies sur un nouveau plan et annotées par Pierre de Nolhac ; Garnier. 7 50

Shakespeare : *Falstaff, sa vie, sa mort*, pages traduites par Constantin Weyer ; Dent. 7 50

Guiseppe de Socio : *Le Président de Brosses et l'Italie* ; étude historique littéraire. Préface par M. Vittorio Graziadei ; Picard. 16 »

G. Soulié de Morant : *La passion de de Yan Kwé Fei, favorite impériale, d'après les anciens textes chinois* ; Piazza. » »

Musique

Vincenzo Davico : *Poemetti Pastorali* ; Eschig. 2 50

A.-E.-M. Guétry : *Mémoires ou essais sur la musique*, tome I, Lamberty, Bruxelles. 15 »

Lucien Haudebert : *Cinq petites pièces pour piano* ; Eschig. 2 »

Lucien Haudebert : *Musique pour deux petites filles* ; Eschig. 4 »

Darius Milhaud : *La création du monde*, ballet de Blaise Cendrars ; Eschig. 6 »

Darius Milhaud : *Première suite symphonique en 3 parties pour grand orchestre* ; Eschig. 6 »

Darius Milhaud : *Sandades de Brazil*, suite de danses ; Eschig. 6 »

Carlos Pedrell : *Quatre chansons argentines*, de Léopold Lugones, version française de Tristan Klingsor ; Eschig. 3 »

Carlos Pedrell : *Sur les bords du Douro* ; Eschig. 3 50

Léon Vallas : *Georges Migot* ; Edit. M. Senart. » »

X : *Vingt ans de musique aux colonies, histoire d'une société musicale. La symphonie de Saint-Louis (Sénégal)* ; Soc. franç. d'imprimerie, Poitiers. » »

Philosophie

Auguste Comte : *Pensées et préceptes*, recueillis et commentés par Georges Deherme ; Grasset. 7 50

Paul Gille : *Esquisse d'une philosophie de la dignité humaine* ; Alcan. 8 »

P. G. Laroche : *Ossip-Lourié, l'homme et l'œuvre*. Avec un portrait ; Stock. 1 »

Henri Lichtenberger : *La philosophie de Nietzsche* suivie d'aphorismes et de fragments choisis ; Alcan. 10 »

Poésie

Adrien-Pierre Bagarry : *La maison qui pleure*. Avec des bois gravés de Ch. Jacquemot ; Livre d'art ancien et moderne. » »

Ch.-E. Bretegnier : *Les grands semeurs*, I : *Poèmes fabuleux* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Georges Carian : *Aux jardins du passé* ; Edit. de Belles-Lettres. 5 »

L.-M. Chartois : *Ames*. Illust. par Léonard Bordes ; Edit. du Monde moderne. 5 »

Charles Conrardy : *Le visage des îles* ; Sand, Bruxelles. 5 »

A.-P. Garnier : *Les saisons normandes*. Orné de bois par Pierre Gusman ; Garnier. »

Gilbert Lély : *Aréthuse ou Elégies* ; Lemerre. » »

Marcel Loumaye : *Les vergers en fleurs du ciel de Flandre* ; Le Disque vert, Bruxelles. » »

René Maublanc : *Cent Haïkaï* ; Le Mouton blanc, Maupré (Saône-et-Loire). 3 »

Edouard Michel : *Cires et masques d'amour* ; Les Tablettes. » »

Ernest Raynaud : *A l'ombre des Dieux* ; Garnier. 6 »

Léon Rouillon : *Pour la petite sœur Thérèse* ; Les Gémeaux. 3 »

Hilda de Steiger : *L'autel inachevé* ; Edit. Rythme et Synthèse. » »

J.-J. Van Dooren : *Le miracle de vie*. Bois gravés par Jehan Frison ; Edit. gauloises, Bruxelles. » »

Politique

Léon Daudet : *Moloch et Minerve ou l'après-guerre* ; Nouv. Lib. nationale. 7 50

Nicolas Sokoloff : *Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe*. Avec de nomb. pièces et illust. ; Payot. 18 »

Questions coloniales

L. Bonnafont : *Trente ans de Tonkin* ; Figuière. 7 50

Questions juridiques

Schaub : *Les crimes de la justice*, essai critique sur l'interprétation erronée du droit pénal contemporain ; Ficker. » »

Questions religieuses

A. Causse : *Israël et la vision de l'humanité* ; Libr. Istra. 8 »

Roman

Mathilde Alanic : *Le sachet de lavande* ; Flammarion. 7 »

Fernand Aubier : *C'est Vénus tout entière* ; J. Albin Michel. 7 50

El Caballero Audaz : *La sin ventura* (*Calvaire de femme*), traduit de l'espagnol par René Lafont ; Flammarion. 7 »

André Beaunier: *Une âme de femme* ; Flammarion. 7 »

Henri Béraud : *Lazare* ; Albin Michel. » »

Paul Bourget : *Cœur pensif ne sait où il va* ; Plon. 7 50

Maurice Dekobra : *Une momie a été perdue* ; Kemplen. 0 75

Charles Derennes : *Le pour et le contre* ; Kemplen. 0 75

Pierre Guitet-Vauquelin : *L'île exaltée* ; Renaissance du livre. 7 50

Louis Hémon : *Colin-Maillard* ; Grasset (Cahiers verts n° 34). 9 »

Abel Hermant : *L'excentrique. Le Double. Les ombres* ; Lemerre. » »

A.-S.-M. Hutchinson : *Quand vint l'hiver*, traduit de l'anglais par Maurice Rémon ; Payot. 7 50

Louis Léon-Martin : *Le trio en sol majeur* ; Fayard. 6 50

Guy de Lespina et Gilbert Trioulet : *Mon député fait sa campagne* ; les Gémeaux. 6 »

Pierre Loti : *Le roman d'un enfant* ; Nelson. 4 50

H.-J. Magog : *La mare stagnante* ; France-Edition. 6 50

Francis de Miomandre: *La naufragée*; Férenczi. 8 »

Léon Pierre-Quint : *La femme de paille* ; Férenczi. 7 50

Jean Rameau : *La robe de lin*; Ollendorff. 7 »

Jean Ravennes : *Les éléphants;* Ollendorff. 7 »

Georges Ribémont-Dessaignes : *L'autruche aux yeux clos* ; Le Sans Pareil. 7 »

Nicolas Ségur : *L'amour passe* ; Flammarion. 7 »

William Treille : *La tourmente enchantée* ; Delpeuch. 7 »

Sciences

Fréchet et Halbwachs : *Le calcul des probabilités à la portée de tous* ; Dunod. 18 »

Niels Nielson : *Traité élémentaire des nombres de Bernoulli* ; Gauthier-Villars. 50 »

Maxime Vincent : *Réflexions sur l'utilisation future des énergies naturelles ; vagues, chutes hydrauliques et barométriques, chaleur solaire* ; Fischbacher. » »

Sociologie

Jean Bourdeaux : *Les carrières administratives*, guide complet de toutes les situations ouvertes actuellement aux jeunes gens en France et aux colonies dans les administrations de l'Etat, des départements et des villes ; France-Edition. 8 »

Gustave Hervé: *La France qui meurt, les progrès de la dépopulation* ; Libr. de la Victoire. 1 »

R. Lainville : *L'épargne collective* ; Presses universitaires de France. » »

Théâtre

René Benjamin : *Il faut que chacun soit à sa place*, comédie en 3 actes ; Nouv. Revue franç. 3 50

Alice Lobert : *Les adieux de Simone*, un acte en vers. *L'urne pompéienne*, un acte en vers ; Edit. Asniéroises, Asnières. 3 50

Alice Lobert : *Thémadour*, pièce en 4 actes, en vers ; Edit. Asniéroises, Asnières. 7 »

Luigi Pirandello : *Six personnages en quête d'auteur*, pièce à faire, traduction de Benjamin Crémieux ; Stock. 3 »

Paul Raynal : *Le tombeau sous l'Arc de Triomphe*, tragédie en 3 actes ; Stock. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un monument à Louis Pergaud. — Les origines de Lord Byron. — La recherche des Cœurs. — Le domaine public. — Littérature et droit canon. — Prix d'un des premiers ouvrages de Remy de Gourmont. — Métapsychique. — L'habit que mange de viande. — A propos de contrepetteries. — Errata.

Un Monument à Louis Pergaud. — Sur l'initiative de la revue *Franche-Comté et Monts Jura*, un comité s'est constitué pour élever, sur une place de Besançon, un monument à Louis Pergaud. Ce Comité a pour président d'honneur M. Raymond Poincaré, président du Conseil, et pour président M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres. Le secrétaire est M. Charles Dornier; le trésorier M. Charles Léger.

Une souscription a été ouverte, et voici la première liste des souscripteurs :

	Fr.
Mme Rachilde	50
M. Alfred Vallette	50
Mercure de France	200
M. Louis Raveton	500
M. Alphonse de Chateaubriant	50
M. Lucien Lefranc	20
M. et Mme d'Allaines	50
M. Edmond Rocher	100
M. Léon Deffoux	20
M. Paul Gsell	50
M. Jeanneney, sénateur	50
M. Jules Zingg	50
M. Francis Carco	100
M. Léon Mirandon	10
M. Henri Poinsot	5
M. Lucien Boutillot	5
M. Fernand Vuillaume	10
Syndicat d'initiative « Le Jura français »	50
Docteur Serge Persky	50
M. et Mme Defrocourt	50
M. Raoul Lemasson	2
Colonel Desthieux	5
M. Eugène Chatot	20
Académie Goncourt	100
M. Jules Duboz	100
M. et Mme Joseph Picard	100
M. et Mme Fridolin Duboz	50
A reporter	1.847

	Fr.
Report	1.847
M. Henri Maurice	5
M. Raymond Escholier	100
M. Schuller	20
M. Louis Gronsfeld	25
M. Charles Callet	10
M. George Besson	20
M. Falcou, Directeur des Beaux-Arts et des Musées de la Ville de Paris	15
M. P.-J. Laurens	10
M. Cazier-Charpentier	5
M. Hourticq	10
M. Heurtebise	2
M. Bauger	2
M. Beudin	5
M. Ventresque	3
M. Léon Cathlin	50
Franche-Comté et Monts-Jura	100
M. Julien Mauveaux	10
M. A. Maillet	10
M. Alphonse Gaillard	10
M. Henri Pichon	50
M. Lardier	25
Club artistique bisontin	25
M. Gaston Strarbach	20
A reporter	2.379

	Fr.
Report	2.379
Mme Bornand	10
Docteur Baigne	10
M. Francis Galay	50
M. Pierre Legouis	10
Docteur Duvernois	10
M. Georges Graff	10
Les Franc-Comtois de Marseille	50
M. Charles Dornier	50
M. Charles Léger	50
Mme Marguerite Henry-Rosier	100
M. Achille Astre	5
M. Fix-Masseau	20
M. Roger Frène	30
M. Félix Gaiffe	20
Société des Gens de Lettres	300
M. Abram	5
A Reporter	3.109

	Fr.
Report	3.109
M. Georges Gazier	10
Les Éditions de l'*Eleveur*, revue cynégétique et canine	30
M. Paul Mégnin	20
Librairie de l'*Eleveur*	15
Docteur Petit	20
Un Franc-Comtois	5
Société des Poètes Français	50
M. Em. Ferraud	20
M. Joseph Chenevez	50
M. Evain	5
Mlle Carpentier	5
MM. Marius-Ary Leblond	50
M. Ernest Pérochon	50
Mme Aurel	50
Total	3.489

Les souscriptions sont reçues par M. Charles Léger, trésorier, 49, rue de Paris, Meudon (Seine-et-Oise). Chèques postaux : 656.60.

§

Les origines de Lord Byron. — Lord Byron, dont on va commémorer dans quelques semaines — exactement le 19 avril prochain — la mort à Missolonghi, était né à Londres, à Holles Street, le 22 janvier 1788.

Il était issu du second mariage de John Byron, avec Miss Catherine Gordon, qu'il avait rencontrée à Bath où il l'avait épousée le 13 mai 1785.

Ce John Byron était un personnage singulier : bel homme, il s'était montré prodigue au point de mériter le surnom de « Mad Jack ». Jeune, il avait séduit la marquise de Carmathen qui se maria plus tard avec le baron Conyers, dont elle divorça pour épouser son séducteur Byron, de qui elle eut une fille, Augusta, née en 1782 et qui, a-t-on dit, aurait eu avec son mi-frère, le poète, des rapports coupables.

Les Byron, dont l'ancêtre le plus lointain est un certain Sir John Byron, obtinrent la pairie au XVIIe siècle. Ce fut le fils de ce John Byron, prénommé John lui aussi, qui, pour les services qu'il avait rendus au roi, tant aux armées qu'au Parlement, reçut, le 24 octobre 1643, le titre de « baron ».

Marié deux fois, et la deuxième fois à Eleaonor, fille de Robert Needham vicomte Kilmorrey, que Pepys appelait « la dix-septième maî-

tresse du roi », il mourut sans héritier direct. Ce fut donc son frère, Richard, qui recueillit le titre.

Le petit-fils de celui-ci, William, fut le cinquième « baron Byron ». Bien qu'il se fût marié et qu'il eût eu des petits-enfants, aucun de ces derniers n'était vivant quand il mourut ; aussi son titre passa-t-il à son neveu, John, de qui George Noel, le poète, l'hérita à son tour.

Les Byron portent : *D'argent à trois cotices haussées de gueules*, avec pour cimier : *Une sirène tenant en sa main dextre un peigne et en sa senestre un miroir, le tout au naturel*, et pour devise : *Crede Byron*. Les armes de Byron ont pour supports deux chevaux bais. Cette sirène « tenant en sa main dextre un peigne et en sa senestre un miroir », et qui est le cimier des armes de cette famille, paraît avoir ensorcelé tous ses membres.

Si la vie du poète est un roman aux épisodes souvent narrés, celles de ses ancêtres ne furent pas exemptes d'aventures. Le premier baron Byron, John, fait la guerre, prend part aux débats du dernier parlement de James Ier et au premier de Charles Ier, complote en 1648 par fidélité pour son souverain et, menacé de mort, s'exile en France où il connaît des fortunes diverses. William, le cinquième baron Byron, se prend de querelle avec un cousin, le tue et ne doit d'échapper au châtiment qu'à sa pairie qui le protège. Mais la vindicte publique l'oblige à se retirer du monde. Il lui faut s'enfermer dans cette abbaye de Newstead, domaine patrimonial de sa famille, qui avait été donnée à Sir John Byron, au XVIIe siècle, lors de la dissolution des monastères. Il y vit un peu en « Barbe-Bleue » ; une légende se crée autour de lui. Il maltraite sa femme, dit-on, la rend malheureuse, mène une vie dissolue et tout cela lui vaut le sobriquet de « Wicked lord » — le méchant seigneur.

L'amiral Byron, grand-père du poète, court les mers, y rencontre des aventures multiples. Son fils est ce débauché dont il est parlé plus haut qu'on appelle « Mad Jack », séducteur de filles. Son fils George Noel Gordon-Byron, héritera de lui son titre et ses armes. Mais, moins sage qu'Ulysse, il ne saura se garder des appels de la Sirène qui l'emmènera mourir dans les plaines de Missolonghi. — A.C.C.

§

La Recherche des Cœurs. — L'abbaye de Fontevreault (et non Fontrevault) est située non « près de Rouen », mais dans l'arrondissement de Saumur. La sépulture des Plantagenets s'y trouve, en effet ; mais du cœur de Richard Cœur de Lion nulle trace.

Au sujet du cœur de Voltaire, a-t-on reproduit cette lettre signée *abbé Mignot, de Dampierre, d'Hornoy*, adressée au libraire *Pankouke*? Elle est du 15 juillet 1778. La voici, d'après les *Mémoires de Bachaumont*, t. II, p. 261 (éd. L. Collin, 1809) :

Monsieur,

Un bruit accrédité par quelques papiers publics étrangers s'étant répandu dans Paris, que le cœur de feu M. de Voltaire avait été distrait de son corps, pour qu'il lui fût fait des obsèques particulières ; nous, ses neveux, plus proches parents mâles, par conséquent chargés de ses funérailles, assurons, comme nous l'avons déjà fait dans une protestation publique, déposée chez maître Dutertre, notaire, et signée de toutes les parties intéressées, que le testament de feu de M. de Voltaire, ni aucun écrit émané de lui, n'indiquent qu'il ait jamais voulu que cette détraction fût faite en faveur de qui que ce soit, ni d'aucun monastère, ni d'aucune église ; que nous n'y avons point consenti, ni pu, ni dû y consentir ; que le procès-verbal d'ouverture et d'embaumement déposé chez le même notaire ne fait aucune mention de cette prétendue distraction, qu'il ne paraît aucun acte qui en fasse foi et que, dans de pareilles circonstances, ce qui pourrait avoir été entrepris à cet égard serait absolument illégal, que ce qui pourrait avoir été distrait du corps de M. de Voltaire, sans aucune des formalités indispensables, ne serait susceptible d'aucun honneur funèbre. Nous vous prions, Monsieur, pour l'intérêt de l'ordre public et de la vérité, d'insérer cette assertion dans le prochain *Mercure*.

Je note que, le 28 juin de cette même année (1778), le *Mercure* « réorganisé » porte, pour la première fois, le titre de *Mercure de France*.

§

Le Domaine public. — On sait que la guerre a fait proroger de cinq années le délai de cinquante ans pour l'entrée dans le domaine public d'un certain nombre d'œuvres dont l'échéance est arrivée depuis 1914.

Les droits d'auteur au bénéfice des héritiers d'un écrivain défunt sont relativement récents. Avant la Révolution ils n'existaient pas. En 1793 un délai de dix années fut accordé.

Ce fut Lamartine qui, en 1840, fit voter la loi qui préserve du domaine public les œuvres d'un écrivain, pendant les cinquante années qui suivent sa mort.

Il y a des hommes qui travaillent de la main, écrivait-il alors ; il y a des hommes qui travaillent de l'esprit. Les résultats de ce travail sont différents, le titre de travailleur est le même...

Pourquoi Lamartine fit-il alors limiter à cinquante ans le droit de propriété en matière littéraire, alors que lui-même reconnaissait que cette propriété est, comme toute autre, éternelle ? C'est qu'il estimait cette première mesure comme un acheminement vers une solution définitive :

Un jour, disait-il, en effet, dans son projet de loi, le législateur n'aura qu'à ôter cette borne ; il n'aura qu'à dire *toujours* et l'intelligence sera émancipée.

Le législateur n'a pas encore enlevé cette borne, aussi Lamartine est-il tombé lui-même dans le domaine public, depuis le 1er mars.

Avec lui y tombent également cette année : en mai Leroux de Lincy, en juillet Louis Bouilhet, en septembre Sainte-Beuve et, en novembre, Alfred Nettement.

§

Littérature et Droit Canon. — Dans un petit volume de Jules Claretie, *Divette*, publié dans la collection Guillaume (« Le Lotus bleu ») on lit, page 131 :

Elles avaient passé, les années, les années, et il était toujours vicaire à Saint-Pierre, la vieille église. Monsieur le Curé, vieux, très vieux, était toujours là, disant sa messe. Il la disait encore, *ce soir*, pour ce dernier jour du mois de Marie.

La messe du soir à la clôture du mois de Marie ? N'y a-t-il pas une distraction d'auteur peu familier avec les choses de l'Eglise ?

Le Droit Canon est formel sur ce point. Il y est dit en effet :

« Etiam prima parte diei missas celebrare licet. » (*Corpus Juris Canonici*, III. Tractatus de Sacramentis. Sectio X, 3.)

Une seule exception est prévue. Elle concerne la nuit de Noël. Encore faut-il remarquer que la messe est célébrée, ce jour-là, à minuit, c'est-à-dire dans la *prima parte diei*.

Le Canon prescrit :

« Nocte Sancta Nativitatis Domini Salvatoris Missas celebrent Presbyteri. » (*Corpus Juris Canonici*, III. Tractatus de Sacramentis. Sectio X, 1.)

D'où il faut peut-être conclure que le bon Claretie ne faisait pas sa lecture habituelle du *Droit Canon*.

§

Prix d'un des premiers ouvrages de Remy de Gourmont. — Un des ouvrages de vulgarisation que Remy de Gourmont écrivit durant son passage à la Bibliothèque nationale et qui, pendant quelque temps, furent donnés comme récompenses de fin d'année scolaire aux enfants de la ville de Paris, était porté récemment au catalogue d'un libraire avec les indications suivantes :

Gourmont (Remy de). *Chez les Lapons mœurs, coutumes et légendes de la Laponie norvégienne*, Paris, Firmin Didot et Cie, *s. d.* pet. in-8, cart. toile rouge, arm. de la Ville de Paris sur le plat supérieur, tr. jasp. (163). — 75 fr.
Edition originale, illustré de 31 gravures sur bois. Très rare.

Quel prix pourrait donc atteindre un autre livre publié par Gourmont la même année (1890), mais qui est plus rare encore que celui-là ? Nous voulons parler des *Canadiens de France* qui ne figure pas dans la Bibliographie de Paul Escoube (*Remy de Gourmont et son œuvre*, Mercure de France) et que signala M. Jean-Jacques Thomasset, dans le *Mercure* du 1er juin 1919. C'est un complément à l'ouvrage *Les Français au Canada et en Acadie*, édité par Firmin Didot en 1888.

Les Canadiens de France, petit in-8 contenant 42 gravures, fut également édité par Firmin Didot et fut aussi donné aux distributions de prix.

§

Métapsychique.

Monsieur le Directeur,

L'article de M. Boll sur la faillite de la Métapsychique me rappelle un souvenir qu'il est peut-être utile d'évoquer à titre de contribution à l'établissement de la vérité, notre seul guide en ces matières obscures devant être le désir de faire sortir de son puits cette déesse si bien cachée. Mon souvenir tend à établir d'une façon illustre l'invraisemblable crédulité de ceux qui étudient les phénomènes de cet ordre.

J'ai fait, vers 1892, ma philosophie à Condorcet, dans la classe de M. Boirac, universitaire éminent qui fut plus tard recteur de l'Académie de Dijon. Notre professeur s'intéressait passionnément aux phénomènes, alors à la mode, de l'hypnose. Lorsque la classe était terminée, il s'enfermait avec quelques-uns d'entre nous et commençait ses expériences (sommeil hypnotique et suggestion). Celles-ci réussissaient toujours, car nous nous étions donné le mot pour feindre de nous endormir et d'obéir ensuite docilement aux suggestions qui nous avaient été faites. Et alors, au milieu de la classe suivante, à l'heure fatidique, les élèves prévenus et amusés, voyaient l'un de nous s'inquiéter, frémir, se lever, puis s'avancer d'un pas saccadé vers le bureau du professeur pour lui offrir une pastille ou proférer d'une voix blanche la phrase suggérée ! Jamais, au grand jamais, Boirac ne s'aperçut qu'il était joué. Cette confiance naïve et on peut dire enfantine (j'emploie ces termes parce qu'ils me paraissent exacts, et ils n'enlèvent rien à l'affection et au respect que j'ai toujours conservés pour mon ancien maître) m'a pour toujours laissé incrédule quant à la réalité de phénomènes dont on doit la constatation à des personnes aussi faciles à tromper.

Veuillez agréer, etc. G. GRILLET.

§

L'habit que mange de viande. — Cette expression des canuts, relevée par Clair Tisseur et que cite M. Marius Mermillon en sa dernière chronique, a son équivalent dans le patois tarnais. Le *chapeau manjo-car* (caro-carnis) remplaçait la casquette ou le couvre-chef usagé, dans les noces et festins d'avant-guerre. Depuis... — Dr E. B.

§

A propos de contrepetteries.

Monsieur le Directeur,

Dans l'article « Contrepetteries anciennes et modernes », paru dans le *Mercure* du 1er mars, on attribuerait à un universitaire qui même

appartiendrait à l'enseignement supérieur la paternité du « *Trésor des équivoques...*, de Jacques Oncial ». Permettez à un témoin de la préparation de cet ouvrage de rétablir la vérité.

Vers 1910, un petit cénacle se réunissait tous les soirs au Grand Café de La Roche-sur-Yon. Il était composé de joyeux vivants comme on en trouvait avant la guerre. La soirée débutait par une partie de poker ou de sept et demi, jeu favori à ce moment, et, sur le coup de minuit, lorsque les bocks et quelques verres de liqueur, particulièrement du Focking rouge, boisson préférée du chef de file, avaient échauffé les esprits, la conversation de ces jeunes gens bifurquait sur le thème éternel de la femme pour dérailler finalement sur la gauloiserie.

Le meneur de la bande, esprit très lettré, était passionné de Rabelais et, à son exemple, lançait de temps en temps quelque contrepetterie plus ou moins imitée de Maître Alcofribas. Peu à peu, le jeu intéressa nos jeunes provinciaux ; chacun s'ingéniait à apporter chaque jour un « Dites et ne dites pas ». C'est alors que l'idée vint à l'élève de Rabelais de publier le *Trésor des équivoques*, sous la forme d'une étude méthodique de la contrepetterie.

En somme, il faut lire sous Jacques Oncial le nom de Dupré Carra, alors substitut du procureur de la République au tribunal de La Roche-sur-Yon, qui quitta ensuite la magistrature et mourut à Paris en 1920 en pleine jeunesse.

§

Errata. — Un fâcheux erratum, à l'article sur le palimpseste de Tarragone, fait dire deux fois à l'auteur, p. 764, le barbarisme « *spiritum* » pour « *spiritaum* », aux antépénultième et avant-dernière lignes de l'article, dans le *Mercure* du 1er février. En le corrigeant ici, on rappelle à ceux qu'intéresse cette question que le meilleur et le plus indispensable exposé s'en trouve aux numéros de janvier et avril 1917 de la *Bibliotheca Sacra*, publiée à Oberlin, Ohio, par le Dr G. F. Wright. Cet article : *The Codex Huntingtonianus Palimpsestus*, doit absolument être lu avant d'entreprendre de dire un seul mot sur la matière en litige. — C. P.

Page 635 du dernier *Mercure*, où j'indiquais l'opinion de M. Baldensperger sur l'influence de Gracian au cours du second tiers de notre XVIIe siècle, une faute d'impression a imprimé : au XVIIIe. — A. R.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection in-8 écu sur beau papier à 15 fr. le volume

ŒUVRES DE

GEORGES DUHAMEL

*Vie des Martyrs .... 1 vol.
*Civilisation .... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du poète. Un jour. La Mort du poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc. .... vol.
*Quatorze prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles .... 1 vol.
*Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis .... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

*Le Livre de la Jungle .... 1 vol.
*Le Second Livre de la Jungle 1 vol.

JULES LAFORGUE

*Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune .... 1 vol.
*Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice (Notes et Variantes) .... 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK

*Le Trésor des Humbles .... 1 vol.
La Sagesse et la Destinée .... 1 vol.

JEAN MORÉAS

*Les Syrtes. Les Cantilènes. Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage. Sylves. Eryphile et Sylves nouvelles .... 1 vol.

HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

Les Médailles d'argile. La Cité des Eaux .... 1 vol.
La Sandale ailée. Le Miroir des Heures .... 1 vol.
*Les Jeux rustiques et divins. 1 vol.

ARTHUR RIMBAUD

rs et proses. Revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par PATERNE BERRICHON. Poèmes retrouvés. Préface de PAUL CLAUDEL .... 1 vol.

GEORGES RODENBACH

I. *La Jeunesse blanche. Le Règne du Silence. Préface de CAMILLE MAUCLAIR .... 1 vol.

ALBERT SAMAIN

I. Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes .... 1 vol.
II. Le Chariot d'or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase .. 1 vol.
III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés .... 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège .... 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria .... 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques .... 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques .... 1 vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir ? *ou les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges* .... 1 vol.
II. *Aimienne ou *Le détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse .... 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie .... 1 vol.
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille .... 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route .... 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Eve future .... 1 vol.
II. *Contes cruels .... 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels .... 1 vol.
IV. *Axel .... 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akédysséril. 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DES OUVRAGES MARQUÉS D'UN ASTÉRISQUE DES EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL A 25 FRANCS

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

QUELQUES VOLUMES
SUR PAPIERS SPÉCIAUX

Les papiers sont indiqués ici par des initiales Whatman : W ; Japon : J ; Chine : C ; Hollande : H ; Arches : A ; Rives : R ; pur fil Lafuma : PF.

AUREL

La Semaine d'Amour.......... H 25 »

LÉON BAZALGETTE

Le « Poème Evangile » de Walt Whitman.............. PF 25 »

MARCEL BATILLIAT

La Joie...................... H 25 »
Versailles-aux-Fantômes....... H 25 »

FERNAND BENOIT

La Foire aux Paysages........ H 25 »

AD. VAN BEVER ET ED. SANSOT-ORLAND

Œuvres galantes des Conteurs Italiens, II.................. H 25 »

LÉON BLOY

Je m'accuse.................... H 25 »
Le Mendiant ingrat, tomes I et II, chacun..................... PF 15 »
La Porte des Humbles......... C 50 »
Le même...................... H 35 »
Le même...................... PF 15 »

WACYF BOUTROS GHALI

Le Jardin des Fleurs......... H 25 »

L. CARIO ET CH. RÉGISMANSET

La Pensée française.......... PF 25 »

FERNAND CAUSSY

Laclos, 1741-1803............ H 25 »

F.-A. CAZALS ET G. LE ROUGE

Les Derniers Jours de Paul Verlaine.................... PF 25 »

GUY-CHARLES CROS

Les Fêtes quotidiennes........ H 25 »

LÉON DEUBEL

La Lumière natale............ A 20 »
Le même...................... PF 10 »

DIVERS

Le Souvenir de Charles Demange H

GEORGES DUHAMEL

Elégies...................... J
Le même...................... C
Le même...................... H
Le même...................... PF
Les Hommes abandonnés...... H
Le même...................... PF
Œuvres, I (Bibl. choisie).... PF
Œuvres, II (Bibl. choisie).... PF
Paul Claudel suivi des *Propos critiques*.................. PF
Les Plaisirs et les Jeux....... R
Le même...................... PF

EDOUARD DUJARDIN

Antonia...................... H
Poésies...................... J

PAUL ESCOUBE

La Femme et le Sentiment de l'amour chez Remy de Gourmont........................ H
Le même...................... PF

LAURENT EVRARD

Le Danger.................... H

ALBERT FLEURY

Poèmes...................... H

ANDRÉ FONTAINAS

Histoire de la Peinture française...................... PF

PAUL FORT

Ballades Françaises.......... H
Hélène en fleur.............. H
Le même...................... PF

EDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin............. PF

Envoi franco du Catalogue complet

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE

HENRI DE RÉGNIER

Esquisses Vénitiennes........ PF 10 »
Œuvres, III (Bibl. choisie)..... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Vestigia Flammæ............ H 30 »
Le même.................... PF 12 »

ARTHUR RIMBAUD

Poésies.................... PF 15 »

ISABELLE RIMBAUD

Reliques...................... R 25 »
Le même.................... PF 12 »

RIVAROL

Les plus belles pages de Rivarol........................ H 25 »

GEORGES RODENBACH

Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

ANDRÉ ROUVEYRE

Exécution secrète d'un peintre........................ H 4 »
Le Gynécée.................. A 40 »

CÉCILE SAUVAGE

Tandis que la Terre tourne.... H 25 »
Le Vallon................... H 25 »

LÉON SÉCHÉ

Alfred de Vigny, I........... H 40 »
Alfred de Vigny, II........... C 50 »
Le même.................... H 40 »
Le Cénacle de la Muse française, 1823-1827.......... C 50 »
Le même.................... H 40 »
Muses romantiques : Delphine Gay........................ H 40 »
Muses romantiques : Hortense Allart de Méritens.......... C 50 »
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe.................... J 60 »
Le même.................... H 40 »
Muses romantiques : Mme d'Arbouville.................. H 40 »
Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830, I. : Victor Hugo et les Poètes............... H 40 »
Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830. II : Victor Hugo et les Artistes............. H 40 »

FERNAND SÉVERIN

Poèmes...................... H 25 »

MARCEL SCHWOB

Œuvres, I (Bibl. choisie).... PF 25 »
Œuvres, II (Bibl. choisie).... PF 25 »

CASIMIR STRYIENSKI

Soirées du Stendhal-Club, II..... H 25 »

LAURENT TAILHADE

Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Œuvres, II (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

JEAN DE TINAN

Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Œuvres, II (Bibl. choisie)..... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

ARCHAG TCHOBANIAN

Poèmes...................... H 25 »
Les Trouvères arméniens.... H 25 »

TEI-SAN

Notes sur l'Art japonais, I.... H 25 »
Notes sur l'Art japonais, II... H 25 »

ALBERT TRACHSEL

Les Fêtes réelles............. J 100 »

ÉMILE VERHAEREN

Hélène de Sparte............ PF 12 »
Œuvres, III (Bibl. choisie).... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Toute la Flandre, I.......... H 30 »
Le même.................... PF 12 »
Toute la Flandre, II.......... H 30 »
Le même.................... PF 12 »
Toute la Flandre, III.......... H 30 »
Le même.................... PF 12 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes............ PF 15 »
Le Domaine Royal............ A 15 »
Le même.................... PF 8 »
Πάλαι...................... H 15 »
La Rose au flot.............. A 20 »
Le même.................... PF 10 »

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Œuvres, I (Bibl. choisie).... PF 25 »
Œuvres II, (Bibl. choisie).... PF 25 »
Œuvres, III (Bibl. choisie...... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Œuvres, IV (Bibl. choisie).... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

WALT WHITMAN

Feuilles d'Herbe, I........... PF 25 »
Feuilles d'Herbe, II.......... PF 25 »

Envoi franco du Catalogue complet

BULLETIN FINANCIER

Nous sommes décidément des improvisateurs, mais incapables d'improviser si nous n'y sommes pas contraints par l'imminence du danger. Menacés par un vent de panique qui gonfla les devises étrangères de façon vraiment alarmante, nos dirigeants ont enfin pris les mesures que l'on sait, et grâce à de larges interventions, la livre anglaise, pour ne parler que de cette monnaie, a perdu une trentaine de points en quelques jours. On peut dire que les brusques et importantes variations des changes, au cours de cette quinzaine, en constituent le fait le plus saillant. Les valeurs internationales, cela va de soi, furent principalement touchées, aussi relève-t on des différences fort sensibles sur le Suez, les cuprifères, les mines sud-africaines, les banques étrangères et les valeurs de pétrole libellées en livres.

Fort heureusement, et à l'inverse de ce qui s'était produit en 1920, notre marché s'était gardé de tout emballement. Il avait prévu le déclanchement inévitable, tant les cours assignés à notre franc de façon arbitraire étaient peu en harmonie avec sa valeur réelle, aussi n'avait-il pas commis la sottise de pousser les valeurs françaises jusqu'à la parité de la livre, du dollar ou de la lire, et c'est ce qui leur a valu la bonne tenue dont elles ne se sont pas départies au plus fort de la tourmente.

Nos rentes sont en reprise, ainsi que les différents types d'obligations du Crédit National et bon nombre de valeurs à revenu fixe ; quant au groupe des banques, il demeure parfaitement résistant, les comptes qui vont être soumis à leurs assemblées respectives se traduisant en général par un bénéfice supérieur à celui réalisé au cours du précédent exercice.

Banque de Paris. — L'assemblée générale s'est tenue le mardi 25 mars et le dividende a été fixé à 70 fr.

Banque Nationale de Crédit. — Les comptes qui seront soumis à l'assemblée convoquée pour le 11 avril se traduisent par un bénéfice net de 31.223.931 fr. 62 et le conseil proposera la distribution d'un dividende de 42 fr. 50.

Société Générale. — Les actionnaires de cette société sont convoqués en assemblée générale pour le 10 avril.

Crédit Foncier Colonial. — Cette société vient de porter le capital social de 7.200.000 fr. à 30.000.000 de francs, par la création de 76.000 actions nouvelles de 300 fr. chacune à libérer entièrement en numéraire.

La Cie Générale des Tabacs. — Porte son capital de 50 à 80 millions par la création de 120.000 actions de 250 francs nominal, émises à 300 francs et offertes [par préférence aux anciens actionnaires et porteurs de parts. Les souscriptions seront reçues jusqu'au 5 avril chez les banquiers de la Compagnie et dans tous les principaux établissements de crédit.

Le 17 mars s'est tenue une assemblée extraordinaire de la *Société Française des Pétroles de Silva Plana* ; l'ordre du jour comportait : augmentation du capital ; autorisation à donner au Conseil d'administration de traiter une fusion avec la Société Renasterea Française ; Modifications aux statuts.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R.-C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois	32 »	Six mois	40 »
Trois mois	17 »	Trois mois	21 »

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.